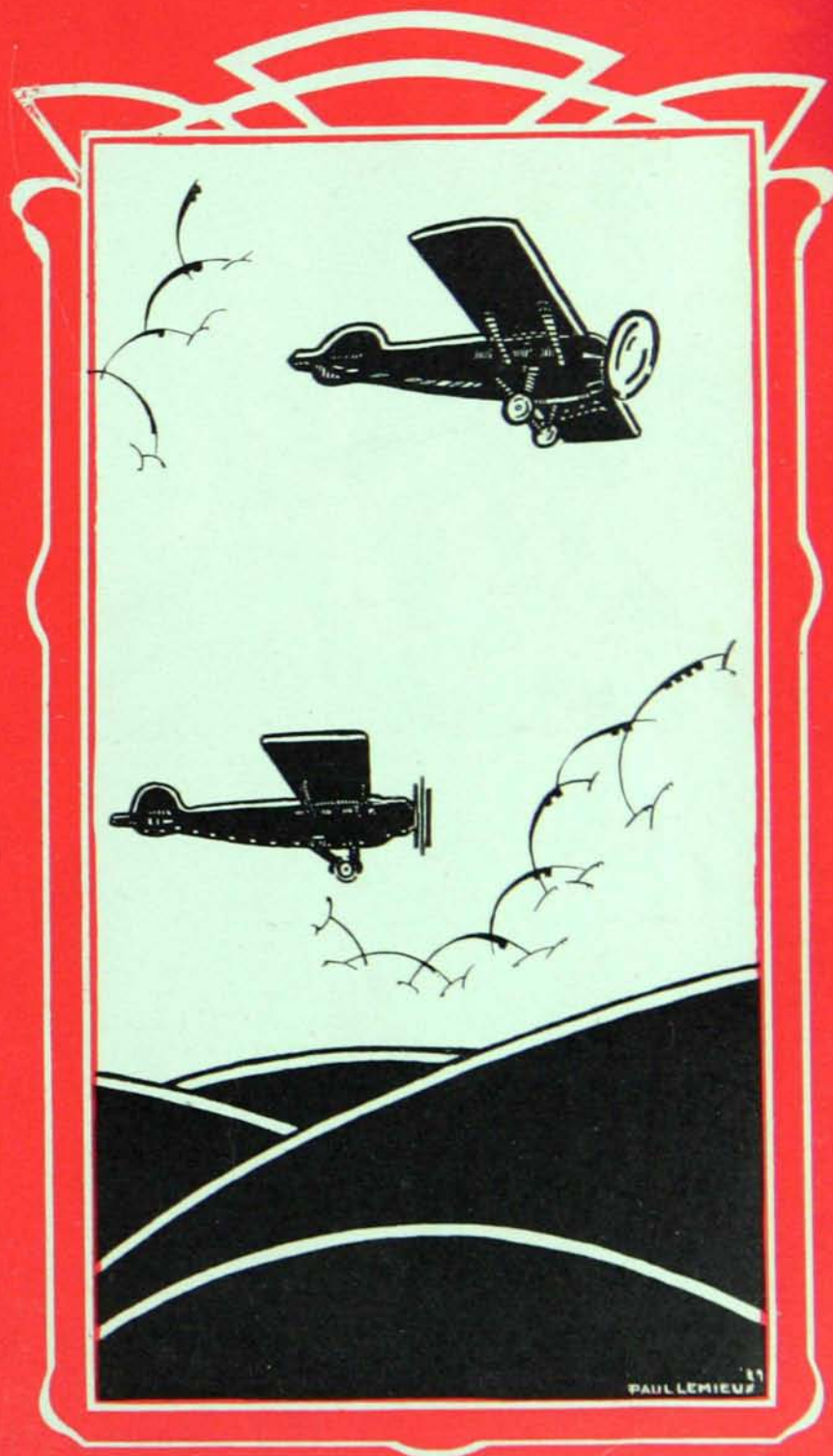


LA REVUE MODERNE

NOUVEAU
PRIX

15^c

Aviation — Décoration moderne



PAUL LEMIEUX

10^e Année

MONTREAL, CANADA

MAI 1929 — No 7

AUSSI COQUET ET MODERNE QUE

LA

DERNIERE ROBE DE PARIS



LEGACY EST PARFAITEMENT MANIFESTE PAR CE SERVICE A THE DE 3 MORCEAUX, \$87.75
CUILLERES A THE LEGACY... "HUIT", \$5.65... "SIX", \$4.25

LEGACY - le Nouveau Modèle

Aucun modèle d'argenterie dans l'histoire n'a jamais atteint le succès instantané qu'a rencontré le LEGACY... Dans les six mois depuis son début, il a brisé tous les records de ventes.

La raison en est délectablement évidente dans le patron lui-même. C'est le premier patron réellement moderne en

argenterie... le premier à y incorporer les lignes sinuées et droites de l'art moderne.

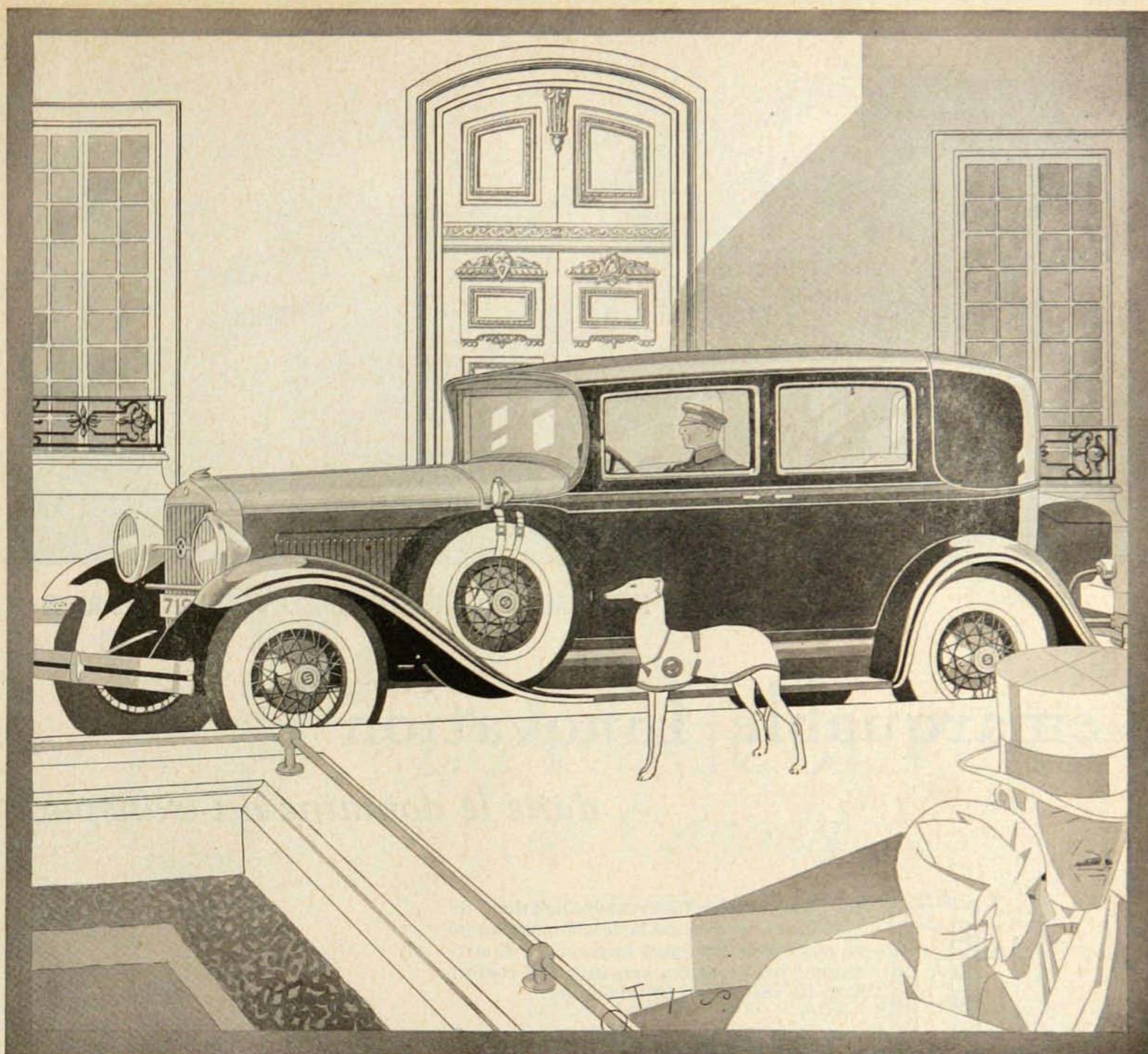
Nouveau comme le dernier numéro de cette Revue dans sa modernité. Mais avec quatre générations de main-d'œuvre artistique en argenterie plaquée 1847 ROGERS RBOS. pour le recommander. Bien chanceuse est la mariée qui commence son service d'argenterie avec le modèle LEGACY.

INTERNATIONAL SILVER COMPANY OF CANADA, LIMITED, HAMILTON, ONT.

ARGENTERIE PLAQUEE

1847 ROGERS BROS.

INTERNATIONAL SILVER CO. PLATED

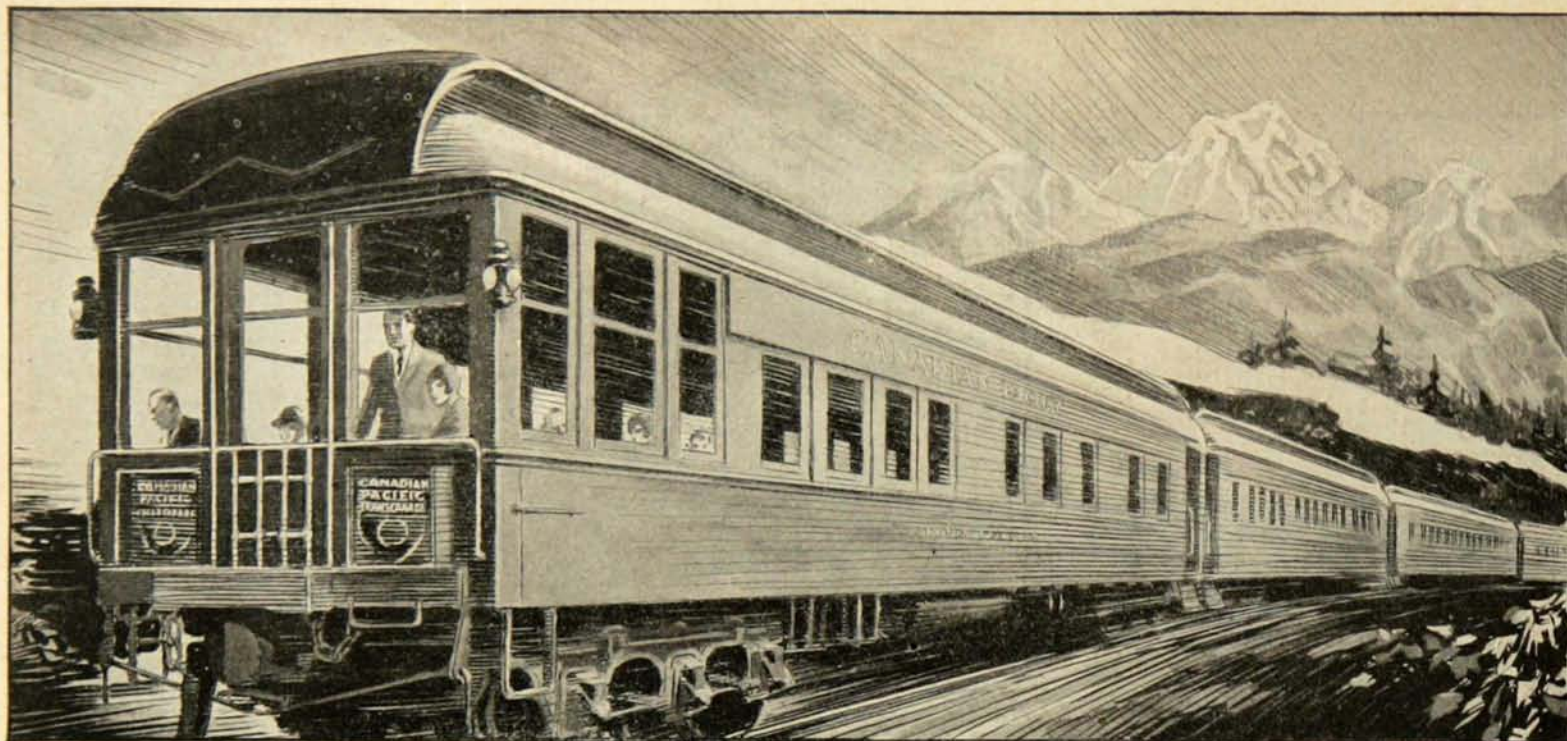


Le "Commander Brougham" à cinq places — Avec moteur à six ou huit cylindres. Six roues en broche et porte-malle standardisé.

R IEN moins que le champion de la vitesse — rien moins que la puissance sans pareille dans le domaine de l'automobilisme — pouvaient avoir inspiré la beauté attrayante de ces grands huit et six Studebakers nouveaux. Dans chaque ligne vitale et dans le contour, vous remarquerez immédiatement l'habileté remarquable qui a conquis au Studebaker CHAQUE RECORD officiel de vitesse et d'endurance que puisse produire tout automobile. Automobiles équilibrés! Style qui interprète superbement la performance — performance qui accomplit brillamment la promesse d'un style juvénile et pimpant. Chacun d'eux est un champion d'automobile — à des prix presque aussi remarquables que ces ces grands autos eux-mêmes!

STUDEBAKER

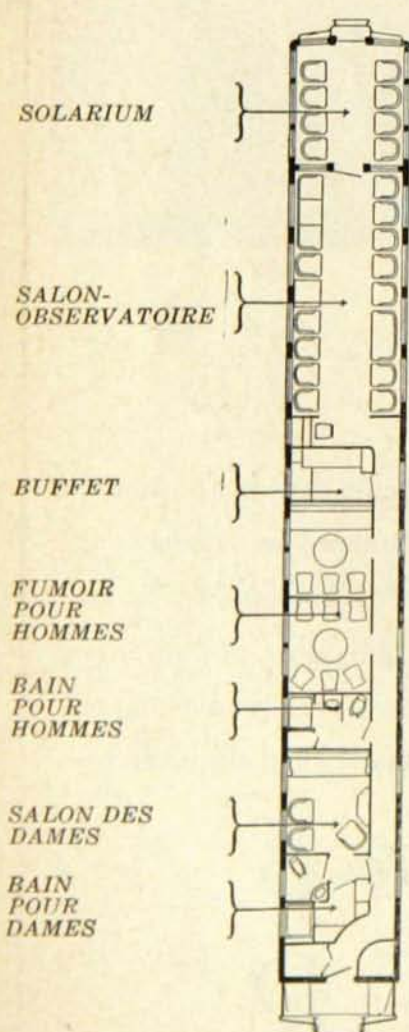
Constructeur de Champions



LE NOUVEAU WAGON-SALON-OBSERVATOIRE-SOLARIUM

Remarquable Innovation

dans le domaine du transport



LE Wagon-Salon-Observatoire-Solarium du Pacifique Canadien est la dernière nouveauté en matière de transport ferroviaire. Il marque un progrès de plus vers le parfait confort dans les voyages en chemin de fer.

On est charmé par l'ingénieux et nouvel aménagement de ce luxueux wagon dès l'instant où l'on en franchit le seuil. C'est un véritable club roulant offrant tout ce qui peut contribuer au confort et à l'agrément de ceux qui effectuent de longs parcours en trains à travers le pays. Sa principale caractéristique est le spacieux Solarium vitré qui occupe tout l'arrière, permettant d'admirer les paysages en pleine lumière, sans l'inconvénient du vent ou de la poussière. Ses deux Chambres de Bain et Douche — l'une pour dames, l'autre pour messieurs — comptent encore au nombre des innovations que ne manqueront pas d'apprécier les voyageurs désireux de se rafraîchir en route. On y voit aussi un petit Salon pour Dames, ainsi qu'un Fumoir réservé aux hommes et un Buffet.

Mais la pièce par excellence de ce merveilleux wagon est sans contredit le vaste Salon-Observatoire où les voyageurs des deux sexes se réunissent pour lire ou causer . . . entre deux villes ou deux océans . . . tout en admirant les splendides panoramas qui se déroulent de chaque côté de la voie parfaitement unie sur laquelle le train les emporte à toute vapeur . . . et en complète sécurité.

PACIFIQUE CANADIEN





L'AGRICULTURE *au Canada...*

IL est reconnu que l'agriculture est la principale industrie du Canada. Semer et récolter—telle est encore une des tâches les plus rémunératrices. Tous les Canadiens, à quelque classe qu'ils appartiennent, attestent que le cultivateur est le plus important producteur au Canada.

Cette attestation, cependant, n'est venue qu'après de longues années d'un travail épuisant. C'est la lutte constante entre l'Individu et la Nature, son redoutable adversaire, qui a donné à l'agriculteur son enviable renom.

L'électricité a rendu plus facile la vie à la campagne. Cette force magique éclaire la maison, la grange et les étables; elle actionne les barattes, bat le blé, traite les vaches et rend possibles les communications téléphoniques.

L'Electricité est le serviteur idéal—celui qui ne s'emporte jamais, ne vous quitte jamais, et n'a jamais à être congédié.



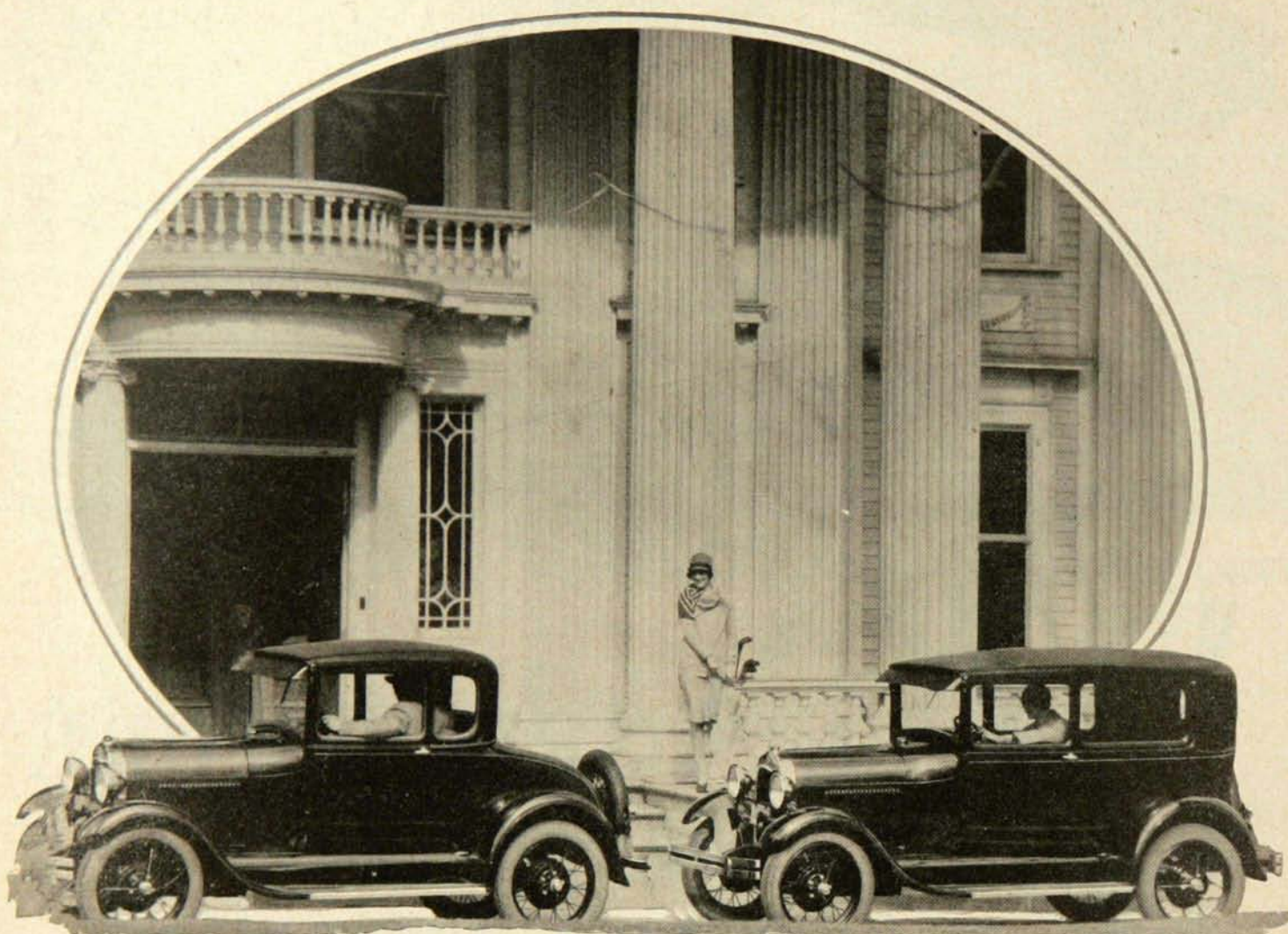
"J'Ecoute..."

La superficie cultivée de nos récoltes fut de 51,427,190 arpents en 1918 et de 57,796,226 arpents en 1928. Le gouvernement fédéral calcule qu'une surface environ deux fois et demie plus considérable pourrait servir à des fins agricoles. Ceci comprend les pâturages et toutes les terres pouvant être utilisées à des fins analogues.

La "Northern Electric Company" fabrique et vend la plupart des accessoires qui facilitent les travaux de la ferme—câbles, fils, appareils téléphoniques, poêles électriques, lessiveuses électriques, fers à repasser électriques, et nombre d'autres dispositifs actionnés par l'électricité.

Northern Electric
COMPANY LIMITED

Fabrication Nationale d'Outillage Electrique



La COMMODITE de DEUX autos FORD

A notre époque où marcher est devenu une récréation et rouler en auto une nécessité, le propriétaire de deux autos Ford a pratiquement résolu le problème du transport pour sa famille entière. L'homme a besoin d'un coupé Ford toute la journée pour ses affaires, alors qu'il faut, pour la mère et la fille, un Sédan Ford afin de se déplacer selon leurs engagements. Et le coût d'entretien pour les deux est d'une modicité étonnante.

La commodité d'avoir un Ford cependant, n'est pas une simple question de transport. L'aisance

de manoeuvre et de stationnement, l'obéissance immédiate à tout commandement au milieu du trafic sont des caractéristiques du Ford presque exclusives dans leur suprématie. Puis, aussi, le confort de promenade et la fiabilité des autos Ford ont ouvert de nouveaux horizons dans l'automobilisme.

Les familles adoptent l'idée, d'un bout à l'autre du Canada, de posséder une "couple de Fords élégants", et d'obtenir ainsi le maximum de satisfaction à voyager, avec un minimum de dépenses.



FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED, FORD, ONTARIO

La Revue Moderne

320 EST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, CANADA

TEL: HARBOUR 6195

NOEL E. LANOIX

Président et Directeur

ROBERT CHOQUETTE
Directeur Littéraire

GEORGINE C. LEMAIRE
Secrétaire de la Rédaction

LA REVUE NE REPOD PAS DES MANUSCRITS COMMUNIQUEES

Il n'est pas accepté d'abonnement pour moins d'une année. Toute année commencée est due en entier. Tout chèque pour paiement d'abonnement doit être fait payable au pair à Montréal.

Chèques, mandats, bons de poste doivent être faits payable à ordre de "La Revue Moderne". Prière d'adresser toute communication à —
"LA REVUE MODERNE"
Montréal

106 Année—No 7

"S'Unir pour Grandir"

Mai 1929

Notre jeune poésie féminine

2.—ALICE LEMIEUX

Par ROBERT CHOQUETTE

M. HARRY BERNARD, dans une excellente étude sur notre jeune poésie, cite d'une bouche négligente le nom de Mlle Alice Lemieux. C'est qu'il ne connaissait pas la nouvelle Alice Lemieux.

En effet, cette jeune fille nous offrait, en 1926, un premier volume de vers: "Les Heures Effeillées". D'un mot, peu galant peut-être mais qui me permettra de louer plus librement les vers d'aujourd'hui, je résumerai l'impression générale en disant que ce livre nous apportait de la poésie pour honnêtes gens, fruit d'un talent aimable qui promettait de devenir plus aimable encore. Eh bien! cette même jeune fille a, en moins de trois ans, accompli des progrès si remarquables, que "Poèmes" fera l'étonnement des critiques et du public lecteur. Ce n'est pas encore l'épanouissement suprême, je le veux bien, mais l'inspiration n'est déjà plus cette longue couventine gracile. L'inspiration s'est mûrie. De plus, instruite par l'art, l'on tient mieux sa lyre.

Ce qui nous frappe dans la poésie de Mlle Alice Lemieux, c'est, avant tout, le sentiment de la nature. Mademoiselle Lemieux, dont la jeunesse s'écoule en dehors des murs de la Ville, a, comme elle le dit quelque part, "communié de la nature jusqu'à l'extase". Les images qu'elle tire inlassablement du monde extérieur nous l'eussent appris. Mais c'est surtout de l'âme de la nature qu'elle s'est approchée. Si les tableaux qu'elle nous trace sont tous à base de vérité, si elle ne tombe pas dans les erreurs grossières qui nous amusent souvent dans les poètes des villes, elle ne se contente pas plus pour cela de reproduire ce qu'elle voit. La nature n'est pour elle que le canevas où prennent vie les caprices de l'imagination. On dirait qu'elle regarde le monde à travers les ailes de la Fantaisie. Et n'est-ce pas là le rôle du poète, qui transpose sans défigurer? Et n'aurions-nous pas mauvaise grâce à lui reprocher cette fantaisie délicate qui fait d'elle une fée de poésie?

Tout ce qu'elle sent, joies et peines, Mlle Lemieux l'exprime à l'aide d'images prises dans la nature. Ici je m'arrête. De cette dévotion à la nature dérive en grande partie le charme de cette poésie. D'autre part, je crois que cette tendresse envers la beauté des choses est l'une

des raisons — la seconde étant l'âge — qui font que Mlle Lemieux ne plonge pas encore profondément dans les replis du cœur.

Voici, pour exemple, deux vers:

"Console-moi d'avoir le cœur désert et nu
Et vaste, à contenir le jardin des étoiles."

Morceaux de printemps

Les petits chatons, dans la brise,
Agitent leurs perles d'argent,
Et vers mes lèvres, galamment,
Tendent leurs doigts aux bagues grises.

Un ruisseau a l'âme éprise
D'une violette des champs.
Il se parfume en la touchant,
Mais la violette est surprise

De voir son image sur l'eau...
Elle trouve que son ruisseau
Est vraiment par trop infidèle:

Il lui parle d'amour tout-bas,
Mais il conserve entre ses bras
Hélas! une autre fleur comme elle!

ALICE LEMIEUX

qui sont jolis, sans aucun doute, mais qui, justement, ne devraient pas être jolis. Ce n'est pas dans un sourire que l'on aperçoit son cœur nu et désert. La seule passion qu'elle ait connue jusqu'ici semble être cette ferveur de l'imagination pour la nature. Il n'est pas jusqu'à l'amour humain qui, chez elle, ne repose sur le sein de la mère commune. L'amour la rend-elle joyeuse, ou triste, c'est aux choses inanimées qu'elle ira le dire. Et l'amour humain, presque infailliblement, se confondra bientôt dans l'amour de la nature. Aussi ne chante-t-elle pas Eros aux flèches cruelles, mais une vision qui glisse au bord du ciel, en robe bleue. N'oublions pas cependant que Mlle Lemieux dépasse à peine vingt ans, qu'il fait par conséquent petit jour dans sa vie; la grande lumière accusera ces visions estompées. Bien qu'aujourd'hui cette tendresse envers le monde visible soit, je me répète, sa seule passion profonde, n'est-il pas dans l'ordre des choses que Mlle Lemieux voie d'autres sentiments fleurir dans son cœur? C'est par le cœur qu'elle est poète. Il pourrait ressortir, de tout ce que j'ai dit, que Mlle Lemieux fut avant tout un poète

d'imagination. Tel n'est pas le cas. Vous chercherez en vain, dans "Poèmes", un seul poème objectif. L'imagination s'y montre beaucoup plus créatrice que dans "Les Heures Effeillées", mais ce qui domine, c'est encore le sentiment.

Assurément, il est arbitraire de vouloir tenir dans un mot tout un caractère, toute une poésie. Mais, confiant que mes lecteurs sauront poser eux-mêmes de justes limites à ma pensée, je dirai que Mlle Lemieux est dans ses vers une sentimentale (lisez le mot dans son meilleur sens). Volontiers je la rapprocherais de Marceline Desbordes-Valmore, en

(Suite à la page 56)

SOMMAIRE

SECTIONS SPECIALES

Alice Lemieux, par Robert Choquette	7
Jardin du Poète, Alfred DesRochers	8
"L'Homme qui Va..." par Albert Pelletier	8
Sir Lomer Gouin, La direction	9
Le Père Alain, par Olivier Carignan	10
Le Voyage de l'Université, par Henry Laureys	11
Le Salon du printemps, par Henri Girard	12
Surpeuplement mondial, par H. de Varigny	13

1. Aviation: "Le Secret de Lindbergh", par Albert Pelletier	34
L'Avenir de l'aviation au Canada, par Pierre Frank	35
2. Foyer: Le Papier-tenture, le béton et ses usages	31 à 35
La décoration intérieure moderne, par Jeannette Meunier	37

ROMAN

Eaux Printanières (complet), par Yvan Tourguénef	15
--	----

FEMINA

Eve au Miroir	14
Les Modes	43
Recettes	53
Etudes graphologiques	61
Courrier du Mois	63

LE JARDIN DU POÈTE

Alfred DesRochers

HYPOCRISIE

*Nous sommes deux amis, nous disons-nous souvent,
Deux amis, rien de plus; l'attache qui nous lie
N'a pas été nouée en un soir de folie;
Nous nous sommes connus et restons tels qu'avant.*

*Nous n'avons jamais fait de serments dans le vent;
Nous n'avons jamais vu votre lèvre pâlie
Par l'attente fiévreuse ou la mélancolie,
Car nous savons combien l'amour est décevant.*

*C'est un torrent fougueux dont les pleurs sont l'écume:
Nous marchons vers un but enveloppé de brume
En suivant des sentiers que sépare son cours...*

*— Mais qu'un rayon trop chaud éblouisse une cime,
Ou que viennent au vent des effluves trop lourds,
Nous enlaçons nos doigts au-dessus de l'abîme.*



SPLEEN

*Quand par les soirs d'automne erraient sous les bouleaux,
Parmi les vents d'effrois qui tordent les vertèbres,
Mes désirs, bigarrés et fous comme des vèbres,
Dont votre éclat de rire effara les galops,*

*J'ai rêvé d'enfermer le clapotis des flots
Et la voix de la Sœur qui récite Ténèbres,
En des stances aux vers douloureux et funèbres,
Des vers mornes ayant pour rimes des sanglots;*

*J'ai rêvé de polir un poème si triste,
Poème où la rancœur ancienne persiste
Avec un tel relent d'amertume et de deuil,*

*Que ses syllabes, dans votre âme, goutte à goutte,
Tomberaient sourdement, comme sur un cercueil,
L'eau dont le prêtre asperse en récitant l'absoute.*

"L'homme qui va"

Par ALBERT PELLETIER

Tels sont les contes de M. Jean-Charles Harvey.

Qu'ils se laissent donc emporter par la maîtrise du pilote sur ces merveilleux bijoux de la science, de la poésie et de l'art tous ceux qui poursuivent la "marche obstinée vers la fuyante vision" d'un idéal dans la vie; tous ceux qui ne voudraient pas être plus pauvrement doués de spiritualité que Tristan Bonhomme. — Tristan Bonhomme? Connais pas! — C'est "L'homme qui va"... qui donne son titre à un conte et son liminaire symbolique au volume entier de M. Harvey.

Il faut parcourir, bon gré mal gré, et comme Tristan Bonhomme, le chemin qui mène incessamment toute l'humanité dans la vie. Les yeux constamment appuyés sur la chimère que l'on cherche au fond des nuits ou "dans les lueurs du roses ciel embrasé", il faut faire ce voyage qui nous conduit des rives du bleu Saint-Laurent au lumineux glacier de l'Esprit dans les Montagnes Rocheuses, c'est-à-dire du premier "démarrage des sentiments" qui nous sépare du sein maternel jusqu'à la grandiose solitude du délire final, — alors seul que nous voyons enfin resplendir et croyons embrasser les formes sensibles de notre rêve inaccessible.

Avec l'auteur, ce voyage est très court, douze pages à peine. Mais s'il y a de par le monde et dans toute l'histoire de l'art littéraire, sauf dans ce même volume, des pages aussi simples et aussi brèves, qui fixent une figure aussi pénétrante, dans un monde qui soit, en étendue et en profondeur, aussi riche et aussi évocateur d'images et d'idées, je demande avec instance que, ce chef-d'œuvre ignoré, l'on veuille bien me le faire connaître. Taine l'a dit, et chacun éprouve la vérité de cette observation: "C'est le propre des grands peintres de dessiner en cinq ou six coups de crayon des portraits qu'on n'oublie pas".

C'est que dans "L'homme qui va"... ainsi que dans toutes les autres nouvelles de ce livre, le merveilleux petit appareil des siècles futurs dont nous avons parlé n'évolue pas par nos sentiers battus. Il porte sur une aile l'imagination fantastique de Jules Verne et sur l'autre la poésie des romantiques, au fond de sa carlingue la philosophie profonde des penseurs, et de l'hélice au gouvernail, l'art essentiel et simple des classiques. Pointé irrésistiblement vers le but fixé qui est toujours, sauf une exception, d'importance purement humaine, et universelle, il ne se laisse dévier ni par les orages, ni par les bourrasques, ni par les tempêtes. Il nous captive par l'objet même et l'intérêt profond du voyage, et son charme inlassablement par la vision inédite et en quelque sorte panoramique d'un monde toujours nouveau.

En est-il qui répugne à l'idée même de l'aviation? Eh bien, voici. Les excursions vers les problèmes profondément humains et éternels qui agitent et secouent

l'humanité depuis ses origines ont toujours été la structure même, de la base jusqu'à la faite, des chefs-d'œuvre de la littérature. Dans toutes les civilisations et sous toutes les latitudes, c'est faire preuve d'une pénétration psychologique presque géniale que d'en parfaire l'épreuve. Ceux qui l'ont réussie, laissant leur marque indélébile au cours des siècles, ont jusqu'ici imprégné notre âme des leçons et des contre-coups de l'histoire, ou nous ont penchés sur les passions et les misères des contemporains.

Avec une originalité qui lui est bien propre et incontestable, M. Jean-Charles Harvey nous tourne vers l'avenir et y situe la plupart de ses contes. Et c'est après que toutes les inventions du siècle et toutes les théories de la terre nous ont vendu leurs nouveaux et infaillibles titres au bonheur, c'est aux époques où les progrès de la science et de la raison sont l'un après l'autre consommés, qu'évoluent encore les passions et les chimères dont nous traînons, ou dont nous suivons, en dépit de tout, la chaîne fatale et durable comme la nature humaine. Grâce aux progrès, elles sèment leurs impitoyables douleurs avec une plus facile et parfaite cruauté.

Telle est l'idée fondamentale qui soude les onze fictions fantastiques et profondes de ce livre. Elles restent d'une espèce rare en tous pays, et d'un genre certainement nouveau au Canada.

A l'originalité du fond, M. Jean-Charles Harvey joint l'originalité de la forme: il a un style. Vous y cherchiez en vain une banalité, une imitation, un lieu commun, un cliché, un bavardage. Vous n'y trouverez pas ces réflexions, dissertations, explications, descriptions inutiles qui, à chaque page de nos bouquins, se détachent du tableau comme des peintures qui s'écailent. Il lui suffit d'une idée principale, d'une action significative, d'une image d'ensemble, vers lesquelles tous les détails convergent, ont une portée définie, sont chargés de sens. L'image essentielle de la fiction poursuivie pénètre tout le récit et le domine jusqu'à la fin. Bien plus: elle se grave à demeure dans la mémoire, comme la silhouette de Tristan Bonhomme ou l'apoptegme du sénateur Mormon. Si simple désormais que soit le style, chaque mot y a de l'accent, de la valeur, de la richesse. Et du reste, l'auteur n'en exclut pas le coloris vif et bien localisé: "D'innombrables clartés d'étoile pleuvaient à travers l'ombre". "Déjà les pâles nuits d'automne descendaient des sommets, glissaient leur poitrine froide le long des glaciers et poussaient leur haleine neigeuse jusqu'au fond des ravins". Et c'est sous la gelée de leur souffle que l'idiot vagabond dormait ses nuits...

Ce livre n'en restera pas à sa première édition. En toute justice, l'auteur mérite un triomphe. Et qu'on me permette de devancer la consécration de la critique française et d'écrire tout de suite que certaines de ces nouvelles sont de purs chefs-d'œuvre.

DEVANT le glorieux portail du temple de la littérature se déploie un bien joli parterre. Il est bordé d'arcades, ceint de lierre, peuplé d'arbustes et de fleurs; les fontaines y croisent leurs jeux d'eau et leurs murmures, les rayons du soleil s'y attédisent, et les brises, berceuses des chansons des oiseaux, s'y font caressantes comme des rires et des baisers d'enfant.

Aux jours d'été, quand le soleil dardait sur leur front lourd d'infini, et que la fourmillière des passants soulevait vers eux les tourbillons de poussière, Voltaire, Prosper Mérimée, Alphonse Daudet, Octave Feuillet, Guy de Maupassant, Georges Courteline, Anatole France, et combien d'autres, y sont venus goûter longuement l'ombre douce et la fraîcheur parfumée. De ce refuge primitif qui leur rendait tant d'heures légères et charmées, ils ont fait amoureusement un petit musée en plein air. Et c'est pourquoi, sous ces arcades vêtues de guirlandes, à travers les sources qui fredonnent et les touffes qui odorant, s'estompent aujourd'hui, en marbres et en couleurs indestructibles, tant de merveilleuses miniatures, depuis les cavaliers et les chevaux divins de la mythologie qui courent à demi-hauteur, jusqu'aux petites têtes malades, égarées, tendues à faire peur, de certaines formes de l'art contemporain. Ce petit musée, où tout est en demi-grandeur et en demi-teinte, où tout est léger, atténué, presque aérien, est devenu aussi attrayant que les fastueux autels du temple. C'est l'œuvre des novellistes et des conteurs.

Si nos artistes débutants n'avaient pu encore pénétrer sous les splendeurs de la coupole ni sous les arcanes enluminées de l'atrium, avaient-ils du moins, dans la nostalgie de la gloire prochaine, fait quelque séjour de marque et apporté une contribution ornementale au petit musée de la littérature légère? Il n'y paraît pas: nos trompe-l'œil caractéristiques sont les sempiternelles bulles de savon qui s'efforcent de surprendre la curiosité et qui crèvent lorsqu'on les regarde.

Or, grâce en soient rendues à M. Jean-Charles Harvey, nous y avons maintenant des spécimens ingénieux et authentiques.

Imaginez les merveilleuses nacelles aériennes de l'avenir, de dimensions plutôt minuscules, évoluant avec l'élégance des oiseaux-mouches: leur solide carène et leur dynamo-moteur concrétisent la maturité de notre ère de tâtonnements, d'expériences, de découvertes et de progrès scientifiques; et comme tout procède des effluves électriques ou magnétiques, "la lumière aussi bien que le son et les millions de mouvements qui s'entrecroisent dans le monde", un rayon solaire s'allie aux spéculations lucides du penseur, aux rêves allés du poète et aux espoirs éternels de l'homme pour créer le mouvement perpétuel qui conduit en toute sécurité l'oiseau mécanique jusque dans l'infini des espaces et l'infini des temps. Autre détail: une artiste qui puise abondamment au génie des sylphes et à l'adresse des fées a décoré de façon inimitable ces précieux appareils: Simone Routier est son nom.

Un grand Canadien disparaît

LE Canada, la province de Québec et la ville de Montréal en particulier, la race française de l'Amérique viennent de perdre l'un de leurs plus illustres enfants, sir Lomer Gouin, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Sir Lomer Gouin était un homme d'Etat, un financier, un patriote dont la mémoire vivra éternellement. Son nom sera inscrit dans l'histoire du Canada avec ceux des grands disparus Lafontaine, Macdonald, Cartier, Laurier, David, Mercier, Chapleau et autres.

Il est mort de la mort qu'il aurait choisie s'il l'avait pu: au devoir, revêtu des insignes de ses hautes fonctions, dans son bureau de l'hôtel du gouvernement à Québec, hôtel qui avait été le témoin de la plus grande partie de sa fructueuse vie politique.

Lomer Gouin naquit à Grondines, comté de Portneuf, le 19 mars 1861, fils du docteur J.-N. Gouin et de Victoire-Séraphine Fugère. Ses père et mère moururent alors qu'il était encore en bas âge, de sorte qu'il fut élevé par un de ses oncles. Après ses études primaires, il fit ses études classiques à Sorel, où il y avait alors un collège d'enseignement secondaire, et à Lévis. Ses études classiques terminées, il vint étudier le droit à l'université Laval de Montréal. En même temps, il fit sa cléricature dans certains bureaux célèbres dont ceux de sir John Abbott, ancien premier ministre du Canada, et de l'honorable Rodolphe Laflamme, ancien ministre de la justice dans le cabinet Mackenzie. Il fut admis au barreau en 1884, à l'âge de 23 ans. Il fut associé, successivement, de l'honorable L.-O. Taillon, ancien premier ministre de Québec; de l'honorable M. Pagnuelo, ancien juge; de l'honorable Honoré Mercier, ancien premier ministre de Québec. En 1888, il épousa la fille unique de celui-ci, mademoiselle Elisa Mercier, dont il eut deux fils, MM. Léon-Mercier et Paul, tous deux avocats. En 1904, madame Gouin mourut. En 1911, sir Lomer épousa mademoiselle Alice Amos qui lui survit. En 1891, Lomer Gouin se lança pour de bon dans la politique dont il était épris depuis son adolescence.

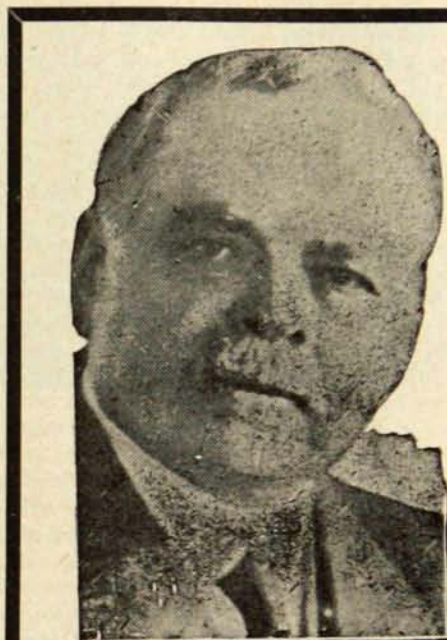
Cette année-là, il fut candidat aux élections fédérales dans le comté de Richelieu, contre sir Hector Langevin, alors membre du cabinet Macdonald, à Ottawa. Il fut défait. En 1897, aux élections générales provinciales, Lomer Gouin fut élu député du comté de Saint-Jacques de Montréal, qu'il représenta à Québec jusqu'en 1908 alors qu'il fut défait par M. Henri Bourassa, en même temps qu'il était élu député du comté de Portneuf. Il représenta ce comté à Québec de 1908 à 1920, date de sa sortie de la politique provinciale.

A l'élection de 1897, l'honorable F.-G. Marchand renversa le gouvernement conservateur de l'honorable M. Flynn.

En 1898, sir Lomer devint membre du Conseil de l'Instruction publique. En 1900, il était élu échevin de la ville de Montréal pour le quartier Est, en même temps qu'il restait député du comté de Saint-Jacques. Le 25 septembre 1900, le premier ministre de Québec, M. Marchand, mourut. Le 3 octobre, le lieutenant-gouverneur du temps chargea l'honorable S.-N. Parent, député de St-Sauveur, maire de Québec, et déjà ministre, de former un nouveau cabinet. M. Parent nomma tout de suite M. Gouin commissaire des travaux publics et membre de son cabinet. Le 1er juillet 1903, sir Lomer devenait ministre de la Colonisation et des Travaux publics.

Un grand esprit, un grand cœur

A la suite de difficultés dans le cabinet Parent, l'honorable M. Gouin ainsi que deux de ses collègues du ministère, les honorables Adélard Turgeon, aujourd'hui président du Conseil législatif, et W.-A. Weir, aujourd'hui juge de la Cour supérieure, sortirent du cabinet Parent, en novembre 1904. Le lendemain, l'Assemblée législative fut dissoute. Le 25 novembre 1904, les élections générales rame-



Sir LOMER GOUIN

Lieutenant-gouverneur de la province de Québec, décédé le 28 mars.

naient au pouvoir le parti libéral. A cause, cependant, de certaines difficultés, l'honorable S.-N. Parent démissionna comme premier ministre et député et s'en alla à Ottawa où il fut nommé par sir Wilfrid Laurier, président de la Commission de construction du Transcontinental National. Le 20 mars 1905, M. Gouin, appelé par le lieutenant-gouverneur à former un nouveau cabinet, accepta ce mandat et le 23 mars il fut assermenté comme premier ministre et procureur général de la province de Québec. Il garda l'un et l'autre postes jusqu'au mois de juillet 1920, alors qu'il démissionna en appelant l'honorable L.-A. Taschereau à lui succéder comme procureur général et premier ministre. Peu de jours plus tard, sir Lomer Gouin était nommé conseiller législatif mais il ne prit jamais son fauteuil, qu'il céda ensuite.

Sir Lomer vint alors habiter Montréal.

En 1921, aux élections générales fédérales, sir Lomer fut élu député de Laurier-Outremont.

En Janvier 1922, sir Lomer Gouin devint ministre de la Justice dans le nouveau cabinet libéral Mackenzie-King, qui venait de défaire, en décembre 1921, l'administration conservatrice Meighen. Sir Lomer Gouin garda le portefeuille de la Justice à Ottawa de janvier 1922 jusqu'au 3 janvier 1924, alors qu'il l'abandonna pour des raisons de santé, après son retour de la conférence de Londres en 1923. De 1924 jusqu'au mois de janvier 1929, sir Lomer Gouin vécut dans une demi-retraite.

En janvier dernier il devenait lieutenant-gouverneur en remplacement de l'honorable Narcisse Pérodeau. Il fut assermenté le lendemain de l'ouverture de la dernière session à Québec, le 10 janvier, et y est mort à l'instant même où il allait la proroger, le 28 mars. C'est le quatrième lieutenant-gouverneur qui meurt depuis une vingtaine d'années à Spencerwood. Sir C.-A.-P. Pelletier, sir P.-E. Leblanc, l'honorable L.-P. Brodeur, sont tous trois morts à Spencerwood, M. Brodeur, après quelques semaines d'administration seulement, à la fin de 1923,— tout comme sir Lomer Gouin.

Sir Lomer Gouin avait été fait chevalier de l'Ordre de Saint-Michel et de St-George, par le roi George V, aux fêtes du troisième centenaire à Québec, en 1908. Il fut élu bâtonnier général du Barreau de la province de Québec en 1910. Il devint commandeur de la Légion d'honneur en 1920, ainsi que grand officier de l'Ordre Léopold de Belgique, la même année. Il était président de l'Université de Montréal, membre du conseil d'administration de la Banque de Montréal, du Royal Trust, de la Banque d'Epargne de la cité et du district de Montréal, de la Shawinigan Water & Power Company, de la Canadian Power & Paper Corporation et de la Montreal Light, Heat & Power, de la Mutual Life Assurance Co., de la Lake of the Woods Milling Co., du Crédit Foncier franco-canadien, de la Royal Exchange Assurance Co. et de nombreuses autres sociétés financières de Montréal et de la province de Québec.

Tandis qu'il était premier ministre de la province de Québec, sir Lomer Gouin s'intéressa particulièrement au développement financier de la province de Québec ainsi qu'à l'organisation de l'enseignement technique et de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales de Montréal qui fut sa fondation, avec les écoles techniques de la province de Québec. Il s'intéressa aussi particulièrement à l'augmentation des subsides fédéraux versés aux différentes provinces du pays en vertu de l'Acte de la Confédération.

Sir Lomer Gouin pratiqua le droit, de 1884 jusqu'à ces dernières années, et pendant plusieurs années, il fut à la tête de l'importante étude légale Gouin, Lemieux, Murphy & Bérard de Montréal. Il était conseil du Roi depuis 1900.

HOMMAGE A M. NOËL FAUTEUX

M. Noël Fauteux, avocat par profession, journaliste par vocation, historien par tempérament et talent, vient de recevoir de la Société Historique de Montréal la médaille qu'offre cette société "au meilleur travail de l'année (1928)". Nommé, il y a quelques années, professeur de journalisme à l'université de Montréal, M. Fauteux a trouvé le moyen de préparer un ouvrage considérable, en deux volumes: "Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français".

M. Aegidius Fauteux avait tout à fait raison quand, le 10 avril dernier, à la Salle Saint-Sulpice, en remettant à M. Noël Fauteux la médaille de la Société historique, il disait: "Vous avez apporté à l'histoire canadienne une contribution importante et nouvelle, et personne ne pourra entreprendre l'histoire économique du Canada sans s'inspirer de votre travail, car vous êtes un précurseur".

Le salon du printemps

Par HENRI GIRARD

L'art moderne a le même idéal en somme que celui de l'art classique, dont il ne diffère que par l'emploi plus osé des matériaux empruntés à la nature.

LE critique honnête homme, j'entends celui qui n'a vendu sa parole à aucune coterie, à aucune chapelle, peut se dire la voix du public sensible. Il devrait être l'ami des artistes. S'il est sincère, il devient pourtant, tôt ou tard, leur pire ennemi. "La franchise, voilà mon péché", dit le critique. "Incompétence, ignorance de notre art", reprennent les artistes. Eugène Delacroix a nettement formulé les griefs de ceux-ci: "Les gens du métier, écrivait-il, contestent aux faiseurs de théorie le droit de s'escrimer ainsi sur leur terrain et à leurs dépens. Ils prétendent que rien n'est plus facile que d'aligner des mots à propos de choses, de refaire, dans un texte long ou court, ce qui a été dûment imaginé, pesé, et, par-dessus tout, exécuté et mené à fin. Le pauvre artiste, exposé tout nu avec son ouvrage, attend donc avec une vive anxiété les arrêts de ce peuple qui a la fureur de juger. Une fois descendu dans cette arène, toutes ses fautes reviennent l'accabler et il voit s'aiguiser contre lui cette arme terrible contre laquelle il n'a rien qui le protège, cette plume dont le fiel le brûle jusqu'aux os; tout cela sans qu'il ait la triste consolation de monter en chaire à son tour et de poursuivre le critique à sa manière."

Qui ne comprend l'indignation d'Eugène Delacroix, qui se savait grand et qui fut si maltraité par les écrivains de son temps? Son cas prouve, hélas! que la critique n'est pas infaillible. Peut-on logiquement en conclure qu'elle est nuisible? La critique rend d'abord un grand service aux artistes en s'efforçant de mieux intéresser le public aux beaux-arts. D'autre part, s'il se trouve des critiques qui se paient de mots, il y en a, sans doute, davantage qui cherchent par-dessus tout à servir la beauté. Tel fut Baudelaire au dix-neuvième siècle; tels, de nos jours, un Jacques Guenne, un André Salmon, ou, à Montréal, un Frédéric Pelletier et un Jean Chauvin. D'ailleurs les expositions ouvrent leurs portes au public. Pourquoi celui-ci accepterait-il docilement tout ce qu'on lui présente? Enfin le critique ne joue-t-il pas les meilleurs atouts du véritable artiste, en jetant un peu de lumière sur ses œuvres, qui risqueraient souvent de se perdre parmi tant de pauvres choses? Car le critique doit, à mon sens, rechercher uniquement les belles œuvres pour les faire aimer.

C'est grandement simplifier sa tâche, dans ce cas-ci, puisqu'il s'agit de l'exposition annuelle de l'Art Association de Montréal. Cette exposition présente au public un petit nombre d'œuvres dignes d'éloges, mais fort peu d'œuvres originales. Les unes sont baroques, les autres insipides et, si l'on en excepte une vingtaine, la plupart laborieuses. Ces travaux exécutés péniblement, pour l'amour de la gloire, ont certainement leur mérite. Le péché, c'est qu'on n'a guère le loisir d'être sincère, sous un tel labeur. Or la sincérité est qualité essentielle de l'œuvre d'art. Le métier incertain tue l'inspiration. L'idée jaillit spontanément, elle commande: il faut que la main puisse exécuter sans hésitation. C'est l'art d'Eugène Delacroix ou, sans établir de parallèle, c'est, chez nous, l'art d'un Suzor Côté. Certains de nos peintres deviendraient d'excellents artistes, s'ils voulaient se remettre à l'école. Mais voilà! Une fois leurs toiles admises par le jury à l'exposition, ils se croient consacrés "artistes". Ils vendront, peut-être, leurs œuvres ou les donneront, mais, arrêtés dans leur manière, poncif éternel, ils resteront convaincus qu'ils font très bien et que les critiques sont des ânes. En pleine jeunesse, alors que c'est le temps de se montrer fort et de devenir soi-même, ils bégayaient péniblement ou radotent, comme de très vieux messieurs.

Pourtant d'autres peintres de talent ne produisent que des œuvres mornes. Ceux-là sont des copistes. Ils n'osent faire l'effort libérateur qui leur permettrait de créer. Ils copient la nature avec goût, souvent avec raffinement, mais ils copient seulement. L'art, c'est une chose. Un article récent de M. Charles Bernard (*"L'Art Vivant"*, 1er mars) exprime très nettement le rôle du peintre devant la nature. "Au rebours de ce que pense le commun, écrit-il, le tableau n'imité pas la nature. Il est la nature elle-même en ce qu'il recrée l'idée que la nature exprime, avec des éléments empruntés

à la nature." Si je sais lire, c'est dire que l'artiste ne doit venir à la nature que pour lui emprunter des lignes et des couleurs, matière première des œuvres de demain. Et tout reste à faire. Il faut maintenant créer, c'est-à-dire reproduire sur la toile ou dans le marbre une vision de l'âme. Je n'entends pas nécessairement quelque idée grandiose ou chimérique. Non. L'objet le plus ordinaire sera poétique, une fois représenté par l'artiste, si ce dernier l'a "fait" beau en lui-même, avant de le peindre ou de le sculpter. Peu importe qu'il s'agisse d'une théière, d'un fruit, d'un vieux meuble, de pauvres gens, d'une rue sordide! Que l'artiste recrée ces objets, qu'il en ait, avant de les rendre, l'image personnelle, vivante, son œuvre sincère sera émouvante et belle.

C'est, sans doute, cette conception de l'art qui me fait aimer les artistes modernes, ceux, du moins, qui ont franchement mis de côté les trucs et les poncifs, pour rechercher de nouvelles équations des valeurs plastiques. J'aime les artistes qui ont l'idéal de créer, avec les matériaux fournis par la nature, des œuvres qui ne sont pas copiées, mais réellement conçues. Ceux-là ne craignent pas le rire bête des ignorants. Cependant les artistes-créeurs ne sont pas légion, surtout au Canada, et même parmi ceux qui veulent à tout prix "faire moderne". Il y a un poncif de l'art moderne qui me semble encore plus exécrable que le poncif académique. Ce dernier exige au moins une certaine science des valeurs plastiques. Il suppose des études, un enseignement. C'est souvent un mérite qui n'a rien à voir avec l'art, mais c'est un mérite. Evoquez, pour vous en convaincre, à côté d'un tableau de M. Charles-E. De Belle — poncif académique, s'il en fut, malgré ses voiles et ses mystères — le tableau de M. A.-C. Bieler: *"Saint-Sauveur"*, œuvre à bonne volonté moderne. Chez le premier vous trouverez une grande habileté technique, un dessin sûr et, pour tout dire, un métier. Chez le poncif moderne, nullité complète. On dirait les couleurs jetées au hasard sur la toile. Les lignes sont violentées, les proportions volontairement violées. Nulle poésie, aucun métier, pas de dessin. Les œuvres de cette catégorie n'ont rien de remarquable, si ce n'est le baroque. Croirait-on que c'est suffisant pour justifier leur admission au salon? A quoi bon fatiguer inutilement le public et donner beau jeu aux ennemis de l'Art moderne?

Celui-là veut, avant tout, la simplicité, la sincérité et le choix. Le même idéal en somme que celui de l'art classique, dont le nôtre ne diffère que par l'emploi plus osé des matériaux empruntés à la nature.

PARMI les œuvres modernes à l'exposition, j'ai surtout remarqué la petite toile de M. A. Berco-vitch, intitulée *"Composition"*. Œuvre personnelle et finement exécutée: une illustration, croirait-on, pour un "conte fantastique" d'Edgar Poë. Tableau cubiste, sans exagération et vraiment poétique. Il y a aussi une marine très sobre de Mlle Sarah-M. Robertson qui me semble bien connaître son métier. Je citerais encore volontiers le *"Early Evening Snow"* de M. Nan-Lawson Cheney. J'aimerais à louer avec celles-ci la toile de M. Hall-Ross Perrigard, *"Winter"*, si je ne savais que cet artiste n'est rien moins que tendre pour la peinture moderne. Il en est de même de l'excellent tableau de M. Marc-Aurèle Fortin, *"Paysage laurentien"*, si décoratif.

D'autres œuvres — qui n'ont rien de moderne — méritent cependant l'attention du critique: elles sont vraiment senties et d'un beau rendu. Ainsi le *"Lazy*

Beach" de M. Kenneth-K. Forbes. J'aime bien les œuvres de ce peintre délicat, quoiqu'un peu maniéré. J'en dirais autant du *"Summertime Pastoral"* de M. James-L. Graham.

Il faut, toutefois, mettre bien à part les quatre toiles de M. Suzor Côté. Voilà tout de même un artiste sincère, selon mon goût, j'acquiesçais sa toile.

"A la source", à n'importe quel prix, si j'en avais les moyens: c'est nuancé et c'est très net; c'est ému et pourtant énergique. L'œuvre d'un poète.

J'évoque enfin avec plaisir les deux pastels de M. R.-L. Harvey et les aquarelles de M. Ernest Cormier.

J'allais oublier le *"Stage of Erection"* de M. A. Rychor dont je ne sais trop que penser. Est-ce un poème à l'âge de l'acier? Art ou photographie? Un lecteur bienveillant voudrait-il m'éclairer?

Les envois des architectes et sculpteurs mériteraient une étude spéciale. L'espace faisant défaut, je me contenterai de signaler les œuvres qui m'ont le plus intéressé.

A la salle consacrée à l'architecture, les trois projets de MM. Parent et Labelle s'affirment personnels et nouveaux. M. Lucien Parent voudrait faire renaître dans nos campagnes le vieux style canadien qui s'harmonise parfaitement avec les paysages de notre province. Il ne s'agit pas, bien entendu, de copier les demeures anciennes. Ses deux envois, *"Résidence d'été"* et *"Auberge pour touristes"* démontrent la possibilité de renouveler ce style vieillot. D'autre part, MM. Parent et Labelle comprennent la nécessité d'un style nouveau en architecture. Exemple: leur *"Projet d'église"*, d'une si belle simplicité de lignes et d'une telle proportion. Voilà de l'art moderne bien compris.

Une autre œuvre moderne, c'est le *"Klean-Rite Garage"*, qui s'élève maintenant rue Ste-Catherine-ouest. M. J.-Cecil McDougall, sans perdre de vue le côté pratique, a fort heureusement distribué les masses pour donner au garage en question un équilibre, une proportion uniques dans les constructions de ce genre, à Montréal.

On a jugé bon de consacrer une petite salle à la sculpture. C'est, je crois, la première année que les envois des sculpteurs sont assez nombreux pour justifier

cette exposition à part. Un fait heureux à constater. Deux œuvres s'imposent d'abord: les créations très originales de M. Charles Fainmelt, *"Leda"* et *"Silence"*. M. Fainmelt abandonne résolument les sentiers battus, mais demeure sobre et simple.

Les bustes de M. Henri Hébert me plaisent beaucoup, et l'œuvre si puissante de M. Elzéar Soucy, *"La Recherche anxieuse"*. Mademoiselle Alice Nolin à chaque exposition s'affirme plus maîtresse de son art. Elle nous présente cette fois un buste et une statuette finement modelés.

Monsieur Lionel Forberry deviendra, sans doute, un sculpteur remarquable, si, en conservant son modelé très souple, il acquiert un style plus éner-

gique. "1924" va bien, mais les appuis-livres! Les terre-cuite de Mme E.-L. de Montigny-Giguère? Oui, certainement, mais trop de littérature.

Enfin, il y a le cas de M. Alfred Laliberté. Il m'apparaît toujours comme le premier de nos sculpteurs, par la puissance de son modelé, par sa science de l'anatomie, par la vigueur de l'exécution. Ainsi les deux études qu'il présentait, au salon: *"Tête de pêcheur"* et *"Tête d'ouvrier"*. Les traits essentiels des physionomies et tout leur caractère. Mais ses œuvres inachevées ne cessent de m'attrister, surtout lorsqu'elles sont imprégnées de littérature à la Rimbaud, comme dans le *"Triomphe de la Mécanique"*. Et Rodin, me dit-on? Rodin, c'est Rodin; M. Laliberté peut être lui-même sans remords. Souhaitons admirer bientôt une œuvre de M. Alfred Laliberté qui ne sera poétique que par la belle proportion des lignes et le splendide modelé du sculpteur.

M. PAUL LEMIEUX,
à qui nous devons
l'illustration qui orne
la couverture de cette
édition, est élève
à l'Ecole des Beaux-
Arts de Montréal.—
Gagnant du "Prix
d'été" 1928.



1. D'une fenêtre du Banff Spring Hotel

2. Le Lac Louise
C.P.R.

Le voyage de l'Université

POUR la cinquième fois, l'Université de Montréal, en collaboration avec le Canadien Pacifique, organise un voyage collectif à travers le pays, jusqu'à la côte du Pacifique. Cette initiative qui a peut-être pu, au début, paraître hasardeuse, a cependant rencontré chaque année un tel succès qu'elle est en voie de s'établir en tradition. Le "Voyage de l'Université", chacun veut le faire ou l'avoir fait. Dès les premiers jours de juillet prochain, les voyageurs de l'Université se mettront donc en route pour une randonnée de trois semaines jusqu'à Victoria.

Est-il besoin d'insister sur les bons résultats que de tels voyages peuvent avoir pour ceux qui y participent, mais aussi, à un point de vue plus large et plus haut, pour la collectivité tout entière. Notre pays est immense. Si à certains égards, cette immensité est un avantage, par ce qu'elle suppose de ressources abondantes et diverses, à certaines autres, elle est un obstacle, une cause de difficultés. Dans son organisation économique et nationale notre pays doit compter avec le facteur distance. L'étendue du territoire rend les rapports difficiles entre les divers groupements qui composent notre population, cependant que d'autre part elle favorise la multiplication de ces groupements et leur différenciation, entravant ainsi la formation d'un sens national unique et fort. Les prises de contact, les échanges de vues auxquels des voyages comme ceux de l'Université de Montréal donnent lieu, sont de nature à aplanir les difficultés qui naissent de l'immensité du territoire, et tendent à fortifier de plus en plus l'esprit véritablement canadien, que chacun souhaite vigoureux, et dont dépend en grande partie la prospérité future de notre pays.

D'autre part, au point de vue strictement économique, ces voyages sont une initiative exceptionnellement féconde. Le courant d'échanges entre l'est et l'ouest est déjà considérable. Il est appelé à se déve-

lopper avec le Canada lui-même et à resserrer de plus en plus l'interdépendance qui déjà existe entre ces deux grandes sections du pays. Les hommes d'affaires de l'est soucieux de s'assurer une place de premier plan dans le commerce, la finance et l'industrie font bien de garder les yeux ouverts sur l'ouest. Des succès étonnants les attendent sans le moindre doute s'ils savent prévoir, se préparer pour l'avenir, se mettre en état de profiter des occasions qui peuvent et pourront leur venir de là-bas. Et prévoir, bien souvent, n'est que déduire, c'est-à-dire tirer les conclusions d'un ensemble de données connues.



Mais — et nous insistons là-dessus — pour déduire, pour prévoir avec le plus de chance d'exactitude, il faut d'abord connaître les faits présents, les apercevoir dans leur cadre et pouvoir les étudier à la lumière du passé. Or, rien n'égale le voyage pour donner d'un pays, de son passé et de ses perspectives d'avenir une idée nette, aucune étude ne vaut à ce point de vue l'étude sur place.

C'est ce que feront les voyageurs de l'Université de Montréal. Ils traverseront les plaines de l'ouest, visiteront les centres principaux, verront de leurs yeux, c'est-à-dire d'une façon qui ne s'oublie pas, ces villes neuves, poussées comme par une sorte d'enchantement là où, il y a cinquante ans et moins, n'existaient encore que de modestes forts, et qui tendent aujourd'hui vers l'avenir de toute la force d'une prospérité débordante, envahissante. Ils rencontreront les gens de l'ouest, ceux des campagnes et ceux des villes, ceux de la plaine et ceux de la montagne, ils les verront à l'œuvre, échangeront des vues et noueront avec eux des relations profitables à la fois pour le présent et pour l'avenir. En un mot, ils apprendront à connaître l'ouest et contribueront à faire mieux connaître l'est. De ces prises de contact, ils bénéficieront les premiers; et la collectivité canadienne ne s'en portera que mieux.

Nous souhaitons donc que les voyageurs de l'Université soient cette année plus nombreux que jamais, qu'ils se recrutent dans tous les milieux et qu'ils partent animés tous d'un même désir: faire de ce voyage un succès total. Les dispositions sont d'ailleurs prises pour assurer aux voyageurs le maximum de confort et la route suivie, aller et retour, est précisément celle qui leur permettra d'apercevoir et d'étudier l'ouest sous tous ses aspects.

Henry LAUREYS,

Directeur de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

Surpeuplement mondial

Par H. de VARIGNY

L'AUGMENTATION de la population mondiale n'est pas douteuse. Assurément, on ne peut pas le suivre bien loin dans le passé. Mais depuis que se font des recensements réguliers, de plus en plus précis, surtout dans les pays civilisés, il ressort qu'au cours du dix-neuvième siècle la population du globe a doublé; il ressort encore qu'au taux actuel, général, de la natalité, le doublement doit se faire actuellement en un temps variant de soixante à quatre-vingts années, malgré la mortalité infantile effroyable existant en diverses régions; le doublement devra même se produire plus vite encore, si la natalité restant la même, la mortalité infantile et générale diminue du fait de l'hygiénisation de contrées étendues: Chine, Inde, etc., où présentement encore sévit une mortalité que les progrès de la science permettent de beaucoup réduire.

Et il préoccupe beaucoup d'esprits qui y trouvent un sujet d'inquiétude pour la paix future de l'humanité. Car, manifestement, l'augmentation du nombre des humains ne peut pas continuer indéfiniment. La planète n'est pas élastique; sa superficie est limitée, et au temps présent où, comme par le passé, les hommes sont obligés, pour vivre, d'absorber des aliments et que ceux-ci sont fournis par la terre, il vient à l'esprit que si l'humanité s'accroît, il faut que la production agricole s'accroisse également. Chaque jour, il naît 150,000 humains; il en meurt 100,000: la question est de savoir si chaque jour il est défriché 50,000 hectares de plus, de ceux qui suffisent, chacun, à nourrir un être humain. Le problème se présente donc de façon très précise.

C'est un problème mondial: la question de la population n'est envisagée qu'au point de vue global, général: il ne s'agit pas de la rétrécir en l'envisageant par rapport à une nationalité quelconque. Trop de lecteurs, généralement, rappetissent le problème, par inattention, par pauvreté de vision générale.

C'est si bien un problème mondial que, de tous côtés, en tous pays, la presse s'en occupe; des articles, des livres lui sont consacrés, et l'an dernier un congrès s'est tenu à Genève, un congrès international, le Congrès mondial de la Population, où d'ailleurs des choses fort intéressantes ont été dites, mais où, manifestement, l'accord était loin de régner sur la politique à suivre à l'égard du danger menaçant. A vrai dire, cette dernière a beaucoup varié, inspirée, principalement, par la nationalité des orateurs, et par des préoccupations n'ayant rien du tout de mondial. C'est ainsi qu'on aura de la peine à admettre, avec un sociologue américain, que les Etats-Unis, avec 15 habitants au kilomètre carré, sont déjà surpeuplés. Il y a autre chose dans l'affaire: avant tout le besoin d'un prétexte à tenir la porte fermée ou à peine entr'ouverte aux émigrants d'Europe, dont, il est vrai, la qualité a beaucoup baissé. Un point, en passant, mériterait des développements qu'il n'a point reçus: c'est que la question du surpeuplement en général se complique d'une autre. Il n'y a pas seulement, surtout dans les pays civilisés, surpeuplement — malgré une diminution de natalité nette, comme en Allemagne, en Italie même, ces dernières années — il y a autre chose: surindustrialisation. C'est-à-dire que de plus en plus — et le phénomène est net en France — il y a tendance à l'accroissement de la population urbaine et industrielle aux dépens de la population agricole. La majorité fuit de plus en plus les besognes agricoles pour envahir les ateliers et les usines des villes ou faubourgs. De là, déséquilibre. Car le pays a besoin d'agriculteurs pour produire les aliments nécessaires

à la collectivité. Il est vrai, certains invoqueront le commerce international et diront que le pays riche en industrie achètera les aliments aux pays riches en agriculture, s'il en reste. Mais d'autres considérations s'ajoutent généralement, et il est visible qu'en cas de guerre le pays qui dépend le moins des autres pour son approvisionnement est favorisé. La surindustrialisation qui se généralise constitue un danger considérable: les Etats-Unis en sont incommodés et ils voudraient ne plus recevoir que des immigrants agricoles; l'Allemagne, après avoir eu trop de paysans, a maintenant trop d'ouvriers. L'agriculture attire de moins en moins. On le voit bien en France aussi. Celle-ci a perdu un million et demi de soldats, en grande partie agriculteurs: depuis la guerre, la proportion des étrangers s'est accrue d'un million et demi: mais tout ce monde s'est rué sur les usines et les mines, et non sur l'agriculture qui périclité. Le phénomène est très net, et de façon générale un émigrant, parti agriculteur de son pays natal, arrive dans le pays d'adoption avec des désirs et des prétentions d'ouvrier. Il évite l'agriculture et aspire à peupler les usines.

De sorte que, de façon générale, les immigrants, en tout pays, cherchent à se caser dans les villes et les usines. Et pourtant, avec cela, ils prétendent manger. La population industrielle augmente, l'agriculture diminue, et cela juste au moment où il faudrait une population agricole plus nombreuse, et une production agricole accrue. C'est exactement le contraire de ce qui devrait se passer, qui a lieu.

REVENANT donc au sujet principal, le philosophe se trouve devant le problème du surpeuplement.

Que faut-il en penser? Que peut-on faire? Les points de vue qui se manifestent sont variés et contradictoires.

Le 'Congrès Mondial de la Population' avait été organisé par des groupements anglais et américains, et certainement, les congressistes anglo-américains étaient d'avis que le péril de la surpopulation existe, comme l'a exposé M. East, le distingué professeur à Harvard. M. J. Bourdon pense que ce que l'on peut dire au temps présent est que si la population mondiale s'est accrue durant le dix-neuvième siècle, le bien-être aussi a augmenté; que cette augmentation peut sans doute continuer un siècle sans inconvénients; que, après ce temps on verra bien, et la science aura peut-être trouvé un remède; enfin, — et ceci est assez juste — que le mal actuel provient surtout de la mauvaise répartition de la main-d'œuvre et des professions, qui est la véritable cause des maux attribués au surpeuplement.

La restriction de la natalité est-elle le seul remède? Oui, répond la thèse anglo-américaine. Pas du tout, disent d'autres.

Il est vrai que le globe se surpeuple. Mais il est loin d'être suffisamment exploité. On peut lui faire rendre beaucoup plus de subsistances, de quoi nourrir des milliards d'individus supplémentaires. Les défenseurs de cette thèse font observer qu'au cours du dix-neuvième siècle, où la population a tant augmenté, les aliments aussi se sont faits plus abondants (à condition toutefois de négliger systématiquement les famines de la Chine, de l'Inde, de la Russie...). Cela est vrai, mais il ne faut pas oublier que le dix-neuvième siècle a été le témoin d'une expansion agricole considérable que le vingtième pourrait ne pas retrouver. Au dix-neuvième, il y a eu la mise en valeur des Etats-Unis et du Canada, et on ne voit pas où, aux vingtième et suivants, l'humanité découvrira de vastes plaines utilisables comme celles de la vallée du Mississippi.

Ce n'est pas à dire toutefois qu'il n'y ait point de ressources agricoles à utiliser. Partout, même dans les pays agricoles, le rendement peut et doit être accru. A coup sûr, il y a dans tous les parages des utilisations insuffisantes du sol. L'agriculture reste volontiers traditionaliste. Et puis, pour être bien conduite, elle exige des connaissances scientifiques sérieuses et des capitaux: en fait, une industrialisation de l'agriculture paraît bien désirable. Seules, des sociétés compétentes et puissantes pourront organiser le défrichement et la culture des terres qui, un peu partout, encore, pourraient et devraient être utilisées, non pas seulement dans la zone tempérée, mais vers les tropiques, et aussi dans les parages circumpolaires où certainement, il y a de la bonne besogne à faire. Mais tout ceci ne peut être l'œuvre de bonnes volontés isolées, et de

pionniers sans grandes ressources, financières ou techniques; il faut des capitaux et des compétences: un jour, sans doute, on les trouvera, et le globe aura un rendement meilleur permettant de faire vivre une population plus abondante. Ceci, on peut l'admettre. Une meilleure utilisation du globe est possible. Mais enfin, elle aura des limites: d'après East, elle pourrait permettre de nourrir cinq milliards d'êtres humains: et déjà il y en aurait deux. Dans cent ans la limite de population serait atteinte, et la question se poserait à nouveau: l'humanité aurait-elle à se demander ce qu'elle doit faire pour continuer à exister. Il y a bien une solution, évidemment: c'est que les populations les plus énergiques et les mieux armées exterminent les autres et s'en approprient les territoires. C'est celle qui a eu cours jusqu'ici, et quand la famine et les épidémies ne venaient point éclaircir les rangs d'une humanité localement surabondante, la guerre survenait qui réglait tout.

Il y aurait toutefois une autre solution. Le chimiste prétend la détenir. Il rit des inquiétudes des démographes, des sociologues, et particulièrement de la préoccupation qu'avait Malthus de l'équilibre entre la production agricole et le chiffre de population. La restriction de la natalité, dit-il, n'est que le résultat des élucubrations mélancoliques d'un monde pessimiste, et d'un monde non averti, ignorant des ressources énormes de la science.

(Suite à la page 56)



JEAN-CHS. HARVEY
auteur de *L'Homme qui va...*

Le Père Alain

TOUS les employés et les habitués de l'Hôtel de ville le connaissaient. Il était très accueillant. On avait souvent recours à lui pour toutes sortes de renseignements. Au lieu de chercher au hasard dans les archives pour retracer un fait de l'administration, on lui demandait d'abord la date à laquelle tel événement s'était produit. Il était toujours heureux de rendre service. Ses compagnons, qui le respectaient, l'appelaient "le père Alain". Ses chefs le nommaient "Monsieur Alain".

Après vingt-cinq années il était monté à la tête d'un service où il avait commencé comme simple messenger. Il n'avait jamais été d'aucune coterie ni d'aucune intrigue pour forcer l'attention de ses patrons. Il s'était imposé par son travail irréprochable et par son amabilité irrésistible.

Aussitôt qu'il avait passé le seuil de l'Hôtel de ville, il souriait sans cesse, il souriait au portier en le saluant avec toujours les mêmes mots et en enlevant son chapeau, un petit feutre vert aux bords fortement relevés. A la porte de son bureau, beau temps, mauvais temps, il se frottait les pieds sur le petit tapis rugueux qu'il avait fait placer là lui-même. Il entrait dans son bureau particulier, endossait son veston de travail, allait saluer son personnel, puis revenait lire son journal et attendre qu'on veuille bien lui demander quelque renseignement.

Un matin, un visiteur se présenta devant le comptoir poli et salua familièrement les employés avec un sourire trop large, en déployant cette politesse un peu outrée des commis-voyageurs. C'était en effet un vendeur, un de ceux que le père Alain recevait avec le plus d'empressement. Cet homme était depuis dix ans le fournisseur de livres des employés de l'administration municipale. Après la visite de ce marchand, le père Alain invitait ses compagnons à venir examiner ses achats. Ce matin-là, tout en parcourant les nouvelles acquisitions du patron, quelqu'un dit, en souriant :

— Vous devez en avoir un bon nombre, de livres, à cette heure, père Alain ?

— Oui, j'en ai quelques-uns, mes amis. Je vous montrerai ça un jour.

— On ira vous surprendre, un beau soir, père Alain. Vous nous recevrez, hein ?

— Je pense bien, et avec plaisir. Tenez, on va faire mieux que ça : vous viendrez manger, un de ces jours. Je vas en parler à ma femme et je vous dirai quel jour on peut faire ça. Vous viendrez ?

L'après-midi, les employés ne manquèrent pas d'entourer le père Alain pour avoir sa décision. Il fut convenu que le souper aurait lieu le samedi et que la fête se prolongerait jusqu'à la fin de la soirée. Il devait y avoir du chant, de la musique, chacun devant emporter l'instrument dont il savait jouer. Pendant les jours suivants on ne parla plus que de ce fricot où l'on se promettait de s'amuser beaucoup.

On n'avait pas l'habitude de recevoir de visiteurs chez les Alain. La parenté était peu nombreuse et c'était la première fois que le père Alain recevait ses compagnons de bureau, les seuls amis qu'il avait. Madame Alain avait tenu à tout préparer elle-même. Elle avait permis à son mari de donner cette fête à la condition que la dépense ne fût pas trop élevée. Elle avait dit :

— Ces gens là se contenteront bien de notre manger ordinaire. Ce qui est bon pour nous autres l'est aussi pour eux.

Le père Alain aurait peut-être aimé mieux un peu plus de "fantaisie", mais devant la dépense lui aussi avait changé d'idée.

Par OLIVIER CARIGNAN

Le souper avait été, comme chacun l'avait espéré, nullement varié, mais composé de bons plats succulents et bien remplis. Il y avait quelque temps que le repas était fini et tous ressentaient encore le plaisir qu'ils avaient eu à bien manger. Et maintenant la piquette, que l'on continuait de boire au salon, commençait à chauffer les esprits. Les femmes, peu habituées à boire du vin, avaient les joues rouges et riaient bruyamment aux histoires lestes que les hommes racontaient. Madame Alain ne remarquait plus le nombre de verres que chaque invité prenait. On chantait, on jouait du piano, du violon, on disait des calembours qui faisaient éclater tout le monde de rire. Le père Alain semblait s'amuser autant que ses invités. Et quand on lui demanda de faire voir sa bibliothèque, il se leva et alla chercher des livres qu'il rapporta au salon à grandes brassées. A chaque pile nouvelle on s'exclamait : Il y en avait donc bien, des livres, dans cette maison ! Le père Alain triomphait... Il ne surveillait même plus la façon dont on manipulait ses livres qui étaient ce qu'il avait de plus précieux au monde. Les chagrins et les basanes avaient la souplesse de cuirs soigneusement entretenus. Les maroquins étaient précieusement conservés dans des étuis. Le père Alain disait à propos de chaque livre son coût et sa valeur acquise. On savait bien que le père Alain avait toujours employé ses économies à acheter des livres mais on ne savait pas ce que la vente de cette bibliothèque pourrait rapporter. Alors on mentionnait des chiffres fort élevés...

Après la soirée il fallut rétablir l'ordre avant de se coucher. Le père Alain commença par transporter ses livres. Il en prit un bon nombre qu'il entassa sur son bras. Comme il sortait du salon, il frappa avec le coin d'un livre sa femme qui passait dans le corridor. Mme Alain poussa un cri, porta la main à son côté puis assura son mari qu'elle n'avait aucun mal. Elle continua son travail, en femme d'ordre qui ne compte pas sa peine et qui ne prend aucun soin de sa santé. Le lendemain, le principal souvenir qu'elle gardait de la fête était la vaisselle qu'elle devait laver. Quand elle eut remis les choses dans leur état habituel, elle reprit sa besogne de tous les jours, qui consistait surtout à tenir sa maison bien propre, "reluisante", comme elle disait. Elle avouait fièrement n'avoir jamais été assez malade pour être empêchée de faire son ménage.

Un jour, cependant, quelques mois après le fricot, madame Alain confessa à son mari qu'elle avait dans le côté une douleur persistante qui l'ennuyait fort. Sans en avertir sa femme, le père Alain fit venir le médecin le soir même. Le docteur prononça des paroles vaguement rassurantes et prescrivit l'entrée à l'hôpital dès le lendemain pour une opération. Au cours de la nuit qui suivit, les deux vieux essayaient, sans y parvenir, de se rassurer mutuellement. L'un pensait à ce que cet accident pourrait coûter ; l'autre songeait à

ce que deviendrait sa maison pendant son absence.

L'opération donna de bons résultats. On reprit confiance. La vie du ménage retrouva bientôt son cours normal. On avait pu payer l'opération avec le revenu d'un prêt hypothécaire que l'on venait d'encaisser. Le père Alain se remit à son unique passion qui était d'acheter des livres.

Le calme dura à peine une année. La douleur reparut et l'inquiétude revint plus aiguë que la première fois. Le père Alain demanda à son médecin de famille de se faire accompagner d'un spécialiste auprès de sa femme.

Après l'examen, le père Alain apprit une chose qu'il eut beaucoup de mal à réaliser : sa femme était condamnée, elle en avait à peine pour quelques mois à vivre. Il avait beau essayer de se représenter quelle serait sa vie après la mort de sa femme, il n'y parvenait pas. Il ne pouvait comprendre qu'un jour il arriverait chez lui et que son repas ne serait pas prêt. Il était d'autant plus consterné qu'il ne comprenait rien à cette maladie mystérieuse que les médecins appellent le cancer et qui ne signifie qu'une chose pour les gens du peuple : mort certaine !

Un soir, le père Alain se berçait auprès de sa femme et lui parlait des choses courantes de sa vie pour la distraire autant que possible. Il raconta que le matin, le vendeur de livres était venu lui offrir une bien belle édition et à un très bon prix.

— Mais je ne l'ai pas achetée, continua-t-il, on a trop de dépenses, de ce temps-ci.

Alors, Mme Alain dit :

— Si tu voulais, tu me parlerais plus de tes livres. Ça ne te privera pas pour longtemps parce que je n'en ai pas pour bien long à vivre. Tu sais, c'est depuis le soir du fricot où tu m'avais frappée avec un livre que je sens cette douleur là, au côté...

Le père Alain redressa la tête, frappé par le souvenir de cet incident qu'il avait oublié. Était-il possible qu'un simple choc pût causer le cancer ?

— C'est vrai, dit-il, tu aurais dû me dire ça avant... C'est vrai que... Tu es bien sûre que c'est depuis ce jour-là que tu as mal au côté?... Oui... Ah!...

Le lendemain, le père Alain pensait encore à cette chose affreuse qui serait un cauchemar pour le reste de sa vie : c'est lui qui aurait tué sa femme, et avec un livre, encore, la seule chose qu'il avait mis un peu de plaisir dans sa vie monotone. Il essayait de calculer le profit que la vente de sa bibliothèque pourrait lui rapporter. Il alignait sur le papier des chiffres bien alléchants. Mais au moment de se séparer de ces choses pour lesquelles il avait peiné et qu'il était venu à aimer fortement, il sentait son courage l'abandonner. Il se représentait à lui-même la nécessité du geste, il se répétait une foule de bonnes raisons pour agir en ce sens, il en revenait toujours au point où il était impossible de se départir de ses livres. Alors il fit venir son plus vieil employé, le fit asseoir près de lui et lui dit, la voix éteinte, la

Stances

*La fleur du crépuscule au firmament éclore
Vers le jardin guide mes pas extasiés,
Où la plus pâle rose entre les pâles roses
Eclate de blancheur dans l'ombre des rosiers.*

*Mais je ne puis ce soir, ô rose souveraine,
Pour orner la maison dépouiller le jardin,
Et d'une âme tranquille et d'une main sereine
A l'urne de cristal confier ton destin.*

*Puisque l'automne enfin sur les rosiers se pose,
Ce jardin restera le boudoir merveilleux
Où tu pourras mourir ta belle mort de rose,
Loin de la main profane et des profanes yeux.*

Edmour CHAURET



Il en est ainsi du parfum né à l'état sauvage et devenu avec les ans cette touche exquise et finale de la toilette d'une femme.

Eve au miroir



tion parvint au sommet. En fait, le parfum a subi à travers les âges l'ascension de la civilisation et de la prospérité.

L'intelligence d'une femme se lit dans ses yeux si âgée qu'elle soit, ses yeux ne perdent jamais la petite lueur révélatrice, mais sa délicatesse, son raffinement est trahi par son parfum.

Certaines femmes ont tellement le tact du parfum que leur délicatesse les pousse à se priver de leur parfum favori de peur d'incommoder leurs amis; et ne se parfument que fort peu si elles doivent sortir, mais le soir avant de se mettre au lit, après le bain, le massage, la friction; pour leur satisfaction personnelle, vite une touche de parfum derrière les oreilles, sur les lèvres, la nuque et le bout des doigts, et glissent ainsi dans le sommeil enveloppées d'une brise parfumée.

La femme qui travaille dans un bureau ou un atelier ne doit pas faire usage de parfum pendant ses heures de travail, car même le parfum le plus délicat peut tomber sur les nerfs de son entourage. Le parfum appartient surtout aux heures romantiques du doux "farniente".

Un parfum trop violent est une marque de vulgarité, très souvent, mais toujours, pour le moins la preuve d'un manque de délicatesse.

Donc le parfum est fort révélateur. Il est la traduction de votre être tout entier. Choisissez donc vous-même votre parfum et par d'habiles combinaisons d'essences de fleurs diverses, ayez un parfum bien vôtre, comme votre personnalité.

Chaque peuple doit avoir son parfum; malgré les délices des parfums d'Orient, ils ne sauraient nous convenir n'ayant pas été créés pour nous, et n'étant pas nés chez nous. Notre flore est riche, on n'a que l'embaras du choix. L'expérience a d'ailleurs prouvé tous ces avancés.

En faisant le choix d'un parfum, il vaut mieux ne rien décider avant de l'avoir essayé sur la peau. Le parfum dans son flacon de verre, n'a plus le même arôme sur la peau souvent. Si on ne vous permet pas de tester le parfum que vous convoitez, sortez immédiatement de cette parfumerie, et courez ailleurs.

Le parfum de votre choix doit être attrayant, avoir aussi des qualités d'endurance, vous convenir parfaitement, en un mot, puisqu'il doit vous révéler toute entière.

De tous les parfums le plus difficile à choisir est le parfum de la rose; il semble ne pas vouloir rester prisonnier du flacon ou on l'enferme... et s'évade. Le gardénia, au contraire, reste ce qu'il est: ouvrir sa prison de verre c'est respirer la fleur, c'est la voir, la saisir presque. Et que dire du Bois de Santal au parfum si agréable et si exclusif? Puis l'ambre si parfumé qui fait rêver d'un clair de lune ou d'une mer resplendissante. Mais de tous les parfums, le plus subtil est bien celui de la violette, capté comme par magie, il est propre à accompagner les larmes et les sourires.

Donc votre parfum c'est Vous... vos poudres, vos crèmes et même votre rouge ne doivent posséder qu'une subtilité de parfum à peine sensible qui doit s'harmoniser parfaitement avec votre parfum favori. De même pour la poudre de talc les eaux de toilette et les sels du bain... tous ces divers éléments de votre toilette ne doivent que coopérer à l'arôme particulier et former un délicieux ensemble.

Les sachets des boîtes à mouchoirs, ceux de la lingerie et des placards il faut tout surveiller, pour éviter l'excès des émanations, et en conserver la subtilité. Il faut qu'au repos ne soit qu'à peine perceptible la brise printanière que vous exhalez, que seuls vos mouvements la trahissent. Il est une eau à la violette qui parfume délicieusement l'eau du rinçage-bouche; donnant à vos lèvres un goût de printemps. Cette même eau répandue sur vos cheveux semble s'accommoder du voisinage des autres parfums.

Ce choix judicieux du parfum révèle la femme que vous êtes, met au jour la délicatesse de votre goût et vous entoure d'une illusion romantique. La vie devient un chant... le chant du bonheur de vivre.

Le parfum dans la toilette... revelant de la femme le charme personnel

La plupart des choses exquises dont nous jouissons en ces temps modernes sont venues à nous en passant à travers les âges, en se perfectionnant, tirées de l'ombre par la culture, elles renaissent à la lumière éblouissante du phare de l'intelligence de la beauté. Platon assure qu'il est un dessin divin pour chaque chose et chaque être. Depuis le lis qui, à son origine, n'est qu'un oignon crouissant dans la boue à la femme célèbre par sa laideur qui devient une créature de charme et de grâce comme un beau cygne.

Il fut un temps où l'on ignorait les parfums. Les roses naissaient, s'épanouissaient et mouraient conscientes de leur douce haleine qui s'exhalait avec leur dernier soupir. Oh la consolation des roses d'antan, si elles avaient su qu'un jour des millions d'âmes de roses donneraient leurs parfums à cette autre rose vivante qu'est la femme moderne. Le musc lui-même n'avait jamais songé à sortir de sa glande originaire.

Par CELIA CAROLINE COLE

(Courtoisie du Delineator)

Tout doucement la civilisation monta et dans sa lente ascension donna naissance à des choses qui demeurent. Toutes les sensations délicates naquirent, on brûla des parfums devant les autels: l'encens était né... et les autres parfums naquirent aussi.

Cependant longtemps les parfums ne servirent qu'aux cultes... puis petit à petit, étapes par étapes, ils s'acheminèrent vers les plaisirs des sens, deviennent symbole de charme et de délicatesse. Les huiles parfumées, seules, firent leur demeure des sanctuaires, les parfums s'en évadèrent.

Les Grecs en consacrèrent l'usage quotidien, parfumant leurs maisons, leurs murs en plus de leurs corps. On ne voyait pas un banquet sans parfums, chaque invité en était pourvu et de diverses essences: menthe pour les bras, myrrhe pour les cheveux, un autre pour le cou, un autre encore pour les mains. L'homme comme la femme en faisait usage. On parfumait les aliments et les vins. Et c'est chez les Grecs que la civilisa-

ROMAN COMPLET

EAUX PRINTANIERES

Par YVAN TOURGUENEF

Heureuses années,
Jours de bonheur,
Comme les eaux printanières
Vous vous êtes écoulés...

(Vieille romance russe.)

Vers une heure du matin, il retourna dans son cabinet de travail, renvoya le domestique qui avait allumé les bougies, et, se jetant dans un fauteuil au coin du feu, il se couvrit le visage avec les deux mains.

Jamais il n'avait éprouvé une telle lassitude physique et morale. Il avait passé la soirée avec d'aimables dames et des gens intelligents. Plusieurs de ces dames étaient jolies; la plupart des messieurs se distinguaient par le talent et l'esprit; lui-même s'était montré causeur agréable et même brillant... et, malgré tout cela, jamais il ne s'était senti si irrésistiblement envahi, oppressé par ce *tedium vitae* dont parlaient déjà les anciens Romains.

S'il eût été plus jeune, il aurait pleuré d'ennui, d'angoisse et d'énervement: une amertume corrosive et brûlante comme celle de l'absinthe remplissait son âme entière; un je ne sais quoi de lourd, de glacial, d'écœurant, l'enveloppait de tous côtés comme une sombre nuit; et il ne savait comment se débarrasser de cette obscurité, de cette amertume. Recourir au sommeil était inutile: il sentait que le sommeil ne viendrait pas.

Insensiblement, il se plongea dans de longues et lentes réflexions, décousues et tristes.

Il songea à la vanité, à l'inutilité, à la banalité mensongère des choses humaines. Toutes les époques de sa vie — il venait d'avoir cinquante-deux ans — se déroulèrent l'une après l'autre devant l'œil de sa pensée, et aucune d'elles ne trouva grâce devant lui.

Toujours s'agiter dans le vide et le néant, toujours donner des coups d'épée dans l'eau, toujours, moitié naïvement, moitié consciemment, se leurrer de vaines chimères: — "Peu importe ce dont un petit enfant se contente, pourvu qu'il ne pleure pas", dit le proverbe russe; — puis tout à coup, comme de la neige qui nous tombe sur la tête, voir arriver la vieillesse, et avec elle sa compagne, la crainte de la mort, cette crainte qui nous mine et nous ronge sans cesse; puis enfin le plongeon dans l'abîme!

Heureux encore si la vie s'écoule ainsi, car, plus d'une fois, avant la fin, comme la rouille sur le fer, arrivent les infirmités et la souffrance.

La vie ne lui apparaissait pas comme cette mer aux vagues tumultueuses que décrivent les poètes; il se la représentait unie comme une glace, immobile, transparente jusque dans ses plus obscures profondeurs; lui-même assis dans un petit esquif chancelant; et, en bas, au fond de l'abîme sombre et limoneux, il entrevoyait vaguement, semblables à d'énormes poissons, des formes monstrueuses: toutes les misères de la vie, maladie, chagrins, démence, cécité, pauvreté... Et voilà que sous son regard un de ces monstres émerge des ténèbres, monte, monte encore, devient de plus en plus visible, de plus en plus horriblement distinct... Encore un instant, et, soulevée par le dos du monstre, la barque va chavirer! Mais, de nouveau, la forme semble devenir plus vague, le monstre descend, regagne le fond et s'y recouche, agitant à peine sa sombre nageoire... Pourtant le jour fatal doit venir où la barque sera renversée.

Il secoua la tête, bondit hors de son fauteuil, fit deux fois le tour de la chambre, et s'assit devant son bureau; puis, ouvrant l'un après l'autre tous les tiroirs, il se mit à remuer des papiers, de vieilles lettres, pour la plupart lettres de femmes. Pourquoi il faisait cela, lui-même ne le savait pas, car il ne cherchait rien. Son seul but, c'était de s'arracher par une occupation quelconque aux pensées qui l'obsédaient.

Il déplia au hasard quelques lettres. L'une d'elles contenait une fleur sèche,

entourée d'un ruban fané. Il haussa les épaules, jeta un regard vers la cheminée, et mit les lettres de côté, comme s'il se fût préparé à livrer aux flammes ces inutilités débris.

Ses mains continuèrent fiévreusement à explorer les tiroirs; tout à coup il ouvrit de grands yeux et tira doucement à lui une petite boîte octogonale de forme surannée, dont il souleva lentement le couvercle. Dans cette boîte, sous une double couche d'ouate jaunée, se trouvait une petite croix de grenats.

Pendant quelques instants, il examina cette croix d'un air incertain; puis tout à coup il poussa un faible cri... Ce qui se peignit sur ses traits n'était ni le regret ni la joie: c'était comme s'il eût rencontré à l'improviste un être jadis tendrement aimé, depuis longtemps perdu de vue, reconnaissable encore et cependant tout transformé par les années.

Il se leva, revint s'asseoir près de la cheminée, et cacha de nouveau son visage dans ses mains...

s'ennuya comme doit le faire un touriste consciencieux. Enfin, vers six heures, fatigué, les souliers poudreux, il se trouva dans une des rues les moins importantes de Francfort, une rue qui pourtant était destinée à rester longtemps dans sa mémoire.

Sur la façade de l'une des quelques maisons de cette rue, il aperçut une enseigne qui annonçait aux passants la "Confiserie italienne de Giovanni Roselli". Il entra pour prendre un verre de limonade. Dans la première pièce, derrière un modeste comptoir, sur les rayons d'une armoire peinte, s'épalaient symétriquement, comme dans une pharmacie, quelques bouteilles aux étiquettes dorées et des bocaux pleins de biscuits, de pastilles de chocolat et de sucres d'orge. Il n'y avait personne dans cette pièce; seul, un chat gris faisait ronron en clignant des yeux et piétinait molleusement du bout des pattes une haute chaise de paille placée près de la fenêtre; une corbeille en bois découpé gisait renversée sur le parquet, et à côté

finement dessinés et inertes; on voyait briller ses dents serrées entre ses lèvres bleues. Il avait l'air de ne plus respirer; l'un de ses bras était rejeté sous sa tête, l'autre pendait lourdement jusque sur le plancher. L'enfant était tout habillé et étroitement boutonné; une cravate lui serrait le cou.

La jeune fille s'élança vers lui en poussant un cri d'angoisse.

— Il est mort! il est mort! s'écria-t-elle. Il était assis là tout à l'heure; nous causions ensemble... Tout à coup il est tombé, et il n'a plus fait un mouvement... Mon Dieu! est-il possible qu'on ne puisse pas le secourir! Et maman qui n'est pas là... Pantaleone! Pantaleone! Et bien! le docteur? ajouta-t-elle en italien, est-elle allée chez le docteur?

— Signorina, je n'y suis pas allé; j'y ai envoyé Louise, dit une voix enrouée derrière la porte.

Et un petit vieillard, vêtu d'un frac lilas à boutons noirs, d'une haute cravate blanche, d'un pantalon trop court en nan-kin et de bas de laine bleue, entra dans la chambre en clopinant sur ses jambes torses. Son tout petit visage disparaissait entièrement sous une masse énorme de cheveux gris de fer. Hérisssés dans tous les sens et retombant en mèches ébouriffées, ces cheveux donnaient à la physiologie du vieillard une certaine ressemblance avec celle d'une poule huppée, ressemblance d'autant plus frappante que sous cette masse gris foncé on ne pouvait distinguer qu'un nez pointu et des yeux jaunes tout ronds.

— Louise a de bonnes jambes, et moi je ne peux pas courir, continua en italien le petit vieillard en soulevant tour à tour ses pieds goutteux et plats, chaussés de souliers à cordons; mais j'ai apporté de l'eau.

Il serrait dans ses doigts maigres et noueux l'étroit goulot d'une bouteille.

— Mais Emile mourra pendant ce temps-là! s'écria la jeune fille, et elle étendit les mains vers Sanine. Oh! monsieur! o mein Herr! est-ce que vraiment vous ne pouvez pas le secourir?

— Il faut le saigner: c'est une attaque d'apoplexie, fit observer le vieillard qui répondait au nom de Pantaleone.

Sanine n'avait pas les plus légères notions de médecine, mais il savait parfaitement que les enfants de quatorze ans n'ont pas d'attaques d'apoplexie.

— C'est un évanouissement, et non pas... ce que vous prétendez, dit-il à Pantaleone. Avez-vous des brosses?

Le vieillard tourna vers lui sa petite figure.

— Comment?

— Des brosses! des brosses! redit Sanine en allemand et en français. Des brosses, répéta-t-il en faisant le geste de quelqu'un qui brosse des vêtements.

Le petit vieillard finit par comprendre.

— Ah! des brosses? *Spazzole!* Certainement, nous en avons des brosses!

— Apportez-les ici, nous allons lui ôter sa cravate et son paletot, puis nous le frictionnerons.

— Bien... *Benone!* Et il ne faut pas lui verser d'eau sur la tête?

— Non... plus tard. Pour le moment, allez bien vite chercher des brosses.

Pantaleone déposa sa bouteille par terre, sortit en hâte et revint aussitôt avec deux brosses, l'une pour les habits, l'autre pour les cheveux. Il était accompagné d'un caniche frisé, qui, en remuant activement la queue, se mit à regarder avec curiosité le vieillard, la jeune fille et même Sanine, comme s'il eût voulu savoir ce que signifiait tout ce remue-ménage.

Sans perdre de temps, Sanine ôta au jeune garçon toujours immobile, son paletot, lui déboutonna le col, releva les manches de sa chemise, et, armé d'une brosse, se mit à lui frictionner de toutes ses forces la poitrine et les bras. Pantaleone promenait non moins énergiquement l'autre brosse, la brosse à cheveux, sur ses bottes et son pantalon. La jeune fille s'était

Le roman d'amour d'une jeune Italienne

TOUTE SEULE...

par LOUIS D'ARVERS

paraîtra au complet dans le numéro de juin.

— Pourquoi aujourd'hui? — Pourquoi justement aujourd'hui? pensa-t-il.

Et beaucoup de choses depuis longtemps passées lui revinrent à la mémoire. Voici ce qu'il se rappelait...

Mais d'abord il faut vous dire son nom et ses prénoms. Notre héros s'appelait Dmitri Pavlovitch Sanine.

Voici ce qu'il se rappelait:

I

C'était pendant l'été de 1840. Sanine venait d'avoir vingt-deux ans; il retournait d'Italie en Russie, et se trouvait de passage à Francfort. Presque sans famille, il possédait une fortune indépendante, sinon bien considérable. Un parent éloigné lui ayant laissé en héritage quelques milliers de roubles, il avait résolu de les dépenser à l'étranger avant d'entrer dans l'administration, avant de se mettre au cou le harnais officiel, qui était nécessaire pour lui donner une existence assurée. Sanine avait mis, en effet, son projet à exécution, et s'était si habilement arrangé, que le jour même de son arrivée à Francfort, il avait tout juste assez d'argent pour parvenir à Saint-Petersbourg. En 1840, les chemins de fer étaient rares; messieurs les touristes voyageaient en diligence. Sanine retint sa place, mais la diligence ne partait qu'à onze heures du soir. Il lui restait beaucoup de temps à dépenser. Par bonheur, la journée était magnifique, et Sanine, après avoir déjeuné à l'hôtel du *Cygne blanc*, célèbre, sorti pour flâner par la ville. Il alla voir l'Ariane de Dannecker, qui lui plut médiocrement; il visita la maison de Goethe (par parenthèse, il n'avait lu de ce poète que *Werther*); et encore dans une traduction française); il se promena sur la rive du Mein et

d'elle un gros peloton de laine rouge resplendissait dans un oblique rayon de soleil couchant. Un bruit confus, étrange, sortait de la pièce voisine. Sanine attendit que la sonnette de la porte eût fini de tinter, et dit à haute voix:

— N'y a-t-il personne ici?

Au même instant, la porte de la pièce voisine s'ouvrit... Sanine tressaillit d'étonnement.

II

Une jeune fille d'environ dix-neuf ans, dont les noirs cheveux flottaient épars sur ses épaules nues, se précipita dans la boutique en étendant devant elle ses bras également nus. Elle aperçut Sanine, s'élança vers lui, le saisit par la main et chercha à l'entraîner en lui disant d'une voix entrecoupée:

— Vite, vite! par ici! sauvez-le!

Sanine ne suivit pas la jeune fille, non qu'il hésitât à lui obéir, mais l'excès de son étonnement le clouait sur place. Il n'avait jamais vu pareille beauté. Elle se retourna vers lui, et sa voix, son regard, le mouvement de ses mains jointes pressées contre sa joue pâlie, avaient une telle expression de désespoir pendant qu'elle lui répétait: "Mais venez donc, venez!" qu'il se précipita à sa suite par la porte ouverte.

Dans la seconde pièce, il vit étendu sur un divan de crin à l'ancienne mode un enfant de quatorze ans qui ressemblait d'une manière frappante à la jeune fille: c'était évidemment son frère. Cet enfant était tout pâle, blanc plutôt, avec des reflets jaunes comme la cire ou comme un marbre antique. Il avait les yeux fermés; l'ombre de ses épais cheveux noirs couvrait son front immobile et lisse, ses sourcils

jetée à genoux près du divan, et, la tête pressée dans ses deux mains, contemplant son frère d'un œil fixe, sans remuer même les paupières. Sanine frottait toujours et la regardait parfois à la dérobée. Dieu! qu'elle était belle!

III

Elle avait le nez quelque peu grand, mais d'une belle forme aquiline; un léger duvet ombrageait imperceptiblement sa lèvre supérieure. Son teint égal et mat, d'une pâleur d'ambre, les ondes lustrées de ses cheveux rappelaient la Judith d'Allori, au palais Pitti. Et quels yeux, surtout! des yeux gris foncé dont la pupille était bordée d'un cercle noir, des yeux magnifiques, des yeux triomphants, même en ce moment où l'effroi et la douleur en assombrissaient l'éclat... Involontairement la pensée de Sanine se reporta dans la merveilleuse contrée qu'il venait de quitter... Mais en Italie même il n'avait jamais rencontré rien de semblable. La respiration de la jeune fille était rare et inégale; on eût dit qu'à chaque fois elle attendait, pour respirer, que le souffle revint à son frère.

Sanine frottait sans relâche. Il ne se bornait pas à regarder la jeune fille: la figure originale de Pantaleone attirait aussi son attention. Tout épuisé, hors d'haleine, le vieillard tressautait à chaque coup de brosse en poussant un glapissement plaintif, et ses énormes touffes de cheveux, baignées de sueur, se balançaient lourdement de côté et d'autre, comme les racines de quelque grosse plante déchaussées par une eau courante.

— Otez-lui ses bottes, au moins... allait lui dire Sanine.

Le caniche, probablement troublé par le caractère extraordinaire de ces événements, tomba en arrêt sur les pattes de devant et se mit à aboyer.

— Tartaglia! canaglia! chuchota le vieillard d'un ton menaçant.

Mais, en ce moment, le visage de la jeune fille se transforma; ses sourcils s'élevèrent, ses grands yeux s'agrandirent encore, rayonnants de joie.

Sanine regarda... Le visage du jeune garçon se colorait légèrement; ses paupières avaient palpité, ses narines frissonnèrent. Il aspira l'air à travers ses dents encore serrées, et poussa un soupir.

— Emile! s'écria la jeune fille. *Emilio mio!*

Les yeux noirs d'Emile s'ouvrirent; ils regardaient encore dans le vague, mais souriaient déjà faiblement. Le même sourire passa sur ses lèvres pâlies; ensuite il remua le bras qui pendait à son côté, et le ramena d'un effort jusque sur sa poitrine.

— Emilio! répéta la jeune fille en se redressant.

Son visage avait une expression si vive et si intense, qu'elle semblait prête soit à fondre en larmes soit à éclater de rire.

— Emile! Qu'y a-t-il? Emile! dit une voix dans la pièce voisine.

Et une dame proprement mise, au teint basané, aux cheveux grisonnants, entra d'un pas rapide. Un homme d'un certain âge la suivait; la tête d'une servante se montrait par-dessus son épaule.

La jeune fille courut à leur rencontre.

— Il est sauvé, maman! Il vit! s'écria-t-elle en pressant convulsivement dans ses bras la dame qui venait d'entrer.

— Mais qu'est-il arrivé? répéta celle-ci. Je rentrais, et voilà que je rencontre M. le docteur avec Louise.

Pendant que la jeune fille racontait ce qui s'était passé, le docteur s'approcha du malade, qui revenait de plus en plus à lui, et qui continuait à sourire d'un air un peu contraint, comme s'il

eût été confus de l'effroi qu'il avait causé.

— Vous l'avez frictionné avec des brosses, à ce que je vois, dit le docteur à Sanine et à Pantaleone. Vous avez très bien fait. C'est une très bonne idée... Voyons un peu maintenant quel remède...

Il tâta le poulx au jeune homme.

— Hum! faites voir votre langue.

La dame se pencha avec sollicitude sur son fils, qui sourit plus franchement, leva les yeux sur elle et rougit.

Sanine fit la réflexion qu'il était de trop et passa dans la boutique. Mais, avant qu'il eût mis la main sur la poignée de la porte extérieure, la jeune fille lui apparut de nouveau et l'arrêta.

— Vous partez? dit-elle en le regardant en face avec un gentil regard; je ne vous retiens pas, mais il faut absolument que vous veniez nous voir ce soir. Nous vous sommes si grandement obligés... vous avez peut-être sauvé la vie à mon frère... que nous voulons vous remercier. C'est maman qui le veut. Vous devez nous dire qui vous êtes et venir partager notre joie.

— Mais je pars pour Berlin aujourd'hui même, balbutia Sanine.

— Vous aurez tout le temps, répliqua vivement la jeune fille. Venez dans

une heure prendre une tasse de chocolat avec nous... Vous me le promettez? Il faut que je retourne auprès de mon frère. Vous viendrez?

Que pouvait faire Sanine?

— Je viendrai, répondit-il.

La jeune fille lui serra rapidement la main et s'enfuit. Sanine se trouva dans la rue.

IV

Une heure et demie plus tard, Sanine retournait à la confiserie Roselli. Il y fut reçu comme un parent. Emile était assis sur ce même divan où on l'avait frictionné. Le docteur était parti en laissant une ordonnance et en recommandant de le préserver soigneusement des émotions vives, à cause de son tempérament nerveux et prédisposé aux maladies de cœur. Emile avait bien eu d'autres évanouissements de ce genre, mais jamais si profonds ni si prolongés. Du reste, le docteur déclarait tout danger écarté pour le moment.

Emile, comme il convient à un convalescent, était enveloppé d'une large robe de chambre, et sa mère lui avait noué autour du cou un fichu de laine bleue;

mais il avait l'air gai, presque comme en un jour de fête. Tout ce qui l'entourait avait aussi une apparence de fête. Sur une petite table placée en face du divan s'élevait une énorme cafetière de porcelaine remplie d'un chocolat parfumé; tout autour s'élevaient des tasses, des carafes pleines de sirop, des assiettes couvertes de biscuits et de petits pains, et même des bouquets de fleurs. Six fines bougies brûlaient dans deux candélabres d'argent de forme ancienne. D'un côté du divan se trouvait un moelleux fauteuil à la Voltaire; Sanine fut obligé de s'y asseoir. Tous les habitants de la confiserie, avec qui il avait fait connaissance ce jour-là, se trouvaient réunis, sans en excepter le chat ni le caniche Tartaglia, et tous avaient l'air indiciblement heureux: le caniche même éternuait de joie; seul, le chat continuait à minauder en clignotant.

Il fallut que Sanine déclînât ses nom, prénoms et qualités, ainsi que le lieu de sa naissance. En apprenant qu'il était Russe, les deux dames poussèrent des exclamations d'étonnement, et toutes deux, d'une commune voix, déclarèrent qu'il prononçait parfaitement bien l'allemand; mais elles ajoutèrent que s'il préférait parler français, il pouvait employer cette langue qu'elles-mêmes comprenaient et parlaient facilement. Sanine mit sur-le-champ cette offre à profit. "Sanine, Sanine!" Les deux dames ne se seraient jamais imaginé qu'un nom russe pût être si facile à prononcer. Son prénom "Dmitri" ne leur plut pas moins. La dame âgée dit que dans sa jeunesse elle avait entendu jouer un opéra magnifique, *Demetrio e Polibio*; mais elle déclara que Dmitri était bien plus agréable que Demetrio.

Sanine causa ainsi pendant une heure à peu près, de leur côté, les dames l'initiant à tous les détails de leur existence. La dame aux cheveux gris, la mère, était celle qui parlait le plus. Elle apprit à Sanine qu'elle s'appelait Léonora Roselli; qu'elle avait perdu son mari, Giovanni Battista Roselli, qui s'était établi à Francfort, comme confiseur, vingt-cinq ans auparavant; que Giovanni Battista était originaire de Vicence et très brave homme, mais quelque peu vif, querelleur et ar-dessus le marché républicain! En disant ces mots, Mme Roselli désignait du doigt un portrait peint à l'huile suspendu au-dessus du divan. Il faut supposer que le peintre, "aussi un républicain", ajouta Mme Roselli en soupirant, n'avait pas complètement saisi la ressemblance, car le portrait de feu Giovanni Battista représentait un brigand sombre et rébarbatif, dans le genre de Rinaldo Rinaldini. Quant à Mme Roselli, elle était née dans "l'antique et superbe ville de Parme, où se trouve cette magnifique coupole peinte par l'immortel Corrège"; mais son long séjour en Allemagne l'avait presque complètement germanisée. Elle ajouta ensuite, en secouant tristement la tête, qu'il ne lui restait plus que cette fille et ce fils (elle les indiqua du doigt tour à tour); que la fille s'appelait Gemma et le fils Emilio; que c'étaient tous deux de bons enfants obéissants, Emilio surtout...

— Et moi, ne suis-je pas obéissante? interrompit sa fille.

— Oh! toi, tu es une républicaine aussi, répondit la mère.

Elle dit ensuite que, naturellement, les affaires allaient moins bien que du temps de son mari, passé maître dans l'art du confiseur... (*Un grand'uomo!* grommela Pantaleone d'un air sombre); mais que pourtant, grâce au ciel, on trouvait encore moyen de vivre.

EAUX PRINTANIERES

Yvan Tourguenef

Ivan Tourguenef naquit en 1818, dans le gouvernement d'Orel. Il grandit en toute liberté et solitude, jusqu'à l'âge des études sérieuses. Il fréquente alors les écoles de Moscou et l'université de Pétersbourg. Comme la plupart de ses contemporains, il alla achever de se former en Allemagne. Il devait vivre la majeure partie de sa vie à l'étranger. Ami de Flaubert, des Goncourt, Tourguenef fut un esprit occidental. Il est mort en 1883.

Il ne faut pas demander à notre romancier les intrigues compliquées, les aventures extraordinaires dont l'ancien roman français était si friand. Il ne montre pas la lanterne magique, il montre la vie; les faits en eux-mêmes l'intéressent peu; il ne les voit qu'à travers l'âme humaine et dans leur contre-coup sur l'individu moral. Son plaisir est d'étudier des caractères et des sentiments, aussi simples que possible, pris dans la réalité quotidienne; mais, et c'est là son secret, il voit cette réalité avec une telle émotion personnelle que ses portraits ne sont jamais prosaïques, tout en restant absolument vrais. C'est un romantique du réalisme. — En vérité, je ne lui connais pas de rival pour la sûreté du goût, la tendresse, je ne sais quelle grâce tremblante également répandue sur chaque page, qui fait penser à la rosée du matin... Nul n'eut plus de sentiment et plus d'horreur du sentimentalisme; nul ne sut mieux indiquer d'un seul mot toute une situation, toute une crise du cœur. Cette retenue fait de lui un phénomène unique dans la littérature russe, toujours noyée; il avait le droit de railler les écrivains de son pays, qui, "ayant à dire que le propre de la poule est de pondre des œufs, ont besoin de vingt pages pour développer cette grande vérité..." On devine dans la moindre production d'Ivan Tourguenef un travail de réduction acharné, le souci de l'art tel que l'entendaient les maîtres classiques.

La phrase de Tourguenef coule lente et voluptueuse, comme la nappe des grandes rivières russes sous bois, attardée, harmonieuse, entre les roseaux, chargée de fleurs flottantes, de nids entraînés, de parfums errants, avec des trouées lumineuses, de longs mirages de ciels et de pays, et soudain reperdue dans des fonds d'ombre; cette phrase s'arrête pour tout recueillir, un bourdonnement d'abeille, un appel d'oiseau de nuit, un souffle qui passe, caresse et meurt. Les plus fugitifs accords du grand registre de la nature, elle les traduit avec les ressources infinies du clavier russe, les épithètes flexibles, les mots soudés entre eux à la fantaisie du poète, les onomatopées populaires.

De pareilles qualités... assurent à Tourguenef une place éminente dans la littérature contemporaine. Taine a dit du romancier russe qu'il était un des artistes les plus parfaits que le monde ait possédés depuis ceux de la Grèce.

Vicomte E.-M. DE VOGUE,
(Le Roman russe.)

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres

W. A. WAYLAND, Gérant

La maison la plus
considérable au Canada

CAPITAL	- - - - -	\$100,000.00
ACTIF au 31 déc. 1927	- - - - -	521,732.96
RESERVE au 31 déc. 1927	- - - - -	378,867.56

Prospectus envoyé
sur demande

Bureau Général, Tél. HArbour 5555
Bureau du Gérant, Tél. HArbour 5374

302 Est, rue Ste-Catherine, Montréal

Chambres mortuaires, HArbour 3656
Bureau du comptable, HArbour 4688

EAUX PRINTANIERES

V

Gemma écoutait sa mère, et tantôt riait, tantôt soupirait, tantôt lui passait doucement la main sur l'épaule ou la menaçait du doigt avec enjouement, et quelquefois regardait Sanine. A la fin, elle se leva, prit sa mère, dans ses bras et la baisa au cou, sous le menton. Celle-ci rit beaucoup et poussa même un petit cri.

Sanine fit également plus ample connaissance avec Pantaleone. Il apprit que celui-ci avait été jadis chanteur à l'Opéra, dans les rôles de baryton, mais qu'il avait depuis longtemps quitté la carrière théâtrale, et qu'il tenait dans la famille Roselli le milieu entre un serviteur et un ami de la maison. Malgré sa longue résidence en Allemagne, il n'avait guère appris la langue du pays; il n'en connaissait que les termes d'injure, qu'il écorchait sans miséricorde. *Feroflucto spiccebbio* (1)! disait-il de presque tous les Allemands. Il parlait l'italien dans la perfection, étant né à Sinigaglia, où l'on entend la *lingua toscana in bocca romana*.

Emilio se laissait dorloter et s'abandonnait aux impressions agréables d'un convalescent ou de quelqu'un qui vient d'échapper à un grand danger; du reste, à part cela, il était facile de voir que toute la maison le gâtait. Il remercia timidement Sanine, et, pour le reste, s'attacha spécialement au sirop et aux bonbons. Sanine fut forcé de prendre deux tasses d'excellent chocolat et de manger une quantité considérable de biscuits; il n'en avait pas plutôt avalé un que Gemma lui en présentait un autre. Comment le lui refuser? Il se sentit bientôt à l'aise, comme chez lui; les heures coulaient avec une rapidité invraisemblable. On lui fit traiter bien des sujets: la Russie en général, le climat, la société, les paysans russes, et en particulier les Cosaques; la guerre de 1812, Pierre le Grand, le Kremlin, les cloches et les chansons russes. Les deux dames n'avaient qu'une idée très vague de cette région immense et reculée; Mme Roselli, ou, comme on l'appelait ordinairement, Frau Lénore, plongea même Sanine dans la stupeur en lui demandant si la célèbre maison de glace construite à Saint-Petersbourg au siècle dernier, et à propos de laquelle elle avait lu dernièrement un si intéressant article dans un des livres de son défunt mari: *Bellezza delle arti*, existait encore? Et comme Sanine s'écria: "Vous figurez-vous vraiment qu'il n'y ait pas d'être en Russie?" Frau Lénore lui expliqua comment elle s'était jusqu'alors représenté ce pays: des neiges éternelles, tout le monde en pelisse et tous les hommes militaires, mais une extrême hospitalité et des paysans très soumis. Sanine s'efforça de lui donner, ainsi qu'à sa fille, des renseignements plus précis. L'entretien tomba sur la musique russe, et aussitôt elles le prièrent de chanter un air russe quelconque, et lui indiquèrent dans un coin de la pièce un petit piano dont les touches blanches étaient remplacées par des noires, et vice versa. Il s'exécuta sans se faire prier, et, s'accompagnant tant bien que mal avec deux doigts de la main droite et trois de la main gauche (le pouce, le majeur et l'auriculaire), chanta, un peu du nez, avec une petite voix de ténor, d'abord: le *Sarajan*, puis *Po oulitsé mostovoï*. Les dames le complimentèrent sur sa voix et sa musique, mais admirèrent surtout la douceur et la sonorité de la langue russe, et le prièrent de traduire le texte. Sanine contenta leur désir; mais comme les paroles du *Sarajan* et de *Po oulitsé mostovoï* (qu'il traduisait peu élégamment: "Sur une rue pavée, une jeune fille allait à l'eau") ne pouvaient leur donner une haute idée de la poésie russe, il déclama d'abord, puis traduisit, puis chanta, non sans barboter un peu dans les couplets en mineur, la romance de Pouchkine: *Il me souvient de cette heure divine*, mise en musique par Glinka. Pour le coup, les dames furent enthousiasmées, et Frau Lénore découvrit même dans la langue russe des rapports étonnants avec l'italien: *Mgnovénie* (1), *ô vienti*; *sa, mnoi* (2), *siam noi*, etc. Les noms mêmes, Glinka et Pouchkine,

qu'elle prononçait Poussekinz, lui semblaient avoir une harmonie familière à son oreille.

Sanine, à son tour, pria les dames de lui chanter quelque chose. Elles ne firent pas plus de façons que lui. Frau Lénore se mit au piano et chanta avec sa fille quelques duos, ainsi que des *stornelli*. La mère devait avoir eu jadis un beau contralto; la voix de la jeune fille, un peu faible, était cependant agréable.

VI

Mais ce qu'admirait Sanine, ce n'était pas la voix de Gemma, c'était Gemma elle-même. Assis en arrière de la jeune fille et un peu de côté, il se disait que jamais aucun palmier, même dans les strophes de Bénédictof, poète alors à la mode, n'aurait pu lutter d'élégance avec l'heureuse proportion de sa taille. Lorsque, dans les passages expressifs, elle levait les yeux vers le plafond, il se demandait quels cieux auraient pu ne pas s'ouvrir devant un tel regard.

Appuyé contre le montant de la porte, le menton et la bouche ensevelis dans sa vaste cravate, et écoutant gravement de l'air d'un connaisseur, le vieux Pantaleone lui-même admirait la beauté de la jeune fille, et s'extasiait, bien qu'il eût dû y être habitué.

Frau Lénore, ayant fini de chanter ses duos, remarqua qu'Emile avait un fort bel organe d'un timbre parfaitement argentin, mais qu'il était à l'âge où la voix mue (en effet, il parlait avec une voix de basse qui détonnait constamment en fausset), et que par conséquent il ne devait pas chanter; mais elle invita Pantaleone à secouer, en l'honneur de leur hôte, les glaces de l'âge.

Pantaleone prit aussitôt un air maussade, fronça les sourcils, ébouriffa sa chevelure, et déclara qu'il avait depuis longtemps renoncé à tout cela; du reste, ajouta-t-il, dans sa jeunesse, il n'aurait pas reculé devant un défi: car il appartenait à cette grande époque où l'on trouvait une véritable école de chant et de véritables chanteurs, des chanteurs classiques, qui n'avaient rien de commun avec les piailleries actuels. Lui-même, Pantaleone Cippatola da Varese avait reçu un jour, à Modène, l'hommage d'une couronne de laurier, et on avait même, à cette occasion, lâché des pigeons blancs dans la salle de spectacle; et un prince russe, *il principe Tarbuski*, avec lequel il était jadis intimement lié, l'invitait toujours, après souper, à venir en Russie, en lui promettant des montagnes d'or, des montagnes!... Mais il n'avait pas voulu abandonner l'Italie, *il paese del Dante*! Plus tard, il est vrai, des circonstances malheureuses... ses propres imprudences... Ici le vieillard s'interrompit, soupira profondément, baissa la tête; puis il recommença à parler de l'époque classique du chant et du célèbre ténor Garcia, pour lequel il nourrissait une admiration aussi respectueuse que démesurée. "Quel homme! s'écria-t-il. Jamais *il gran Garcia* ne s'était abaissé jusqu'à chanter en fausset, comme le font les pitoyables ténors, les *tenoracci* de nos jours. De la poitrine! rien que de la poitrine! *Voce di petto, si!*" Le vieillard, de ses petits doigts amaigris, frappa énergiquement sur son jabot. "Et quel acteur! un volcan, *signori miei*, un volcan, *un Vesuvio!* J'ai eu l'honneur et la joie de chanter avec lui dans l'opéra dell' *illustrissimo maestro Rossini*, dans *Otello*! Garcia jouait *Otello*; moi, j'étais Iago. Et quand il chanta cette phrase... (ici, Pantaleone prit une pose tragique et se mit à chanter d'une voix tremblotante et enrouée, mais pourtant très expressive encore):

L'i... ra daver... so daver... so il fato
Io più no... no... non temero!

le théâtre tremblait, *signori miei*! Mais je ne faiblis pas, et je repris après lui:

L'i... ra daver... so daver... so il fato
Temèr più non dovro!

Et lui, tout à coup, comme un éclair, comme un tigre:

Morro!... ma vendicato...

Et, tenez, quand il chantait... quand il chantait la célèbre cavatine du *Matri-*



"Très Parisienne"

Un Élegant Soulier Parisien

De nouveau La Parisienne emprunte aux boulevards de Paris, un autre joli soulier. Cette fois un délicieux sandal, élégant, chic et de nuances sobres.

Léger et souple, muni d'un cambion qui supporte l'arche du pied et ajoute au confort de la marche. Voilà le soulier idéal pour les jours accablant de l'été.

Notre brochure "Les Dernières Créations de La Parisienne", vous sera adressée sur demande.



La Parisienne

Le soulier de l'élégante

La Parisienne Shoe Co. Limited 2194 ave La Salle Montréal

BOURJOIS

ASHES OF ROSES

Bâtonnets pour les lèvres
Poudres pour la figure
Compactes
Crèmes
Rouges



Le Parfum du Bonheur

SÉDUISANT comme une mus-
sique langoureuse... posséd-
ant une fragrance qui charme
à l'égal d'un agréable souvenir
romanesque... tel est "Ashes of
Roses" de Bourjois... appelé le
Parfum du Bonheur par celles qui
le connaissent et qui l'aiment.

Il confère à celles qui en font
usage une exquise féminité...
une grâce personnelle qui attire
et qui plaît... il diffère telle-
ment des parfums ordinaires.
Avec "Ashes of Roses", vous
posséderez ces charmes, vous
aussi.

Vous le trouvez dans les meilleures maisons...
en d'attrayants petits flacons parisiens...
en bouteilles de cristal distinguées.

Seuls concessionnaires canadiens
PALMERS LIMITED, MONTREAL

(1) *Verfluchter Spitzbube* (mauvais gre-
din).

(1) Instant, moment.

(2) Avec moi.

monio segreto: Pria che spunti... alors, lui... il gran Garcia, après ces mots: *I cavalli di galoppo*, il faisait sur ces paroles: *Senza posa caccierà*, il faisait... écoutez comme c'est prodigieux, com'è stupendo! il faisait...

Le vieillard se lança dans une foriture très difficile; mais, arrivé à la dixième note, il perdit le fil, se mit à tousser et se détourna brusquement en disant:

— Laissez-moi tranquille! Pourquoi me tourmentez-vous?

Gemma s'élança aussitôt de sa chaise, en applaudissant et en criant: "Bravo! bravo!" courut vers le pauvre Iago en retraite et lui frappa gentiment des deux mains sur les épaules.

Emile seul riait à se tordre. "Cet âge est sans pitié", dit La Fontaine.

Sanine essaya de consoler le pauvre chanteur, et se mit à causer avec lui en italien. Il avait pris une légère teinture de cette langue pendant son dernier voyage. Il parla du *paese del Dante*, *dove il si suona*. Cette phrase, avec le *Lasciate ogni speranza*, constituait en langue italienne tout le bagage poétique du jeune touriste.

Mais Pantaleone ne répondit pas à ces avances. Ensevelissant plus profondément que jamais son menton dans sa cravate et faisant de gros yeux d'un air morne, il ressemblait de nouveau à un oiseau, et même à un oiseau en colère, corbeau ou milan. Alors Emile, avec une légère et subite rougeur, comme c'est l'ordinaire chez les enfants gâtés de quinze ans, s'adressa à sa sœur, et lui dit que si elle voulait distraire son hôte, elle ne pouvait rien trouver de mieux que de lui dire une de ces comédies de Malz qu'elle lisait si bien. Gemma se mit à rire en donnant une petite tape sur la main de son frère, et s'écria "qu'il n'y avait que lui pour avoir de pareilles inventions". Pourtant elle s'empressa d'aller dans sa chambre, revint avec un livre à

la main s'assit devant la table sur le canapé, leva le doigt pour imposer silence avec un geste tout à fait italien, et commença la lecture.

VII

Malz était un des littérateurs franco-italiens de la période de 1830; ses saynètes, courtes et légèrement esquissées, écrites dans le dialecte local, décrivait les types de l'endroit d'une manière plaisante et hardie, bien que l'humour n'en fût pas très profond.

Gemma lisait d'une façon remarquable, tout à fait comme un acteur. Elle soutenait parfaitement avec toutes ses nuances le caractère de chaque personnage, et déployait des qualités de mimique dont elle avait hérité avec le sang italien. Quand il s'agissait de représenter quelque vieille tombée en enfance ou quelque bourgmestre imbécile, elle faisait les grimaces les plus réjouissantes, rapetissait ses yeux, fronçait son nez, grasseyait et piaillait, sans ménager le moins du monde sa voix délicate ni son joli visage. Elle ne riait jamais en lisant; mais si les auditeurs, à l'exception de Pantaleone qui s'était empressé de s'éloigner d'un air de mauvaise humeur dès qu'on avait parlé d'o *quel ferroflucto Tedesco*; si les auditeurs l'interrompaient par un éclat de rire sympathique, alors elle laissait tomber son livre sur ses genoux, et riait elle-même de bon cœur en rejetant sa tête en arrière, pendant que les boucles de ses noirs cheveux sautillaient sur son cou et sur ses épaules secouées par l'hilarité. Mais, dès qu'elle avait fini, elle ramassait le livre, faisait reprendre à ses traits l'expression convenable, et continuait sérieusement sa lecture.

EAUX PRINTANIERES

Sanine ne pouvait se lasser de l'admirer une chose surtout le frappait: par quel mystère cette figure idéalement belle pouvait-elle prendre tout à coup une expression comique, par moments même triviale?

Gemma était moins satisfaisante dans sa manière de lire les rôles de jeunes filles, de "jeunes premières"; les scènes d'amour, surtout, lui réussissaient peu. Elle le sentait elle-même; aussi leur imprimait-elle une légère nuance d'ironie, comme si elle n'eût pas cru à ces pompeux serments, à ces phrases sublimes, dont l'auteur s'abstenait, du reste, autant que possible.

Les heures s'écoulaient sans que Sanine s'en aperçût, et il ne se ressouvint de son voyage que quand l'horloge sonna dix heures. Il bondit de sa chaise comme si on l'eût piqué.

— Qu'avez-vous? demanda Frau Lénore.

— Je devais partir aujourd'hui pour Berlin, et j'avais retenu ma place dans la diligence.

— Quand part-elle, la diligence?

— À dix heures et demie.

— Alors, il est trop tard, dit Gemma. Restez, je vous lirai encore quelque chose.

— Aviez-vous payé le prix entier de votre place, ou seulement donné des arrhes? demanda Frau Lénore avec un peu de curiosité.

— Tout entier! gémit Sanine avec une mine piteuse.

Gemma le regarda en fermant à demi les yeux, et se mit à rire.

— Comment! lui dit sa mère d'un ton de reproche, voilà un jeune homme qui vient de perdre de l'argent, et cela te fait rire?

— Bah! répondit Gemma, il ne sera pas ruiné pour cela, et nous tâcherons de le consoler. Voulez-vous de la limonade?

Sanine prit un verre de limonade; Gemma se remit à la lecture de Malz, et tout alla de nouveau le mieux du monde.

L'horloge sonna minuit. Sanine fit ses adieux.

— Il faut que vous restiez quelques jours à Francfort, lui dit Gemma. Pourquoi vous presser? Nulle autre ville ne vous paraîtra plus agréable.

Elle fit une pause.

— Nulle autre, vraiment... reprit-elle en souriant.

Sanine ne répondit rien et pensa que le vide de sa bourse le forçait de rester à Francfort jusqu'à ce qu'il eût une réponse d'un ami de Berlin auquel il avait résolu d'emprunter de l'argent.

— Restez, restez, dit à son tour Frau Lénore; nous vous ferons faire connaissance avec le fiancé de Gemma, M. Karl Kluber. Il n'a pas pu venir aujourd'hui, parce qu'il est très occupé à son magasin. Vous avez probablement vu à la Zeile un grand magasin de drap et de soieries: eh bien, c'est là qu'il est premier commis. Il sera très content de vous présenter ses compliments.

Sanine, Dieu sait pourquoi, se sentit légèrement contrarié: "Heureux fiancé!" pensa-t-il en regardant Gemma; et il cru remarquer dans les yeux de la jeune fille une expression railleuse.

Il salua de nouveau ses dames.

— A demain! à demain! n'est-ce pas? lui demanda Frau Lénore.

— A demain! dit Gemma, non pas en manière de question, mais d'un ton affirmatif, comme si le doute eût été impossible.

— A demain, répondit Sanine.

Emile, Pantaleone et Tartaglia l'accompagnèrent jusqu'au coin de la rue. Pantaleone ne put s'empêcher d'exprimer son mécontentement au sujet de la manière dont Gemma avait fait la lecture.

— Comment ne rougissait-elle pas? Quoi! faire des grimaces, piauler!... *Una caricatura!*... Elle aurait pu choisir Merope ou Clytemnestre, quelque chose de grand, de tragique: non, elle préférait imiter quelque mégère allemande! Je puis bien en faire autant... *Mertz, hertz, smertz*, fit-il d'une voix rauque en allongeant sa figure en avant et en écarquillant les doigts.

Tartaglia aboya après lui, et Emile éclata de rire. Le vieillard leur tourna brusquement le dos.

Sanine revint à l'hôtel du *Cygne blanc*, où ses bagages l'attendaient dans un coin de la grande salle. Il était dans un état d'esprit assez troublé. Toutes ces

conversations italico-franco-tudesques lui bourdonnaient encore aux oreilles.

— Fiancée! murmura-t-il en se mettant au lit dans la modeste chambre qu'il s'était fait donner; et qu'elle est belle! Mais pourquoi suis-je resté?

Le lendemain, néanmoins, il expédia une lettre à son ami de Berlin.

VIII

Il n'avait pas fini de s'habiller, quand un garçon d'hôtel lui annonça la visite de deux messieurs. L'un d'eux était Emile; l'autre, un grand jeune homme bien bâti, qui avait la figure la plus régulière qu'on pût voir, était Herr Karl Kluber, le fiancé de la belle Gemma.

Tout porte à supposer qu'à cette époque, dans aucun des magasins de Francfort, il ne se trouvait un premier commis aussi poli, aussi bien élevé, aussi imposant, aussi aimable que M. Kluber. L'irréprochabilité de sa toilette n'avait d'égale que la dignité de son maintien et l'élégance de ses manières, élégance un peu roide, disons-le, à la mode anglaise (il avait passé deux ans en Angleterre), mais néanmoins exquise. Dès le premier coup d'œil, on voyait clairement que ce beau jeune homme, tant soit peu sévère, bien élevé et parfaitement léché, avait l'habitude d'obéir à ses supérieurs et de mener à la baguette ses inférieurs, et que derrière le comptoir de son magasin il devait inévitablement inspirer du respect aux acheteurs mêmes! On ne pouvait concevoir le moindre doute sur son honnêteté: il suffisait de jeter un coup d'œil sur le col empesé qui soutenait son menton! Et sa voix était telle qu'on pouvait la désirer, pleine et grave comme celle d'un homme qui a confiance en soi, pas trop forte pourtant et même empreinte d'une certaine douceur dans le timbre. C'était une voix excellente pour donner des ordres aux commis inférieurs: "Faites voir cette pièce de velours de Lyon ponceau!" ou bien: "Donnez une chaise à madame!"

M. Kluber commença par présenter ses compliments, et, en faisant ses saluts, il s'inclina si noblement, fit glisser si agréablement ses pieds et entre-choqua si poliment ses deux talons, qu'on ne pouvait hésiter à se dire: "Voilà un homme qui possède du linge et des vertus morales de première qualité." Sa main gauche, recouverte d'un gant de Suède, tenait un chapeau reluisant comme une glace, au fond duquel reposait l'autre gant; sa main droite, dégantée, qu'il tendit à Sanine d'un mouvement modeste, mais résolu, sa main droite était d'un fini qui dépassait toute idée préconçue: chacun de ses ongles était la perfection de son espèce. Puis il déclara, dans les termes choisis de la langue allemande qu'il avait désiré présenter ses respects et l'assurance de sa reconnaissance à M. l'étranger qui avait rendu à son futur parent, le frère de sa fiancée, un service signalé. En disant ces mots, il étendit sa main gauche, celle qui tenait le chapeau, dans la direction d'Emile, qui, perdant contenance, se tourna du côté de la fenêtre et se fourra l'index dans la bouche. M. Kluber ajouta qu'il se considérerait comme très heureux si, de son côté, il pouvait faire quelque chose qui fût agréable à M. l'étranger.

Sanine, répondit, également en allemand, mais non sans quelque difficulté, qu'il était enchanté... que le service rendu avait été de peu d'importance, et pria ses hôtes de s'asseoir. Herr Kluber le remercia, et relevant en un clin d'œil les basques de son habit, se plaça sur une chaise, mais si légèrement et d'une manière si peu assurée, qu'il était impossible de ne pas se dire: "Voilà un homme qui s'est assis par pure politesse et qui va prendre son essor à l'instant!" En effet, il prit son essor quelques minutes après, et faisant discrètement deux petits pas en avant, comme à la contredanse, il expliqua d'un air modeste qu'à son grand regret il ne pouvait rester plus longtemps, parce qu'il se rendait à son magasin, — les affaires avant tout! — mais que, le lendemain étant un dimanche, il avait, avec l'approbation de Frau Lénore et de Frau-lein Gemma, organisé une partie de plaisir à Soden, à laquelle il avait l'honneur d'inviter M. l'étranger, et qu'il nourrissait l'espoir que celui-ci voudrait bien l'embellir de sa présence. Sanine ne refusa pas de l'embellir. Herr Kluber présenta derechef ses civilités et sortit, en faisant miroiter son pantalon, de la plus

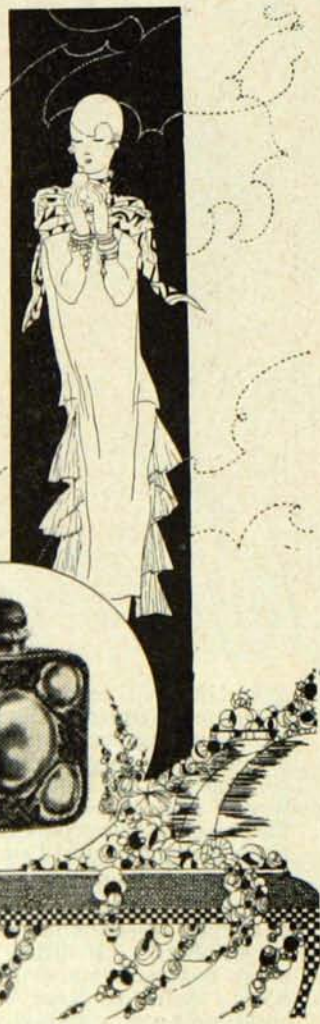
5 FORVIL

Un parfum merveilleux

Poudre Riz 5 Forvil
Poudre Tale 5 Forvil
Compact 5 Forvil
Lotion 5 Forvil
Eau de Cologne 5 Forvil

Parfums FORVIL
190, Champs Elysées, Paris

Distributeurs en gros
pour le Canada:
André Letellier Frs.
41, St-Joseph,
Québec.



EAUX PRINTANIERES

tendre couleur, gris perle... Les semelles de ses bottes toutes neuves craquaient non moins agréablement.

IX

Dès que son futur parent fut sorti, Emile, qui, même après l'invitation faite par Sanine de "prendre la peine de s'asseoir", n'avait pas cessé de regarder par la fenêtre, fit un demi-tour à gauche, et, tout rougissant, avec une grimace d'affection enfantine, demanda à Sanine s'il pouvait rester encore un peu.

— Je me sens beaucoup mieux aujourd'hui, ajouta-t-il; mais le docteur m'a défendu de travailler.

— Restez, vous ne me gênez pas le moins du monde! s'écria aussitôt Sanine, enchanté, comme tout vrai Russe, d'accepter la première proposition venue qui pût le dispenser de faire quelque chose lui-même.

Emile remercia, et en un instant prit complètement possession de Sanine et de sa chambre. Il examina les effets de son hôte et demanda à peu près de tout ce qu'il voyait: "Où l'avez-vous acheté? Combien cela vous a-t-il coûté?" Il l'aida à se raser, lui dit qu'il avait tort de ne pas laisser pousser ses moustaches, et enfin lui raconta une foule de particularités au sujet de sa mère, de sa sœur, de Pantaleone, de Tartaglia même, et de toute leur manière de vivre. Tout semblant de timidité avait disparu chez Emile; il ressentit subitement un attachement extraordinaire pour Sanine, non pas parce que la veille celui-ci lui avait sauvé la vie, mais parce que "c'était une nature tellement sympathique!" Il ne tarda pas à lui confier tous ses secrets. Il insista avec une chaleur particulière sur un point. Maman voulait à toute force faire de lui un marchand et lui, il savait, il savait à n'en pas douter qu'il était né artiste, musicien, chanteur; que le théâtre était sa véritable vocation! Pantaleone lui-même l'écouait, mais M. Kluber soutenait maman, sur laquelle il avait une grande influence. La pensée de faire de lui un "calicot" appartenait en propre à M. Kluber, dans l'esprit duquel rien ne pouvait se comparer à la profession de marchand. Vendre du drap et du velours, tromper le public, lui faire payer des *Narren oder Russen-Preise*(1), des prix d'imbéciles ou de Russes voilà quel était son idéal!

— Mais il est temps d'aller chez nous! s'écria-t-il dès que Sanine eut achevé sa toilette et écrit sa lettre pour Berlin.

— Il est encore trop tôt, dit Sanine.

— Cela ne fait rien, répliqua Emile en le câlinant. Allons, nous entrerons à la poste, et de là nous irons chez nous. Gemma sera bien contente de vous voir! Déjeunez avec nous... Vous parlerez à maman de moi, de ma carrière...

— Allons, dit Sanine; et ils partirent.

X

Gemma parut en effet très contente de le voir, et Frau Lénore le reçut très amicalement. Il avait visiblement produit sur elle, la veille une impression favorable. Emile courut s'occuper du déjeuner, non sans avoir chuchoté à l'oreille de Sanine cette recommandation:

— N'oubliez pas!

— J'y pense, répondit Sanine.

Frau Lénore ne se portait pas tout à fait bien; elle souffrait d'une migraine, et, à demi-couchée dans un fauteuil, s'efforçait de remuer le moins possible. Gemma portait un peignoir jaune retenu à la taille par une ceinture de cuir; elle avait aussi l'air fatigué, et une légère pâleur couvrait ses joues; ses yeux étaient un peu cernés, mais l'éclat n'en était pas amoindri, et cette pâleur donnait quelque chose de mystérieux et d'adouci aux traits de son visage, d'une pureté, mais aussi d'une sévérité classique. Ce jour-là, Sanine fut particulièrement frappé de la beauté extraordinaire de sa main... Quand elle la levait pour rétablir et fixer les boucles sombres de sa chevelure, il ne pouvait détacher son regard de ces doigts longs et

flexibles, séparés les uns des autres comme ceux de la *Fornarina* de Raphaël.

Il faisait très chaud. Sanine voulait s'en aller après le déjeuner, mais on lui fit observer que, par une journée semblable, ce qu'il y avait de mieux à faire était de rester où l'on se trouvait. Il en convint et resta. Une agréable fraîcheur régnait dans la pièce de derrière, où ses hôtes et lui s'étaient installés, et dont les fenêtres donnaient sur un petit jardin planté d'acacias. Une foule avide d'abeilles, de guêpes et de bourdons affairés, bruissaient dans le feuillage, épais semé de fleurs d'or. Ce murmure incessant, qui pénétrait dans l'appartement par les jalousies entrouvertes et les stores baissés, parlait de la chaleur du dehors et faisait paraître plus douce encore la fraîcheur de cette demeure close et hospitalière.

Sanine parla beaucoup, comme la veille, mais non plus de la Russie ni de la vie russe. Afin de complaire à son jeune ami, qu'on avait envoyé chez M. Kluber, immédiatement après le déjeuner, pour s'exercer à la tenue des livres, il amena la conversation sur les avantages et les inconvénients comparés de l'art et du commerce. Il s'attendait à voir Frau Lénore prendre la défense de cette dernière profession; mais ce qui l'étonna davantage fut de voir partager cette opinion par Gemma.

— Si l'on est artiste, chanteur surtout, insistait-elle avec un geste énergique, il faut être au premier rang. Le second ne vaut rien, et qui sait si l'on atteindra cette première place?

Pantaleone, qui prenait part à la conversation (car, en sa qualité de vieillard et d'ancien serviteur il avait le privilège de s'asseoir en compagnie des maîtres de la maison: les Italiens, en général, ne sont pas sévères sur l'étiquette); Pantaleone, naturellement, défendait l'art de toutes ses forces. A dire vrai, ses arguments étaient assez faibles; il revenait toujours à la nécessité d'être doué d'un "certain élan d'inspiration", d'un *certo estro d'ispirazione*. Frau Lénore lui objecta que probablement, il avait possédé lui-même cet *estro*, et que cependant...

— J'avais des ennemis, répondit Pantaleone d'un air sombre.

— Et comment peux-tu être sûr (les Italiens, on le sait, se tutoient souvent), comment peux-tu être sûr qu'Emile, en supposant même qu'il fût doué de cet *estro*, n'aurait pas d'ennemis?

— Eh bien! faites-en un marchand, dit Pantaleone dépité; mais Giovanni Battista ne se serait pas conduit ainsi, quoiqu'il fût confiseur de son état!

— Giovanni Battista, mon mari, était un homme raisonnable, et si dans sa jeunesse il a pu se laisser entraîner...

Mais le vieillard n'écouait plus. Il s'éloigna en murmurant d'un air bourru: — Ah! Giovanni Battista!

Gemma s'écria que si Emile sentait en lui l'amour de la patrie, et s'il voulait consacrer ses forces à la délivrance de l'Italie, on pouvait certainement sacrifier la sécurité de son avenir à un but aussi noble, aussi élevé, mais non pas au théâtre. Ici Frau Lénore, inquiète, supplia sa fille au moins de ne pas entraîner son frère hors de la bonne voie. N'était-ce pas assez qu'elle fût elle-même une républicaine désespérée?... Après avoir prononcé ces mots, Frau Lénore poussa un soupir plaintif et dit qu'elle souffrait beaucoup, que sa tête était prête à éclater. (Frau Lénore, par politesse pour son hôte, parlait français avec sa fille.)

Gemma se mit sur-le-champ à la dorloter, lui souffla délicatement sur le front après l'avoir humecté d'eau de Cologne, lui balsa doucement les joues, lui arrangea la tête sur l'oreiller, lui défendit de parler et l'embrassa de nouveau. Puis, se tournant vers Sanine, elle se mit à lui raconter, moitié en plaisantant, moitié avec attention, quelle mère admirable était la sienne et combien elle avait été belle.

— Mais que dis-je? elle l'est encore, et très belle! Voyez, voyez un peu quels yeux!

Gemma tira de sa poche un mouchoir blanc, le jeta aussitôt sur le visage de sa mère, et, le tirant en bas peu à peu, découvrit d'abord le front, puis les sourcils et les yeux de Frau Lénore, fit une petite pause et lui dit de la regarder. Celle-ci obéit: Gemma poussa un cri d'admiration (les yeux de Frau Lénore étaient véritablement beaux). Elle fit glisser



Parures de Martre et de Renard pour costumes de printemps

L'importance que donne la mode à la parure de fourrure en fait chaque jour davantage la pierre de touche de l'élégance et du bon goût. Aussi, la femme chic apporte-t-elle une minutie très étudiée dans le choix du modèle qui doit compléter son ensemble et réaliser son désir de parfaite élégance.

Avec sa maîtrise habituelle, sa merveilleuse documentation et son expérience du goût féminin, la maison Desjardins a créé pour sa clientèle une collection de la plus heureuse inspiration.

Il serait très difficile de traduire tout le charme d'une parure de renard ou de martre. Aussi la Maison Desjardins invite-t-elle ses amies et clientes à visiter ses salons où elle montre une diversité de créations qui expriment d'une façon parfaite le goût et l'élégance modernes.

EMMAGASINAGE DES FOURRURES

Dans nos voûtes d'emménagement à froid, vos fourrures seront en sûreté, et elles vous seront retournées à l'automne en parfait état.

Sur appel téléphonique, nos services sont à votre entière disposition.

CHAS DESJARDINS & C^E
LIMITÉE

HARBOUR 8191

1170, rue Saint-Denis

Près Ste-Catherine

(1) Autrefois (et cela n'est guère changé aujourd'hui), à partir du mois de mai, quand les Russes venaient à Francfort en grand nombre, les prix augmentaient dans tous les magasins et recevaient la dénomination de *Russen*, ou, hélas, *Narren-Preise*.

EAUX PRINTANIERES

rapidement le mouchoir sur la partie inférieure du visage, moins régulière que le haut, et recommença à la couvrir de baisers. Frau Lénore, souriante, se détourna un peu, et fit semblant de repousser sa fille avec effort. Gemma feignit aussi de lutter avec sa mère et se mit à la caresser, non pas avec la câlinerie féline qui appartenait aux Françaises, mais avec la grâce italienne, sous laquelle la force se devine toujours.

A la fin, Frau Lénore dit qu'elle était fatiguée. Gemma lui conseilla de dormir un peu dans son fauteuil.

— Et moi, dit-elle, "avec le monsieur russe", nous nous tiendrons bien tranquille, bien tranquilles, "comme des petites souris".

Frau Lénore lui adressa un sourire pour toute réponse, ferma les yeux, respira profondément deux ou trois fois et s'assoupit. Gemma s'assit bien vite auprès d'elle sur un tabouret, et, soutenant d'une main l'oreiller sur lequel reposait la tête de sa mère, elle resta immobile, portant seulement à ses lèvres, par intervalles, un doigt de l'autre main, faisant: "Chut!" et regardant Sanine en dessous toutes les fois qu'il se permettait le moindre mouvement. Il finit par s'immobiliser aussi, et resta comme sous un charme, laissant son âme admirer de toutes ses forces le tableau qui s'offrait à lui. Cette pièce à demi obscure, où comme des points étincelants, brillaient çà et là de fraîches roses largement épanouies dans de vieux verres de couleur verte; cette femme en-

dormie, aux mains modestement croisées, au bon visage fatigué, encadré par la blancheur délicate de l'oreiller, et cette jeune créature qui la regardait attentivement, si bonne aussi, pure et admirablement belle, avec ses yeux noirs, profonds, pleins d'ombre et pourtant resplendissants... était-ce un rêve ou un conte de fées!... Et lui, comment se trouvait-il là?

XI

La clochette retentit au-dessus de la porte extérieure. Un jeune paysan, en gilet rouge, un bonnet de fourrure sur la tête, entra dans la confiserie. C'était le premier acheteur de la journée.

"Voilà comment va le commerce", avait dit Frau Lénore à Sanine, avec un soupir, pendant le déjeuner.

Elle continuait de dormir. Gemma, n'osant retirer sa main de dessous l'oreiller, dit tout bas à Sanine:

— Allez servir à ma place. Sanine, marchant sur la pointe des pieds, passa aussitôt dans la boutique. Le jeune paysan demanda un quart de livre de pastilles de menthe.

— Combien faut-il prendre? dit Sanine à demi-voix à travers la porte.

— Six kreutzers, murmura Gemma. Sanine pesa les pastilles, chercha du papier, en fit un cornet, le remplit, l'épar-

pilla, le refit, l'éparpilla encore, finit par le donner et reçut l'argent... Le jeune paysan le regardait stupéfait, en pétrissant son bonnet contre sa poitrine, pendant que dans l'autre pièce Gemma, la main pressée sur sa bouche, étouffait de rire. Cet acheteur n'était pas encore sorti qu'un second entra, puis un troisième...

— Il paraît que j'ai la main heureuse, se dit Sanine.

Le second visiteur demanda un verre d'orgeat, le troisième une demi-livre de bonbons. Sanine les servit en faisant un remue-ménage de cuillers et de soucoupes et en fourrant bravement les doigts dans les tiroirs et les bocaux. Tout compte fait, il se trouva avoir vendu l'orgeat trop bon marché et avoir avoir pris deux kreutzers de trop pour les bonbons. Gemma ne cessait de rire à petit bruit; quant à Sanine, il éprouvait une animation inaccoutumée et se sentait dans une disposition d'esprit particulièrement heureuse. Il aurait vécu éternellement ainsi à vendre des bonbons et de l'orgeat derrière ce comptoir, pendant que de l'autre pièce cette charmante créature le regardait avec des yeux amicalement moqueurs, que le soleil d'été, à travers l'épais feuillage des marronniers qui croissaient devant les fenêtres, remplissait toute la pièce de l'or verdissant de ses rayons et de ses ombres, et que son cœur se berçait dans la douce langueur de la paresse, de la quiétude et de la jeunesse, de la première jeunesse!

Le quatrième chaland demanda une tasse de café. Il fallut s'adresser à Pantaleone: Emile n'était pas encore revenu du magasin de M. Kluber.

Sanine revint s'asseoir près de Gemma. Frau Lénore continuait à dormir, au grand contentement de sa fille...

— Quand maman dort, sa migraine s'en va, fit-elle remarquer.

Sanine se remit à causer avec elle, à voix basse, comme auparavant, cela va sans dire. Il lui parla de son "commerce"; il s'informa très sérieusement du prix des différents "articles de confiserie". Gemma les lui indiqua avec le même sérieux, et cependant tous deux riaient intérieurement avec bonhomie, comme s'ils s'avaient à eux-mêmes qu'ils jouaient là une très amusante comédie. Tout à coup, dans la rue, un orgue de Barbarie se mit à jouer l'air de *Freischütz*:

A travers les champs et les plaines.

Les sons pleurards et tremblotants grindaient dans l'air immobile. Gemma tressaillit... "Il va réveiller maman!" Sanine s'empressa de sortir, et fit disparaître le musicien ambulant en lui mettant quelques kreutzers dans la main. A son retour, Gemma le remercia d'un léger signe de tête; puis, avec un sourire pensif, elle fredonna d'une voix à peine distincte la jolie mélodie où Max exprime toutes les hésitations d'un premier amour. Ensuite elle demanda à Sanine s'il connaissait le *Freischütz*, s'il aimait Weber; et elle ajouta que, malgré son origine italienne, elle aimait cette musique-là par-dessus tout. De Weber, la conversation glissa insensiblement sur la poésie, sur le romantisme, sur Hoffmann, que tout le monde alors lisait encore...

Cependant, Frau Lénore dormait toujours, ronflait même légèrement; et les rayons du soleil, qui passaient en raies étroites à travers les fentes des persiennes, se déplaçaient et voyageaient d'un mouvement imperceptible, mais continu, sur le plancher, sur les meubles, sur la robe de Gemma, sur les feuilles et les pétales des fleurs.

XII

Gemma n'appréciait guère Hoffmann et le trouvait même... ennuyeux. L'élément nébuleux et fantastique de ces récits du nord n'était pas accessible à sa nature méridionale et tout imprégnée de soleil.

— Ce ne sont que des contes; tout cela est écrit pour des enfants! assurait-elle, non sans dédain.

Elle sentait vaguement qu'Hoffmann manquait de poésie. Pourtant un de ces contes, dont elle avait d'ailleurs oublié le titre, lui plaisait beaucoup. A vrai dire, ce qui lui plaisait, c'était le commencement de ce conte, car elle en avait oublié la fin, ou peut-être elle ne l'avait jamais lu. C'était l'histoire d'un jeune

homme qui rencontrait quelque part, peut-être bien dans une confiserie, une jeune fille, une Grecque d'une merveilleuse beauté, accompagnée d'un vieillard à l'air étrange, mystérieux et cruel. Le jeune homme, dès le premier coup d'œil, devient amoureux de la demoiselle; celle-ci le regarde d'un air plaintif, comme si elle le suppliait de la délivrer. Il s'éloigne un moment, et, revenu presque aussitôt dans la confiserie, il ne retrouve plus ni jeune fille, ni vieillard; il se lance à leur recherche, découvre à chaque instant des indices de leur présence, reprend sa poursuite, et, quoi qu'il fasse, ne peut jamais parvenir à les atteindre nulle part. La belle inconnue a disparu pour toujours, et il n'a pas la force d'oublier ce regard suppliant; il est tourmenté de l'idée que peut-être tout le bonheur de sa vie lui a glissé entre les doigts...

Il n'est pas du tout sûr qu'Hoffmann termine le récit de cette façon; mais Gemma, sans en avoir conscience, l'avait ainsi arrangé et conservé dans sa mémoire.

— Il me semble, dit-elle, que des rencontres et des séparations de ce genre sont plus fréquents que nous ne croyons.

Sanine resta silencieux pendant quelques instants, puis parla de M. Kluber. C'était la première fois qu'il prononçait son nom: jusqu'à ce moment-là, il n'avait pas même pensé à ce personnage.

Gemma, à son tour, se tut un moment, mordillant d'un air pensif l'ongle de son index; elle détournait les yeux, puis elle fit l'éloge de son fiancé, parla de la partie de plaisir projetée pour le lendemain, et, jetant un coup d'œil rapide sur Sanine, retomba dans son silence.

Sanine ne savait plus sur quoi amener la conversation.

Emile entra brusquement et réveilla Frau Lénore... Sanine se sentit tout content de le voir arriver.

Frau Lénore se leva de son fauteuil. Pantaleone parut et annonça que le dîner était servi. L'ami de la maison, ex-chanteur et serviteur, remplissait aussi les fonctions de cuisinier.

XIII

Sanine resta encore après le dîner. On avait refusé de le laisser partir, sous prétexte qu'il faisait horriblement chaud, et, la chaleur une fois tombée, on lui proposait d'aller au jardin prendre le thé, à l'ombre des acacias. Sanine accepta et il se sentait complètement heureux. Les heures paisibles et doucement monotones de la vie cachent d'exquises jouissances, et il s'y livrait avec délices, sans rien demander de plus au jour présent, sans se rappeler la veille, sans penser au lendemain. Quel charme dans la seule présence d'une jeune fille telle que Gemma! Il allait bientôt se séparer d'elle, et probablement pour toujours; mais pendant que la même nacelle, comme dans la romance de Uhland, te berce sur les flots apaisés de la vie, sois heureux, voyageur, délecte-toi! Heureux voyageur! tout lui semblait aimable et charmant.

Frau Lénore lui proposa de se mesurer avec elle et Pantaleone au jeu de *tresette*. Elle lui enseigna ce jeu italien peu compliqué; elle lui gagna quelques kreutzers, et il fut enchanté. Pantaleone, sur la requête d'Emile, fit faire au canicle Tartaglia tous ses tours; Tartaglia sauta par-dessus une baguette, parla, c'est-à-dire aboya, éternua, ferma la porte avec son museau, rapporta à son maître une vieille pantoufle, et enfin, avec un vieux shako sur la tête, représenta le maréchal Bernadotte écoutant les sanglants reproches que lui fait Napoléon sur sa trahison. Naturellement c'était Pantaleone qui représentait Napoléon, et très fidèlement, ma foi! Les bras croisés sur sa poitrine, un tricorne enfoncé sur les yeux, il parlait d'un ton sec et rude en français; et dans quel français, grand Dieu! En face de son maître, Tartaglia, assis sur son train de derrière, tout recroquevillé et serrant la queue entre les jambes, clignotait d'un air humble et confus sous la visière du shako enforcé de travers. De temps en temps, quand Napoléon élevait la voix, il se dressait sur ses pattes de derrière. *Fuori, traditore!* s'écria enfin Napoléon, oubliant, dans l'excès de la colère, qu'il devait soutenir jusqu'au bout son rôle en français; et Bernadotte s'enfuit à toutes jambes sous le canapé, d'où il ressortit presque aussitôt en aboyant joyeusement, comme pour faire savoir à tous que la représentation était terminée. Les spec-

Pour
Introduire
Le Nouveau flacon
de PARFUM
Le Dandy

aussi
POUDRE
COMPRIMÉE



parfums d'orsay
17, Rue de la Paix Paris

SEULS DISTRIBUTEURS POUR LE CANADA
J.B. RENAUD & CIE, INC. - QUEBEC

Prix du détail
Parfum. \$ 2.⁰⁰
Poudre
Comprimée. \$ 1.⁰⁰

EAUX PRINTANIERES

tateurs rient beaucoup, et Sanine plus que les autres.

Quand Gemma riait, elle entremêlait son rire de petits cris plaintifs qui étaient les plus amusants du monde... Sanine était aux anges de ce rire. Il finit par éprouver une envie folle de l'embrasser pour ses petits cris.

La nuit arriva enfin. Il faut savoir se faire une raison! Après avoir fait ses adieux à tous et répété plusieurs fois à chacun: "A demain!" (il embrassa même Emile) Sanine retourna chez lui, emportant dans son cœur l'image de cette jeune fille, tantôt riieuse, tantôt pensive, tantôt paisible jusqu'à l'indifférence, mais toujours charmante. Ses beaux yeux, parfois grands ouverts, lumineux et gais comme le jour, parfois à demi voilés par les cils, sombres et profonds comme la nuit, restaient obstinément devant son regard, se mêlant à toutes les autres images à tous les autres souvenirs.

Quant à M. Kluber, quant aux raisons qui l'avaient retenu à Francfort, en un mot, quant à tout ce qui l'avait agité la veille, il n'y pensa pas une seule fois.

XIV

Il faut pourtant bien que nous disions quelques mots de Sanine lui-même. D'abord, il n'était pas mal du tout, mais du tout: une taille avantageuse et élégante, des traits agréables, bien qu'un peu indécis; des yeux bleu clair d'une expression caressante, des cheveux à reflets d'or, une peau blanche et vermeille, et surtout cet air ingénument joyeux, confiant, ouvert, quelque peu naïf au premier abord, auquel jadis on reconnaissait sans peine les enfants des nobles de la steppe, les "fils de famille", les jeunes gens de bonne maison, nés et engraisés en pleine nature dans les plantureuses régions du sud; une jolie démarche un peu hésitante, un léger zéphyre dans la voix, un sourire d'enfant dès qu'on le regardait... enfin bonne humeur, santé, mollesse, mollesse et encore mollesse: voilà Sanine tout entier. En outre, il n'était dépourvu ni d'esprit, ni d'instruction. Il avait gardé sa fraîcheur d'impressions, malgré son voyage à l'étranger; les sentiments tumultueux qui troublaient la meilleure partie de la jeunesse d'alors lui étaient à peu près inconnus.

De nos jours, après une minutieuse recherche "d'hommes nouveaux", notre littérature s'est mise à produire des types de jeunes gens décidés à garder leur fraîcheur, à se conserver frais et intacts... coûte que coûte comme les huitres qu'on apporte de Flensburg en Russie. Sanine n'avait rien de commun avec eux: il était frais tout naturellement. S'il avait fallu le comparer à quelque chose, c'eût été à un jeune pommier aux feuilles frisées, récemment greffé, de nos vergers de terre noire; ou, mieux encore, à un jeune cheval de trois ans, né dans les anciens haras de seigneurs, bien soigné, et tout reluisant; un de ces jeunes poulains aux jambes mal dégrossies, qui commence à peine à trotter à la longe. Ceux qui ont rencontré Sanine plus tard, rompu par la vie et ayant depuis longtemps perdu le dodu de sa jeunesse, ont connu un autre homme.

Le lendemain, Sanine était encore au lit, quand Emile, en habits de fête, fortement pompadé et un jonc à la main, fit irruption dans la chambre, et annonça que Herr Kluber allait arriver avec la voiture; que la journée promettait d'être merveilleuse; que tout était prêt chez eux, mais que maman ne viendrait pas, parce que sa migraine de la veille était revenue. Il se mit à harceler Sanine en lui assurant qu'il n'avait pas une minute à perdre. En effet, Herr Kluber trouva Sanine encore à sa toilette. Il frappa à la porte, entra, inclina et redressa sa noble taille, se déclara disposé à attendre autant qu'on le désirerait, et s'assit, son chapeau élégamment appuyé sur le genou. Le beau commis s'était paré et parfumé à outrance: chacun de ses mouvements dégageait de fortes effluves des plus suaves odeurs. Il était arrivé dans une grande voiture découverte, un landau attelé de deux chevaux de peu de mine, mais grands et forts. Un quart d'heure après, Sanine, Kluber et Emile s'arrêtaient triomphalement devant la porte de la confiserie. Mme Roselli refusait décidément de faire partie de la promenade. Gemma voulut rester avec sa mère, mais celle-ci la poussa elle-même dans la voiture.

— Je n'ai besoin de personne, dit-elle; je dormirai. J'aurais bien envoyé Pantaleone avec vous, mais il faut quelqu'un pour servir les clients.

— Peut-on prendre Tartaglia? dit Emile.

— Sans doute.

Aussitôt Tartaglia s'élança joyeusement sur le siège et s'y installa en se pourléchant. On voyait que cette gymastique lui était familière.

Gemma avait mis un grand chapeau de paille à rubans bruns, dont le bord s'abaissait par devant, de manière à garantir presque tout son visage des rayons du soleil. La ligne de l'ombre s'arrêtait précisément à sa bouche; ses lèvres brillaient d'un incarnat tendre et fin comme les pétales de la rose à cent feuilles, et ses dents jetaient des lueurs candides, comme chez les enfants. Gemma prit une place du fond, à côté de Sanine; Kluber et Emile leur faisaient face. La pâle figure de Frau Lenore apparut à sa fenêtre; Gemma lui fit un signe d'adieu avec son mouchoir blanc, et la voiture s'ébranla.

XV

Soden est une petite ville située à une demi-heure de Francfort, dans un site charmant, sur les flancs du Taunus. Elle est renommée parmi nous autres Russes à cause de ses eaux minérales, efficaces, assure-t-on, dans les maladies de poitrine. Les Francfortois n'y vont guère qu'en partie de plaisir, car Soden possède un parc superbe et des restaurants où l'on peut prendre du café et de la bière à l'ombre des tilleuls et des érables. La route de Francfort à Soden, bordée d'arbres fruitiers, longe la rive droite du Mein. Pendant que la voiture roulait paisiblement sur cette route magnifique, Sanine observait à la dérobée la contenance de Gemma vis-à-vis de son fiancé. C'était la première fois qu'il les voyait ensemble. La tenue de la jeune fille était calme et simple, mais avec un peu plus de réserve et de sérieux qu'à l'ordinaire; M. Kluber avait l'air d'un supérieur indulgent qui se permet à lui-même et qui permet à son subordonné un plaisir discret et de bon ton. Sanine ne remarqua en lui aucune prévenance particulière pour Gemma, rien de ce que les Français appellent "empressement". Evidemment M. Kluber regardait l'affaire comme conclue, et ne voyait aucun motif pour se déranter et faire le galant; en revanche sa condescendance ne l'abandonnait pas une minute, et même, dans la grande promenade qu'ils firent avant le dîner au delà de Soden, à travers les montagnes et les vallées boisées, pendant qu'il dégustait les beautés de la nature, il regardait le paysage avec cet invariable air d'indulgence à travers lequel perceait de temps en temps la sévérité naturelle à un supérieur. Ainsi, il fit remarquer qu'un certain ruisseau coulait trop en ligne droite, au lieu de faire des contours pittoresques; il désapprouva aussi la conduite d'un pinson qui variait trop peu son chant. Gemma ne s'ennuyait pas, et même elle éprouvait un contentement visible; pourtant Sanine ne retrouvait plus en elle la Gemma de la veille: non que l'ombre la plus légère obscurcit sa beauté, — jamais elle n'avait été plus resplendissante, — mais son âme semblait s'être dérobée tout au fond de son être. Irréprochablement gantée et son ombrelle ouverte à la main, elle marchait posément, sans se presser, comme font les demoiselles bien élevées, et parlait peu. Emile non plus n'était pas à son aise, et Sanine moins encore. Une chose entre autres, contribuait à le gêner: c'est que la conversation se faisait tout le temps en allemand.

Tartaglia seul était parfaitement gai. Il courait avec des aboiements furieux après les grives qu'il levait sur son passage; il franchissait les ravins, sautait par-dessus les souches et les racines, se jetait à corps perdu dans l'eau, qu'il lapait avidement; se secouait, geignait, puis s'élançait de nouveau comme une flèche en laissant pendre sa langue rouge jusqu'à son épaule. M. Kluber, de son côté, faisait tout ce qu'il jugeait nécessaire pour amuser la société. Il invita ses compagnons à s'asseoir à l'ombre d'un chêne touffu, et, tirant de sa poche un petit livre intitulé: *Knallerbsen, oder du*

sollst und wirst lachen! (Pétards, ou Tu dois rire et tu vas rire!) il se mit en devoir de lire les anecdotes choisies dont ce livre était rempli. Il en lut une douzaine sans provoquer beaucoup de gaieté: Sanine seul, par politesse, faisait voir ses dents. Quant à M. Kluber, après chaque anecdote, il faisait entendre un petit éclat de rire de pédagogue, modifié, comme toujours, d'une teinte de condescendance. Vers midi, toute la compagnie retourna à Soden, dans le meilleur restaurant de l'endroit.

Il s'agissait de prendre des dispositions pour le dîner.

M. Kluber proposa d'accomplir cet acte dans un pavillon fermé de tous côtés, *im Gartensalon*; mais ici Gemma se révolta soudain et déclara qu'elle ne dînerait nulle part ailleurs qu'en plein air, dans le jardin, à une des petites tables

placées devant le restaurant; que cela l'ennuyait de voir toujours les mêmes figures, et qu'elle voulait en avoir d'autres sous les yeux. Plusieurs groupes de nouveaux arrivés étaient déjà installés autour de ces petites tables.

Pendant que M. Kluber, se soumettant avec condescendance "au caprice de sa fiancée", allait s'entendre avec le garçon en chef, Gemma resta debout, immobile, les yeux baissés, les lèvres serrées; elle sentait que Sanine ne détachait pas d'elle son regard quasi interrogateur, et on eût dit que cela la fâchait. Enfin, M. Kluber revint; il annonça que le dîner serait prêt dans une demi-heure, et proposa de faire, en attendant, une partie de quilles:

— C'est très bon pour l'appétit, ajouta-t-il; hé! hé! hé!

Il jouait aux quilles magistralement; il prenait, en lançant les boules, des poses magnifiques, faisait valoir la musculature de ses bras et de ses jambes, se balançant gracieusement sur un pied. C'était un

Tondeuses à Gazon
SMART'S

les meilleures au monde

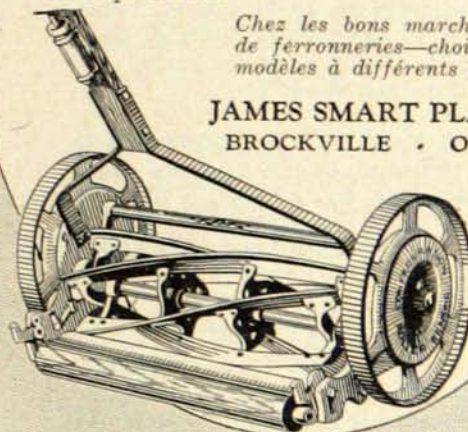
Avec les Tondeuses à Gazon Smart, vous avez toujours des pelouses propres, égales et parfaitement taillées, dont vous êtes justement fier.

Car ces Tondeuses sont munies de lames du meilleur acier et bien tranchantes. Elles fonctionnent avec souplesse et facilité, n'exigeant aucun effort. Finies de couleurs gaies, avec poignée couverte de Duco.

Voyez à ce que la tondeuse que vous achèterez porte le nom "Smart-Canada". C'est votre garantie et protection.

Chez les bons marchands
de ferronneries—choix de
modèles à différents prix.

JAMES SMART PLANT
BROCKVILLE • ONT.



Commencez jeune!

Dans tout plan d'assurance-vie un accroissement du risque fait augmenter le montant de la prime exigée.

Plus vous commencez jeune, moins votre assurance vous coûtera.

L'assurance-vie est, en somme, l'épargne organisée de façon à convertir en un plan précis les intentions de tout homme jeune et prudent.

Sa valeur psychologique est aussi grande que sa valeur financière.

Parlez-en à un de nos représentants.

SUN LIFE ASSURANCE COMPANY OF CANADA

Siège Social: Montréal.

16 SUPERBES
MODELES A
VOTRE CHOIX



Le Piano

PRATTE

est né, a grandi et continue à vivre dans la compagnie des artistes les plus réputés.

C'est que son créateur M. Antonio Pratte en a toujours surveillé la construction et a su lui conserver les rares qualités qui dès le début ont fait sa force et établi sa réputation. Le piano Pratte est véritablement "le piano des artistes", ses états de service dans nos meilleurs studios le prouvent amplement.

CREE PAR UN ARTISTE POUR LES ARTISTES, IL N'EST PAS SURPRENANT QUE LES ARTISTES PREFERENT LE PRATTE

Seule dépositaire des Pianos PRATTE, la MAISON LANGELIER placera un de ces superbes instruments dans le format désiré chez vous à conditions très avantageuses.

On trouve aussi chez Langelier : — "L'ORTHOPHONIC", LES RADIOS SANS BATTERIES "ROGERS", "MAJESTIC" et "ATWATER KENT", les PIANOS R A U W O R T H et LANGELIER de tous formats.

J. Donat Langelier

LIMITEE

Le Plus Grand Magasin
Du Genre au Canada

510 EST, RUE STE - CATHERINE
MONTREAL - CANADA

EAUX PRINTANIERES

athlète dans son genre; il était admirablement bâti. Et puis ses mains étaient si blanches, si belles! et il les essuyait avec un si riche foulard des Indes à fleurs jaune d'or!

L'heure du dîner arriva, et toute la compagnie se mit à table.

XVI

On sait en quoi consiste un dîner allemand: une soupe aqueuse avec de la canelle et des boulettes de pâte couvertes de gibbosités; un bouilli sec comme du liège, entouré de betteraves bouffies, de raifort mâché et de pommes de terre visqueuses roulées dans une graisse blanchâtre; une anguille bleuie avec une sauce aux câpres vinaigrée; un rôti aux confitures, et l'inévitable *Mehlspeise*, espèce de pudding arrosé d'une sauce rouge aigrette; en revanche, du vin et de la bière fort présentables. Tel était le dîner que le restaurateur de Soden offrit à ses hôtes.

Du reste, ce dîner se passa fort bien. A la vérité, il ne se fit pas remarquer par une animation particulière, même quand M. Kluber porta un toast: "A ce qui nous est cher!" (*Was wir lieben!*) Tout s'accomplit d'une façon irréprochablement décente et convenable. Après le dîner, on servit un café acide et roussâtre, un véritable café allemand. M. Kluber, en galant cavalier, demandait à Gemma la permission de fumer un cigare, quand arriva tout à coup une chose imprévue, une chose vraiment désagréable et même inconvenante.

Quelques officiers de la garnison de Mayence s'étaient installés à l'une des tables voisines. On pouvait deviner sans peine, à leurs regards et à leurs chuchotements, que la beauté de Gemma les avait frappés. L'un d'eux, qui probablement s'était déjà trouvé à Francfort, regardait la jeune fille comme on regarde une personne de connaissance; il savait évidemment qui elle était. Tout à coup il se leva, le verre en main; — MM. les officiers avaient déjà fait des libations considérables, et la nappe devant eux était couverte de bouteilles; — il s'approcha de la table où Gemma était assise. C'était un très jeune homme aux sourcils et aux cils d'un blond fade, à la physionomie d'ailleurs assez avenante et sympathique, mais sensiblement altérée par le vin qu'il avait bu. Ses joues étaient tiraillées; ses yeux enflammés, qui erraient çà et là, avaient pris une expression insolente. Ses camarades, après avoir essayé de le retenir, le laissèrent aller. L'affaire une fois engagée, il fallait voir ce qui en adviendrait.

L'officier, titubant légèrement, s'arrêta devant Gemma, et, d'une voix qu'il voulait rendre assurée, mais où, malgré lui, se trahissait une lutte intérieure, il s'écria:

— Je bois à la santé de la plus belle limonadière qui soit à Francfort et dans le monde entier! (Il avala d'un trait le contenu de son verre.) Et, en récompense, je prends cette fleur cueillie par ses doigts divins!

Il prit une rose qui était posée près de l'assiette de Gemma. Etonnée d'abord et effrayée, celle-ci devint mortellement pâle. Puis, son effroi se changeant en colère, elle rougit jusqu'à la racine des cheveux. Ses yeux, fixés sur l'insulteur, s'assombrirent et étincelèrent à la fois, se remplirent des ténèbres et des éclairs d'une indignation débordante.

L'officier, troublé, il faut le croire, par ce regard, murmura quelques mots incohérents, salua et s'en retourna vers ses amis, qui l'accueillirent par des rires et de légers battements de mains.

M. Kluber se leva brusquement, se dressa de toute sa hauteur, et, enfonçant son chapeau sur sa tête, dit avec dignité, mais pas trop haut:

— C'est inouï! c'est d'une insolence inouïe! (*Unerhort! unerhorte Frechheit!*)

Puis aussitôt il appela le garçon d'une voix sévère, et non seulement demanda qu'on lui apportât sur-le-champ l'addition, mais encore... ordonna de faire atteler la voiture, et ajouta qu'il n'était pas possible à des gens comme il faut de venir dans cet établissement, puisqu'on y était insulté. A ces mots, Gemma, qui était restée immobile à sa place, — un souffle saccadé soulevait sa poitrine, — Gemma, tourna les yeux vers M. Kluber

et fixa sur lui le même regard qu'elle avait jeté à l'officier. Emile tremblait de rage.

— Levez-vous, *mein Fraulein*, proféra M. Kluber, toujours avec la même sévérité; il ne convient pas que vous restiez ici. Nous allons nous établir dans l'intérieur du restaurant.

Gemma se leva sans rien dire. Il lui présenta son bras arrondi, elle y mit le sien, et il se dirigea vers le restaurant avec une démarche majestueuse, qui devenait plus majestueuse et plus arrogante à mesure qu'il s'éloignait du théâtre de l'événement. Le pauvre Emile les suivit, tout éperdu.

Mais pendant que M. Kluber faisait ses comptes avec le garçon, auquel pour le punir de ce qui s'était passé, il ne donna pas un kreutzer de pourboire, Sanine s'était rapidement approché de la table des officiers, et, s'adressant à celui qui avait insulté Gemma, et qui en ce moment faisait sentir sa rose à chacun des autres tour à tour, il prononça les mots suivants, en français, d'une voix nette:

— Ce que vous venez de faire, monsieur est indigne d'un homme d'honneur! indigne de l'uniforme que vous portez! et je viens vous dire que vous êtes un fat mal élevé!

Le jeune homme fit un bond; mais un autre officier, plus âgé, l'arrêta d'un geste, le fit asseoir, et, s'adressant à Sanine, lui demanda, également en français, s'il était le frère, le parent ou le fiancé de cette jeune personne.

— Je lui suis complètement étranger! s'écria Sanine. Je suis Russe, mais je n'ai pu voir de sang-froid une telle insolence. Du reste, voici mon nom et mon adresse; monsieur l'officier saura où me trouver.

En disant ces mots, Sanine jeta sur la table sa carte de visite, et d'un geste rapide prit la rose de Gemma, qu'un des officiers avait laissé tomber sur son assiette. Le jeune homme fit un nouvel effort pour se lever de sa chaise, mais son compagnon le retint une seconde fois en lui disant:

— Du calme, Donhof! (*Donhof, sei still!*)

Puis il se leva lui-même, et, portant la main à la visière de sa casquette, non sans une nuance de politesse dans la voix et dans l'attitude, il dit à Sanine que le lendemain matin un des officiers de leur régiment aurait l'honneur de se présenter chez lui. Sanine répondit par un bref salut et se hâta de rejoindre ses amis.

M. Kluber feignit de n'avoir remarqué ni l'absence de Sanine ni son explication avec les officiers; il pressait le cocher qui attelait les chevaux et s'irritait extrêmement contre sa lenteur. Gemma non plus ne dit rien à Sanine; elle ne le regarda même pas. A ses sourcils froncés, à ses lèvres pâles et serrées, à son immobilité même, on devinait ce qui se passait dans son âme. Emile seul avait visiblement envie de parler à Sanine et de l'interroger: il l'avait vu s'approcher des officiers, leur donner quelque chose de blanc, un morceau de papier, billet ou carte. Le cœur battait au pauvre garçon, ses joues étaient brûlantes; il était prêt à se jeter au cou de Sanine, prêt à pleurer, ou à s'élaner avec lui pour réduire en poudre tous ces abominables officiers! Cependant il se contint et se borna à suivre attentivement chacun des mouvements de son noble ami russe.

Le cocher acheva enfin d'atteler les chevaux; toute la société se mit en voiture. Emile, précédé de Tartaglia, grimpa sur le siège; il y était plus libre, et Kluber, qu'il ne pouvait plus voir de sang-froid, ne lui obstruait pas la vue.

Tout le long de la route, Herr Kluber discourut... et discourut tout seul: personne ne l'interrompit ni ne lui donna une marque d'approbation. Il insista spécialement sur le tort qu'on avait eu de ne pas l'écouter quand il avait proposé de dîner dans un pavillon fermé. De cette façon, aucun désagrément ne serait arrivé! Ensuite il énonça des jugements sévères et même empreints de libéralisme sur l'indulgence impardonnable que le gouvernement montrait envers les officiers; il l'accusa de négliger le maintien de la discipline et de ne pas respecter assez l'élément bourgeois dans la société (*das bürgerliche Element in der Societät*). Il dit ensuite combien, avec le temps, cela produirait de mécontentement; que de

EAUX PRINTANIERES

là à une révolution il n'y avait pas bien loin, comme le témoignait le triste exemple (ici il poussa un soupir compatissant, mais sévère), le triste exemple de la France! Cependant il ajouta aussitôt que personnellement il s'inclinait devant le pouvoir, et que jamais, au grand jamais!... il ne serait un révolutionnaire; mais qu'il ne pouvait s'empêcher de témoigner sa désapprobation au sujet de tant de licence! Il entra ensuite dans des considérations générales sur les principes et l'absence de principes, sur la moralité, sur les convenances et le sentiment de la dignité.

Gemma, durant la promenade qui avait précédé le dîner, n'avait pas paru tout à fait satisfaite de M. Kluber, et c'est même pour cela qu'elle s'était tenue un peu à l'écart de Sanine, comme si la présence de celui-ci l'eût troublée; mais au retour, pendant qu'elle écoutait la phraséologie de son fiancé, elle avait visiblement honte de lui. A la fin du voyage, elle éprouvait une véritable souffrance, et elle jeta tout à coup un regard suppliant à Sanine, avec qui elle n'avait pas renoué l'entretien. De son côté, Sanine éprouvait bien plus de pitié pour elle que de mécontentement contre M. Kluber; et même, sans se l'avouer tout à fait, il se réjouissait en secret de tout ce qui était arrivé ce jour-là, bien qu'il attendit un cartel pour le lendemain matin.

Cette pénible "partie de plaisir" finit cependant. En aidant Gemma à descendre de voiture devant la porte de la confiserie, Sanine, sans rien dire, lui mit dans la main la rose qu'il avait reprise. Elle rougit, lui serra la main et cacha immédiatement la fleur. Bien que la soirée commençât à peine, il n'éprouvait pas le désir d'entrer dans la maison; elle-même ne l'y invita pas. D'ailleurs, Pantaleone apparut sur le seuil et annonça que Frau Lenore dormait. Emile dit timidement adieu à Sanine; il avait presque peur de lui, tant celui-ci l'avait frappé d'admiration. Kluber ramena Sanine chez lui dans la voiture et le quitta avec un salut affecté. Malgré toute sa suffisance, cet Allemand organisé dans toutes les règles se sentait un peu gêné. Tous, d'ailleurs, étaient plus ou moins mal à l'aise.

Ce sentiment de malaise, il faut le dire, se dissipa vite chez Sanine et se changea en une disposition d'esprit assez vague, mais joyeuse et même triomphante. Il se mit à siffler en marchant de long en large dans sa chambre. Il était très content de lui-même.

XVII

— J'attendrai les explications de M. l'officier jusqu'à dix heures; pensait-il en faisant sa toilette le lendemain matin; et ensuite, qu'il me cherche si cela lui plaît!

Mais les Allemands se lèvent tôt; avant que la pendule marquât neuf heures, le domestique vint annoncer à Sanine que M. le sous-lieutenant von Richter désirait le voir. Sanine passa une redingote à la hâte et dit de le faire entrer. Contrairement à ce qu'attendait Sanine, M. Richter était un tout jeune homme, presque un enfant. Il s'efforçait de donner un air d'importance à son visage imberbe, mais sans grand succès; il n'était même pas capable de déguiser son émotion, et, s'étant embarrassé les pieds dans son sabre, il faillit tomber en s'asseyant. Avec force hésitations et bégayements, il déclara à Sanine, en assez mauvais français, qu'il était porteur d'un message de la part de son ami le baron von Donhof, que sa mission était d'exiger des excuses de M. von Sanine pour les expressions blessantes employées par lui la veille, et que, dans le cas où M. Sanine refuserait ce qui lui était demandé, le baron von Donhof exigeait satisfaction.

Sanine répondit qu'il n'avait pas l'intention de faire des excuses et qu'il était prêt à donner satisfaction.

Alors, toujours bégayant, M. von Richter lui demanda avec qui, où et à quelle heure auraient lieu les pourparlers indispensables.

Sanine lui répondit qu'il pouvait revenir dans deux heures, et que d'ici là lui, Sanine, tâcherait de trouver un témoin.

— Qui diable prendrai-je pour témoin? pensait-il pendant ce temps-là.

M. von Richter se leva et salua pour prendre congé; mais arrivé sur le seuil de la porte, il s'arrêta comme saisi d'un remords de conscience, et, se tournant vers Sanine, il lui dit que son ami le baron Dunhof ne se dissimulait pas que jusqu'à un certain point il y avait de sa faute dans les événements de la veille, et que par conséquent il se contenterait de peu, "des exghises léchères" suffiraient.

Sanine répondit à cela que, ne se considérant comme coupable en rien, il n'était disposé à faire aucune espèce d'excuses, ni légères ni lourdes.

— En ce cas, répliqua M. von Richter en rougissant encore davantage, il faudra échanger des "goups te bisdolet à l'amiable!"

— Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire, fit observer Sanine. Il ne s'agit pas de tirer en l'air, je suppose?

— Oh! non, non pas, balbutia le sous-lieutenant complètement désorienté; mais je supposais que l'affaire se passant entre des hommes comme il faut... (Il s'interrompit.) Je causerai avec votre témoin, dit-il en se retirant.

Dès qu'il fut sorti, Sanine se laissa tomber sur une chaise, les yeux fixés à terre.

— Drôle de chose que la vie, se dit-il, avec ses brusques tours de roues! Passé et avenir, voilà que tout disparaît comme par un coup de baguette, et ce qui reste de plus clair, c'est que je vais me battre à Francfort, avec un inconnu, à propos de je ne sais quoi!

Il se rappela qu'il avait eu une vieille tante folle, qui dansait toujours en chantant ces paroles bizarres:

Sous-lieutenant, mon bon
Mon petit cornichon,
Mon petit Cupidon,
Danse avec moi, mon petit pigeon!

Il éclata de rire et se mit à chanter aussi: *Sous-lieutenant, mon bon, danse avec moi, mon petit pigeon!*

— Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut se remuer, s'écria-t-il tout haut en se levant, et il vit devant lui Pantaleone qui portait un billet à la main.

— J'ai frappé plusieurs fois, mais vous n'avez pas entendu. Je croyais que vous étiez sorti, dit le vieillard en lui donnant la lettre. De la part de la signorina Gemma...

Sanine prit machinalement la lettre, la décacheta et la lut. Gemma lui écrivait qu'elle était très inquiète au sujet de l'affaire en question, et qu'elle désirait le voir immédiatement.

— La signorina est inquiète, dit Pantaleone, qui connaissait, on le voit, le contenu de la lettre. Elle m'a dit de m'informer de vous ce que faites et de vous amener près d'elle.

Sanine regarda le vieil Italien et devint rêveur: une idée soudaine lui passait par la tête. Au premier abord, elle lui parut étrange, impossible...

— Cependant, pourquoi pas? se dit-il à lui-même. Monsieur Pantaleone, dit-il à haute voix.

Le vieillard tressaillit, enfonça son menton dans sa cravate et fixa les yeux sur Sanine.

— Vous savez ce qui s'est passé hier? continua celui-ci.

Pantaleone secoua son énorme huppe en se mordant les lèvres.

— Je le sais, dit-il.

A peine rentré, Emile lui avait tout raconté.

— Ah! vous savez! Eh bien, voici ce dont il s'agit. Un officier est venu tout à l'heure. Cet insolent d'hier me provoque en duel. J'ai accepté, mais je n'ai pas de témoin. Voulez-vous être mon témoin, vous?

Pantaleone tressaillit et leva les sourcils si haut qu'ils disparurent sous ses mèches pendantes.

— Il faut absolument que vous vous battiez? dit-il enfin en italien (jusqu'alors il avait parlé français).

— Il le faut. M'y refuser serait me couvrir de honte pour toujours.

— Hum! si je refuse de vous servir de témoin, vous en chercherez un autre?

— Certainement.

Pantaleone baissa la tête.

— Mais permettez-moi de vous demander, signor, de Zanini, si ce duel ne jettera pas une ombre défavorable sur la réputation de certaine personne?

COMME A PARIS



A nos Clients

La fermeture de nos succursales de l'Avenue du Parc et de la rue Sherbrooke, suivant les prévisions de la direction, a permis de faire disparaître les lacunes autrefois constatées dans le service de distribution par l'intermédiaire des filiales. Même les clients habitant les parties les plus reculées de l'île se disent enchantés de l'amélioration résultant de la centralisation.

Au vrai, tout l'établissement accuse un souci toujours vif d'harmoniser le service avec l'excellence des produits de la maison.

Bientôt ce sera Pâques! Il semble que la brise du printemps déjà souffle dans la maison où dès maintenant s'étaient les produits de saison avec variété, abondance et fraîcheur.

On commande par téléphone en appelant HARBOR 7104* pour l'achat de marchandises ou le service à domicile. Pour les affaires d'importance un expert de la maison se rend chez le client.

Korhulu & Cédicau
LIMITÉE

1284, rue Saint-Denis

Pour commandes HARBOR 7104*

— Je suppose que non; mais, quand cela serait, il faudrait s'y résigner.
— Hum!... (Pantaleone avait tout à fait disparu dans sa cravate.) Mais ce *ferroflucto Kluberio* que fait-il là dedans? s'écria-t-il tout à coup en levant le nez en l'air.
— Lui? Rien.
— Che! (Pantaleone haussa les épaules d'un air de mépris.) Dans tous les cas, dit-il d'une voix mal assurée, je dois vous remercier de ce que, dans mon abaissement actuel, vous avez su reconnaître en moi un homme comme il faut! Par là



Les Cheveux des Enfants
Votre enfant aura une magnifique et saine chevelure si vous faites un usage régulier des shampoos Evan Williams.

Achetez le "Camomile" pour les cheveux blonds et le "Graduated" pour les cheveux bruns ou noirs.

Importation d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Concessionnaires exclusifs pour le Canada
PALMERS LIMITEE
MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO



\$25 A Gagner
PAR SEMAINE
DANS VOS MOMENTS DE LOISIR
Si vous jouez LA GUITARE HAWAÏENNE

La première journée que vous recevrez votre Guitare, vous pourrez jouer un morceau. Il n'est pas nécessaire de connaître la musique. Aussi facile à apprendre que l'A.B.C.

Maintenant vous pouvez apprendre à jouer toute musique trainante CHEZ IS, dans votre maison, sans déranger. Avec notre méthode simplifiée sous la direction de Professeurs diplômés.

Nos élèves sont gement payés pour jouer au Radio, Théâtre, Soirées, etc.

Très agréable à vos soirées, c'est votre guitare, et en gagnant l'argent.

Commencez maintenant.

Cette Guitare Hawaïenne ENVOYEE AVEC LA PREMIERE LECON

Le seul Studio enseignant par la maille, avec cours complet de 52 leçons en FRANCAIS.
Nous garantissons d'enseigner à jouer la Guitare hawaïenne dans 3 mois.

Ecrivez AUJOURD'HUI

pour recevoir de plus amples détails sur cette nouvelle méthode, ainsi que nos conditions de paiements. Les quelques sous par jour, c'est tout ce qu'il faut pour devenir populaire et recherché.

Conservatoire de Musique Hawaïenne
STUDIO: 74 c RUE ST-JOSEPH
QUEBEC

EAUX PRINTANIERES

vous vous montrez *galant homme* vous-même. Mais il faut que je réfléchisse à votre proposition.
— Il n'y a pas de temps à perdre, cher monsieur Ci... Cippa...
— ...tola, acheva le vieillard. Je ne vous demande qu'une heure pour réfléchir. Cette affaire touche les intérêts de la fille de mes bienfaiteurs... et voilà pourquoi c'est un devoir, c'est une obligation pour moi de réfléchir!... Dans une heure, dans trois-quarts d'heure, vous connaîtrez ma résolution.
— Bien, j'attendrai.
— Et maintenant, quelle réponse porterez-vous à la signorina Gemma?
Sanine prit une feuille de papier et écrivit: "N'ayez aucune crainte, ma chère amie. Dans trois heures je viendrai vous voir, et tout s'expliquera. Je vous remercie de toute mon âme de l'intérêt que vous me témoignez." Et il confia ce billet à Pantaleone.
Celui-ci le mit soigneusement dans la poche de côté de son patelot, et, après avoir répété encore une fois: "Dans une heure!" se dirigea vers la porte; mais il revint brusquement sur ses pas, courut à Sanine, lui saisit la main et, la pressant sur son jabot, les yeux levés au ciel, il s'écria:
— Permettez à un faible vieillard de serrer votre main valeureuse!
Faisant ensuite quelques pas à reculons, il agita les deux bras, et sortit.
Sanine le suivit du regard... puis il prit un journal et se mit en devoir de lire. Mais ses yeux avaient beau parcourir les lignes, il ne comprenait rien à ce qu'il lisait.

XVIII

Au bout d'une heure, le garçon apporta à Sanine une vieille carte de visite, toute maculée, qui portait l'inscription suivante: "*Pantaleone Cippatola de Varese, chanteur de Son Altesse Royale le duc de Modène; et Pantaleone en personne entra sur les pas du garçon. Il avait changé de costume de la tête aux pieds. Il portait un frac noir rougi aux coutures et un gilet de piqué blanc sur lequel une chaîne de cuivre doré dessinait des méandres. Un lourd cachet de coralline descendait sur ses pantalons collants, taillés à l'ancienne mode, "à pont". Il tenait à la main droite un chapeau noir en poil de lapin et à la main gauche deux gros gants en peau de daim. Sa cravate était encore plus large et plus haute que de coutume, et sur son jabot empesté brillait une épingle ornée d'un œil de chat. L'index de sa main droite portait une bague formée de deux mains enlacées autour d'un cœur enflammé. Toute la personne du vieillard exhalait une odeur de renfermé, une odeur de camphre et de musc; et la préoccupation, la solennité de son maintien eût frappé même un spectateur indifférent. Sanine se leva et alla au-devant de lui.*"

— Je serai votre témoin, dit Pantaleone en français, et il inclina tout son corps en avant, après quoi il mit ses pieds à la première position, comme un maître de danse. Je viens prendre vos instructions. Désirez-vous vous battre sans quartier?

— Pourquoi sans quartier, mon cher monsieur Pantaleone? Pour rien au monde je ne retirerais les expressions que j'ai employées hier, mais je ne suis pas un buveur de sang! Du reste, attendez: le témoin de mon adversaire va venir tout à l'heure, et vous vous arrangerez avec lui. Soyez persuadé que je n'oublierai jamais ce service, pour lequel je vous remercie de tout mon cœur.

— L'honneur avant tout! répondit Pantaleone, et il s'installa dans un fauteuil sans attendre que Sanine le priât de s'asseoir. Si ce *ferroflucto spicceububbio*, ce calicot de Kluber ne sait pas comprendre le premier de ses devoirs, ou s'il a peur, tant pis pour lui!... Ame vile, voilà tout. Quant aux conditions du duel, je suis votre témoin et vos intérêts sont sacrés pour moi! Quand j'habitais Padoue, il y avait là un régiment de dragons blancs, et j'étais très lié avec plusieurs officiers... Tout leur codex m'est familier; et j'ai souvent causé de ces questions avec votre *principe* Tarbusski... Ce témoin viendra-t-il bientôt?

— Je l'attends d'un moment à l'autre... et le voici qui vient, ajouta Sanine en regardant par la fenêtre.

Pantaleone se leva, regarda l'heure à sa montre, arrangea sa huppe, et se hâta de fourrer dans son soulier un cordon qui pendait de dessous son pantalon. Le jeune sous-lieutenant entra, toujours aussi rouge et aussi troublé.

Sanine présenta les témoins l'un à l'autre: "M. Richter, sous-lieutenant! M. Cippatola, artiste!" La sous-lieutenant éprouva quelque surprise à la vue du vieillard... Qu'eût-il dit si on lui avait chuchoté à l'oreille que "l'artiste" en question pratiquait aussi l'art culinaire!... Mais Pantaleone avait l'air si bien au fait, qu'un duel semblait être pour lui chose habituelle et ordinaire. En cette circonstance, les souvenirs de sa carrière théâtrale vinrent probablement à son secours, et il joua le rôle de témoin précisément comme un rôle. Le sous-lieutenant et lui gardèrent un moment le silence.

— Eh bien? commençons! dit enfin Pantaleone en jouant négligemment avec son cachet de coralline.

— Commençons, répondit le sous-lieutenant. Mais... la présence d'un des adversaires...

— Je vous laisse, messieurs, s'écria Sanine.

Il les salua, entra dans sa chambre à coucher et ferma la porte.

Il se jeta sur son lit et se mit à penser à Gemma... Mais la conversation des témoins arrivait à ses oreilles malgré la porte fermée. Ils employaient la langue française, et tous deux l'écorchaient impitoyablement, chacun à sa guise. Pantaleone parlait des dragons de Padoue et du *principe* Tarbusski; le sous-lieutenant en était revenu aux *exghises* léchées et aux *goups de bisdolet à l'amidoble*. Mais le vieillard ne voulait entendre parler d'aucune espèce d'*exghises*.

Le débat devint orageux à plusieurs reprises entre messieurs les témoins. Après plus d'une heure de discussion, ils s'arrêtèrent aux conditions suivantes: le baron von Donhof et M. de Sanine se rencontreraient le lendemain à dix heures du matin dans un petit bois près de Hanau; on tirerait à vingt pas, et chacun aurait le droit de tirer deux fois, sur un signal donné par les témoins. On se servirait de pistolets ordinaires.

M. von Richter se retira. Pantaleone ouvrit la porte de la chambre à coucher et communiqua à Sanine le résultat de l'entrevue, en s'écriant:

— *Brâvo Russo! brâvo giovanotto! tu seras vainqueur!*

Quelques instants après, ils s'acheminaient vers la confiserie Roselli. Sanine eut la précaution d'exiger de Pantaleone le secret le plus profond relativement au duel. En réponse, le vieillard leva un doigt, et répéta deux fois en clignant des yeux: *Segretèzza!* Il avait visiblement rajeuni et marchait d'un pas plus alerte. Tous ces événements extraordinaires, bien que peu agréables, le reportaient vivement à l'époque où il envoyait et recevait lui-même des cartels, sur la scène, il est vrai. On sait que les barytons, dans leurs rôles, ont souvent l'occasion de monter sur leurs ergots.

XIX

Emile accourut au-devant de Sanine — il le guettait depuis plus d'une heure — et lui chuchota bien vite à l'oreille que sa mère ignorait tous les désagréments de la veille et qu'il ne fallait pas en parler; qu'on l'envoyait, lui, au magasin, mais qu'au lieu d'y aller, il se cacherait n'importe où. Après avoir fait toutes ces communications en quelques secondes, il se jeta brusquement au cou de Sanine, l'embrassa avec effusion et disparut en courant. Sanine rencontra Gemma dans le magasin. Elle voulait lui dire quelque chose, mais elle ne put parler. Ses lèvres tremblaient légèrement et ses paupières palpaient sur ses yeux incertains. Pour la tranquilliser, il se hâta de lui assurer que tout était fini... que cette affaire n'était qu'un enfantillage.

— Personne n'est venu vous voir aujourd'hui? demanda-t-elle.

— Il est venu un monsieur, nous nous sommes expliqués, et... nous sommes arrivés au résultat le plus satisfaisant.

Gemma retourna derrière le comptoir. — Elle ne me croit pas..., pensa-t-elle.

Cependant il passa dans la pièce voisine, où il trouva Frau Lenore.

Celle-ci n'avait plus sa migraine, mais elle se trouvait dans une disposition d'esprit mélancolique. Tout en lui souriant cordialement, elle le prévint qu'il s'ennuierait avec elle ce jour-là, car elle n'était pas capable de s'occuper de lui. En s'asseyant près d'elle, il remarqua qu'elle avait les paupières rouges et enflées.

— Qu'avez-vous, Frau Lenore? Auriez-vous pleuré?

— Chut!... fit-elle en indiquant d'un signe de tête la pièce où était sa fille. Ne dites pas cela... tout haut!...

— Mais pourquoi avez-vous pleuré?

— Ah! monsieur Sanine, je n'en sais rien moi-même!

— Personne ne vous a fait de chagrin?

— Oh! non... Je me suis sentie triste tout à coup. J'ai pensé à Giovanni Battista... à ma jeunesse!... Que tout cela a passé vite! Voilà que je me fais vieille, mon ami, et je ne peux pas me faire à cette idée. Il me semble que je suis toujours la même qu'auparavant... et la vieillesse... la voilà qui arrive, la voilà! (De petites larmes vinrent aux yeux de Frau Lenore.) Vous me regardez avec étonnement, je le vois... Vous aussi, vous vieillirez, mon ami, et vous verrez combien c'est amer!

Sanine proposa à Frau Lenore de jouer avec elle au *tresette*; il n'eût rien pu imaginer de mieux. Elle y consentit tout de suite et son humeur parut s'éclaircir.

Sanine joua avec elle avant et après le dîner. Pantaleone prit aussi part au jeu. Jamais sa huppe n'était tombée si bas sur son front, jamais son menton ne s'était enfoncé si profondément dans sa cravate! Ses mouvements respiraient tous une importance si concentrée, qu'en le regardant, on se demandait involontairement: "Quel peut être le secret que cet homme garde avec tant de fermeté?"

Mais, *segretèzza! segretèzza!*

Pendant tout le cours de cette journée, il s'efforça de témoigner à Sanine la plus extrême considération: à table, il le servait le premier, avant les dames, d'un air solennel et résolu; pendant la partie de cartes, il lui cédait son tour et ne se permettait pas de lui faire des remises; enfin il déclara de but en blanc que la nation russe était la plus magnanime, la plus brave et la plus hardie du monde.

— Vieux comédien, va! dit Sanine en lui-même.

Si la disposition d'esprit de Mme Roselli l'étonnait, il n'était pas moins surpris de la manière d'être de Gemma vis-à-vis de lui. Non qu'elle l'évitât... au contraire, elle ne s'essayait jamais bien loin de lui; elle l'écoutait parler en le regardant; mais elle ne voulait décidément pas nouer d'entretien avec lui, et, dès qu'il lui adressait la parole, elle se levait tout doucement et s'éloignait pour quelques instants; ensuite elle revenait et se plaçait dans quelque petit coin, où elle restait immobile comme quelqu'un qui réfléchit, qui doute, plutôt. A la fin, Frau Lenore, elle-même remarqua l'étrangeté de ses manières, et lui demanda à deux reprises, ce qu'elle avait.

— Ce n'est rien, répondit Gemma. Tu sais que je suis parfois comme cela.

— C'est vrai, dit la mère.

Ainsi s'écoula cette longue journée, ni animée, ni languissante, ni gaie, ni triste. Si Gemma s'était conduite autrement, qui peut assurer que Sanine n'eût pas cédé à la tentation de poser un peu? Peut-être se serait-il tout simplement abandonné à la tristesse, à un moment d'une séparation qui pouvait être éternelle... Mais, faute de trouver la possibilité de causer avec Gemma, il dut se contenter, avant le café du soir, de frapper des accords mineurs pendant un quart d'heure sur le piano.

Emile revint tard et, pour éviter toute question relative à M. Kluber, se retira sur-le-champ. Le moment vint pour Sanine de s'en aller.

XX

Le ciel était tout à fait étoilé quand Sanine sortit. Et que d'étoiles partout! grandes, petites, jaunes, bleues, rouges, blanches, qui scintillaient et rayonnaient en croissant leurs feux intermittents. Il n'y avait pas de lune au ciel, mais on n'en voyait pas moins distinctement les objets, dans cette demi-obscurité transparente et sans ombres. Sanine alla jusqu'au bout de la rue... Il n'avait pas envie de rentrer chez lui sitôt; il éprouvait le besoin d'être

EAUX PRINTANIERES

l'air. Il revint sur ses pas, et avant qu'il fût arrivé à la maison qu'occupait la confiserie Roselli, une des fenêtres du rez-de-chaussée qui donnait sur la rue s'ouvrit brusquement. Sur le rectangle obscur qu'elle dessinait (la chambre n'était pas éclairée) apparut une forme féminine, et il s'entendit appeler:

— Monsieur Dmitri!

Il se précipita vers la fenêtre... C'était Gemma.

Elle s'accouda sur le bord de la croisée et se pencha en avant.

— Monsieur Dmitri, dit-elle à voix basse, pendant toute cette journée, j'ai voulu vous donner quelque chose... mais je n'ai pas osé. Maintenant, en vous revoyant d'une manière si inattendue, je me suis dit que probablement c'était écrit...

Sans que sa volonté y fût pour rien, Gemma s'arrêta sur ce mot. Elle fut empêchée de continuer par quelque chose d'extraordinaire qui se passa en ce moment.

Au milieu d'une tranquillité profonde et sous un ciel complètement sans nuages, un coup de vent s'éleva tout à coup, si violent, que la terre elle-même trembla sous leurs pieds; la frêle clarté des étoiles frémit et ondula, l'atmosphère sembla rouler sur elle-même. Un tourbillon, non pas froid, mais chaud et presque brûlant, se rua sur les arbres, sur le toit de la maison se heurta aux murailles tout le long de la rue, enleva rapidement le chapeau de Sanine, tordit et mêla les boucles noires de la chevelure de Gemma. Sanine avait la tête au niveau de l'appui de la fenêtre; involontairement, il s'y cramponna, et Gemma, le saisissant des deux mains par les épaules, tomba la poitrine contre son visage. Tout ce désordre, ce vacarme et ce fracas durèrent une minute à peu près... Puis le tourbillon s'enfuit tumultueusement comme un vol d'oiseaux énormes... et la tranquillité la plus profonde se rétablit.

Sanine releva la tête et vit au-dessus de lui de grands yeux si magnifiques et si terribles, un visage si merveilleusement beau dans son expression de trouble et d'effroi, que le cœur lui défaillit: il pressa contre ses lèvres une fine boucle de cheveux qui avait roulé jusque sur sa poitrine, et ne put dire qu'un mot:

— O Gemma!

— Qu'est-ce qu'il y a eu? Un éclair? demanda-t-elle en ouvrant les yeux tout grands, et sans retirer ses bras nus de dessus les épaules de Sanine.

— Gemma! répéta-t-il.

Elle tressaillit, regarda derrière elle dans la chambre et, d'un geste rapide, tirant de son corsage une rose fanée, la jeta à Sanine.

— Je voulais vous donner cette fleur...

Il reconnut la rose qu'il avait reconquis la veille...

Mais la fenêtre s'était déjà refermée et aucune forme blanche n'était visible derrière les vitres obscures.

Sanine rentra chez lui sans son chapeau; il ne s'apercevait même pas qu'il l'avait perdu.

XXI

Il ne s'endormit qu'à l'aube. A cela rien de surprenant: sous le coup de ce chaud tourbillon qui avait si soudainement passé sur eux, il avait senti, soudainement aussi, non pas que Gemma était belle et qu'il l'admirait, car cela il le savait déjà, mais qu'il était presque... qu'il était amoureux. Cet amour l'avait enveloppé tout d'un coup, comme le tourbillon de la veille. Et maintenant ce duel stupide?

Il fit quelques tours dans la chambre, s'assit devant son bureau, prit une feuille de papier, écrivit quelques lignes et les biffa aussitôt. Il revoyait dans cette fenêtre obscure, sous la clarté des étoiles, la figure de Gemma tout ondoyante dans ce chaud tourbillon; il revoyait ses bras de marbre, semblables à ceux des déesses de l'Olympe; il sentait leur poids vivant sur ses épaules... Il prit ensuite la rose qu'elle lui avait jetée, et se figura que ses pétales à demi flétris exhalaient un parfum plus subtil que celui des autres roses.

Et il allait être tué ou estropié?

Il ne se mit pas au lit et s'endormit tout habillé sur le divan.

..

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule.

Il ouvrit les yeux et vit Pantaleone.

— Il dort comme Alexandre de Macédoine la veille de la bataille de Babylone! s'écria le vieux bonhomme.

— Quelle heure est-il? demanda Sanine.

— Sept heures moins un quart. Il y a deux heures de voiture jusqu'à Hanau, et il faut que nous soyons là les premiers: les Russes préviennent toujours leurs ennemis. J'ai loué la meilleure voiture de Francfort.

Sanine commença sa toilette.

Pantaleone faisait le bravache, comme la veille; mais quand il se fut assis dans la voiture avec Sanine, quand le cocher fit claquer son fouet et que les chevaux partirent au galop, un changement soudain se produisit dans l'ex-chanteur ami des dragons de Padoue. Il se sentit troublé, la peur le prit; on eût dit que quelque chose s'écroulait en lui comme un mur mal bâti.

— Mais que faisons-nous, grand Dieu! *Santissima Madonna!* s'écria-t-il tout à coup d'une voix larmoyante en se prenant aux cheveux. Qu'est-ce que je fais, moi, vieil imbécile que je suis, vieux fou!

Sanine, étonné d'abord, se mit à rire, et, prenant légèrement Pantaleone par la taille, il lui rappela le proverbe: *Quand le vin est tiré il faut le boire.*

— Oui, oui, répondit le vieillard, nous partagerons le calice; mais cela ne m'empêche pas d'être un insensé! Oui, un insensé! Tout était si tranquille si agréable, et tout à coup, patatras! Trata-ta! Et la voiture roulait, roulait toujours.

..

La matinée était superbe. Les rues de Francfort, qui commençaient à peine à s'animer, avaient un air propre et hospitalier; les fenêtres des maisons brillaient et chatoyaient comme du papier doré; et à peine la voiture eut-elle dépassé la barrière, que du ciel encore pâle descendirent les roulades sonores des alouettes. Tout à coup, à un détour de la route, une forme humaine apparut derrière un grand peuplier, fit quelques pas en avant et s'arrêta. Sanine regarda... Grand Dieu! C'était Emile!

— Il savait donc quelque chose? demanda Sanine à Pantaleone.

— Quand je vous disais que j'étais un fou! exclama désespérément et presque avec un cri de douleur l'infortuné italien. Ce malencontreux garçon m'a tourmenté toute la nuit; et ce matin, à la fin, je lui ai tout dit!

La voiture avait rejoint Emile: Sanine fit arrêter et appela le "malencontreux garçon". Emile, tout pâle, aussi pâle que le jour de son évanouissement, s'approcha à pas incertains. Il se tenait à peine sur ses jambes.

— Que faites-vous ici? lui demanda sévèrement Sanine. Pourquoi n'êtes-vous pas à la maison?

— Permettez... permettez-moi d'aller avec vous, balbutia Emile d'une voix tremblante, en joignant ses mains. (Ses dents claquaient comme pendant un accès de fièvre.) Je ne vous gênerai pas, mais emmenez-moi, oh! emmenez-moi!

— Si vous avez pour moi la moindre estime, le moindre attachement, répondit Sanine, vous allez tout de suite retourner chez vous ou au magasin de M. Kluber; vous ne direz rien à personne et vous attendrez mon retour.

— Votre retour... dit Emile (sa voix se perdit dans un gémissement); mais si vous...

— Emile, interrompit Sanine en lui indiquant le cocher du regard, faites attention! Emile, je vous en prie, retournez chez vous. Ecoutez-moi, mon ami! Vous dites que vous m'aimez, eh bien, partez, je vous en prie.

Il lui tendit la main. Emile se précipita vers lui en sanglotant, pressa cette main sur ses lèvres, et, quittant la route, s'enfuit à travers champs dans la direction de Francfort.

— Un noble cœur aussi! murmura Pantaleone.

Mais Sanine le regarda d'un air de reproche. Le vieillard se rencogna dans l'angle de la voiture. Il comprenait sa faute; et puis, en outre, son étonnement croissait de minute en minute: était-ce vraiment bien lui qui était devenu témoin d'un duel, qui avait commandé les chevaux, pris tous les arrangements et quitté sa paisible demeure avant six heures

du matin? De plus, ses pieds goutteux commençaient à lui faire mal.

Sanine crut devoir le consoler, et trouva précisément ce qu'il fallait lui dire.

— Où donc est votre antique valeur, respectable signor Cippatola?

Signor Cippatola se redressa et se secoua. Il prit un air de dignité, parla de sa carrière, de l'opéra, de Garcia, et arriva à Hanau tout gaillard. Ce que c'est de nous!... Il n'y a rien sur la terre d'aussi fort... ni d'aussi faible que la parole.

XXII

Le petit bois qui devait être le théâtre du duel se trouvait à un quart de mille de Hanau. Sanine et Pantaleone arrivèrent les premiers, comme l'avait dit celui-ci; ils laissèrent la voiture à la

lisière du bois, et se dirigèrent plus loin, sous l'ombrage d'un fourré assez épais. Ils attendirent à peu près une heure.

Cette attente n'eut rien de pénible pour Sanine; il se promenait de long en large par le sentier en écoutant le chant des oiseaux, suivait de l'œil le vol des libellules, et, comme la plupart des Russes, en semblable circonstance, s'efforçait de ne penser à rien du tout. Une fois seulement il fut saisi d'une triste réflexion, en apercevant sur son chemin un jeune tilleul cassé, probablement par la bourrasque de la veille. L'arbre était positivement en train de mourir; toutes ses feuilles pendaient, déjà flétries... "Qu'est-ce que cela signifie? Un présage?" Cette idée lui traversa l'esprit comme un éclair fugitif; mais il se mit à siffler un petit air, et, enjambant ce même tilleul il continua son chemin. Pantaleone, lui, grognait, geignait, maudissait les Allemands et se frottait tantôt le dos, tantôt le genou. Il bâillait même



POURQUOI PAS VOS YEUX?

Existe-t-il un mécanisme plus compliqué et plus délicat que vos yeux? Tout mécanisme pour bien fonctionner doit être régulièrement examiné, voir même réparé. Prenez l'habitude de visiter régulièrement les optométristes.

CARRIERE & SENECHAL

Optométristes-Opticiens à l'Hôtel-Dieu

271, RUE STE-CATHERINE EST

TEL.: LANCASTER 7070

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique contemporain,

Lisez "LA SCIENCE MODERNE"

Et ses chroniques de radio, nouvelles, bibliographie, etc...

Prix de l'abonnement \$3.00 par an, 0.25 le numéro.

Publiée en France, Belgique, Suisse et Canada

Adresse à Montréal, B. P. 182, Station N.

CLINIQUE PRIVEE DU Dr PREVOST

Ex-élève des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

VOIES GENITO-URINAIRES

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

Maladies vénériennes et maladies de la peau

3440, rue Hutchison, Montréal Tél. PLateau 6347

Nous nettoierons gratuitement votre fournaise.

Jouissez de la satisfaction que le

CHARBON ROGERS

et le

SERVICE ROGERS

Vous apportent.



Toujours 2000 lbs à la tonne

The ELIAS ROGERS Company Limited

ALFRED ROGERS, Président

Edifice CANADA CEMENT

Lancaster 4252

EAUX PRINTANIERES

d'agitation nerveuse, ce qui donnait la plus drôle d'expression à son petit visage ratatiné. Sanine, en le regardant, avait grand-peine à ne pas éclater de rire.

On entendit enfin un bruit de roues sur le chemin sablonneux.

— Les voilà, dit Pantaleone.

Il se redressa, non sans un rapide frisson nerveux qu'il se hâta de dissimuler.

— Brûl! fit-il, la matinée est passablement fraîche.

Une rosée abondante inondait encore les herbes et les feuilles, mais la chaleur pénétrait déjà dans le bois.

Les deux officiers apparurent bientôt: ils étaient accompagnés d'un petit homme trapu, au visage flegmatique, presque endormi: c'était un chirurgien de l'armée. Il tenait à la main une cruche d'argile pleine d'eau qu'il avait apportée à tout événement; un sac tout bourré d'instruments de chirurgie et de bandages pendait sur son épaule gauche. On voyait facilement qu'il avait la plus grande habitude de ces excursions, qui formaient une des sources de son revenu: chaque duel lui rapportait huit ducats, que les combattants payaient par moitié. M. von Richter portait la boîte aux pistolets, M. von Donhof faisait tourner dans ses doigts une petite badine, probablement pour faire du "chic".

— Pantaleone, chuchota Sanine au vieillard, si... si je suis tué, tout est possible, prenez un papier dans ma poche de côté à gauche. Ce papier contient une fleur. Donnez-la à la signorina Gemma. Entendez-vous? Vous me le promettez?

Le vieillard le regarda tristement et fit un signe affirmatif de la tête. Mais Dieu sait s'il avait compris ce que lui disait Sanine.

Les adversaires et leurs témoins échangeaient le salut d'usage. Le docteur ne sourcilla pas, et s'assit sur le gazon en bâillant, comme s'il se disait: "Qu'ai-je besoin de déployer une courtoisie chevaleresque?" M. von Richter proposa à M. Tchibadola de choisir l'emplacement. M. Tchibadola, qui avait de la peine à remuer la langue, répondit:

— Faites, monsieur, je contrôlerai... On eût dit que "le mur" recommençait à s'écrouler en lui.

M. von Richter se mit à l'œuvre. Il trouva dans le bois une jolie petite pelouse toute semée de fleurs; il compta les pas, indiqua les deux points extrêmes avec deux baguettes coupées à la hâte, tira les armes de leur étui, s'accroupit pour faire entrer les balles, en un mot, travailla de toutes ses forces, en essayant sans cesse avec un petit mouchoir blanc son visage baigné de sueur. Pantaleone, qui ne le quittait pas, avait au contraire l'air de de grelotter. Pendant le cours de ces préparatifs, les deux adversaires se tenaient éloignés l'un de l'autre, semblables à deux écoliers en pénitence, qui boudent leur maître d'étude.

Le moment décisif arriva... Comme dit le poète russe:

Chacun prit son pistolet...

mais ici M. von Richter fit remarquer à Pantaleone que, d'après les règles du duel, avant de prononcer le fatal: "Un, deux, trois", il lui appartenait, comme au plus âgé des témoins, d'adresser aux combattants une dernière exhortation pour tâcher de les réconcilier; quoique cette proposition ne fût jamais suivie d'aucun effet et n'eût d'autre importance que celle d'une simple formalité, cependant M. Cippatola, en l'accomplissant, se déchargerait d'une certaine responsabilité. Du reste, continuait-il, prononcer cette allocution était le devoir d'un témoin désintéressé; mais comme on n'avait pas eu le temps de s'en procurer un, lui, M. von Richter, cédait avec plaisir ce privilège à son honorable collègue. Pantaleone, qui avait déjà réussi à se cacher derrière un buisson de manière à ne pas voir du tout l'officier cause de tout le mal, commença par ne rien comprendre au discours de M. von Richter, d'autant plus que celui-ci parlait du nez.

— Je ne consens à aucune réconciliation, se hâta de dire Sanine.

— Moi non plus, ajouta son adversaire.

— Alors, criez: une, deux, trois! dit von Richter à Pantaleone bouleversé. Celui-ci se plongea précipitamment dans son buisson, et, au fond de ce refuge, le visage tout contracté, les yeux fermés, détournant la tête, il cria de loin à pleine gorge:

— Uno... due... e tre...

Sanine tira le premier et manqua son coup; on entendit le choc de sa balle contre un arbre. Le baron Donhof tira immédiatement après, mais en l'air, et cela de propos délibéré.

Il y eut un pénible moment de silence. Personne ne bougeait. Pantaleone poussa un faible gémissement.

— Faut-il continuer? dit enfin Donhof.

— Pourquoi avez-vous tiré en l'air? demanda Sanine.

— C'est mon affaire.

— Vous tirerez en l'air la seconde fois aussi? demanda Sanine.

— Peut-être, je n'en sais rien.

— Permettez, permettez, messieurs, dit von Richter; les combattants n'ont pas le droit de parler entre eux, ceci est tout à fait contre les règles.

— Je renonce à mon second coup, dit Sanine en jetant son pistolet à terre.

— Je ne veux plus continuer le duel, s'écria Donhof en jetant aussi son arme. Et maintenant, en outre, je suis prêt à convenir que j'ai eu tort avant-hier.

Il fit un mouvement et tendit avec hésitation la main vers Sanine, qui s'approcha vivement et la serra. Les deux jeunes gens se regardèrent en souriant et leurs visages se colorèrent.

— Bravi, bravi! s'écria Pantaleone tout à coup comme un fou, et frappant des mains, sortit de son buisson comme un ouragan.

Le docteur, qui était assis sur un tronc d'arbre renversé, se leva aussitôt, vida sa cruche d'eau sur le gazon, et se dirigea d'une allure paresseuse vers la lisière du bois.

— L'honneur est satisfait, le duel est terminé, dit pompeusement von Richter.

— Fuorì! brailla Pantaleone, par un souvenir de son ancien métier.

..

En s'asseyant dans sa voiture après avoir échangé un salut avec MM. les officiers, Sanine, il faut l'avouer, ressentit

dans tout son être, sinon de la satisfaction, au moins cette impression vague de soulagement qui succède à une opération bien supportée. Mais un autre sentiment se mêlait à celui-là, un sentiment voisin de la honte... Le duel dans lequel il venait de jouer un rôle lui faisait l'effet d'une farce d'étudiants, d'une plaisanterie de garnison, arrangée d'avance. Sanine se rappela le flegmatique docteur; il se rappela de quelle façon il avait souri ou du moins froncé le nez en voyant les deux adversaires sortir du bois presque bras dessus bras dessous. Et plus tard, lorsque Pantaleone avait payé les quatre ducats à ce docteur!... Décidément il valait mieux ne pas y penser.

Où, Sanine était un peu confus, un peu honteux... D'un autre côté, qu'aurait-il pu faire? Il ne pouvait laisser impunie l'impertinence de ce jeune officier, c'eût été se ravalier au niveau de M. Kluber. Il avait protégé Gemma, il l'avait défendue... Soit, mais malgré tout cela, il n'était pas satisfait, il se sentait confus et même honteux.

Pantaleone, en revanche, Pantaleone triomphait. Un immense orgueil l'avait soudainement envahi. Jamais général vainqueur, au retour d'une bataille gagnée, ne promena autour de lui des regards plus fiers et plus satisfaits! La conduite de Sanine pendant le duel l'avait rempli d'enthousiasme. Il faisait de lui un héros, sans vouloir entendre ses admonitions, ni même ses prières. Il le comparait à un monument de marbre ou de bronze, à la statue du commandeur de Don Juan! Quant à lui-même, il avouait avoir éprouvé quelque trouble.

— Mais je suis un artiste, disait-il, je suis une nature nerveuse, tandis que vous, vous êtes le fils des neiges et des rochers de granit!

Sanine ne savait plus comment calmer l'exaltation de l'artiste.

Presque au même endroit du chemin où, deux heures auparavant, ils avaient trouvé Emile, nos voyageurs le virent bondir de derrière un arbre, criant et sautant de joie, agitant sa casquette au-dessus de sa tête. Il courut vers la calèche, et, au risque de glisser sous les roues, sans attendre que les chevaux fussent arrêtés, il passa par-dessus la portière, tomba sur Sanine et s'accrocha à lui.

— Vous êtes vivant, vous n'êtes pas blessé? s'écria-t-il. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir obéi et de n'être pas retourné à Francfort... Je ne pouvais pas!... Je vous ai attendu ici. Racontez-moi ce qui s'est passé. L'avez-vous tué?

Pantaleone, rayonnant de satisfaction, lui raconta avec un flux de paroles tous les détails du duel, et n'eut garde de laisser échapper l'occasion de parler du monument de bronze et de la statue du commandeur. Il se leva même, et, les jambes écartées pour conserver son équilibre, il se croisa les bras sur la poitrine, regarda dédaigneusement par-dessus son épaule, et figura exactement Sanine commandeur.

Emile, ravi, écoutait, tantôt interrompant le récit par une exclamation, tantôt se levant brusquement et se jetant au cou de son héroïque ami pour l'embrasser.

Les roues de la voiture résonnèrent sur le pavé de Francfort et finirent par s'arrêter devant l'hôtel qu'habitait Sanine. Suivi de ses deux compagnons de route, il était arrivé au premier étage de l'escalier, lorsqu'il vit une femme voilée sortir vivement d'un petit corridor obscur; elle s'arrêta devant lui, sembla chanceler un instant, poussa un long soupir, descendit l'escalier en courant, et disparut dans la rue, au grand ébahissement du garçon, qui assura que "cette dame attendait depuis plus d'une heure le retour de monsieur l'étranger".

Si courte qu'eût été l'apparition, Sanine avait eu le temps de reconnaître Gemma. Il avait reconnu ses yeux sous son voile épais de gaze brune.

— Fraulein Gemma savait donc, dit-il en allemand et d'une voix grondeuse à Emile et à Pantaleone qui le suivaient pas à pas.

Emile rougit et se troubla.

— J'ai été forcé de tout lui dire, balbutia-t-il; elle avait deviné et je n'ai pas pu... Mais maintenant cela ne fait plus rien, ajouta-t-il vivement; tout est fini

pour le mieux et elle vous a vu sain et sauf.

Sanine se détournait.

— Quels bavards vous faites! dit-il, avec mauvaise humeur, en entrant dans sa chambre et en s'asseyant.

— Ne vous fâchez pas, je vous en prie, dit Emile d'une voix suppliante.

— Eh bien, soit! je ne me fâcherai pas. (Sanine n'avait réellement pas envie de se fâcher, et au bout du compte pouvait-il désirer bien sincèrement que Gemma ne sût rien du tout?) Bien, finissez de m'embrasser. Allez, à présent. Je veux être seul. Je vais dormir: je suis fatigué.

— Excellente idée! s'écria Pantaleone. Vous avez besoin de repos. Vous l'avez mérité, noble signore! Allons, Emilio, sur la pointe des pieds; tout doucement. Chuchut!

En disant qu'il avait envie de dormir, Sanine désirait simplement se débarrasser de ses compagnons; mais, resté seul, il éprouva réellement une grande lassitude dans tous les membres: il avait à peine fermé l'œil la nuit précédente. Aussi, dès qu'il se fut jeté sur son lit, s'endormit-il d'un profond sommeil.

XXIII

Il dormit plusieurs heures de suite sans se réveiller. Puis il se mit à rêver qu'il se battait encore en duel, que cette fois il devait être devant M. Kluber comme adversaire, et que Pantaleone, perché sur un sapin sous la forme d'un perroquet, répétait en faisant claquer son bec:

— Uno... due e tre!... Uno... due e tre!...

Une deux, trois! entendit-il encore, mais si distinctement qu'il ouvrit les yeux et leva la tête... On frappait à la porte.

— Entrez!

C'était le garçon qui lui annonça qu'une ame dési rait instamment le voir.

— Gemma!... pensa-t-il rapidement. La dame se trouva être non Gemma, mais sa mère Frau Lenore.

A peine entrée, elle se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer.

— Qu'avez-vous, bonne et chère madame Roselli? dit Sanine en s'asseyant auprès d'elle et en lui caressant doucement les mains. Qu'y a-t-il? Calmez-vous, je vous en prie.

— Ah! Herr Dmitri, je suis très, très malheureuse.

— Malheureuse? vous?

— Ah! oui! Pouvais-je m'y attendre? Tout à coup comme le tonnerre dans un ciel serein...

Elle respirait à peine.

— Mais qu'y a-t-il? Expliquez-vous! Voulez-vous un verre d'eau?

— Non, merci. (Frau Lenore s'essuya les yeux avec son mouchoir et se prit à pleurer plus fort que jamais.) Je sais tout, tout!

— C'est à dire... comment, tout?

— Tout ce qui s'est passé aujourd'hui! Et la cause... je la connais aussi! Vous vous êtes conduit comme un homme d'honneur; mais quel malheureux concours de circonstances! J'avais bien raison de ne pas voir de bon œil cette promenade à Soden!... bien raison! (Frau Lenore n'avait rien exprimé de semblable le jour de la promenade; mais maintenant, il lui semblait réellement qu'elle avait "tout" pressenti.) Je suis venue vous trouver parce que vous êtes un homme d'honneur, un ami, bien que je vous aie vu pour la première fois il y a cinq jours seulement... Mais je suis veuve, seule au monde! Ma fille...

Les larmes étouffèrent la voix de Frau Lenore. Sanine ne savait que penser.

— Votre fille? répéta-t-il.

— Ma fille Gemma... (Ces mots sortirent avec un gémissement de dessous le mouchoir imbibé de larmes.) Gemma m'a déclaré aujourd'hui qu'elle ne veut pas épouser M. Kluber, et qu'il faut que je le lui annonce.

Sanine fit un léger soubresaut; il ne s'attendait pas à cela.

— Je ne parle pas de la honte, continua Frau Lenore, car c'est une chose qui ne s'est jamais vue, qu'une fiancée refusât d'épouser son fiancé; mais pour nous c'est la ruine, Herr Dmitri!

Frau Lenore fit soigneusement de son mouchoir un tout petit, tout petit tampon bien dur, comme si elle voulait y renfermer toute sa douleur.

— Nous ne pouvons plus vivre de ce que rapporte notre magasin, Herr Dmitri.

Elle était toute haletante; elle ouvrait, fermait ses mains; puis elle déploya son



JAMBES MALADES

Vos pieds et chevilles enflent-ils et vous font-ils souffrir de façon à pouvoir à peine marcher?

Avez-vous des veines variqueuses et des bosses près de la cheville ou du genou?

Pour arrêter ces douleurs atroces, aider à réduire les dangereuses veines enflées et renforcer les Jambes, employez l'Huile d'Émeraude de Moone. Cette huile propre d'une puissante pénétration quoique antiseptique peut s'obtenir à toutes les pharmacies de première classe.

L'Huile Émeraude Moone a procuré du soulagement dans des centaines de cas. Elle est splendide pour les ulcères, les vieilles plaies, les veines brisées et les douloureux cas d'eczéma.

HUILE EMERAUDE MOONE

EAUX PRINTANIERES

mouchoir et se moucha. Rien qu'à la façon d'exprimer sa douleur, on pouvait voir qu'elle n'était pas née sous le ciel du Nord.

— Comment M. Kluber, continua-t-elle ferait-il ses affaires à son magasin, s'il se battait avec ses acheteurs? On ne peut pas imaginer cela! Et maintenant il faut que je le congédie? Mais de quoi vivrons-nous? Autrefois, nous seuls faisons de la pâte de guimauve et du nougat aux pistaches, on venait beaucoup acheter chez nous, mais maintenant, tout le monde fait de la pâte de guimauve! Pensez donc on parlera assez de votre duel dans la ville... Est-ce que ces choses-là peuvent se cacher? Et voilà que le mariage est rompu! C'est un esclandre, un véritable esclandre, un scandale! Gemma est une excellente fille, elle m'aime beaucoup; mais c'est une entêtée, une républicaine, elle brave l'opinion des autres. Vous seul pouvez la persuader.

L'étonnement de Sanine augmenta.

— Moi, Frau Lénore?

— Oui, vous seul... vous seul. C'est pour cela que je suis venue chez vous; je n'ai rien pu imaginer de mieux. Vous êtes si savant, vous êtes un si bon jeune homme! Vous avez pris sa défense, elle croira ce que vous lui direz. Elle "doit" le croire, puisque vous avez risqué votre vie pour elle. Persuadez-la, moi je ne peux plus! Vous lui prouverez qu'elle serait cause de notre perte à tous et de sa propre perte! Vous avez déjà sauvé mon fils, sauvez aussi ma fille! C'est Dieu qui vous a envoyé ici... Je suis prête à vous le demander à genoux.

Frau Lénore était déjà à demi levée de sa chaise pour tomber aux pieds de Sanine. Il la retint.

— Frau Lénore! au nom du ciel, que faites-vous?

Elle lui saisit convulsivement les mains.

— Vous me le promettez?

— Frau Lénore, songez donc, à quel propos irais-je...

— Vous me le promettez? Vous ne voulez pas que je meure à vos yeux, ici même?

Sanine ne savait plus où il en était. C'était la première fois de sa vie qu'il lui arrivait d'avoir affaire à une nature italienne surexcitée.

— Je ferai tout ce que vous voudrez. s'écria-t-il. Je parlerai à Fraulein Gemma!

Frau Lénore poussa un cri de joie.

— Mais vraiment je ne sais pas du tout quel résultat...

— Ah! ne refusez pas, ne refusez pas! dit Frau Lénore d'une voix suppliante. Vous avez déjà promis! Il en résultera certainement quelque chose d'excellent. Dans tous les cas, moi je ne peux plus rien faire! Elle ne m'obéit pas!

— Vous a-t-elle déclaré d'une manière positive qu'elle refuse d'épouser M. Kluber? demanda Sanine après un court silence.

— Oh! elle a tranché la question comme avec un couteau. Elle est tout le portrait de son père! Elle n'est pas commode!

— Elle? demanda Sanine.

— Oui... oui... Mais avec cela, c'est un ange. Elle vous écoutera. Elle fera ce que vous lui direz. Vous allez venir? tout de suite? Oh! mon cher ami russe! (Frau Lénore se leva brusquement de sa chaise et saisit non moins brusquement la tête de Sanine, assis devant elle.) Recevez la bénédiction d'une mère... et donnez-moi un peu d'eau.

Sanine présenta un verre d'eau à Mme Roselli et lui promit, sur l'honneur, de venir immédiatement. Il l'accompagna jusqu'à la rue, et, revenu dans sa chambre, joignit les mains en ouvrant de grands yeux.

— Eh bien, pensa-t-il, c'est à présent que ma vie a donné un nouveau tour de roue! Elle tourne si bien que j'en ai le vertige.

Il n'essaya pas de lire au dedans de lui-même pour se rendre compte de ce qui s'y passait. C'était insensé, voilà tout.

— Quelle journée! murmuraient involontairement ses lèvres. Elle n'est pas commode, dit sa mère... Et il faut que je lui donne des conseils à elle? Lui conseiller quoi?

La tête lui tournait, en effet. Mais au-dessus de ce tourbillon d'impressions diverses, de sentiments, de pensées inachevées, flottait l'image de Gemma, cette image qui s'était ineffacement gravée dans sa mémoire par cette nuit chaude,

chargée d'électricité, dans cette fenêtre sombre, sous le rayonnement des innombrables étoiles.

XXIV

Sanine s'approcha à pas irrésolus de la maison de Mme Roselli. Son cœur palpitait fortement; il le sentait distinctement battre contre ses côtes. Qu'allait-il dire à Gemma? De quelle façon lui parlerait-il? Il entra dans la maison, non par le magasin, mais par la porte dérobée. Il rencontra Frau Lénore dans la première petite pièce: elle fut contente de le voir et en même temps un peu inquiète.

— Je vous ai attendu, attendu, dit-elle à voix basse, en lui serrant la main tour à tour dans chacune des siennes. Elle est au jardin, allez-y. Faites bien attention, je compte sur vous.

Sanine s'en alla dans le jardin.

Gemma était assise sur un banc au bord d'une allée, et choisissait dans une corbeille les cerises les plus mûres pour les mettre sur une assiette. Le soleil était bas sur l'horizon; sept heures du soir approchaient, et dans les larges rayons obliques dont il inondait tout le petit jardin de Mme Roselli il y avait plus de pourpre que d'or. De temps en temps on entendait le chuchotement à peine perceptible et comme nonchalant des feuilles entre elles, le bref bourdonnement des abeilles attardées, se traînant de fleur en fleur, et le roucoulement monotone et infatigable de quelque tourterelle éloignée.

Gemma avait sur la tête le même chapeau que le jour de la promenade à Soden. Elle regarda Sanine par-dessous le bord incliné de cette coiffure, et se pencha de nouveau sur la corbeille.

Sanine s'approcha d'elle en ralentissant involontairement le pas, et... et ne trouva rien de mieux à lui dire que ceci:

— Pourquoi triez-vous ces cerises?

Gemma ne se hâta pas de lui répondre. — Celles-ci, les plus mûres, dit-elle enfin, feront des confitures, et celles-là des petits gâteaux, vous savez? ces petits gâteaux ronds avec du sucre que nous vendons.

Pendant qu'elle disait ces mots, Gemma inclina la tête encore plus bas; et sa main droite, qui tenait deux cerises entre les doigts, s'était arrêtée en l'air, entre la corbeille et l'assiette.

— Puis-je m'asseoir auprès de vous? demanda Sanine.

— Oui.

Gemma se rangea un peu pour lui faire place sur le banc. Sanine s'assit près d'elle.

— Par quoi commencer? pensait-il.

Gemma le tira d'embarras.

— Vous vous êtes battu en duel aujourd'hui, dit-elle avec vivacité en tournant vers lui son beau visage tout couvert de rougeur (et quelle profonde reconnaissance brillait dans ses yeux!) Et vous êtes si tranquille! Le danger n'existe donc pas pour vous?

— Pardon... Je n'ai couru aucun danger. Tout s'est passé très heureusement et d'une manière tout à fait inoffensive.

Gemma balançait son doigt à droite et à gauche devant son visage. C'est encore un geste italien.

— Non, non, ne dites pas cela; vous ne me trompez pas! Pantaleone m'a tout raconté.

— Voilà bien un témoin digne de confiance! M'a-t-il comparé à la statue du commandeur?

— Les expressions qu'il emploie peuvent être comiques, mais ses sentiments, non, pas plus que ce que vous avez fait aujourd'hui. Et tout cela à propos de moi... pour moi... Je ne l'oublierai jamais.

— Je vous assure, Fraulein Gemma...

— Je ne l'oublierai pas, répéta-t-elle après un petit intervalle en le regardant fixement.

Puis elle se détournait.

Il pouvait voir en ce moment son profil fin et pur, et il se dit que jamais il n'avait contemplé de semblable, ni éprouvé d'impression comparable à ce qu'il ressentait en ce moment. Il allait parler...

Un éclair lui traversa l'esprit. "Et ma promesse?"

— Fraulein Gemma..., dit-il après une courte hésitation.

— Quoi?

Au lieu de se tourner vers lui, elle continua à éplucher ses cerises, soulevant soigneusement les feuilles et saisissant délicatement les fruits par leurs queues... Mais quelle affectueuse confiance respirait ce seul mot: Quoi?

— Votre mère ne vous a rien dit... à propos de...

— A propos de quoi?

— De moi.

Gemma rejeta brusquement dans la corbeille la cerise qu'elle tenait à la main.

— Elle vous a parlé? demanda-t-elle à son tour.

— Oui.

— Que vous a-t-elle dit?

— Elle m'a dit que vous... que vous avez subitement résolu de changer vos intentions premières.

La tête de Gemma se pencha de nouveau. Elle disparut complètement sous son chapeau; on ne voyait plus que son cou flexible comme la tige d'une grande fleur.

— Mes intentions? lesquelles?

— Vos intentions... relativement au futur arrangement de votre vie.

— C'est-à-dire... vous parlez de M. Kluber?

— Oui.

— Maman vous a dit que je ne veux pas être la femme de M. Kluber?

— Oui.

Gemma fit un mouvement sur son banc. La corbeille glissa, tomba, et quelques cerises roulèrent sur le sentier. Une minute s'écoula, puis une autre...

— Pourquoi vous-a-t-elle parlé de cela? dit-elle enfin.

Comme l'instant d'avant, Sanine ne voyait plus que son cou. La poitrine de Gemma se soulevait et s'abaissait plus rapidement.

— Pourquoi?... Comme, en si peu de temps, nous sommes devenus, on peut le dire, amis; comme vous avez témoigné quelque confiance en moi, votre mère a pensé que je pourrais vous donner quelque utile conseil, et que vous pourriez le suivre.

Les mains de Gemma glissèrent lentement sur ses genoux... Elle se mit à arranger les plis de sa robe.

— Quel conseil me donnerez-vous, monsieur Dmitri? demanda-t-elle après un court silence.

Sanine voyait les doigts de Gemma frémir sur ses genoux... Elle n'arrangeait les plis de sa robe que pour dissimuler cette agitation. Il posa doucement la main sur ces doigts tremblants.

— Gemma, dit-il, pourquoi ne me regardez-vous pas?

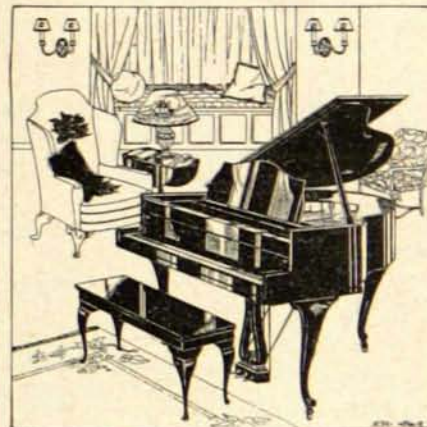
Elle rejeta vivement son chapeau de paille en arrière et fixa sur lui ses yeux pleins de gratitude et de confiance, comme auparavant. Elle attendait ce qu'il allait dire; mais Sanine fut troublé ou plutôt littéralement ébloui à l'aspect de ses traits: la chaude clarté du soleil couchant illuminait ce jeune visage, dont l'expression était plus lumineuse et plus resplendissante encore que cette lueur.

— Je vous écoute, monsieur Dmitri, dit-elle avec un sourire indécis, les sourcils un peu levés. Quel conseil allez-vous me donner?

— Quel conseil? répéta Sanine. Voyez-vous, votre mère pense que refuser M. Kluber uniquement parce qu'il n'a pas montré un grand courage avant-hier...

— Uniquement pour cela?... interrompit Gemma.

IL DONNE UN CHARME NOUVEAU



Pianos à Queue Mason & Risch

Une beauté distinguée est la caractéristique remarquable de chaque modèle Mason & Risch... les Pianos à Queue, en particulier, sont dessinés pour rehausser le charme des salons les plus artistiques... pour les vivants de moyenne grandeur des maisons modernes, le dessin Reine Anne du Petit modèle à Queue, montré ci-dessus, est admirablement adapté—il ne demande que bien peu plus d'espace qu'un piano droit... on peut aussi l'obtenir en Colonial, en noyer, acajou ou superbe bois Oriental.

Ecrivez pour dépliant illustré.

MASON & RISCH

Limited

230, rue Yonge

Toronto

LAYTON BROS. LTD.

1170-72 rue Ste-Catherine Ouest et 868 rue Ste-Catherine Est
MONTREAL

E. ROBITAILLE, Engr., 320 rue St-Joseph, QUEBEC
ARTHUR BLOUIN — SHERBROOKE

EAUX PRINTANIERES

Elle se baissa, releva la corbeille et la plaça sur le banc, près d'elle.

— Non, à tous les points de vue... en général... le refusé serait de votre part une chose peu raisonnable. Votre mère ajoute que c'est une démarche dont il faut soigneusement peser les conséquences; qu'enfin l'état même de vos affaires impose certaines obligations à chacun des membres de votre famille...

— Tout cela, ce sont les idées de maman, interrompit Gemma de nouveau. Ce sont ses propres paroles. Je sais tout cela, mais vous, quel est votre avis?

— Moi?

Sanine se tut un moment. Il se sentait pris à la gorge par quelque chose qui lui coupait la respiration.

— Moi aussi, je pense..., dit-il avec effort.

Gemma se redressa.

— Vous... vous aussi?

— Oui... c'est-à-dire...

Sanine ne pouvait positivement pas prononcer un mot de plus.

— Bien, dit Gemma. Si vous, en ami, vous me conseillez de renoncer à ma décision, c'est-à-dire de ne pas modifier ma première décision... j'y penserai.

Sans s'en apercevoir, elle remettait dans la corbeille les cerises qui se trouvaient sur l'assiette.

— Maman, continua-t-elle, espère que je suivrai vos conseils... Pourquoi pas? Il est possible que je les suive.

— Permettez, Fraulein Gemma, je voudrais savoir d'abord quelles raisons vous ont engagée...

— Je suivrai vos conseils, je vous obéirai, répéta Gemma, les sourcils froncés, les joues pâles, et mordant sa lèvre

inférieure. Vous avez tant fait pour moi que je suis forcée de faire ce que vous voudrez, forcée de me ranger à votre désir. Je dirai à maman... je réfléchirai. Là voilà justement qui vient par ici.

En effet, Frau Lénore apparut sur le seuil de la porte de la maison qui donnait dans le jardin. Dévorée d'impatience, elle ne pouvait tenir en place. D'après son calcul, Sanine devait avoir terminé depuis longtemps son entretien avec Gemma, bien que leur conversation n'eût pas duré plus d'un quart d'heure.

— Non, non, non, pour l'amour de Dieu! ne lui dites rien encore, dit Sanine précipitamment et presque avec effroi. Attendez, je vous dirai... je vous écrirai. Jusque-là, ne prenez aucune résolution... attendez!

Il pressa la main de Gemma, se leva du banc, et, à l'extrême surprise de Frau Lénore, il la croisa sans s'arrêter, se contentant de soulever son chapeau, balbutia quelques mots indistincts et disparut.

Frau Lénore s'approcha de sa fille.

— Gemma, dis-moi, je t'en prie...

Celle-ci se leva brusquement, et, la prenant dans ses bras:

— Ma chère maman, pouvez-vous attendre un peu, un tout petit peu... jusqu'à demain? Oui? et jusqu'à demain ne pas me souffler mot de tout ceci?... Ah!...

Tout à coup, sans qu'elle s'y attendît elle-même, un flot de larmes, légères comme des gouttes de rosée, jaillit de ses yeux. Frau Lénore en fut d'autant plus étonnée que le visage de la jeune fille, bien loin de sembler triste, rayonnait de joie.

— Qu'est-ce qui t'arrive? lui dit-elle. Toi qui ne pleures jamais, voilà que tout d'un coup...

— Ce n'est rien, maman, ce n'est rien. Attendez seulement. Il faut que nous attendions toutes deux. Ne me demandez rien jusqu'à demain, et pendant que le soleil n'est pas encore couché, épluchons les cerises.

— Mais tu seras raisonnable?

— Oh! je suis très raisonnable, fit Gemma en hochant la tête d'un air significatif.

Elle se remit à faire de petits bouquets de cerises qu'elle élevait à la hauteur de sa figure rougissante. Elle n'essuya pas ses larmes: elles se séchèrent toutes seules.

XXV

Sanine retourna chez lui presque au pas de course. Il sentait parfaitement qu'à moins de se trouver seul avec lui-même, il ne pourrait jamais débrouiller le chaos qui s'agitait en lui. En effet, à peine avait-il eu le temps d'entrer dans sa chambre, de s'asseoir devant son bureau et de s'y accouder, le visage pressé dans ses deux mains, qu'il s'écria d'une voix sourde et douloureuse:

— Je l'aime! Je l'aime follement!

Et tout son être intérieur s'embrasa comme un charbon incandescent dont un soufflé rapide disperse l'enveloppe de cendre morte.

Un seul instant s'écoula, et déjà il ne comprenait plus comment il avait pu rester assis près d'elle, près d'elle! et causer avec elle, et ne pas sentir qu'il adorait jusqu'à la frange de son vêtement, qu'il était prêt, comme disent les jeunes gens, "à mourir à ses pieds!" Cette dernière entrevue dans le jardin avait tout décidé. Désormais, en pensant à elle, il ne se la représentait plus avec ses boucles déroulées, sous la clarté sereine des étoiles; mais il la voyait assise sur son banc, rejeter d'un geste rapide son chapeau en arrière et le regarder avec ses beaux yeux confiants.

Cette image faisait courir dans ses veines le bouillonnement, la soif de la passion. Il se souvint de la rose qu'il avait conservée dans sa poche depuis l'avant-veille; il la saisit et la pressa contre ses lèvres avec une force si fiévreuse qu'il fit involontairement une légère grimace de douleur. Il songeait bien maintenant à raisonner et à réfléchir, à calculer et à prévoir! Se détachant du passé tout entier, il s'élançait à corps perdu vers l'avenir; du rivage triste et solitaire de sa vie de jeune homme, il plongeait dans ce torrent joyeux, écumeux et impétueux, sans s'inquiéter de savoir où ce torrent l'emporterait, et s'il ne serait pas brisé contre quelque rocher. Ce n'étaient plus

les ondes paisibles de la romance d'Uhland, sur lesquelles il se berçait naguère... C'étaient des flots indomptés, irrésistibles, qui se précipitaient et bondissaient en avant, et l'emportaient avec eux!

Il prit une feuille de papier, et, sans ratures, presque d'un seul trait de plume, il écrivit:

"Chère Gemma,

"Vous savez quel conseil j'avais pris la responsabilité de vous donner; vous savez ce que votre mère désire et ce qu'elle m'avait demandé; mais ce que vous ne savez pas, ce que je dois vous dire maintenant, c'est que je vous aime, que je vous aime de toute la passion d'un cœur qui aime pour la première fois. Ce feu m'a embrasé tout d'un coup, mais avec une force telle que je ne trouve plus de paroles pour le dire! Quand votre mère est venue me demander de vous parler, il couvait encore sous la cendre, sans quoi, en honnête homme, j'aurais refusé cette mission. L'aveu que je vous fais maintenant est aussi celui d'un honnête homme. Il faut que vous sachiez à qui vous avez affaire; il ne doit pas exister de malentendu entre nous. Vous voyez que je ne peux vous donner aucun conseil. Je vous aime, je vous aime, et je n'ai que cela dans la tête et dans le cœur.

"DM. SANINE"

Après qu'il eut plié et cacheté ce billet, Sanine se disposa à sonner le garçon et à l'envoyer le porter... Non, cela ne se pouvait pas!... Par l'intermédiaire d'Emile... Mais aller le chercher à son magasin parmi les autres commis, ce n'était pas possible non plus. D'ailleurs, la nuit était venue, et il aurait peut-être quitté le magasin. Tout en faisant ces réflexions, Sanine mit son chapeau et sortit; il tourna un coin, puis un autre, et, joie indicible! il aperçut Emile devant lui. Son sac sous le bras et un rouleau de papiers à la main, le jeune enthousiaste retournait chez lui d'un pas rapide.

— On a bien raison de dire que chaque amoureux a son étoile! se dit Sanine.

Et il appela Emile qui se retourna et lui sauta immédiatement au cou.

Sanine, sans lui laisser le temps de se réjouir, lui confia son billet et lui expliqua comment et à qui il fallait le remettre... Emile l'écoutait attentivement.

— Il faut que personne ne le voie? demanda-t-il en donnant à son visage une expression mystérieuse et significative, comme pour dire: Nous comprenons la chose!

— Oui, mon cher ami..., répondit Sanine un peu confus, en lui donnant une petite tape d'amitié sur la joue. Et s'il y a une réponse... vous me l'apporterez, n'est-ce pas? Je reste chez moi.

— Ne vous inquiétez pas de cela, murmura Emile d'un air joyeux en partant au pas de course.

Et, tout en courant, il lui fit encore un signe de tête.

Sanine revint chez lui, et, sans allumer de lumière, il se jeta sur le divan, croisa les mains derrière la tête, et s'abandonna à ces impressions de l'amour nouvellement révélé, impressions qu'il est inutile de décrire: celui qui les a ressenties en connaît les angoisses et la douceur; celui qui ne les a pas éprouvées n'y comprendrait rien.

La porte s'ouvrit, et la tête d'Emile apparut.

— Je l'apporte, dit-il tout bas. Là voilà la réponse!

Il montrait et agitait au-dessus de sa tête un petit papier plié.

Sanine bondit du divan et le lui arracha de la main. La passion parlait trop haut en lui; il ne songeait ni à la discrétion ni aux convenances, pas même devant cet enfant, son frère à elle. Il aurait voulu se contraindre, avoir honte d'agir ainsi devant lui; mais il ne le pouvait pas.

Il s'approcha de la fenêtre, et, à la lueur d'un réverbère qui était dans la rue devant la maison, il lut les lignes suivantes:

"Je vous prie, je vous supplie de ne pas venir chez nous, de ne pas vous montrer pendant toute la journée de demain. Il le faut absolument, et alors tout se décidera. Je sais que vous ne refuserez pas, parce que..."

"GEMMA"

Sanine lut deux fois cette lettre. Combien son écriture lui parut jolie et touchante! Il réfléchit un peu et se tourna vers Emile, qui, pour prouver qu'il était un jeune homme réservé, se tenait la face tournée contre le mur, qu'il égratignait avec ses ongles, et l'appela tout haut.

Emile courut sur-le-champ à Sanine:

— Que voulez-vous?

— Écoutez, mon cher ami...

— Monsieur Dmitri, interrompit Emile d'une voix plaintive, pourquoi ne me dites-vous pas toi?

Sanine se mit à rire.

— Eh bien! soit. Écoute, mon cher ami... (Emile fit un petit saut de joie); écoute, là-bas, tu comprends, tu diras là-bas que tout sera scrupuleusement accompli. (Emile pinça les lèvres et hochait la tête d'un petit air grave.) Et toi... que fais-tu demain?

— Moi, ce que je fais? Que désirez-vous que je fasse?

— Si tu peux, viens demain matin de bonne heure, et nous nous promènerons dans les environs de Francfort jusqu'au soir. Veux-tu?

Emile fit un nouveau bond.

— Si je veux! Qu'y a-t-il de plus agréable au monde? Me promener avec vous, mais c'est charmant! Je viendrai certainement.

— Et si on ne te le permet pas?

— On me le permettra.

— Écoute... ne dis pas là-bas que je t'ai prié de venir pour toute la journée.

— Pourquoi le dire? Je m'en irai sans permission. Grand malheur!

Emile embrassa Sanine de toutes ses forces et s'en alla en courant.

Sanine se promena longtemps par la chambre et se coucha tard. Il s'abandonnait à ces impressions pénibles et douces, à cette anxiété joyeuse qui précède une ère nouvelle. En outre, Sanine était très satisfait de son idée d'inviter Emile à passer avec lui la journée du lendemain; il ressemblait à sa sœur.

— Emile me fera songer à Gemma, se dit-il.

Mais ce qui l'étonnait le plus, c'était de penser que la veille il n'était pas le même que ce jour-là! Il lui semblait avoir aimé Gemma de toute éternité, et l'avoir aimée précisément comme il l'aimait aujourd'hui.

XXVI

Le lendemain, à huit heures du matin, Emile tenant Tartaglia en laisse, se rendit chez Sanine. S'il eût été de pure race allemande, il n'eût pas été plus exact. A la maison, il avait bâti une histoire; il avait dit qu'il irait se promener avec Sanine jusqu'à l'heure du déjeuner, et qu'ensuite il se présenterait au magasin.

Pendant que Sanine s'habillait, Emile essaya, non sans hésiter beaucoup, d'amener la conversation sur Gemma et sur sa rupture avec M. Kluber; mais Sanine, pour toute réponse, garda un silence austère, et Emile, voulant montrer qu'il comprenait pourquoi on ne devait pas même effleurer ce grave sujet, n'y fit plus la moindre allusion; il se borna à prendre de temps en temps un air concentré et même sévère.

Après avoir pris le café, les deux amis se dirigèrent — à pied, naturellement — vers Hausen, petit village peu éloigné de Francfort et entouré de forêts.

Les jeunes gens furent bientôt hors de la ville, et marchèrent d'un pas fier et joyeux sur la route soigneusement balayée.

Entrés dans la forêt, ils y firent mille détours; puis ils déjeunèrent solidement dans une auberge de village. Ils gravirent ensuite la montagne en admirant le paysage; ils firent rouler des pierres sur la pente, et battirent des mains en les voyant bondir comme des lapins, avec des sauts étranges et comiques, jusqu'à ce qu'un passant, invisible pour eux sur la route d'en bas, leur adressât des injures d'une voix forte sonore. Ils s'étendirent sur une mousse courte et sèche, d'un jaune violacé; ils burent de la bière dans une autre auberge, puis ils coururent et sautèrent à qui mieux mieux. Ils découvrirent un écho et lui firent la conversation; ils chantaient, criaient, luttèrent, rompirent des branches d'arbres, ornèrent leurs chapeaux de guirlandes de fougère, et finirent même par danser.

Tartaglia prenait part à tous ces divertissements, autant qu'il était en son pouvoir et en son intelligence. Il ne jeta pas de pierres, à la vérité, mais il se précipitait en faisant la culbute après celles que

LA BEAUTE DU BUSTE



Si vous avez essayé toutes sortes de remèdes sans effet, ayez recours aux PILULES GALEGINES. C'est le seul remède scientifique et infaillible, composé par des médecins spécialistes et le seul pleinement garanti.

Les PILULES GALEGINES donnent une belle poitrine développée et ferme, et le résultat reste permanent.

Ecrivez-nous et demandez notre brochure illustrée qui vous démontrera la supériorité des PILULES GALEGINES.

PILULES GALEGINES, \$1.00 le flacon. Traitement complet (six flacons) \$5.00. Flacon échantillon \$1.00.

CIE GALEGINE ENR.

1120, Ste-Catherine, Ouest, MONTREAL

Seuls dépositaires pour le Canada

aux MUSCLES ENDOLORIS

elle procure soulagement rapide

Frictionnez-vous avec Absorbine Jr

LE LINIMENT ANTISEPTIQUE

EAUX PRINTANIERES

étaient les jeunes gens; il hurla pendant que ceux-ci chantaient, et même il but de la bière, quoique avec une répugnance visible. Cette dernière science lui avait été inculquée par un étudiant auquel il avait appartenu jadis. Au reste, il n'obéissait guère à Emile: — ce n'était plus son maître Pantaleone; — et quand le jeune garçon lui disait de "parler" ou "d'éternuer", il se contentait de remuer la queue et de tordre sa langue en cornet.

Les jeunes gens causèrent aussi entre eux. Au commencement de la promenade, Sanine, en sa qualité d'ainé, et par conséquent plus apte à raisonner, avait commencé un discours sur le fatum, sur la destinée de l'homme et ce qui la constitue; mais la conversation prit bientôt un tour moins sérieux, Emile se mit à questionner son ami et protecteur sur les destinées de la Russie; il lui demanda comment on se battait en duel dans ce pays-là, si les femmes étaient jolies, combien il faudrait de temps pour apprendre la langue russe, quelles impressions il avait ressenties quand l'officier l'avait visé. A son tour, Sanine questionna Emile sur son père, sa mère, sur les affaires de sa famille, se gardant toujours bien de prononcer le nom de Gemma et ne pensant qu'à elle. A proprement parler, ce n'était pas à elle qu'il pensait, mais au lendemain, à ce lendemain mystérieux qui devait lui apporter un bonheur indicible, inouï! Il pensait à ce lendemain, et son âme expirait de joie, au milieu de l'angoisse croissante de l'attente.

Cette attente, cette impatience ne lui étaient en rien pénibles: elles accompagnaient tous ses mouvements, mais sans le gêner; elles ne l'empêchèrent pas de dîner parfaitement avec Emile dans une troisième auberge. De temps en temps, seulement, comme un éclair rapide, cette idée traversait son esprit: si quelqu'un le savait! Cela ne l'empêcha pas non plus de jouer au cheval fondu avec Emile après le dîner. La partie avait lieu sur une verte pelouse. Et quel fut l'étonnement, quelle fut la confusion de Sanine, lorsque, averti par les aboiements furieux de Tartaglia, au moment où, les jambes gracieusement écartées, il passait comme un oiseau par-dessus le dos d'Emile plié en deux, il vit soudain devant lui, au bout de la pelouse, deux officiers, qu'il reconnut pour son ennemi de la veille. M. von Donhof, et son témoin, M. von Richter! Ils s'étaient mis chacun un petit carreau de verre dans l'œil et le regardaient en souriant.

Sanine, retombé sur ses pieds, se hâta de remettre son paletot qu'il avait ôté, dit vivement deux mots à Emile, qui passa bien vite sa veste, et ils s'éloignèrent rapidement.

Ils revinrent à Francfort sur le tard. — On me grondera, dit Emile en prenant congé de Sanine; mais cela m'est égal... J'ai passé une si bonne, si bonne journée!

En rentrant à l'hôtel Sanine y trouva un billet de Gemma. Elle lui assignait un rendez-vous pour le lendemain, à sept heures du matin, dans un des jardins publics qui entourent Francfort de tous côtés.

Combien son cœur bondit! combien il s'applaudit de lui avoir obéi sans hésitation! Eh bien, grand Dieu! que lui promettait ce jour du lendemain, inouï, unique, impossible, inimaginable; ou plutôt que ne lui promettait-il pas?

Il dévorait des yeux le billet de Gemma. La longue boucle recourbée du G, la première lettre de son nom, au bas de la page, lui rappelait les jolis doigts, la main de la jeune fille... Il se dit que jamais encore il n'avait approché cette main de ses lèvres...

— Quoi qu'on en dise, pensa-t-il, les Italiennes sont chastes et sévères... Mais Gemma, c'est bien autre chose! C'est une impératrice... une déesse... un marbre pur et virginal.

— Mais un jour viendra... et ce jour est proche.

Cette nuit-là, il n'y eut pas dans tout Francfort un homme plus heureux que lui. Il dormit, mais il eût pu dire, comme le poète:

Je dors... mais mon cœur veille.

Son cœur battait aussi légèrement que les ailes d'un papillon posé sur une fleur et baigné de soleil.

XXVII

Sanine fut debout à cinq heures du matin; à six heures il était habillé, à six

heures et demie il se promenait dans le jardin public, en face du petit pavillon dont Gemma lui parlait dans son billet.

La matinée était calme, tiède et humide. Par moments on aurait juré qu'il pleuvait; mais, en étendant la main, on s'apercevait de son erreur, et ce n'était qu'en regardant ses vêtements qu'on pouvait constater l'existence de fines gouttes, semblables à de menues perles de verre: encore cette humidité ne durait-elle pas longtemps. Du reste, pas plus de vent que s'il n'y en avait jamais eu au monde. Les sons semblaient s'étendre dans tous les sens à la fois; une légère vapeur blanche flottait dans le lointain, et l'air imprégné du parfum des résédas et des fleurs de l'acacia blanc.

Dans les rues, les boutiques n'étaient pas encore ouvertes; il y avait pourtant déjà des passants, et par intervalles on entendait le roulement d'une voiture isolée. Dans le parc, pas un seul promeneur; un jardinier ratissait nonchalamment un sentier, et une vieille décrépite traversait l'allée en boitant. Sanine ne pouvait pas un seul instant prendre cette affreuse vieille pour Gemma; pourtant le cœur lui battait, et il suivait attentivement des yeux, cette forme noire qui s'éloignait.

Sept heures sonnèrent à l'horloge de la tour.

Sanine s'arrêta. "Si elle allait ne pas venir!" Il en eut comme un frisson. Le même frisson le reprit un instant après, mais cette fois pour une autre cause... Sanine entendait derrière lui

un pas léger et le frôlement d'une robe... Il se retourna: c'était elle.

Gemma le suivait dans l'étroit sentier. Elle avait une mantille grise et un petit chapeau de couleur sombre. Elle regarda Sanine, détourna la tête et le dépassa rapidement.

— Gemma! dit-il d'une voix à peine sensible.

Elle fit un imperceptible signe de tête et continua d'aller en avant. Il la suivit. Il respirait par soubresauts, ses jambes lui refusaient leur service.

Gemma dépassa le pavillon, tourna à droite, longea un petit bassin dont un moineau qui se baignait faisait jaillir l'eau peu profonde, et se laissa tomber sur un banc, derrière un massif de lilas. L'endroit était commode et à l'abri des regards. Sanine s'assit auprès d'elle.

Une minute s'écoula, et ni lui ni elle ne prononcèrent un seul mot. Elle ne le regardait pas, et lui, il regardait non son visage, mais ses deux mains jointes, qui tenaient une petite ombrelle. A quoi bon parler? quelles paroles auraient été aussi éloquentes que leur seule présence en ce lieu, ensemble, à une heure si matinale et si près l'un de l'autre?

— Vous ne m'en voulez pas? dit enfin Sanine.

Il aurait difficilement pu dire quelque chose de plus maladroit... Il le sentait lui-même... mais au moins le silence était rompu.

— Moi? répondit-elle, non... De quoi vous en voudrais-je?

— Et vous me croyez? continua-t-il.

— Ce que vous m'avez écrit?

Offre Spéciale de Mai

LA REVUE MODERNE

Nouvelles Conditions d'Abonnement

Ville de Montréal	1 an.....	\$1.50
Campagne	1 an.....	\$1.00
Etats-Unis	1 an.....	\$2.00

NOTE:—Nous sommes obligés de charger un peu plus pour les abonnements de Montréal, à cause d'un tarif postal plus élevé.



ARRETEZ!

LISEZ CECI!

OFFRE SPECIALE D'ABONNEMENT

de

LA REVUE MODERNE

Des milliers de personnes ont déjà profité de nos taux réduits d'abonnement. En vous servant du coupon ci-dessous, vous ferez une réelle économie, et vous vous assurerez la réception régulière d'une magnifique Revue contenant de 70 à 100 pages de choses qui intéresseront toute la famille.

Envoyez nous le coupon sans retard:

COUPON

LA REVUE MODERNE,
320, rue Notre-Dame Est, Montréal.

Messieurs,

Désirant profiter de votre Offre Spéciale d'Abonnement je vous prie de me faire le service de la Revue pendant un an. Ci-joint, veuillez trouver la somme de \$.....

Nom

Adresse

Non-valable après le 31 mai, 1929

— Oui.

Gemma baissa la tête et ne répondit pas. Sa petite ombrelle lui échappa des doigts; elle la rattrapa vivement, sans la laisser arriver à terre.

— Ah! croyez-moi, croyez à ce que je vous ai écrit! s'écria Sanine.

Toute sa timidité avait disparu; il parlait avec chaleur.

— S'il y a au monde une vérité vraie, sacrée, au-dessus de tout soupçon, c'est que je vous aime, Gemma, c'est que je vous aime passionnément.

Elle lui jeta un regard furtif, et faillit encore une fois laisser tomber son ombrelle.

— Croyez-moi, ayez foi en moi, répétait-il en suppliant et les mains tendues vers elle sans oser la toucher. Que voulez-vous que je fasse pour vous convaincre?

Elle le regarda de nouveau.

— Dites-moi, monsieur Dmitri, dit-elle enfin, avant-hier, quand vous êtes venu m'exhorter, vous ne saviez pas encore évidemment... vous ne sentiez pas.

— Je sentais, interrompit Sanine, mais je ne savais pas. Je vous aimais depuis le moment où je vous ai vue pour la première fois, mais je n'ai pas compris tout de suite ce que vous étiez pour moi! Et puis, je savais que vous étiez fiancée. Quant à la mission que votre mère m'avait confiée. D'abord, comment m'y refuser? Et puis, j'ai rempli cette mission de telle sorte que vous avez pu deviner...

Des pas pesants se firent entendre. Un homme assez robuste, portant un sac de voyage en bandoulière, un étranger évidemment, déboucha de derrière les lilas, et, avec le sang-gène d'un voyageur de passage, jeta un regard d'aplomb sur le couple, toussa bruyamment et poursuivit son chemin.

— Votre mère, reprit Sanine dès que le bruit des pas eut cessé, m'avait dit que votre refus causerait du scandale (Gemma fronça légèrement le sourcil), que j'avais en partie fourni prétexte à des jugements défavorables, et que par conséquent j'étais, jusqu'à un certain point, obligé de vous exhorter à ne pas repousser votre prétendu M. Kluber.

— Monsieur Dmitri, dit Gemma en passant lentement sa main sur ses cheveux du côté de Sanine, je vous en prie, n'apprenez pas M. Kluber mon prétendu... Je ne serai jamais sa femme, je l'ai refusé.

— Vous l'avez refusé? Quand?

— Hier.

— Le lui avez-vous dit à lui-même?

— A lui-même, chez nous... Il était revenu.

— Gemma, alors vous m'aimez?

Elle se tourna vers lui.

— Sans cela, serais-je ici? murmura-t-elle.

Et ses deux mains ouvertes retombèrent sur le banc.

Sanine saisit ses deux mains inertes et les pressa sur ses yeux, sur ses lèvres... Le voile qu'il avait vu la veille dans ses rêveries se soulevait! c'était là le bonheur, c'était là sa face resplendissante! Il releva la tête et regarda Gemma dans les yeux, hardiment. Elle le regarda aussi, un peu de haut en bas. Ses yeux fermés brillaient à peine, légèrement baignés de larmes de joie. Elle ne souriait pas... elle riait d'un rire muet et énervé.

Il voulut l'attirer sur sa poitrine, mais elle se dégagea, sans interrompre son rire muet, en secouant la tête d'un geste négatif. "Attends", semblaient dire ses yeux ravis.

— O Gemma! s'écria Sanine, pouvais-je penser que tu... (son cœur vibra comme la corde d'une harpe quand ses lèvres prononcèrent ce "tu" pour la première fois) que tu m'aimerais?

— Je ne m'y attendais pas moi-même, dit Gemma à voix basse.

— Pouvais-je penser, continua Sanine, pouvais-je penser, en arrivant à Francfort, où je ne comptais rester que quelques heures, que j'y trouverais le bonheur de toute ma vie?

— De toute ta vie? vrai?

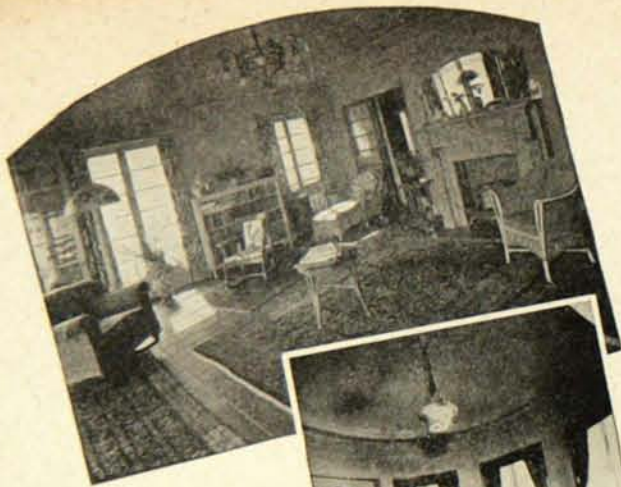
— De toute ma vie, jusqu'au dernier jour! s'écria Sanine avec un nouvel élan.

A deux pas de leur banc, le bruit de la pelle du jardinier se fit entendre tout à coup.

— Rentrons à la maison, murmura Gemma; rentrons ensemble. Veux-tu?

Si elle lui eût dit en ce moment-là: "Jette-toi à la mer, veux-tu?" il se serait lancé la tête la première dans l'abîme avant qu'elle eût achevé le dernier mot.

(Suite à la page 40)



Vues de maisons ayant tous
leurs planchers en béton.



LE BETON pour chaque étage

Voici l'idéal pour la construction des maisons . . . des planchers permanents en béton partout . . . pour empêcher d'une manière efficace les risques d'incendie et éliminer les angoisses lorsque l'on s'absente de chez soi, même pour une période de temps assez considérable.

Les planchers en béton n'augmentent que de très peu le coût de la construction. Comme décoration finale, le linoléum, la tuile et le bois franc sont populaires, tandis que des effets artistiques sont obtenus en cirant, en colorant, ou en traitant le béton lui-même de toute autre manière.

Ecrivez-nous pour de plus amples détails sur le béton pour la construction des maisons et des planchers en béton en particulier.

**LE BETON
CANADA CIMENT
EST PERMANENT**

Canada Cement Company Limited

Edifice Canada Cement Co.

Montréal

Carré Phillips

Bureaux des ventes à:

Toronto,

Winnipeg

Calgary

Montréal,

Augmentons l'attrait de nos demeures

PARMI les diverses formes d'emploi qui font du béton une chose 'utile', mentionnons les trottoirs, les allées, les murs d'appui, les perrons, les citernes, etc. Parmi les modes d'emploi qui font du béton une chose 'agréable', un moyen de décorer les domaines, voici les bancs, les baignoires d'oiseaux, les cadrans solaires, les trottoirs dallés, les bassins, etc. Le béton est d'un usage si varié qu'il est possible au premier propriétaire venu, s'il est bien outillé, de donner forme à tout ce que rêve son imagination.

En plus d'être à la fois utile et décoratif, le béton est d'un emploi remarquablement économique. Le sable et les cailloux, éléments majeurs dans le mélange qui sert à faire le béton, ne sont guère difficiles à trouver dans le voisinage et sont d'un prix très abordable. Tant qu'au bois qui, dans la construction, sert à donner au béton les formes désirées, il peut servir indéfiniment, ou alors on n'a qu'à s'en servir pour d'autres fins. Toutes ces constructions résistent aux années, grâce à la durabilité du béton, qui est à l'épreuve de la détérioration et du feu.

L'on trouvera très intéressant, fascinant même, d'améliorer sa propriété à l'aide du béton. Tout individu qui procédera avec soin et suivant les méthodes reconnues, pour être les meilleures, est assuré d'avance du bon résultat de ses efforts; il deviendra même en très peu de temps un ouvrier de premier ordre.

Les trottoirs — Pour le novice une des améliorations les plus faciles à apporter à sa demeure est évidemment la construction d'un trottoir. Quel individu ne saurait choisir le parcours du trottoir, faire le béton, lui donner la forme voulue et le polir, sans être assuré d'avance d'une réussite plus que probable?

Les allées — Une allée bien découpée ajoute plus qu'on ne saurait dire à l'apparence d'une propriété. Outre la bonne impression qu'elle crée dans l'esprit des visiteurs, elle relie, quelque soit la saison, la demeure à la rue. Il existe plusieurs sortes d'allées;

Ce qu'on peut faire avec le béton

L'on ne saurait dire jusqu'à quel point le béton peut améliorer l'apparence et augmenter la valeur d'une propriété, que ce soit à la ville ou à la campagne. Peu importe combien modeste est la maison, combien étroits le jardin ou les pelouses, il y a moyen, presque toujours, de faire usage du béton.

il s'agit de construire son allée en vue de l'emploi qu'on lui assignera. Si elle doit être sujette à un usage constant, il vaut mieux qu'elle soit entièrement pavée. Si au contraire l'on médite de s'en servir dans certaines occasions seulement, on pourra se contenter de disposer le béton en forme de rails. Il est préférable, dans le dernier cas, de donner au bord extérieur de ces bandes de béton une forme arrondie, de façon à ce que les roues des



voitures ne s'en échappent pas et ne gâtent ainsi la pelouse.

Les perrons — Combien souvent voyons-nous une demeure, par ailleurs jolie, gâtée par un perron de bois dont les degrés, mangés par l'âge, se décomposent et tombent. Ces marches sont de plus une source constante de danger. Au contraire les perrons et les marches en béton sont absolument sûrs et d'une durée à toute épreuve; s'ils sont mouillés par la pluie, on n'a pas cette crainte de perdre pied et de tomber. On les tient propres sans effort et à très peu de frais; ils ne sont pas sujets à se détériorer comme les perrons de bois. N'importe quel individu raisonnable peut construire lui-même son perron de béton.

Murs de jardin — Les murs autour du jardin ou même de la propriété toute entière deviennent de plus en plus populaires, pour cette raison qu'en plus d'ajouter à la beauté de la propriété, ils font de la demeure un domaine privé. Les murs d'appui sont encore une chose qu'on peut rendre très agréable à la vue. Quelque genre que vous adoptiez, rien ne vaut le béton comme matériel de construction.

Citernes — Toute femme qui tient maison saluera avec joie la construction d'une citerne sanitaire en béton, dans laquelle elle conservera de l'eau douce propre au blanchissage ou aux divers autres besoins domestiques. Dans les milieux où l'eau souterraine est impure ou rare, c'est dans des citernes que l'on conserve l'eau potable. Les citernes de béton sont

inaccessibles aux rongeurs. Puisque l'eau du ciel ramasse en tombant les impuretés de l'air et des toits, il est bon de placer un filtre sur la bouche de la citerne.

Bancs — Les bancs sur les pelouses sont utiles... et ajoutent beaucoup de charme au domaine. On les situe généralement à un endroit ayant vue sur le jardin. On les voit souvent au coude d'un trottoir, dans des retraites fermées par un mur, une haie, etc. La construction en béton d'un banc durable et joli à la fois coûte une bagatelle.

Baignoires d'oiseaux — Une baignoire d'oiseaux, voilà un ornement vraiment agréable à mettre dans un jardin et qu'on néglige trop, à notre avis. Non seulement ces baignoires sont en elle-mêmes jolies, elles auront pour résultat d'attirer dans votre jardin les charmants petits visiteurs ailés, dont le plumage et la chanson sèment de la joie autour de toute la maison. Il faut situer ces baignoires dans un endroit ouvert, car si elles sont dans le voisinage d'un buisson où puissent se cacher les chats, les oiseaux refuseront obstinément d'y venir.

Cadrans solaires

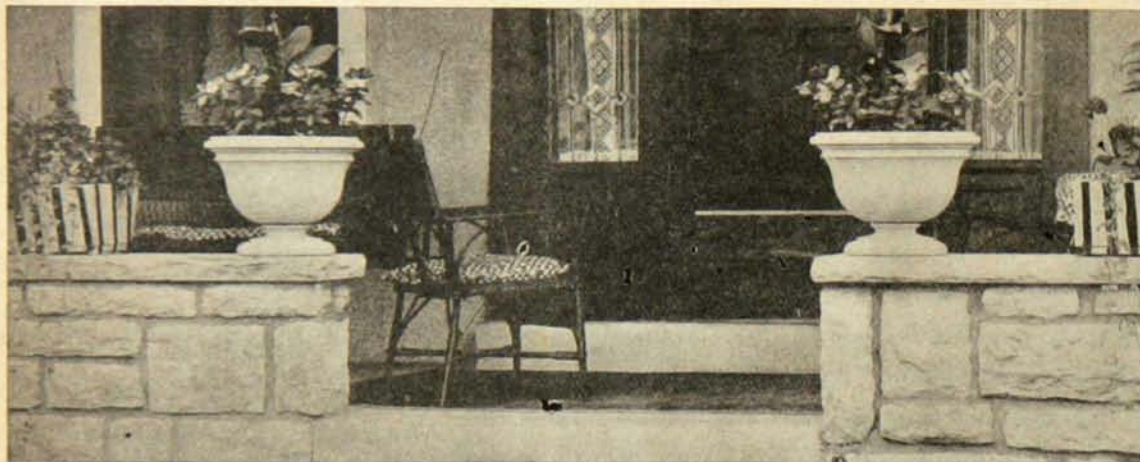
— Les cadrans solaires sont parmi les plus anciens ornements des jardins; on en voit des plus simples aux plus élaborés.

Généralement on leur donne une place très en vue, au centre du jardin. Mais on les cache quelquefois dans un coin retiré, et rien n'est plus agréable alors que la surprise du promeneur étranger.

Etangs — Les étangs artificiels sont — et c'est le cas de le dire — une vraie source de plaisir. Grâce à la facilité avec laquelle on donne au béton toutes les formes imaginables, aucun autre matériel ne saurait l'égaliser quand il s'agit de construire un étang. Un étang en béton ne coûte pas cher, ne demande aucun entretien, dure indéfiniment et conserve toute sa beauté. Il est très agréable d'y voir des fleurs aquatiques et des poissons d'or.

Garages — Aujourd'hui que l'entretien d'une automobile coûte si cher, il est juste de





penser qu'il faut protéger cette automobile contre le feu, le vol et le mauvais temps. En d'autres mots il faut un garage. Et un garage en béton. Le peu d'entretien que le béton nécessite, sa durabilité, la facilité avec laquelle on le construit dans le même style que la demeure, tout parle en sa faveur.

Baignoires — Quelle personne, de nos jours, n'est friande du bain? A part d'être un exercice des plus agréables, la natation est d'une aide précieuse pour la santé. Il est cependant difficile pour plusieurs personnes de se livrer à ce sport, à cause de l'éloignement du prochain cours d'eau naturel. C'est ce qui a fait naître les baignoires artificielles. Nul besoin que ces baignoires privées soient très spacieuses: de 15 à 30 pieds environ. Ces baignoires ne demandent pas à présenter l'aspect sévère d'un haut de forme; on leur fera faire, avec profit pour l'œil, des courbes artistiques et gracieuses.

Courts de tennis — Le tennis fait l'esprit alerte, il assure la coordination des muscles et donne beaucoup d'endurance. Peut-être sa popularité vient-elle de ce qu'il n'exige que deux partenaires, alors que maints autres jeux demandent le concours de dix, vingt personnes. Vu l'intérêt sans cesse grandissant que s'assure le tennis et la difficulté de trouver accès sur les courts publics, les courts privés sont de plus en plus populaires. Quel matériel mieux que le béton servira dans la construction d'un court de tennis? Un tel court sèche immédiatement après la pluie, il n'exige pas ce travail fatigant de le rouler. Pendant l'hiver on n'a qu'à convertir le court en patinoire, et cela sans aucun dommage pour la surface.



Margelles — Les margelles en béton sont recommandées par les autorités en matière sanitaire. Elles protègent l'eau du puits contre toute contamination et cela d'une façon permanente. Ces margelles doivent être assez élevées pour empêcher toute eau de surface de pénétrer dans le puits et pour éloigner les rongeurs.

Faites de cheminée — Un faite de cheminée en béton prévient la chute, toujours dangereuse, de fragments de maçonnerie et double l'apparence de la cheminée elle-même. Rien n'est plus facile à construire.

Pour les arbres qui se gâtent — A plus d'un arbre dont le cœur se gâte et se détériore, le béton peut apporter un renouveau de vigueur et de santé. Les cavités qu'on remarque dans un arbre, si on les néglige, prennent de jour en jour une importance dangereuse, jusqu'à ce que l'arbre, faute de nourriture, se dessèche et finit par mourir. Il faut tout d'abord nettoyer complètement la cavité, puis enlever les parties attaquées, sans s'arrêter devant la dimension de la blessure qu'on semble infliger à l'arbre. On traite alors toute la surface à l'aide d'une solution germicide, le créosote, par exemple. Après quoi on applique une épaisse couche de goudron, qui aura pour effet d'empêcher le béton de craquer aux mouvements de l'arbre. Ayez soin, avant de remplir la cavité, d'enlever environ un pouce d'écorce tout le tour de l'ouverture; autrement l'écorce risquerait de se faire endommager. L'écorce finira par recouvrir la partie couverte de béton et l'arbre reprendra son visage d'autrefois.

Les planchers à l'épreuve du feu

Nul ne contestera aujourd'hui que les maisons mal protégées contre le feu ne peuvent plus être tolérées. Les statistiques démontrent qu'aux Etats-Unis seulement, chaque année, le feu occasionne plus de 14,000 pertes de vie et des dommages qui se chiffrent à \$500,000,000. Une grande partie de ces pertes gigantesques résulte d'incendies dans les maisons privées. Les statistiques démontrent encore que douze incendies éclatent par heure; que plus de 30 personnes, chaque jour, perdent la vie par le feu! Il est évident que les maisons doivent être bâties à l'épreuve du feu.

Constatons avec plaisir, cependant, que les constructions dont les toits et les murs sont à l'épreuve du feu, deviennent de plus en plus nombreuses. Ainsi les murs de brique, de tuile, de pierre et de béton, les toits d'ardoise, d'asbestos et de tuile sont aujourd'hui très populaires; il est évident que l'action des étincelles, dans le cas d'un incendie qui vient de l'extérieur, a infiniment moins de chance de se propager sur une toiture de ce genre.

Pourtant les incendies existent encore. On a beau construire des murs et des toits à l'épreuve du feu, les incendies d'origine 'intérieure' arrachent encore nombre de vies et font encore des dommages incalculables aux propriétés. C'est que les toitures et les murs à l'épreuve du feu ne pourront jamais, seuls, enrayer l'action du feu. Il faut à votre demeure des planchers à l'épreuve des flammes.

Qui n'a vu ce spectacle lamentable d'une maison détruite par le feu et dont les murs seuls restent debout? Des planchers combustibles auraient évité ce malheur. La chose est vraie surtout en ce qui regarde le rez-de-chaussée. La plupart du temps le feu prend dans les soubassements, le plus souvent près des fournaies. Cendres, chaudières mal entretenues, vieux papiers, tant de choses peuvent être la cause d'un incendie.

Le meilleur remède, d'après les experts, est d'établir entre le rez-de-chaussée et le sous-sol un coupe-circuit, en d'autres mots un plancher à l'épreuve du feu. Quel matériel mieux que le béton pourrait servir dans ce cas?

Si le premier avantage d'un plancher en béton est d'être à l'épreuve du feu, on lui en trouve plusieurs autres. D'abord il ne fléchira pas comme les planchers de bois et conséquemment les murs et les plafonds couverts de plâtre se conserveront en un bien meilleur état. Les gens des maisons sentiront beaucoup moins les vibrations occasionnées par les lourds camions passant en le voisinage. En cas de tremblements de terre les vibrations seront également diminuées de moitié. Parlons enfin de l'un de leurs plus grands avantages, qui est d'étouffer les bruits. Un architecte bien connu, l'un des premiers à se construire une demeure

aux planchers de béton, écrivait dans le "Sunset Magazine": "D'après les commentaires de mes voisins et de mes amis, je m'attendais à ce que ma maison fut humide et froide. Ce fut tout le contraire. Chaude et tout à fait confortable, elle était en plus à l'épreuve des rongeurs qu'on trouve infailliblement dans toute construction en bois. Mon plancher du premier étage m'a coûté moins cher qu'un plancher de bois, l'entretien qu'il exige est enfantin et comme apparence rien ne saurait mieux plaire à l'œil."

L'ECLAIRAGE MODERNE PAR DIFFUSEURS

Certaines faces du bien-être se développent mieux que d'autres, plus vite, plus complètement et, semble-t-il, comme un plus impérieux besoin.

Ainsi le chauffage: nul ne conteste plus, si ce n'est d'un parti pris esthétique, la suprématie du chauffage central sur le chauffage par la cheminée; celui-là s'est imposé comme le seul confortable et si quelque cheminée décorative nous charme encore par son aspect



harmonieux, elle n'en est pas moins appuyée d'un radiateur prosaïque et tangible.

Sans doute, le temps est-il venu de comparer la lumière à la chaleur et d'exiger de l'éclairage un bien-être pareil. La comparaison est étroite entre une lampe au bout d'un fil et une cheminée où fument quelques tisons: de même que devant un foyer on se grille alternativement le dos ou le visage sans arriver au confort, de même l'on se brûle les yeux en s'approchant trop d'une lampe électrique. Le choc physiologique que produit le voisinage trop immédiat d'un filament incandescent est désastreux pour l'œil; mais à peine s'éloigne-t-on, l'obscurité revient.

Que la lampe électrique s'agrément de un mesquin et illusoire réflecteur en porcelaine, ou que dans une pièce de style elle se dissimule à l'intérieur d'une lampe ancienne, elle n'en reste pas moins une source de lumière généralement insuffisante.

Analogue au radiateur pour le chauffage mais moins répandu que lui, il existe, en matière d'éclairage, le diffuseur; son rôle est le même: répartir également l'action d'une source unique. Le diffuseur envoie sur le sol une partie du flux lumineux de la lampe et en envoie également au plafond. Lorsque la quantité de lumière dirigée vers le sol est supérieure à celle que reçoit le plafond, le diffuseur fournit un éclairage semi-direct, dans le cas contraire l'éclairage est dit semi-indirect.

Auprès du diffuseur, les lampes et les lustres de style, comme les cheminées décoratives, prennent une signification purement artistique qui est indépendante du confort général.

A son principe même le diffuseur doit des formes nettement géométriques qui ont

lement des appareils où l'on a sacrifié, d'une part, à une forme plus élégante, d'autre part, à l'économie: types bâtarde qui éloignent le public de leur adoption au lieu de l'y inciter. Dans l'acquisition de tout appareil moderne, il faut se renseigner sur son "rendement"; celui d'un bon diffuseur doit être d'environ 80%.

Mais il est dans le diffuseur un côté pratique et économique très important. Celui-ci emploie une seule lampe de forte puissance quand des appareils d'éclairage antérieurs en exigeaient plusieurs de faible puissance. Or le rendement des lampes électriques augmente considérablement avec la puissance. Plus une lampe est forte, plus elle est économique et pour la même quantité de courant un diffuseur à une seule lampe donne plus de lumière qu'un lustre à plusieurs lampes.

Cette formule nouvelle de l'éclairage s'est presque généralisée dans les bureaux et les magasins. Mais il y a encore

devant elle un champ d'action considérable et inexploré. Sa forme tend à se plier au goût moderne et nous ne saurions trop insister sur l'intérêt qu'offre cette réalisation pratique à tous ceux qui soucieux du meilleur et du mieux, sont les plus solides appuis du progrès lui-même.

FENETRES ET RIDEAUX

J'AIME tant les rideaux que je conseillerais volontiers d'en mettre partout, et j'ai peine à penser que la génération qui nous précède, sous quelque triste prétexte d'hygiène, les avait presque supprimés. Une jeune femme élégante, coquette et soucieuse de son "cadre", a-t-elle jamais pu dormir dans des lits si secs et se pencher à des fenêtres si nues, renoncer aux charmes des mousselines et des tentures tant appréciées par les grand'mères? A ce point de vue l'influence du style romantique, si à la mode, a été heureuse. Elle nous a humanisés, attendris, nous a donné le goût des choses souriantes, un peu drôles et confortables, des lits douillets et des sièges profonds.

Nous aimons maintenant les fenêtres très enveloppées, les tentures vastes et étoffées. Les couleurs et les matières varient selon l'ensemble de la décoration, mais elles doivent garder un caractère souple et comme abandonné. Les anneaux et les tringles sont petits, dissimulés, et, s'il se peut, perdus dans la corniche ou cachés par un petit bandeau de bois tendu autour de l'ébrasement. Si rien de tout cela n'est réalisable, on les coud de façon à les rendre invisibles sous les plis, ou bien on monte les rideaux sur des coulisses bien tendus par une doublure

de forte toile; ainsi anneaux et tringles disparaissent alors que le rideau est fermé. Cette règle d'ailleurs est loin d'être absolue. Les draperies compliquées sont bannies de notre home, les étoffes somptueuses et lourdes tombent de toute la majesté de leurs plis droits, du plafond au plancher; les étoffes plus légères sont rattrapées par une embrasse très lâche. Les mousselines et les étamines modernes, de même que les étoffes somptueuses, gagneront à être posées très simplement.

Nous devons les vignettes qui accompagnent cet article à la courtoisie de la Portland Cement Association



parfois retardé son adoption. C'est un défaut de peu d'importance car, d'une part, ses lignes simples ne jurent pas avec le style moderne; d'autre part, son emploi même en perfectionne la forme, elle s'épure, s'allège et l'on doit espérer qu'après avoir définitivement reconnu les avantages du diffuseur, les décorateurs réaliseront des modèles conformes à la fois aux lois de l'éclairagisme et aux exigences de l'art.

Le diffuseur ne fait pas que répartir uniformément la lumière d'une lampe électrique; il transforme cette lumière brutale en une lumière égale et douce. Alors qu'on ne peut soutenir sans souffrance la vue du filament d'une lampe électrique, on peut regarder sans aucune fatigue le globe d'un diffuseur bien établi.

Pour obtenir ce résultat, les diffuseurs sont réalisés en plusieurs dimensions suivant la puissance de la lampe employée. Mais leur globe doit être également constitué en verre d'une qualité spéciale, satisfaisant à deux exigences presque opposées: réaliser un maximum de diffusion avec un minimum d'absorption du flux lumineux.

Le respect de ces deux conditions primordiales différencie les bons diffuseurs des mauvais. C'est l'écueil que présentent généra-



"Le secret de Lindbergh"

De
CLAUDE-HENRI GRIGNON

Par ALBERT PELLETIER



VOICI, figurez-vous, un jeune bureaucrate canadien-français qui prend la peine d'observer, étudier, comprendre un "fait divers" contemporain, et qui ose nous arriver, non pas avec les deux ou trois phrases de clichés sonores et redondants d'une philosophie épuisée pour avoir trop couru, mais avec une exégèse qui, pour nos cerveaux de bacheliers du moins, "n'est pas depuis la création du monde consacrée". Ajoutons que ce monsieur sait décorer ses pensées d'une écriture qui n'est pas celle de nos confectionneurs de modèles de style.

Eh bien, cela n'est pas classique, traditionnel, normal: j'en appelle à vous, notre populaire monsieur Joseph Prud'homme!

Est-il besoin maintenant, voyons, de demander la permission de coiffer tout de suite, et sans plus de cérémonie, ce poète en prose d'un très vilain qualificatif? Pour le fond comme pour la forme, il est un réactionnaire. Dangereuse espèce d'hommes!

Dès la première ligne de son livre, sentant enfin le souffle du triomphe et de la revanche effleurer son esprit, l'auteur le révèle: les ailes longtemps meurtries de son rêve se sont quand même déployées.

Mais ne fait-il qu'en appeler au témoignage de son père et de sa mère lorsqu'il leur dédie ces pages ardentes, plus capables, certes, que l'acte héroïque de Lindbergh de les atteindre au fond de leur tombeau? C'est tout de même à ces mystérieux habitants du champ des morts qu'il livre en entier "le secret", l'essence, l'âme même de son livre, confiant peut-être qu'il sera mieux compris par ces chères ombres, troublées de la divine lumière, que par l'invincible banalité intellectuelle qu'on nous a faite, à nous, ses contemporains.

N'en déplaie au préfacer, simple ressassé de lieux communs: le fond, l'ossature de ce livre n'est pas l'histoire, même enjolivée, même fantaisiste de Lindbergh.

Non: c'est le poème de la personnalité, de l'originalité, de l'initiative, de la puissance individuelles, en marge de cette "éducation trop superficielle et dont l'utilité n'apparaît pas au livre terrible des expériences, (qui) nous invite à l'imitation, à la recherche du "déjà-fait du "déjà-pensé".

Et ce poème, c'est l'épopée du caractère viril et incorruptible qui "recherche dans quelle sphère d'action il déposera la puissance dont il est chargé", qui "préfère croire en soi, absolument, et décider, seul, l'ancrage de son héroïque passion", qui, "sans être poussé par des causes et des effets d'ordre extérieur", choisit, seul, et vit, solitaire, sa propre vie, "le destin le menant, et ses sens, et sa tête, et son amour", qui, en un mot, "marche vers soi-même comme vers une originalité"; et cela, à vingt ans, à l'heure où, passant d'une discipline claustrale à l'émancipation complète, la jeunesse désarmée et désarmée comme à plaisir, cède aux innombrables tentations de la rue, de l'estaminet, des salles de danse publiques, des camaraderies de rencontre, des liaisons faciles et de bas étage, à "l'âge des faiblesses, des rechutes, des compromissions", "des rêves mauvais qui encrassent l'âme et qui encrassent les mains", des "carnavals de chair" et des "lèpres morales", à l'époque enfin de "la vie d'étudiant, tant chantée par les imbéciles ou le troupeau des faux monétaires de la poésie".

Et cette épopée, c'est l'apothéose de l'"unité-homme", "inconnue du peuple, inconnue des foules, inconnue des riches, et du journal à tirages imposants", pendant cinq ans de réclusion dans "la tour de l'énergie", cinq années "de pensées méditatives, de science appliquée, d'expériences laborieuses", qui "tourne brusquement son avion vers les audaces, l'énorme saut de l'Atlantique", dépasse, d'un seul pas astral, les exploits homériques des grands capitaines de l'histoire, atteint, d'un seul bond de Titan, la renommée et la gloire de "tous ceux-là qui furent immortels"; de l'"unité-homme" qui, portant sur ses épaules, "comme un joug d'esclave", pendant trente-trois heures, sans une seconde de repos et sans un instant de faiblesse, les fardeaux réunis de la fatigue, de la monotonie, de la tempête, de "la nuit et (de) la solitude, sœurs tragiques", "du temps pesant plus que l'éternité", "roule (quand même), grisé et solitaire, parmi les étoiles", et "accepte de témoigner devant l'infini": "La vérité, c'est l'individualisme, plus collé à son moi que sa propre chair".

Voilà, certes, un thème d'entreprise littéraire capable de pétrifier les esprits conventionnels de notre classicisme.

Des critiques influents, "d'obèses autorités" tant laïques que cléricales, sans troubler l'araignée qui tisse sa toile autour de leur crâne, statueront que voilà un livre fâcheux à ensevelir sous le stock des épithètes anémiques ou sous l'obélisque du silence.

Il ne s'agit pourtant pas de trancher si, en sociologie, cette théorie est essentiellement bonne ou infailliblement mauvaise. Constatons donc simplement et dans la paix de notre conscience, puisque nous parlons d'une œuvre littéraire, que cette idée en est le noyau fécond, le germe dont la floraison et l'épanouissement

sont suffisamment riches d'art et de beauté. Et ne serait-ce pas une pudibonderie superflue de l'ignorer de parti pris, lorsque tout à côté de nous, sur le parchemin de la saine doctrine, l'on professe que l'"unité-homme" est notre premier bien national? Cela, en effet, fut écrit par un éducateur de profession, le R. P. Alexandre Dugré, S.J., qui n'a peut-être pas entendu donner à ces mots toute la signification qu'ils comportent, mais qui, dans tous les cas, n'est pas à l'index.

Que la victorieuse chevauchée des mers par le solitaire cavalier Lindbergh soit le prétexte, la contingence et l'une des sources d'inspiration de cette poétique, nous le voulons bien.

C'est ce qui nous oblige toutefois d'en faire l'aveu: l'erreur primordiale, l'imbroglio fondamental que l'auteur a commis, selon nous, ce fut de donner au héros de son œuvre le nom de Charles-A. Lindbergh.

Voici, n'est-ce pas, un type réel, vivant, connu, et trop universellement fixé à demeure dans l'esprit de la présente génération pour obéir avec aisance aux amplifications fantaisistes de la littérature. Et puisque Claude-Henri Grignon a voulu faire, non pas une œuvre d'histoire, mais un monument d'imagination, son livre y eût sans doute gagné si, à chaque page, il ne forçait le lecteur à démêler d'abord ce premier quiproquo: s'agit-il du Lindbergh réel ou d'un Lindbergh imaginaire et inventé?

Et d'autre part, puisque au fond, sinon en apparence, il est plutôt question du jeune homme qui entrerait dans l'un de nos collèges aux environs de mil neuf cent huit; puisque, au cours de plusieurs années, du premier de l'an à la Saint-Sylvestre, et vingt-quatre heures par jour, il a dû vivre toujours sous la surveillance vigilante du maître sans avoir jamais fait emploi de son libre arbitre, de son originalité native, de ses aptitudes propres, — facultés qui ne peuvent se développer que par l'exercice; puisque c'est de toute apparence un produit de notre éducation québécoise et classique qui est devenu capable, subitement, de vie personnelle, d'énergie virile, de réalisations grandioses, pourquoi, ce héros, le nommer Charles-A. Lindbergh?

N'aurait-il pas été plus conforme à la logique du récit, comme aussi à la vérité de l'observation et à l'exactitude des faits, de nous montrer, dans l'extraordinaire entreprise de son héros, l'aboutissement régulier d'un système d'éducation qui, tendant à réduire graduellement l'intervention des maîtres phonographes et des maîtres garde-fous, s'opiniât à développer avant tout chez l'élève l'observation particulière, l'initiative individuelle, l'activité personnelle, et aussi le contrôle de ses actes, l'emprise sur soi, la discipline interne qui le dispense de chercher à tous moments des guides hors de lui?

Et il y en a un troisième qui nous oblige, à chaque ligne du volume, de substituer au nom de Lindbergh celui de... au fait, pourquoi pas celui de Claude-Henri Grignon? Mais de ceci nous ne ferons pas reproche à l'auteur, au contraire.

Mais suivons le poète à travers les nombreux écarts que sa fantaisie imagine: entre l'originalité enfantine, dont la sagesse "confond l'univers, ébranlant jusqu'aux assises de l'intelligence appliquée", et la philosophie traditionnelle de l'éducation "qui se brise les ongles sur le roc de ses systèmes compromis"; entre le jeune homme, dont le rêve unique et clair, après avoir plané aux "plus hautes altitudes de l'idéal humain", pénètre enfin "dans le temple de l'action qui s'élève sur les plaines brumeuses du désir", et la jeunesse contemporaine qui recherche "le bonheur de ce bas monde, de ce monde bas, de ce monde des plaines et des marécages", dans "le torrent (commun) des passions, des intérêts, des tergiversations, des contradictions"; entre l'être viril qui, "la tristesse brillant son esprit", analyse la diminution de ses chances de succès, voit "la retraite qui s'élance sur lui plus accablante qu'une accusation", mais toujours et avec opiniâtreté "enfonce le poignard de l'énergie dans son cœur sensible", et l'arrivisme ou la frivolité de toutes les grandes cités qui, en ce moment, brûle sa dernière heure d'une nuit de plaisirs fous et de débauches nocturnes.

Voyons le pilote obstiné, "aux mains habiles, aux mains incorruptibles, aux mains dominatrices", qui "sable le brouillard, prend de l'altitude et se lance dans l'insondable infini", malgré "la terre natale qui l'attire dans un élan furieux sur son sein maternel", et "la foule panique, immobilisée, incapable de respirer", qui attend passivement la catastrophe, alors que l'avion, déjà loin sur la piste boueuse du départ, paraît impuissant à s'élever, et que face au pilote, "les maisons grossissent démesurément et semblent foncer sur lui".

Observons le "jongleur des espaces" qui, après s'être concentré "sur une passion unique, une passion toute d'activité, une passion du précis et du chiffre absolu qui nécessita tous les instants de son énergie" pendant des années, bouscule tous "les Nababs de l'expérience", "corrompus par les faiblesses naturelles de leur caractère et la permanente lâcheté de leur propre cœur"; prend sur lui la responsabilité d'une conquête inouïe, la conquête du colossal faisceau d'éléments, avant lui incommensurables, mais par lui pesés et calculés d'avance, que les foules myopes nomment encore "une impossibilité", "une chance", "un hasard", "un miracle"; "écrit, à grands coups d'hélice, son épopée", en dépit des respectables poids lourds de la tradition qui, surtout après l'échec des aigles Nungesser et Coli, jugent "monstrueusement folle et irréalisable" l'idée qu'un homme traverse l'Océan Atlantique, emprisonné, seul, dans l'étroite cellule de sa carlingue aérienne.

Comprenons "le captif solitaire, aussi éloigné des hommes qu'une étoile", "fouillant le néant à l'heure où la nuit dévale des cieux, apportant, cachée dans ses voiles, la poignante solitude", alors que l'océan "prend l'apparence d'un cercueil infini dans lequel respire un homme assoiffé de lumière", cependant que chaque côté de l'immensité, perdues dans cette lumière, l'Europe et l'Amérique, Paris et New-York "crépissent, palpitent dans la fournaise de la vie" et dans le carnaval des plaisirs de la société.

Admirez le héros fantasmatique et triomphant, "accroché au courage, et rigide, tel un bronze de la volonté", dont la vie "éclate alors comme un tonnerre sur des rochers", dans l'immense sillon de "la lumière d'or (de Paris) qui descend, oblique, sur la muraille d'encre" de la nuit, alors que la foule "le sacre précieux comme l'histoire", que "les rues descendent comme des fleuves" vers l'aéroport du Bourget, que "Paris est en révolution et (que) son cœur est en feu".

Avons-nous bien compris? Ce n'est plus Lindbergh, c'est l'auteur lui-même qui, dans un intrépide effort individuel, se dégage de la pieuvre de la banalité et de l'anonymat du juste milieu, et qui escalade, avec son rêve, les sommets vers la beauté.

Est-ce à dire que ce premier livre d'un jeune auteur est, à l'instar de l'épique envolée de Lindbergh, sans défauts, sans erreurs, sans défaillances. Certes, non!

Il est moins ardu de soutenir l'unité d'un effort pendant trente-trois heures que durant toute la période d'incubation et d'éclosion d'une œuvre littéraire; et il est plus difficile de se tenir au large des écueils sur l'affolant trépidé des villes, à travers la bousculade cohue des promiscuités et des tâches quotidiennes, que "sous la coupole royale des nuées", alors même que, dans l'obscurité, "l'espace est devenu tangible, tissé comme un drap que déchire l'hélice courroucée de l'avion".

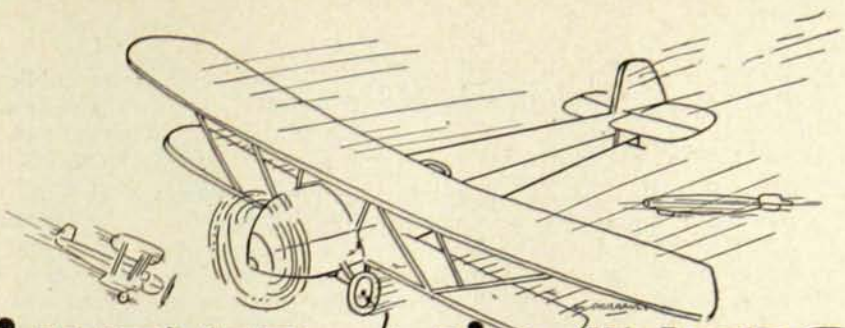
Sans doute, le réactionnaire qu'est aussi le styliste nous laisse maintes fois pressentir, dans des pages vraiment belles de force et de lumière, qu'il s'en va tout droit jeter son ancre dans le soleil, mais hélas! trop souvent des chutes vraiment capricieuses, excentriques et vertigineuses vont précipiter notre poète éperdu dans les ténébres du chaos.

Un jour viendra sans doute où la psychologie encore bien enthousiaste et ingénue de l'auteur soupçonnera les crispations involontaires et le résultat misérable que produisent ces abus constants de phrases, de mots, de majuscules, de ponctuations à effet; ces pages entières de lantiponnages énigmatiques; ce recours assidu à des syntaxes de corsaire; cette insouciance d'allure un peu fruste pour le sentiment des nuances, la souplesse de l'esprit, l'aisance du discours, l'élégance de l'amplification.

Nous avons cité avec plaisir plusieurs de ces images courtes et puissantes, certaines de ces alliances de mots

(Suite à la page 38)





L'AVENIR *de* L'AVIATION AU CANADA

M. PIERRE FRANCK

Ingénieur en chef de l'Aéronautique française.

NOUS pourrons le connaître en étudiant d'abord la situation présente qui dans un certaine mesure doit déterminer l'avenir. Puis nous verrons les besoins que l'aviation peut satisfaire ici, les difficultés qu'elle y peut rencontrer, et les facilités aussi.

La première pensée des Canadiens semble avoir été d'utiliser d'abord l'aviation pour résoudre les problèmes les plus urgents qui se posaient à eux, et devant lesquels ils étaient les plus désarmés. Il leur fallait avant tout connaître leur pays et par conséquent en dresser la carte. C'est ce qui explique la grande faveur dont jouit ici la photographie aérienne; elle permet d'effectuer chaque année, dans l'ensemble du pays, un travail qui eût demandé autrefois une quarantaine d'années avec les moyens ordinaires; elle a pris un développement plus grand que mille fois au monde. Puis on a songé à préserver les richesses naturelles du sol. Les forêts étaient dévastées par l'incendie, on a organisé la surveillance par avion et le transport rapide en avion d'équipes et de pompes destinées à combattre le feu. Des chenilles détruisent aussi d'importantes plantations: on essaie de les anéantir en répandant par avion une poudre insecticide.

L'utilisation des ressources naturelles est retardée par la difficulté des communications. L'avion commence à peine à servir comme moyen de transport dans les régions où des exploitations minières se sont installées loin du chemin de fer; il est même employé pour la prospection. Enfin le Canada est tellement vaste et les distances à parcourir sont telles que la poste aérienne est d'un emploi intéressant. Dès 1927, 1,100,000 livres de messageries et de poste ont été transportées.

Par contre, les lignes régulières de voyageurs sont encore l'exception; les lignes postales, si actives qu'elles aient pu être, ne représentent qu'une infime partie de celles qu'on peut concevoir; elles ne font pas de vols de nuit. Les transports d'hiver sont exceptionnels, alors que les routes étant fermées, l'avion doit pouvoir maintenir partout les communications. Enfin les avions privés sont rares, et ils devraient être nombreux dans un pays prospère, où l'on aime voyager et qui se prête merveilleusement à l'aviation.

Car les facilités de la Navigation sont ici exceptionnelles. Si le climat, avec son rude hiver, pose aux constructeurs d'avions quelques problèmes spéciaux, comme celui de l'atterrissage sur skis, sur roues ou sur flotteurs à volonté, il est par ailleurs des plus favorables au vol. Les brouillards sont locaux, de faible durée, la visibilité est le plus souvent remarquable. La campagne avec ses vastes plaines où les terrains d'atterrissage naturels abondent, ses régions forestières et montagneuses constellées de lacs, est la campagne rêvée pour les aviateurs. Leur sécurité y est très grande.

Mais encore faut-il pour cela prendre quelques précautions. Car s'il est facile de trouver où se poser en cas de panne, il est beaucoup plus difficile de savoir que devenir une fois posé dans une région inhabitée, loin de tout secours. L'aviateur qui a échappé aux dangers de

Il est toujours un peu prétentieux de vouloir prédire l'avenir: nous savons qu'il n'est à personne et qu'il appartient à Dieu. Mais il est sage de chercher à le prévoir dans la mesure du possible et en particulier de voir comment l'aviation sera vraisemblablement amenée à se développer au Canada.

l'air, risque d'être victime des dangers de la forêt. Il sera d'ailleurs facile de remédier à cela, en organisant un système de communications qui lui permette, avec un petit poste de T. S. F., de demander du secours. Ce secours peut lui être d'ailleurs apporté par avion.

Ainsi donc, avec une bonne organisation de l'infrastructure du réseau aérien, le Canada présente des facilités exceptionnelles pour la circulation aérienne. Les Canadiens en tireront-ils parti? Ils y paraissent en tous cas très décidés. Il suffit pour s'en convaincre de voir le nombre de jeunes gens qui apprennent à piloter, le nombre de ceux qui désirent apprendre; il suffit de voir l'empressement avec lequel des gens de tout âge et de toute condition viennent entendre ceux qui leur parlent d'aviation, l'attention avec laquelle ils les écoutent, pour être convaincu que ce pays est à la veille d'un développement prodigieux et rapide de l'aviation, développement aussi important que celui qui s'est vu aux Etats-Unis depuis deux ans, et qui aura une répercussion considérable sur l'avenir économique du pays.

Evidemment il faudra le favoriser en donnant aux jeunes gens les facilités pour s'instruire. Les écoles de pilotage actuellement existantes semblent généralement se borner à apprendre à leurs élèves le maniement de l'avion, sans leur donner sur la technique des avions et des moteurs, sur la navigation, des notions qui leur seront indispensables quand, livrés à eux-mêmes, ils parcourront des régions inconnues, dépourvues de repères naturels et de toute ressource. Il faut aussi des cadres capables de préparer les premières organisations, de fonder les industries nécessaires au développement de l'aviation.

Il est à espérer que l'initiative privée, appuyée et complétée par l'action gouvernementale, réussira bientôt à orienter toutes ces forces nouvelles dans le sens des intérêts canadiens. Car il est des lois économiques que l'on ne peut éluder. L'aviation prendra ici très rapidement une importance considérable. Se développera-t-elle pour les Canadiens et par eux ou en dehors d'eux et contre eux? Tel est le problème qui se pose dès aujourd'hui, et qu'ils ne peuvent négliger. Je ne doute pas qu'avec le sens pratique dont ils savent faire preuve en de telles circonstances, ils ne parviennent à le résoudre de la plus heureuse façon.

SALON DE L'AVIATION

C'est du 4 au 11 mai prochain, au Stade, rues Ontario et Delorimier, qu'aura lieu le deuxième Salon d'Aviation annuel. L'exposition sera internationale, en ce sens qu'on y verra tous les derniers modèles d'avions modernes canadiens, américains, anglais et français.

Son Honneur le maire Camillien Houde présidera l'ouverture officielle du Salon, le 4 mai. Avec son approbation la semaine du 4 au 11 sera proclamée la "Semaine d'Aviation". Cet événement remarquable amènera sûrement à Montréal un grand nombre de visiteurs. Des aviateurs et aviatrices de renom assisteront à l'exposition.



Le papier-tenture canadien

LES fabriques canadiennes ont toujours produit des papiers-tenture de réelle valeur, de grande beauté de dessin et de fini remarquable. Les produits offerts en vente pour la prochaine saison surpassent tout ce qui a déjà été fait en fait de style, de beauté et d'originalité.

En sus de la valeur et de la beauté intrinsèques des papiers-tenture, chaque fabrique offre un grand choix de papier-tenture "semi-rogné" pour le commerce canadien. Ce style de papier-tenture permet de rogner le papier-tenture sans perdre un temps précieux en faisant ce travail. Il suffit de briser la bande cachet qui renferme le rouleau et de frapper ce dernier sur la table pour que la lisière tombe d'elle-même et laisse le rouleau entier rogné exactement et parfaitement sur toute sa longueur. Il est facile de voir que ce moyen de rogner le papier-tenture est d'un avantage considérable pour le colleur de métier aussi bien que pour ceux qui font leur propre travail de décoration.

Nous savons tous combien il est ennuyeux de trouver, en déplaçant un cadre de la muraille, une surface plus foncée et plus brillante et de constater combien le papier-tenture que nous avons choisi avec tant de soin a perdu sa fraîcheur.

Mais, maintenant, nos fabriques canadiennes offrent des papiers-tenture qui se vendent à des prix très abordables et qui conserveront pour une période de temps extraordinaire la beauté de leur coloris et la fraîcheur de leur apparence.

Augmentons l'attrait de nos demeures

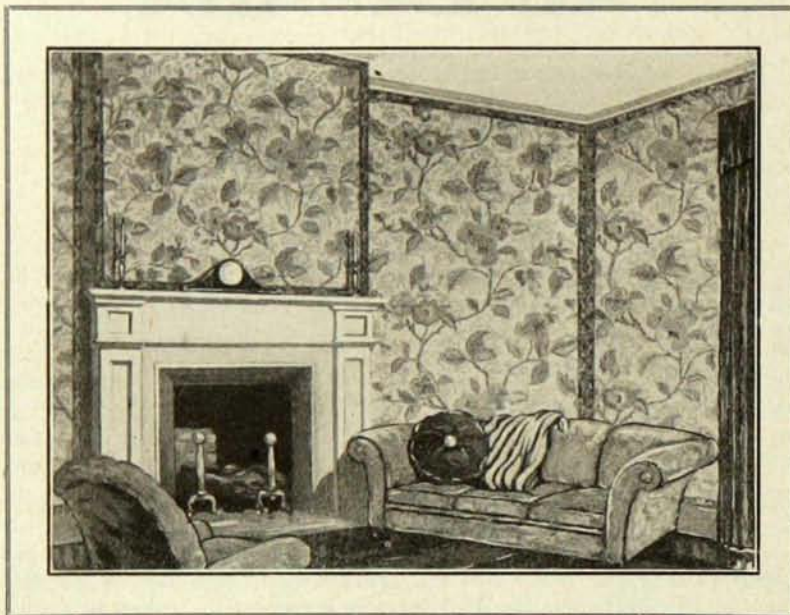
— Il n'est pas de maison qui, si l'on en croit les dires des propriétaires, ne saurait être améliorée soit dans son architecture, soit dans la disposition de ses pièces.

Le papier-tenture peut aider grandement à remédier aux défauts d'apparence et même de construction si l'on en fait un emploi intelligent.

Une chambre, par exemple, qui semble "écrasée" par un plafond trop bas et dans

Quelques considérations

laquelle il paraît impossible de respirer, deviendra apparemment de plusieurs pouces plus haute de murailles si ces dernières sont couvertes de papier-tenture au dessin rayé verticalement; tout comme une chambre décorée de papier-tenture dont le dessin se répand horizontalement paraîtra moins haute de plafond et plus grande de surface.



Une chambre sombre et, conséquemment, triste et morne deviendra plus gaie si le papier-tenture de ses murailles est gai et voyant. Le jaune est la couleur du soleil et les dessins contenant cette couleur changent une chambre que l'on évitait comme l'on évite un cachot, en un coin charmant et propre à faire naître le sourire sur les plus sombres figures.

La venue du printemps — Bien que la vente du papier-tenture ne soit plus restreinte aux mois du printemps, cette saison est bien la plus importante pour les détaillants de ce produit. En effet c'est la saison où les nouveaux dessins sont mis sur le marché et le commerce de l'année dépendra beaucoup de l'impression que les clients en perspective recevront dès le premier étalage.

Il est donc essentiel que les nouveaux modèles soient convenablement et artistiquement étalés, que les cahiers-échantillons soient propres et attrayants, que les vitrines offrent, par leur coquet étalage, un attrait qui porte les passants à songer à leurs murailles défraîchies. Il est bon que le public soit mis en mesure de juger des nouvelles nuances, des nouveaux modèles, des genres de décoration les plus récents.

Le peuple du Canada traverse une ère prospère. Les statistiques nous montrent que la somme que le peuple doit dépenser pour sa nourriture, son vêtement et son logement n'atteint pas la somme de ses revenus et qu'il reste une bonne marge, marge plus considérable qu'elle ne l'a jamais été dans l'histoire du pays, excepté, peut-être, durant la période anormale des années de guerre.

Nous traversons une période de paix, de prospérité, de progrès général. Voici venir pour le détaillant une vague de succès telle qu'il ne s'en est pas produite depuis de longues années. Mais le détaillant ne doit

pas oublier que l'ancienne façon de faire les affaires est surannée et qu'il doit se donner en entier aux nouveaux moyens qui lui assureront les succès que méritent ses efforts.

Des couleurs — Dans une chambre qui reçoit plus que sa part de la lumière du soleil, avec peut-être, en plus, la lumière réfractaire provenant d'un mur blanc ou d'un cours d'eau voisin, nous trouverons que le papier-tenture aux nuances vertes adoucira ce trop grand éclat de lumière et rendra la chambre agréable à un point qui étonnera les plus sceptiques.

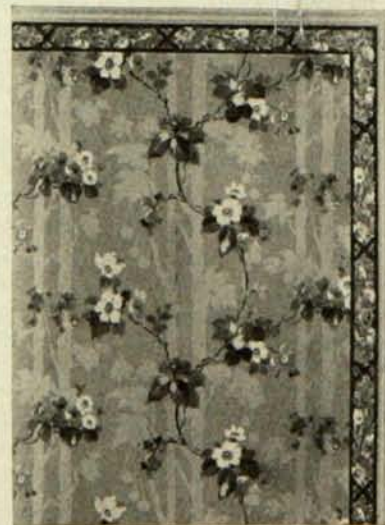
Le mur de nos chambres est le décor de la scène sur laquelle se déroule la vie familiale. Comme il devient donc important de recouvrir ce mur de décorations agréables, stimulantes bien que reposantes, gaies mais dignes. Le papier-tenture donne ces résultats.

L'ère moderne n'aime plus les murailles blanches ou unies et la popularité du papier-tenture devient chaque jour plus grande. Des artistes habiles sont constamment à l'œuvre, et nous trouvons de nos jours du papier-tenture propre à orner les murailles de n'importe quelle demeure, grande ou petite, riche ou pauvre.

Le papier-tenture et l'art moderne

— Le papier-tenture touche de près l'"art moderne". Ne va-t-on pas jusqu'à dire qu'on lui doit, dans une grande mesure, les idées qui ont fait naître les dessins et les lignes de l'ameublement moderne? Le papier-tenture peut se prêter, mieux que tout autre moyen de décoration, à la vulgarisation des idées de décoration moderne. Grâce à ces idées nouvelles, le papier-tenture va prendre une importance extraordinaire. Ce qui aura pour résultat d'amener sur le marché des papiers-tentures de qualité infiniment plus désirable. Les fabriques canadiennes ont toujours fait des efforts pour mettre sur le marché des papiers de premier ordre. La vogue et le prestige que l'art moderne doit assurer au papier-tenture, ne sauront que développer davantage la bonne tenue de nos produits.

(Vignette du Canada's Wallpaper Magazine)



la décoration

RECEMMENT, à Montréal, un de nos grands magasins à rayons faisait l'étalage de quelques chambres décorées d'après la manière contemporaine. Le public qui s'attendait à un assemblage de lignes compliquées et bizarres, fut agréablement surpris et se rendit compte que la décoration moderne bien comprise peut être une chose très artistique, très sympathique même, et qui répond admirablement bien à notre arrangement de vie; un groupement qui donnait vie à une aspiration commune qu'on n'avait pas su exprimer encore.

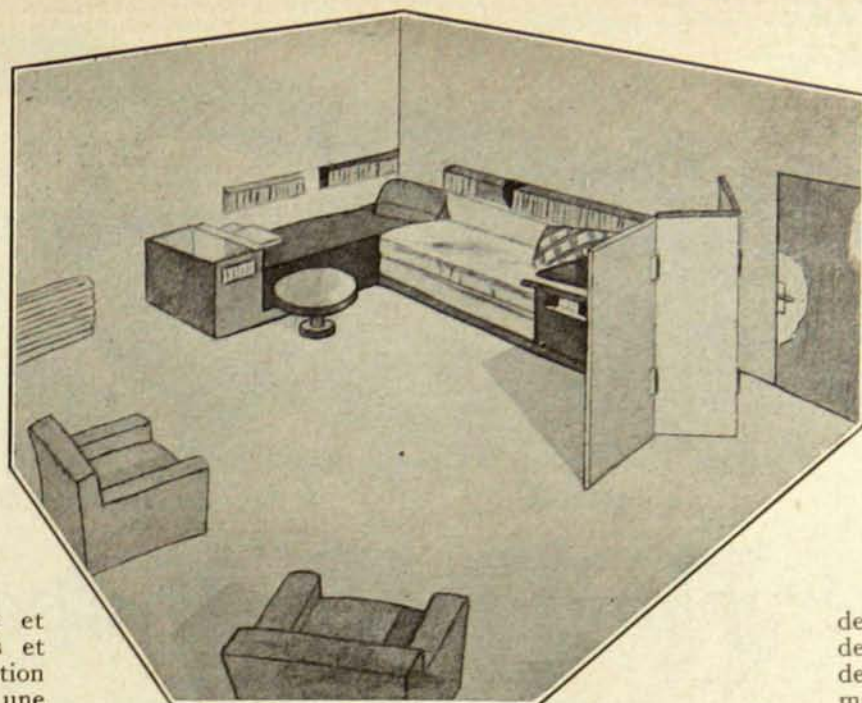
Et voilà que la décoration moderne, qui suggérait presque toujours le bizarre, le compliqué, et... le fatigant, était réellement une chose simple et agréable, faite pour nous, s'adaptant à nos besoins particuliers et par contre infiniment logique, qui se lit et se comprend très bien.

Car le vrai décorateur moderne, fuyant les effets, consacre tous ses efforts à la recherche de la simplicité, en altérant le moins possible la nature de la matière brute en elle-même, et et n'en abusant pas. Tel meuble n'accroche pas l'œil, il n'a rien d'agressif; il est tout uni, tout vrai.

Le décorateur en art contemporain, par ses recherches constantes de la ligne, des proportions, arrive infailliblement à créer de l'harmonie, le premier facteur dans la décoration bien comprise. — Il balance les nuances, les valeurs, les couleurs; il doit coordonner l'application des arts: l'un est au service de l'autre. En somme tout est à son service, et son jeu devient une chose facile et à ressources infinies. Il a le choix des matériaux, des couleurs, de la forme. Il n'est attaché à aucune loi, il peut se permettre toutes les fantaisies, si elles concourent à l'harmonie de l'ensemble; car, voilà, et il ne faut pas l'oublier, le décorateur est spécialement et nécessairement un assembleur. Il doit tout projeter lui-même. Là où tel bois doit compléter le jeu des couleurs, et où tel objet sera plus ou moins amplifié par un éclairage défini, où le tapis doit représenter telle proportion de valeur, et les carpettes tel assemblage de tons, il est évident que tout doit être travaillé d'emblée, que le décorateur doit être autorisé à faire exécuter son tapis, et à dessiner ses tissus.

Tout cela, évidemment pour obtenir une forme parfaite qui devient l'œuvre parfaite qui devient l'œuvre exclusive de l'artiste, et crée une atmosphère particulière à une pièce, selon sa destination et le caractère de la personne qui devra l'habiter. Mais on peut fort bien, de toutes pièces, faire un assemblage heureux: on trouvera tel meuble, tel tissu qui s'adapteront parfaitement à la pièce qui doit les recevoir. Mais c'est alors qu'il faut user de beaucoup de dextérité, et s'inspirer toujours de ce que l'on a déjà acquis, de ce qui est **entré**, je dirais.

Et pour cela, les ébénistes européens — voire même américains — présentent dans leurs studios et magasins des œuvres pour toutes décorations. Les Leleu, Dominique, Bagge, Joubert, Petit, Guinnemard, Renaudot, les



intérieure moderne

d'adapter leur décoration au tempérament et à l'esthétique qui nous sont propres.

Sans doute, le goût des meubles anciens n'est pas près de disparaître: ceux qui en possèdent sont généralement soucieux de les conserver, et avec eux, la foule des souvenirs qui leur donnent l'allure de vieux amis de la famille, radoteurs, mais indispensables; d'autres en acquièrent, estimant que la recherche exclusive de l'unité de style en matière

d'ameublement est parfois génératrice de monotonie, et pensant, avec Raoul Dufy, que "la qualité d'art et de matière peut rassembler les objets et les œuvres d'époques les plus distantes et faire apparaître leur style en dehors de la chronologie et de la géographie."

Evitant de propos délibéré de ranimer ici l'éternelle querelle des Anciens et des Modernes, je me contenterai de suggérer les conditions auxquelles doit satisfaire un ensemble mobilier pour faire honneur à la fois à celui qui l'a conçu et à celui qui l'utilise: premièrement être harmonieux dans ses lignes générales et dans les détails de sa réalisation; secondement être proportionné à l'emplacement qu'il occupe; troisièmement être en parfait accord avec sa destination.

Les progrès récents de la chimie appliquée au tissage et la collaboration toujours plus étroite de l'artiste et du fabricant ont permis d'étendre considérablement la gamme des étoffes modernes d'ameublement. Toutes les armures, tous les modes de tissage, toutes les fibres textiles, tous les procédés de teinture concourent actuellement à la production de tissus où le souci du pratique n'exclut pas la recherche du beau.

La multiplicité des sources d'inspiration est caractéristique de notre époque fiévreuse, avide de tous les genres d'activité, trop instable pour se limiter à la poursuite sereine d'un but unique, et qui cherche en des choses extrêmement diverses les éléments de beauté qui y sont enclos: les civilisations primitives et leur décor géométrique, l'extrême-Orient et ses symboles hermétiques, l'antiquité grecque ou égyptienne, byzantine ou persane sont interrogés au même titre que la flore ou la faune qui nous entourent ou que les déconcertantes inventions de l'esprit mathématique. Les tonalités les plus neutres s'opposent aux jeux de lumière les plus éclatants, et il n'est pas jusqu'au respect des genres qui ne soit méconnu des décorateurs modernes, témoin ces châles utilisés comme abat-jour ou ces cretonnes d'ameublement employées pour la confection de robes estivales.

Il serait donc présomptueux de chercher, dans une production si diverse et si touffue, à délimiter des groupes déterminés et à établir une classification quelconque. Pour tout dire en un mot, le décor des étoffes d'ameublement d'aujourd'hui nous offre moins les caractéristiques d'un style fixe que certaines communautés de tendances.

Louis DUREUIL

frères Saddier, Ruhlmann, pour ne nommer que les mieux connus, sont là pour satisfaire nos exigences. Paul Rodier fournit tout un dégradé de couleurs et de lignes dans ses dessins. René Lalique nous retient longtemps devant ses belles pâtes de verre; nos doigts veulent absolument caresser le fini merveilleux de ses créations. Un projecteur, dirigé sur un vase de Cappellin, donne des reflets des plus effectifs, surtout si ces reflets sont à leur tour réfléchis par une glace.

Les glaces, l'éclairage, voilà deux éléments très importants parmi toutes les alternatives de la décoration moderne. On joue avec les lumières et les ombres, on les distribue à sa guise, c'est merveilleux. L'on ne dépend plus uniquement de l'architecture intérieure pour obtenir ces effets.

Et tous ces arts, si logiques et si vrais quand on les met au service de notre bon sens devenu esthétique, deviennent intéressants infiniment quand on les comprend et qu'on les traite bien.

Et à ceux qui demandent (ils sont rares, heureusement!) si cet art nouveau doit rester, nous pourrions répondre, ma foi, que si nos descendants se créent un entourage qui leur convient aussi bien que le nôtre répond à la vie franche et libre d'aujourd'hui, ils seront des gens heureux. C'est la grâce que je leur souhaite de tout mon cœur.

Jeannette MEUNIER

ETOFFES MODERNES D'AMEUBLEMENT

IL semble bien que plus notre existence devient fiévreuse, impersonnelle, mécanique, plus nous éprouvons le besoin d'apporter, dans la décoration de notre home, un maximum d'originalité, de confort et de coquetterie. Parce que la vie quotidienne est une lutte âpre et rude, on veut chez soi une ambiance harmonieuse, reposante, où rien ne choque nos sensibilités affinées et où tout concourt à nous faire oublier la banalité extérieure.

Si l'on ajoute à ceci la tendance à la standardisation qui se manifeste de plus en plus dans l'architecture moderne et qui aboutit à nous donner des appartements rationnellement, mais uniformément distribués, on trouve logique qu'en raison inverse de cette uniformisation se développe le souci d'aménager nos intérieurs avec une certaine recherche et



Courtoisie de la
Canadian Vickers Limited.

L'aéroplane dans notre pays

"Lorsque, il y a une dizaine d'années, l'aéroplane a commencé d'être employé comme moyen de transport, sa valeur dans la lutte contre les difficultés inhérentes aux voyages dans le genre de territoire que l'on rencontre dans le nord du Canada a tout de suite été reconnue." C'est là l'une des déclarations importantes faites par M. W.-W. Cory, sous-ministre de l'Intérieur, dans un travail présenté à la Conférence internationale d'Aéronautique civile tenue à Washington, D.C., en décembre dernier.

Dans son entrée en matière, M. Cory a dit que le ministère de l'Intérieur, créé peu après la Confédération, a eu pour fonction, dès les débuts, d'administrer les terres fédérales du Canada. A l'origine, ces dernières comprenaient tout le territoire canadien situé au nord et à l'ouest de l'Ontario et du Québec, sauf la Colombie-Britannique. Durant les soixante années qui se sont écoulées depuis la Confédération, de vastes étendues ont été mises en culture ou sont passées hors du domaine fédéral de quelque autre façon, mais il existe encore, depuis les régions colonisées jusqu'aux îles canadiennes de l'Arctique, des terres fédérales représentant plus que la moitié de la superficie totale du Dominion, c'est-à-dire une étendue qui pourrait renfermer quarante pays de la superficie de l'Angleterre.

M. Cory a passé rapidement en revue les obstacles physiques qui rendent difficile l'administration de ces régions septentrionales où il n'existe ni chemins de fer, ni routes, et où, sauf une ou deux exceptions — comme par exemple le système fluvial du Mackenzie — on ne trouve aucune ligne de navigation; il a également démontré l'insuffisance du canot et du traîneau à chiens comme modes de locomotion. C'est pour ces raisons, comme on l'a vu plus haut, que le ministère de l'Intérieur a adopté avec tant d'enthousiasme l'emploi de l'avion. M. Cory a fait observer à ses auditeurs que le ministère ne s'occupait pas lui-même de l'opération des aéroplanes, mais qu'il entretenait une coopération étroite avec le Service de l'Aéronautique canadienne, ce dernier fournissant les appareils ainsi que les aviateurs, et le ministère de l'Intérieur fournissant de son côté les fonctionnaires destinés à accompagner les avions et à diriger les travaux entrepris. Le ministère a fait servir l'aéroplane à deux fins principales: 1. Protection de la forêt; 2. Lever et cartographie du pays.

Les diverses méthodes d'utilisation de l'avion par le Service Forestier pour les travaux de protection et d'estimation forestières, ainsi que par le Service Topographique pour ses levés et ses travaux de cartographie ont été examinées de façon

détaillée. Le Service Forestier fédéral, au cours de ses travaux dans l'Alberta, n'a utilisé que des avions terrestres et ces derniers, par suite du manque d'endroits d'atterrissages, ne pouvaient être utilisés que pour la découverte des incendies, alors que les dix-sept appareils qui ont opéré l'été dernier dans le nord du Manitoba et de la Saskatchewan, étaient, vu l'abondance de petits lacs, tous des hydravions. Ils ont été employés non seulement pour la découverte d'incendies mais aussi pour le transport d'équipes chargées d'éteindre les feux dès leur découverte. Grâce à l'aéroplane, il a été possible d'effectuer en une saison une estimation détaillée de la quantité de bois à pulpe comprise dans une étendue de 15,000 milles carrés dans le Manitoba.

En ce qui concerne les travaux du Service Topographique l'aéroplane remplit un rôle de plus en plus utile. Les problèmes que le Canada doit résoudre lui sont tout à fait propres et ses citoyens peuvent s'enorgueillir du succès avec lequel il a su adapter à ses besoins la nouvelle science de la cartographie par la photographie aérienne. Depuis que cette méthode a été adoptée par le ministère en 1921, une superficie de plus d'un quart de million de milles carrés a été photographiée au moyen d'avions. Le territoire ainsi cartographié comprend

de grandes étendues situées dans les parties septentrionales de l'Ontario, du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, et de plus petites étendues dans le Canada oriental, ainsi que dans le sud de l'Alberta et de la Colombie-Britannique.

Un grand avantage des levés exécutés par la méthode aérienne, c'est que les photographies qui ont servi à la cartographie générale d'une région peuvent être utilisées pour d'autres fins telles que cartographie des types de peuplements forestiers, étude des ressources hydrauliques, tracé d'emprises pour des lignes de transmission d'énergie ou des voies ferrées, etc. Un des exploits les plus remarquables qui aient été accomplis en matière de cartographie aérienne a été de lever de la région du lac Seul, dans l'ouest de l'Ontario; cette tâche a été effectuée au cours d'un été, alors que par les méthodes ordinaires elle aurait nécessité un travail de deux ou trois ans. Comme toutes les choses nouvelles, l'aéroplane est sans doute destiné à s'améliorer et tout ce qui pourrait en faire un instrument plus efficace pour l'exécution des travaux administratifs intéresserait vivement le ministère de l'Intérieur.

("Les Ressources Naturelles", février.)

hardies et inattendues, et quelques-uns de ces résumés étranges et frappants qui constellent sans cesse et sans relâche la trame du style et laissent dans l'esprit une traînée lumineuse et parfois composite. Nous aurions pu multiplier à l'infini ces reproductions: chaque page du volume en regorge. Et dans notre paradis intellectuel de formules, de ritualismes et de routines séculaires, où il suffit souvent d'avoir commis une seule métaphore dans son adolescence pour être regardé à jamais comme un terrible original, l'on éprouvera que ce livre se pare de surabondances d'ornements. Et cependant, dans le domaine de "nos" progrès matériels, ces bonnes gens sont bien aise que la juiverie internationale nimbe le pied de nos petites bourgeoises de brillants et de reflets, et le front de nos jeunes communiantes d'écaillés de serpent...

Nous concédons très volontiers au poète les licences que réclament son tempérament et sa fantaisie, surtout lorsque, au lieu d'indiquer une faiblesse, elles manifestent une force. Même parfois les bizarreries de mots, qui heurtent un instant notre esprit, nous font entrevoir des groupes, des rapprochements des contrastes de couleurs, de formes et d'idées que nul autre procédé littéraire n'exprime. Nous nous réservons seulement de remarquer que les métaphores et les comparaisons doivent toutefois 'illustrer' la pensée de l'auteur, et non pas l'ensevelir dans l'obscurité ou l'affectation, et que les images, même les plus vives, doivent de

"Le secret de Lindbergh"

(Suite de la page 34)

quelque manière s'adapter au sujet et ne pas confondre, par exemple, le froid et positif mécanicien Lindbergh tantôt avec le charlatan Gregori Raspoutine, et tantôt avec les prophètes.

Et par ailleurs, nous craignons si fort que l'horreur du lieu commun n'égare parfois l'atticisme de Claude-Henri Grignon sur les véritables attraits de la simplicité et le bon goût de certaines disciplines de la langue, que nous n'hésitions pas à le dire, au risque d'être aussi banal que M. de la Palisse: Le style n'a pas pour fins réelles de créer d'apparentes difficultés qui nous rendent nostalgiques de l'amphibologie, ni de naïfs mécanismes anti-grammaticaux qui soulignent des hypocrisies d'expressions. Et surtout, c'est gaspiller son temps et son talent, et chercher midi à quatorze heures, que de mettre de la persévérance à la démonture des phrases pour enrichir la pauvreté du sens. Il ne s'agit pas ici d'exceptions parfois heureuses et bienvenues, mais d'une méthode attentivement suivie et minutieusement régularisée. Eh bien, que notre ami Grignon nous permette de lui crier casse-cou! De nos jours encore, comme au temps d'Horace, et à toutes les époques de l'histoire des littératures,

c'est l'usage qui décide en maître et règle les lois du langage; et l'art n'a pas d'autre fonction que de se plier à cette loi le mieux, le plus joliment, et le plus habilement qu'il le peut. Afin de plaire. Des alinéas qui s'obstinent à n'aligner qu'un adjectif et le point final, des périodes qui ne veulent offrir à notre admiration que le mot "car", ça ne se voit plus, depuis les âges préhistoriques, que dans l'idiome des somnambules, des morphinomanes et des névropathes; et c'est entreprendre une rude tâche que de vouloir en remonter là-dessus à la sagesse des siècles.

Claude-Henri Grignon y compte peut-être? Mais nous allons le désappointer: Nous nous refusons à croire, sur la foi des singularités les plus déplaisantes de son livre, qu'il soit chez nous le paladin militant de cette étrange confrérie de rastaquouères de lettres qui, faisant la paire avec le pire groupe des cubistes dans la peinture, veulent bien compter en France pour l'une des disgrâces de l'art contemporain. Et nous avons pour cela quelques raisons. La première, c'est que notre auteur n'a ni le tout jeune âge, ni l'infinité candeur qui rendraient excusable et presque touchante chez lui la maladie morbide qu'ont ces gens-là

d'offenser les convenances et de faire un charivari de la grammaire et de la syntaxe, afin d'étonner, d'abaubir, d'épater. La seconde, c'est que Claude-Henri Grignon a les solides et vigoureuses qualités de littérateur qui dispensent de recourir aux brinborrons des modes éphémères, et qui permettent de s'intéresser à ce qui dure, c'est-à-dire de tenter, saisir et fixer les formes d'art naturelles, et essentielles qui survivent par delà la décade qui les a vues naître.

Aussi, dans les défauts de l'affabulation trop confusément élaborée et manquant quelque peu de suite et d'équilibre, et dans l'usage courant de ces trucs de style beaucoup plus primitifs qu'artistiques, nous préférons voir simplement une onéreuse rançon payée à la nonchalance habituelle du bachelier. Cela suffit quand même à déconcerter l'admiration et à déparer les splendides éléments de ce livre, capricieux comme un avion dont le pilote, pour mieux prouver sa virtuosité, brise les freins.

Il n'en reste pas moins que ce premier livre est, dans de nombreux passages, la création d'un puissant et parfait écrivain, et annonce que son auteur pourra se classer, dans des œuvres que nous souhaitons plus mûries que "Le Secret de Lindbergh", parmi les tout premiers des meilleurs prosateurs. C'est par des débuts de cette trempe que Corneille, Racine, Shakespeare ont promis leurs chefs-d'œuvre.

Albert PELLETIER

FAMEUX EN UN JOUR!

1^e SIX-61 SEDAN

\$1795

Complètement équipé — Livré à Montréal

CE nouveau Peerless Six-61 a surpris le monde automobiliste.

Une telle beauté — une telle spaciosité — une telle puissance n'avaient jamais été offertes à un aussi bas prix.

En un seul jour, récemment, il a été reçu 8,236 commandes. Des trains entiers sont envoyés en toute hâte aux dépositaires individuels.

Voyez le nouveau Six-61. Conduisez-le pour quelques milles. Vous vous rendrez compte alors que c'est la plus grande valeur en automobile jamais connue en Amérique.

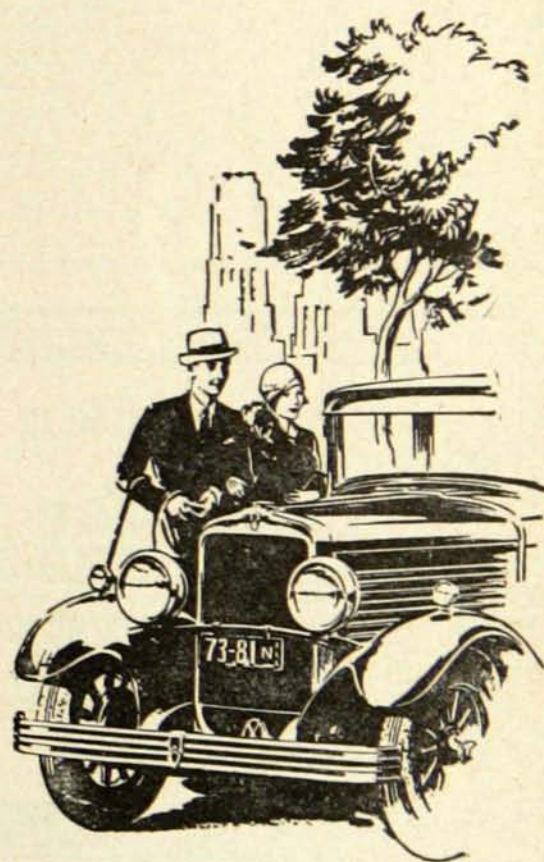
Six-61, \$1795. Six-81, \$2495.

Six-91, \$2995. Six-91 à 7 places, \$3495

Huit-125 à 5 places, sedan De Luxe, 6 Roues de Broche et Porte-Bagage, \$3795

Huit-125 à 7 places, sedan De Luxe, 6 Roues de Broche et Porte-Bagage, \$3995

Livrés complètement équipés à Montréal.



MODERN MOTOR SALES LIMITED

1400 rue DORCHESTER OUEST, près BISHOP

Uptown 6920-6921

SUCCURSALES—4076 rue Sainte-Catherine Est, angle Boulevard Pie IX, Montréal — 45-47 Champlain, Saint-Jean, P. Q.

VENDEURS ASSOCIÉS:

ROBERT MOTOR SALES
3448, rue St-Denis, Montréal

SHERBROOKE OLDSMOBILE LTD.
Sherbrooke, P. Q.

QUEBEC DONACONA AUTO SALES LTD.
381, rue St-Paul, Québec, P. Q.

MICHAUD AUTOMOBILE
Trois-Pistoles, P. Q.

PEERLESS

Ils sortirent ensemble du jardin et se dirigèrent vers la maison, en passant non par les rues de la ville, mais par les faubourgs.

XXVIII

Sanine marchait tantôt à côté de Gemma, tantôt un peu en arrière, la regardant toujours sans cesser de sourire. Gemma semblait à la fois se hâter et se retenir. A vrai dire, tous les deux, lui tout pâle, elle toute rose d'émotion, marchaient comme dans un brouillard. Cet échange de leurs âmes, qu'ils avaient fait un instant auparavant, produisait sur eux une impression si nouvelle et si forte, qu'elle en était presque pénible; tout avait si brusquement changé de face dans leurs deux existences, qu'ils ne pouvaient retrouver l'équilibre: ils ne sentaient qu'une chose, c'est qu'ils étaient enveloppés par un tourbillon semblable à cet autre tourbillon nocturne qui les avait presque jetés dans les bras l'un de l'autre. Sanine, tout en la suivant, sentait qu'il regardait Gemma avec d'autres yeux; en un moment, il remarqua dans la démarche et les mouvements de Gemma plusieurs particularités jusqu'alors inaperçues. Combien toutes ces petites choses lui paraissaient adorables et charmantes! Et elle, de son côté, sentait que Sanine la regardait ainsi.

Ils aimaient tous les deux pour la première fois: toutes les merveilles du premier amour s'accomplissaient en eux. Un premier amour ressemble à une révolution. L'ordre régulier et monotone de la vie est rompu et détruit en un moment; la jeunesse monte sur la barricade, fait flotter dans les airs son étendard resplendissant, et, quoi que lui réserve l'avenir, la mort ou une vie nouvelle, elle jette à tout et à tous son appel passionné.

— Tiens, on dirait que c'est Pantaleone, dit Sanine en montrant du doigt une figure encapuchonnée qui se glissa rapidement dans une ruelle, comme pour éviter d'être remarquée.

Dans l'excès de son bonheur, Sanine éprouvait le besoin de parler à Gemma,

EAUX PRINTANIERES

(Suite de la page 29)

non pas de son amour, car c'était chose conclue, consacrée, mais de choses indifférentes.

— Oui, c'est Pantaleone, répondit Gemma, d'un ton gai et heureux. Il est probablement sorti pour me guetter; hier, toute la journée, il a suivi tous mes pas... Il se doute de quelque chose.

— Il se doute de quelque chose! répéta Sanine avec ravissement.

Du reste, il aurait répété avec le même ravissement toute autre parole de Gemma. Puis il la pria de lui raconter en détail tout ce qui s'était passé la veille.

Elle commença aussitôt, à la hâte, un récit un peu embrouillé, entremêlé de sourires et de petits soupirs, pendant que ses yeux limpides échangeaient avec Sanine des regards furtifs et radieux. Elle lui raconta comment sa mère, après un entretien de trois heures, avait voulu obtenir d'elle quelque chose de positif; comment elle s'était enfin séparée de Frau Lénore avec la promesse de lui faire connaître sa décision avant la fin du jour; combien elle avait eu de peine à obtenir ce délai; comment Kluber, d'une façon tout à fait inattendue, était arrivé plus plein de morgue et plus emporté que jamais; comment il avait exprimé son mécontentement contre cet étranger inconnu dont la conduite était impardonnable, digne d'un enfant et même profondément blessante (ainsi s'exprimait-il pour lui, Kluber).

— Il faisait allusion à ton duel, remarqua Gemma, et il exigeait qu'on te fermât sur-le-champ la porte de la maison, "car, disait-il (et ici Gemma contrefit quelque peu la voix et les manières du négociant), et cela jette une ombre sur mon honneur, comme si je n'étais pas capable aussi bien qu'un autre de défendre ma fiancée, si je le trouvais nécessaire ou seulement utile! Tout Francfort saura demain qu'un étranger s'est battu avec

un officier pour ma fiancée. Comment cela peut-il s'interpréter? Cela souille mon honneur!" Maman était de son avis, imagine-toi! Mais moi, je lui déclarai brusquement qu'il avait tort d'avoir des inquiétudes pour son honneur et sa personne, et de s'offenser de ce qu'on dirait sur sa fiancée, attendu que je n'étais plus sa fiancée et ne serais jamais sa femme! A dire vrai, je voulais d'abord causer avec vous... avec toi, avant de le refuser définitivement; mais il est venu... et je n'ai pas pu me retenir. Maman a poussé des cris d'effroi; moi, je suis allée dans l'autre pièce prendre son anneau (tu n'as pas remarqué que depuis deux jours je l'avais ôté?) et je le lui ai rendu. Il s'est terriblement offensé; mais comme il est aussi terriblement pénétré d'amour-propre et de présomption, il est parti sans longs discours. Naturellement, j'ai eu à supporter beaucoup de reproches de maman; je souffrais bien de la voir si affligée, et je me disais que j'avais été trop vite; mais j'avais ta lettre, et du reste je savais déjà auparavant...

— Que je t'aime?

— Oui, que tu m'aimais déjà!

Ainsi parlait Gemma, confuse et souriante, baissant la voix, ou même se taisant tout à fait quand quelqu'un passait près d'eux. Sanine écoutait avec extase et admirait le son de sa voix, comme la veille il avait admiré son écriture.

— Maman est bien affligée, reprit Gemma (et les paroles se pressaient sur ses lèvres); elle ne veut pas comprendre que M. Kluber m'était odieux; que je l'avais accepté non pas parce que je l'aimais, mais à cause de ses supplications à elle... Elle vous... elle te soupçonne ou plutôt, pour ne pas mentir, elle est persuadée que je t'aimais; et cela la contrarie d'autant plus qu'avant-hier encore aucune idée de ce genre ne lui était entrée dans la tête, et que c'était justement toi qu'elle avait chargé de me faire des remontrances... C'était une singulière commission, n'est-ce pas? Maintenant, elle te... elle vous traite d'homme rusé et malicieux; elle dit que vous avez trompé sa confiance, et me prédit que vous tromperez la mienne...

— Mais, Gemma, s'écria-t-il, est-ce que tu ne lui as pas dit...

— Je ne lui ai rien dit. Avais-je le droit de parler avant de vous avoir vu? Sanine frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Gemma, j'espère au moins que maintenant tu vas lui dire tout et me conduire vers elle... Je veux lui prouver que je ne suis pas un trompeur!

Pendant qu'il disait ces mots, sa poitrine se gonflait, débordante de sentiments nobles et généreux.

Gemma le regarda de tous ses yeux.

— Vous voulez vraiment venir avec moi chez ma mère, chez ma mère, qui prétend que... que tout ce qui serait bien... est impossible entre nous et ne pourrait jamais se réaliser?

Il y avait un mot que Gemma ne pouvait se décider à dire, bien qu'il lui brûlât les lèvres. Sanine n'en fut que plus pressé à le prononcer.

— Je veux me marier avec toi, Gemma; je veux être ton mari. Je ne connais pas au monde un plus grand bonheur que celui-là.

Il ne voyait plus de bornes à son amour, aux nobles élans de son âme, à l'énergie de ses résolutions.

En entendant ces paroles, Gemma, qui avait un instant ralenti sa marche, l'accéléra encore davantage... On eût dit qu'elle essayait de fuir ce bonheur, trop grand et trop inattendu.

Mais tout à coup les jambes lui manquèrent: M. Kluber, orné d'un chapeau et d'un paletot tout battant neufs, roide comme un pieu et frisé comme un caniche, venait d'apparaître au détour d'une ruelle, à cinq ou six pas de là. Il reconnut Gemma, il reconnut Sanine. Renâclant pour ainsi dire intérieurement et redressant sa taille flexible, il s'avança à leur rencontre en se dandinant d'un air crâne.

Sanine hésita une seconde, mais il jeta un regard sur le visage de M. Kluber, qui affectait un air d'étonnement dédaigneux et même de pitié; il regarda cette figure rougeaud et vulgaire: un flot de

colère lui monta au cœur, et il fit un pas en avant.

Gemma lui saisit vivement la main. Calme et résolue, elle se mit à son bras en regardant fixement au visage son ancien fiancé. Les yeux de celui-ci clignotèrent indécis, ses traits se contractèrent. Il se rangea de côté en marmottant entre ses dents: "C'est ainsi que finit toujours la chanson!" et s'éloigna du même pas pré tentieux et sautillant.

— Qu'a-t-il dit, le sot? demanda Sanine.

Il voulait courir après Kluber, mais Gemma le retint et continua sa marche sans retirer la main qu'elle avait passée sous son bras.

La confiserie Roselli se montra devant eux. Gemma s'arrêta une dernière fois.

— Dmitri, monsieur Dmitri, dit-elle, nous ne sommes pas encore entrés, nous n'avons pas encore vu maman... Si vous voulez encore réfléchir, si... Vous êtes encore libre, Dmitri.

Pour toute réponse, Sanine pressa fortement le bras de Gemma contre sa poitrine, et l'entraîna en avant.

— Maman, dit-elle en entrant avec Sanine dans la pièce où se tenait Frau Lénore, je t'amène le vrai fiancé!

XXIX

Si Gemma eût annoncé qu'elle avait amené le choléra ou la mort en personne, Frau Lénore, il faut le croire, n'eût pas accueilli cette nouvelle avec un plus grand désespoir. Elle s'assit immédiatement dans un coin, le visage tourné du côté du mur, et fondit en larmes, criant presque, exactement comme une paysanne russe sur le cercueil de son fils ou de son mari. Au premier moment, Gemma fut si troublée qu'elle n'osa approcher de sa mère, et resta immobile au milieu de la pièce, comme une statue. Sanine, tout bouleversé, était sur le point de pleurer aussi. Cette douleur inconsolable dura une heure, une heure entière! Pantaleone jugea plus prudent de fermer la porte extérieure de la confiserie, de peur que quelqu'un n'entrât; heureusement l'heure était encore très matinale. Le vieillard était méfiant, et dans tous les cas, peu satisfait de la précipitation avec laquelle Sanine et Gemma avaient agi; du reste, il ne prit point sur lui de les blâmer, et se sentait disposé à leur prêter aide et protection en cas de besoin: il détestait si cordialement Kluber! Emile se regardait comme l'intermédiaire entre sa sœur et son ami. Peu s'en fallait qu'il ne s'enorgueillit en voyant que tout avait si bien réussi! Incapable de comprendre pourquoi sa maman se désolait, il était fort tenté de décider, dans son fort intérieur, que toutes les femmes, mêmes les meilleures, manquent, au fond, de bon sens. Sanine fut de tous le plus éprouvé. Dès qu'il s'approchait d'elle, Frau Lénore poussait des cris de paon et agitait les bras pour l'écarter. Il essaya vainement à plusieurs reprises de dire à haute voix, tout en se tenant à une distance respectueuse:

— Je vous demande la main de votre fille!

Frau Lénore ne pouvait se consoler spécialement "d'avoir été assez aveugle pour ne rien voir".

— Si mon Giovanni Battista vivait encore, disait-elle à travers ses larmes, rien de tout cela ne serait arrivé!

— Mon Dieu! se disait Sanine, qu'est-ce que tout cela? C'est absurde, à la fin!

Il n'osait regarder Gemma, qui, de son côté, ne pouvait se décider à lever les yeux sur lui. Elle se contentait de caresser patiemment sa mère, qui avait commencé par la repousser aussi...

Enfin peu à peu l'orage s'apaisa. Frau Lénore cessa de pleurer, permit à Gemma de la retirer du coin où elle s'était réfugiée, de l'installer dans un fauteuil près de la fenêtre et de lui faire boire de l'eau avec de la fleur d'oranger; elle permit à Sanine, non de s'approcher, — oh! non, — mais au moins de rester dans l'appartement (précédemment elle ne cessait d'exiger qu'il s'en allât), et ne l'interrompit plus quand il parlait. Sanine profita immédiatement de ces symptômes d'apaisement, et déploya une éloquence surprenante: il n'eût pas su exprimer ses intentions et ses sentiments à Gemma elle-même avec une chaleur plus convaincante. Ses sentiments étaient les plus sincères, ses intentions les plus pures, comme celles d'Almaviva dans le *Barbier de Séville*. Il ne déguisa pas plus à Frau Lénore qu'à lui-



Gin Canadien
Melchers
Croix d'or
LA BOISSON LA PLUS SAINE

« Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

Un remède souverain pour les maladies des femmes Gratis. — Un traitement de 10 jours.

Orange Lily est un remède certain pour les maladies féminines. On l'applique sur la partie douloureuse et les tissus malades l'absorbent. L'obstruction disparaît et le soulagement est non seulement physique, mais aussi mental; les vaisseaux sanguins et les nerfs se fortifient et la circulation devient normale. Ce traitement est basé entièrement sur les procédés scientifiques modernes et agit directement sur la cause du trouble; il est souverain dans tous les troubles féminins, y compris règles douloureuses ou retardataires, leucorrhée, descentes, etc. Prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un traitement d'un mois. Gratis:



Un traitement d'essai de 10 jours, valant 75c sera envoyé à toute femme souffrante m'envoyant son adresse. Envoyez 3 timbres et adressez Mme LYDIA W. LADD, Dept. 64, Windsor, Ontario. En vente dans toutes les meilleures pharmacies.

même le côté désavantageux de ces intentions; mais ces désavantages, ajouta-t-il, n'existaient qu'en apparence... Il était étranger, on le connaissait depuis peu de temps, on ne savait rien de positif au sujet de sa personne ni de ses ressources; tout cela était vrai; mais il était prêt à fournir toutes les preuves nécessaires pour établir qu'il était de bonne famille et possesseur de quelque fortune; il se procurerait à cet effet les attestations les plus probantes de la part de ses compatriotes. Il espérait que Gemma serait heureuse avec lui, et il s'efforçait d'adoucir pour elle le chagrin d'être séparée de sa famille.

L'idée de la séparation, le mot "séparation" seul, faillit gêner toute l'affaire. Frau Lénore manifesta une extrême agitation. Sanine se hâta d'ajouter que cette séparation ne serait que temporaire, et qu'enfin peut-être, elle n'aurait pas lieu du tout.

L'éloquence de Sanine ne fut pas perdue. Frau Lénore commença à le regarder d'un air de tristesse et d'amertume, mais non plus avec la répulsion et la colère précédentes; puis elle lui permit de s'approcher et de s'asseoir auprès d'elle (Gemma était assise de l'autre côté); puis elle se mit à lui faire des reproches, non seulement par ses regards, mais en paroles, ce qui prouvait que son cœur se laissait quelque peu fléchir. Elle commença par se plaindre, mais ses plaintes se calmèrent et s'adoucirent graduellement; elles firent place à des questions adressées tantôt à sa fille, tantôt à Sanine. Puis elle lui permit de prendre sa main, qu'elle ne retira pas sur-le-champ; puis elle recommença à pleurer, mais ces larmes étaient bien différentes des premières; puis elle sourit tristement et regretta l'absence de Giovanni Battista, mais dans un tout autre sentiment qu'auparavant... Un instant encore, et les deux coupables, Sanine et Gemma, étaient à genoux devant elle, et elle leur posait tour à tour les mains sur la tête; un autre instant, et ils l'embrassaient à l'envi; et Emile, le visage rayonnant d'enthousiasme, accourait dans la chambre et se jetait au milieu de ce groupe étroitement serré.

Pantaleone lança un coup d'œil sur cette scène, sourit et se renfrogna d'un seul mouvement, et, traversant le magasin, alla ouvrir la porte extérieure.

XXX

Le passage du désespoir à la tristesse et de la tristesse à une douce résignation n'avait pas été très long chez Frau Lénore; mais cette douce résignation elle-même ne tarda pas à se transformer en une joie secrète, qu'elle chercha néanmoins à dissimuler et à contenir pour sauver les apparences. Dès le premier jour, Sanine avait été sympathique à Frau Lénore: une fois accoutumée à l'idée de l'avoir pour gendre, elle n'y trouva rien de particulièrement désagréable, bien qu'elle considérât comme un devoir de conserver à son visage une expression offensée... ou plutôt soucieuse. Avec cela, tout ce qui s'était passé pendant ces derniers jours avait été si extraordinaire!... Que de choses coup sur coup! En sa qualité de femme pratique et de mère, Frau Lénore crut de son devoir de soumettre Sanine à divers interrogatoires, et Sanine, qui le matin, en allant à son rendez-vous avec Gemma, n'avait pas la moindre idée de l'épouser (à dire vrai, il ne pensait à rien alors et se laissait entraîner par sa passion); Sanine entra résolument dans son rôle de fiancé: il répondit à toutes les questions de bonne grâce et d'une manière ponctuelle et détaillée. Ayant appris à n'en pas douter qu'il était de bonne noblesse héréditaire, et même quelque peu étonnée qu'il ne fût pas prince, Frau Lénore prit un air sérieux et "le prévint d'avance" qu'elle serait avec lui d'une franchise brutale, parce que le devoir sacré d'une mère l'y contraignait! A quoi Sanine répondit qu'il ne lui demandait que cela, et qu'il la suppliait instamment de ne pas l'épargner.

Alors Frau Lénore lui fit observer que M. Kluber (en prononçant ce nom, elle soupira légèrement, pinça les lèvres et hésita un peu), M. Kluber, l'ancien fiancé de Gemma, était déjà possesseur de huit mille florins de rente; que cette somme s'accroîtrait rapidement d'année en année... Et lui, M. Sanine, quels étaient ses revenus?

— Huit mille florins... répéta lentement Sanine; en monnaie russe, cela fait à peu près quinze mille roubles en assi-

gnats... Mes revenus sont beaucoup moindres. Je possède un petit domaine dans le gouvernement de Toula... Sous une bonne administration, il peut donner, il doit donner cinq, ou six mille roubles... Et si j'entre au service de l'Etat, je puis facilement obtenir des appointements de deux mille roubles.

— Au service de la Russie? s'écria Frau Lénore. Il faudrait me séparer de Gemma!

— Je pourrais entrer dans la diplomatie, reprit Sanine; j'ai quelques bonnes relations... Alors, on a des emplois à l'étranger. Mais voici encore ce qu'on pourrait faire, et c'est ce qu'il y aurait de mieux: il faut vendre ma terre et employer le capital que produira cette vente à quelque entreprise de bon rapport, par exemple à l'agrandissement de votre confiserie.

Sanine sentait bien qu'il disait une absurdité, mais il était possédé d'une audace incompréhensible! Il regardait Gemma, qui, depuis le commencement de cet entretien pratique, se levait à tout propos, faisait quelques pas dans l'appartement, puis se rasseyait. Il la regardait et ne connaissait plus d'obstacles; il était prêt à tout arranger à la minute, de la façon la plus accommodante pour qu'elle n'éprouvât pas d'inquiétude.

— M. Kluber avait aussi l'intention de me donner une petite somme pour réparer la confiserie, dit Frau Lénore après une légère hésitation.

— Ma mère, pour l'amour de Dieu! ma mère! s'écria Gemma en italien.

— Il faut parler de ces choses-là d'avance, ma fille, lui répondit Frau Lénore dans la même langue.

Elle reprit son entretien avec Sanine, et lui demanda quelles sont, en Russie, les lois relatives au mariage. Quand Frau Lénore apprit que sa fille acquerrait la noblesse elle-même par son mariage avec un noble russe, elle exprima quelque satisfaction.

— Mais il faut d'abord, dit-elle, que vous alliez en Russie?

— Pourquoi?

— Pourquoi?... pour obtenir la permission de votre empereur.

Sanine lui expliqua que c'était complètement inutile... mais qu'il serait peut-être obligé d'aller en effet, pour un

temps très court, en Russie avant le mariage (pendant qu'il disait ces mots, son cœur se serrait douloureusement, et Gemma, qui le regardait, comprit son angoisse; elle rougit et devint pensive), et qu'il profiterait de ce séjour dans sa patrie pour vendre sa terre. En tout cas, il rapporterait l'argent nécessaire.

La conversation pratique se prolongea ainsi presque jusqu'au dîner. Vers la fin, Frau Lénore, complètement radoucie, appelait Sanine Dmitri et le menaçait amicalement du doigt, en lui promettant de se venger du tour qu'il lui avait joué. Elle se fit donner beaucoup de détails sur sa parenté, parce que, disait-elle, "c'est aussi très important". Elle voulut encore qu'il lui décrivît la cérémonie du mariage telle qu'elle s'accomplit d'après les rites de l'Eglise russe, et s'extasia d'avance à l'idée de voir Gemma en robe blanche, avec une couronne d'or sur la tête.

— Elle est belle comme une reine, ma fille, dit-elle avec un sentiment de fierté maternelle, et il n'y a même pas au monde de reine aussi belle.

— Il n'y a pas d'autre Gemma au monde! ajouta Sanine.

— Oui; aussi c'est pour cela qu'elle est Gemma (on sait qu'en italien *gemma* signifie: pierre précieuse).

Gemma se jeta au cou de sa mère. A partir de cet instant seulement elle eut l'air de respirer à l'aise, et le fardeau qui oppressait son âme sembla tomber.

Sanine, lui, se sentit tout à coup extrêmement heureux; une joie enfantine remplit son cœur... Elles se réalisaient pourtant, elles se réalisaient les rêveries auxquelles il s'était livré naguère dans ce même appartement! Son allégresse était telle, qu'il s'en alla sur-le-champ dans le magasin; il aurait voulu, à tout prix, vendre n'importe quoi derrière le comptoir, comme quelques jours auparavant...

— J'en ai bien le droit, maintenant! Je suis de la maison, à présent!

Il s'installa véritablement derrière le comptoir, et véritablement il vendit quelque chose, c'est-à-dire que deux jeunes filles vinrent lui acheter un livre de bons, pour laquelle il en donna au moins deux, tout en ne leur prenant que la moitié du prix.

Au dîner, il occupa près de Gemma la place officielle de fiancé. Frau Lénore

continua ses considérations pratiques. Emile riait à tout propos, et insistait près de Sanine pour qu'il l'emménât en Russie. Il fut convenu que Sanine partirait au bout de quinze jours. Seul, Pantaleone fit une mine renfrognée, si bien que Frau Lénore elle-même lui en fit le reproche.

— Lui qui a été témoin!

Pantaleone la regarda de travers.

Gemma gardait presque toujours le silence, mais jamais son visage n'avait été plus resplendissant et plus beau. Après le dîner, elle appela Sanine dans le jardin pour une minute, et, s'arrêtant près du banc où l'avant-veille elle avait épluché les cerises, elle lui dit:

— Dmitri, ne te fâche pas contre moi; mais je veux te dire encore une fois que tu ne dois te considérer comme lié en rien.

Il ne la laissa pas achever.

Gemma détournait son visage.

— Et quant à ce que maman a dit, tu sais, relativement à la religion, tiens!... (Elle saisit une petite croix de grenats attachée à son cou par un mince cordon; elle tira fortement sur le cordon, qui se rompit, et donna la croix à Sanine). Puis-que je t'appartiens, ta foi sera ma foi.

Les yeux de Sanine étaient encore humides quand il revint avec Gemma.

Pendant la soirée, tout rentra dans l'ornière accoutumée, et même on joua au *tresette*.

XXXI

Le lendemain, Sanine s'éveilla de grand matin. Il se trouvait au pinacle de la joie humaine, mais ce n'est pas ce qui l'empêchait de dormir. Ce qui troublait son repos, c'était la question fatale, la question vitale! Comment vendre sa terre le plus vite et le plus cher possible? Les plans les plus divers se croisaient dans sa tête, mais rien ne se décidait encore nettement. Il sortit de chez lui pour prendre l'air et se rafraîchir; il ne voulait se présenter devant Gemma qu'avec un projet tout prêt.

..

Quel est ce personnage raisonnablement lourd sur ses grosses jambes, correctement vêtu, d'ailleurs, qui marche devant Sanine avec un mouvement de roulis? Où a-t-il vu cette nuque couverte de blond filasse, cette tête posée à plat sur les épaules, ce dos gras et mou, ces mains pendantes et bouffies? Est-il possible que ce soit Polozoff, son ancien camarade de pension, qu'il a perdu de vue depuis cinq ans? Sanine dépassa bientôt le personnage qui marchait devant lui, et se retourna... Ce large visage jaune, ces petits yeux de pourreau ornés de cils et de sourcils blanchâtres, ce nez court et plat, ces grosses lèvres pour ainsi dire collées l'une à l'autre, ce menton glabre, imberbe, et toute l'expression de ce visage à la fois aigre, paresseuse et méfiante, c'est bien lui, c'est Hippolyte Polozoff.

Une idée subite traversa l'esprit de Sanine:

N'est-ce pas mon étoile qui l'amène? dit-il.

— Polozoff! Hippolyte Sidorovitch! c'est toi?

Le personnage s'arrêta, leva ses tout petits yeux, hésita un instant, et, décollant enfin ses lèvres, dit d'une voix de fausset:

— Dmitri Sanine?

— Lui-même! s'écria Sanine en serrant une des mains de Polozoff revêtues d'étroits gants gris clair (elles pendaient inertes, comme auparavant, le long de ses cuisses enflées). Y a-t-il longtemps que tu es ici? D'où viens-tu? où t'es-tu arrêté?

— Je suis arrivé hier de Wiesbaden, répondit Polozoff sans se presser, afin de faire des emplettes pour ma femme, et je retourne à Wiesbaden aujourd'hui même.

— Ah! oui! c'est vrai tu es marié, et avec une bien jolie femme, dit-on.

Polozoff fit rouler ses yeux.

— Oui, on le dit.

Sanine se mit à rire.

— Je vois que tu es toujours le même, aussi flegmatique que tu l'étais à la pen-

sion.

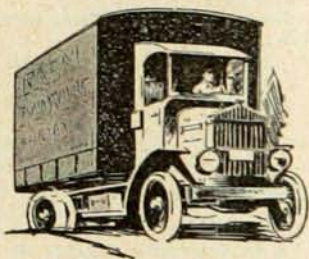
— Pourquoi changerais-je?

— Et on dit, ajouta Sanine en appuyant particulièrement sur le mot "on dit", que ta femme est très riche.

— On dit cela aussi.

— Mais toi, Hippolyte Sidorovitch, est-ce que tu n'en sais rien?

EAUX PRINTANIERES



Aux abonnés qui changent d'adresse

Les abonnés de LA REVUE MODERNE qui déménagent au mois de mai, feront bien de nous en aviser au plus tôt, afin que la Revue leur parvienne sans interruption.

Vous n'avez qu'à remplir la formule ci-dessous.

Découpez ici

AVIS DE DEMENAGEMENT

LA REVUE MODERNE,
320, rue Notre-Dame Est, Montréal.

Messieurs,

Veuillez prendre avis du changement d'adresse suivant, et me continuer le service de la Revue à l'adresse indiquée:

Nom

Nouvelle adresse

Ancienne adresse

NOTE: Il est très important de nous faire mention de l'ancienne adresse aussi bien que la nouvelle.

— Moi, mon bon ami Dmitri... Pavlovitch?... oui, Pavlovitch, je ne me mêle pas des affaires de ma femme. — Tu ne t'en mêles pas? d'aucune affaire?

Polozoff roula encore les yeux. — D'aucune, mon ami... Elle va de son côté... et moi, je vais du mien. — Et maintenant où vas-tu? demanda Sanine.

— Maintenant, je ne vais nulle part. Je reste au milieu de la rue, et je cause avec toi; et quand nous aurons fini, j'irai dans mon appartement, à l'hôtel, et je déjeunerai.

— Veux-tu de moi pour compagnon? — Pour quelle affaire? pour le déjeuner?

— Oui. — Très bien, manger à deux est beaucoup plus agréable. Tu n'es pas bavard, n'est-ce pas?

— Je ne crois pas. — Très bien alors.

Polozoff poussa en avant. Sanine se mit en marche à côté de lui. Il pensait (les lèvres de Polozoff s'étaient recollées; il reniflait et se dandinait en silence), Sanine pensait:

— Comment diable a fait ce butor pour attraper une femme riche et belle? Il n'est ni riche, ni instruit, ni spirituel. A la pension on le considérait comme un garçon bête et mou, dormeur et gourmand, et il portait le surnom de "baveux". C'est bien extraordinaire! Mais puisque sa femme est si riche (on dit qu'elle est la fille d'un fermier d'eaux-de-vie), pourquoi n'achèterait-elle pas ma terre? Il a beau dire qu'il ne se mêle en rien des affaires de sa femme, ce n'est pas croyable!... Alors, je demanderai un prix raisonnable, un bon prix! Pourquoi ne pas essayer? C'est peut-être encore mon étoile... C'est dit, j'essayerai.

Polozoff conduisit Sanine dans un des meilleurs hôtels de Francfort, où, cela va sans dire, il avait pris le meilleur appartement. Les tables et les chaises étaient encombrées de cartons, de boîtes, de paquets...

— Tout cela, mon ami, ce sont des emplettes pour Marie Nicolaïevna (c'est ainsi que se nommait la femme d'Hippolyte Sidorovitch).

Polozoff se laissa aller dans un fauteuil, gémit: "Quelle chaleur!" et dénoua sa cravate; puis il sonna le premier garçon et lui commanda minutieusement un déjeuner des plus plantureux.

— Que la voiture soit prête à une heure! entendez-vous? à une heure précise!

EAUX PRINTANIERES

Le premier garçon salua obséquieusement et disparut, comme un esclave de conte de fées.

Polozoff déboutonna son gilet. Rien qu'à la manière dont il levait les sourcils et fronçait le nez, on pouvait juger que parler serait pour lui chose très pénible, et qu'il attendait, non sans quelque anxiété pour voir si Sanine le forcerait à remuer la langue, ou s'il prendrait sur lui la peine de soutenir la conversation.

Sanine comprit dans quelle disposition se trouvait son ami, et se garda de l'accabler de questions; il se contenta des renseignements les plus nécessaires. Il apprit que Polozoff avait été deux ans au service militaire dans un régiment de lanciers (il devait être joli avec le petit veston court d'uniforme!); il s'était marié trois ans auparavant; depuis deux ans il voyageait à l'étranger avec sa femme, qui était en train de faire une cure à Wiesbaden, pour Dieu sait quoi, et il se proposait ensuite d'aller à Paris. De son côté, Sanine lui parla très peu de sa vie passée et de ses plans d'avenir; il alla droit au plus important, c'est-à-dire qu'il lui fit part de son intention de vendre sa terre.

Polozoff l'écoutait en silence, et regardait de temps en temps la porte par laquelle devait arriver le déjeuner... Le déjeuner arriva enfin. Le premier garçon, accompagné de deux autres domestiques, apporta plusieurs plats couverts de loches d'argent.

— C'est ta terre du gouvernement de Toula? dit Polozoff en se mettant à table et en passant le coin de sa serviette dans le col de sa chemise.

— Oui. — Canton d'Ephremoff... je sais. — Tu connais mon Alesiévka? demanda Sanine en s'asseyant aussi.

— Certainement, je la connais. (Polozoff se fourra dans la bouche un morceau d'omelette aux truffes.) Marie Nicolaïevna, ma femme, a un bien dans le voisinage... Garçon! débouchez cette bouteille!... La terre n'y est pas mauvaise, mais les paysans l'ont abattu ton bois. Pourquoi veux-tu la vendre?

— J'ai besoin d'argent. Je ne la vendrai pas cher. Si tu l'achetais, toi? cela se trouverait bien.

Polozoff avala un verre de vin, s'es-suya avec sa serviette et se remit à mâcher lentement et avec bruit.

— Mmm... oui... dit-il enfin. Je n'achète pas de terres, je n'ai pas d'argent. Passe-moi le beurre... Ma femme l'achètera peut-être. Parle-lui-en. Si tu n'en demandes pas cher... Du reste elle ne s'arrête pas à cela... Mais quels ânes que ces Allemands! ils ne savent pas seulement faire cuire un poisson! Quoi de plus simple, pourtant? Et ils ont l'aplomb de parler de l'unification de leur Vaterland!... Garçon, enlevez cette saleté!

— Est-ce que vraiment ta femme s'occupe elle-même de l'administration de ses biens? demanda Sanine.

— Oui, elle-même... Voilà de bonnes côtelettes, au moins. Je te les recommande... Je t'ai dit, Dmitri Pavlovitch que je ne me mêle en rien des affaires de ma femme, et je le répète encore.

Polozoff continua à manger en faisant claquer ses lèvres.

— Hum!... Mais comment pourrais-je lui parler, Hippolyte Sidorovitch?

— Mais... c'est tout simple, Dmitri Pavlovitch. Va à Wiesbaden. Ce n'est pas loin d'ici... Garçon, avez-vous de la moutarde anglaise? Non? Quelles brutes!... Seulement, ne perds pas de temps: nous partons après-demain... Permetts que je te verse un verre de ce vin. Ce n'est pas de la piquette, il a du bouquet.

Le visage de Polozoff rougit et s'anima; il ne s'animait que lorsqu'il était en train de manger... ou de boire.

— En vérité, je ne sais comment m'y prendre, murmura Sanine.

— Mais qu'est-ce qui te presse tant? — C'est que je suis pressé, justement, mon cher.

— Il te faut une somme considérable? — Oui, je... comment te dire? j'ai l'intention de me marier.

Polozoff reposa sur la table le verre qu'il allait porter à ses lèvres.

— Te marier? dit-il d'une voix rauque d'étonnement (et il croisa ses mains bouffies sur son estomac). Si prématurément?

— Oui, bientôt.

— Ta fiancée est en Russie, je suppose?

— Non, pas en Russie.

— Où donc, alors?

— Ici, à Francfort.

— Qui est-elle?

— C'est une Allemande, c'est-à-dire non, c'est une Italienne. Elle est fixée ici.

— Avec une dot?

— Sans dot.

— Alors, il faut que ce soit un amour très violent?

— Que tu es drôle!... Oui, très violent.

— Et tu as besoin d'argent pour cela?

— Mais oui... oui... oui!

Polozoff avala son vin, se rinça la bouche, se lava les mains, les essuya consciencieusement à sa serviette, prit un cigare et l'alluma. Sanine le regardait faire en silence.

— Je ne vois qu'un moyen, dit enfin Polozoff en renversant la tête en arrière, et laissant échapper entre ses lèvres un mince filet de fumée; va voir ma femme... Si elle le veut, de sa blanche main, elle réparera tout le mal.

— Mais comment faire pour la voir? Tu dis que vous partez après-demain?

Polozoff ferma les yeux.

— Ecoute, dit-il en roulant son cigare entre ses lèvres et en soufflant; va-t'en chez toi, habille-toi le plus vite possible, et reviens ici. Je pars à une heure; j'ai une voiture bien large, je t'emmène.

C'est ce qu'il y a de mieux. Et maintenant, je vais faire un somme. Quand je mange, mon cher, il faut nécessairement que je dorme après. Mon tempérament l'exige, et je ne m'y oppose pas. Ne me dérange pas, s'il te plaît.

Sanine réfléchit... et leva soudain la tête. Il s'était décidé.

— Bien, j'y consens, et je te remercie. A midi et demi je serai ici, et nous irons ensemble à Wiesbaden. J'espère que ta femme ne m'en voudra pas...

Mais Polozoff ronflait déjà. Il balbutia: "Ne me dérange pas!" agita les jambes et s'endormit comme un nouveau-né.

Sanine jeta encore un regard sur sa pesante personne, sur sa tête, son cou, son menton en l'air, rond comme une pomme. Il sortit de l'hôtel et se dirigea à grands

pas vers la confiserie Roselli. Il fallait prévenir Gemma.

XXXII

Il la trouva dans le magasin avec sa mère. Frau Lénore, penchée en avant, mesurait la distance entre les fenêtres avec un mètre pliant. En apercevant Sanine, elle se redressa et le salua gaiement, avec une nuance d'embarras cependant.

— Depuis ce que vous m'avez dit hier, dit-elle, je ne fais que retourner dans ma tête les moyens d'embellir notre magasin. Je crois qu'il faudrait mettre ici deux petites armoires avec des rayons en verre de glace. Vous savez, c'est à la mode, à présent. Et puis encore...

— Très bien, très bien, interrompit Sanine. Il faudra réfléchir à tout cela... Mais venez ici, j'ai quelque chose à vous dire.

Il prit le bras aux deux dames et les emmena dans la pièce voisine. Frau Lénore, inquiète, laissa tomber la mesure qu'elle tenait à la main. Gemma n'était pas loin de s'alarmer non plus, mais elle se tranquillisa en regardant Sanine avec plus d'attention. Son visage, préoccupé, il est vrai, exprimait la résolution et une sorte de hardiesse joyeuse. Il pria les deux femmes de s'asseoir et resta debout devant elles. Avec de grands gestes, les cheveux ébouriffés, il leur raconta tout: sa rencontre avec Polozoff, son voyage projeté à Wiesbaden, la possibilité de vendre sa terre.

— Imaginez-vous mon bonheur! s'écria-t-il enfin. L'affaire a pris une tournure telle que peut-être je n'aurai pas même besoin d'aller en Russie, et nous pourrions célébrer la noce beaucoup plus tôt que je ne le supposais.

— Quand faut-il que vous partiez? demanda Gemma.

— Aujourd'hui, dans une heure. Mon ami a une voiture, il m'emmène avec lui.

— Vous nous écrirez?

— Sur-le-champ. Dès que j'aurai causé avec cette dame, je prendrai la plume.

— Cette dame est riche, dites-vous? demanda Frau Lénore, toujours pratique.

— Extrêmement... Son père était millionnaire, et il lui a tout laissé.

— Tout? à elle toute seule? Allons, vous avez de la chance. Seulement, faites attention, ne vendez pas votre terre trop bon marché; soyez raisonnable et ferme. Ne vous laissez pas entraîner! Je comprends votre désir d'être le mari de Gemma aussitôt que possible, mais la prudence avant tout! Ne l'oubliez pas: plus cher vous vendrez votre terre, plus il vous restera à vous deux et... et à vos enfants.

Gemma détournait la tête avec embarras, et Sanine recommença ses gestes.

— Vous pouvez vous reposer sur ma prudence, Frau Lénore! Du reste, je ne marchanderais pas. Je lui dirai le juste prix: si elle le donne, très bien; sinon, que le bon Dieu la bénisse!

— Vous la connaissez, cette dame? demanda Gemma.

— Je ne l'ai vue de ma vie.

— Et quand reviendrez-vous?

— Si notre affaire ne s'arrange pas, je reviendrai après-demain; mais si tout va bien, peut-être me faudra-t-il rester un ou deux jours de plus. Dans tous les cas, je ne perdrai pas une minute. Je laisse mon âme ici, vous le savez bien!...

Mais je m'attarde à causer avec vous, et il faut encore que je passe chez moi avant de partir. Donnez-moi la main pour me porter bonheur, Frau Lénore: c'est notre habitude en Russie.

— La droite ou la gauche?

— La gauche, la main du cœur. Je reviens après-demain... avec mon bouchier ou sur mon bouchier! Quelque chose me dit que je reviendrai vainqueur.

Adieu, mes bonnes, mes chères amies...

Il embrassa Frau Lénore, et il pria Gemma de passer avec lui dans sa chambre pour une minute, car il avait à lui communiquer quelque chose de très important.

Il voulait tout bonnement lui faire ses adieux seul à seul. Frau Lénore le comprit et n'eut pas la curiosité de demander quelle était cette affaire si importante...

Sanine n'était jamais entré dans la chambre de Gemma. Tout l'enchantement de l'amour, toute son ardeur, son enthousiasme, son doux effroi, tout cela jaillit et fit irruption dans son âme dès

(Suite à la page 51)

LA PREUVE D'UNE TEINTURE

EST DANS SES RESULTATS



Les teintures Diamond contiennent de trois à cinq fois plus d'aniline que toute autre teinture sur le marché. C'est ce qui donne tant de brillant aux couleurs; une telle permanence; qui empêche cette apparence de teinte, de se tacher ou de se rayer. Essayez-les la prochaine fois que vous aurez quelque chose à teindre. Vous verrez comme leur emploi est facile. Observez ensuite les résultats. Remarquez l'absence de cet aspect teint, l'absence de stries et de taches.

Voyez comme les couleurs sont douces, brillantes, fermes, avec un air de neuf. Si vous n'admirez pas que les teintures Diamond sont les meilleures, on vous remettra votre argent.

Les teintures Diamond en paquets blancs sont excellentes pour tous tissus. Elles teignent ou tintent la soie, la laine, le coton, la toile, le rayon et n'importe quel mélange. Celles qui se vendent en paquets bleus conviennent exclusivement aux soies et lainages. Vous en obtiendrez les mêmes résultats que les teinturiers professionnels. Rappelez-vous donc quand vous achèterez des teintures Diamond, que le paquet bleu teint la soie et la laine seulement, tandis que le paquet blanc teint tous les tissus, soie et laine compris. Vous trouverez les deux chez votre fournisseur.

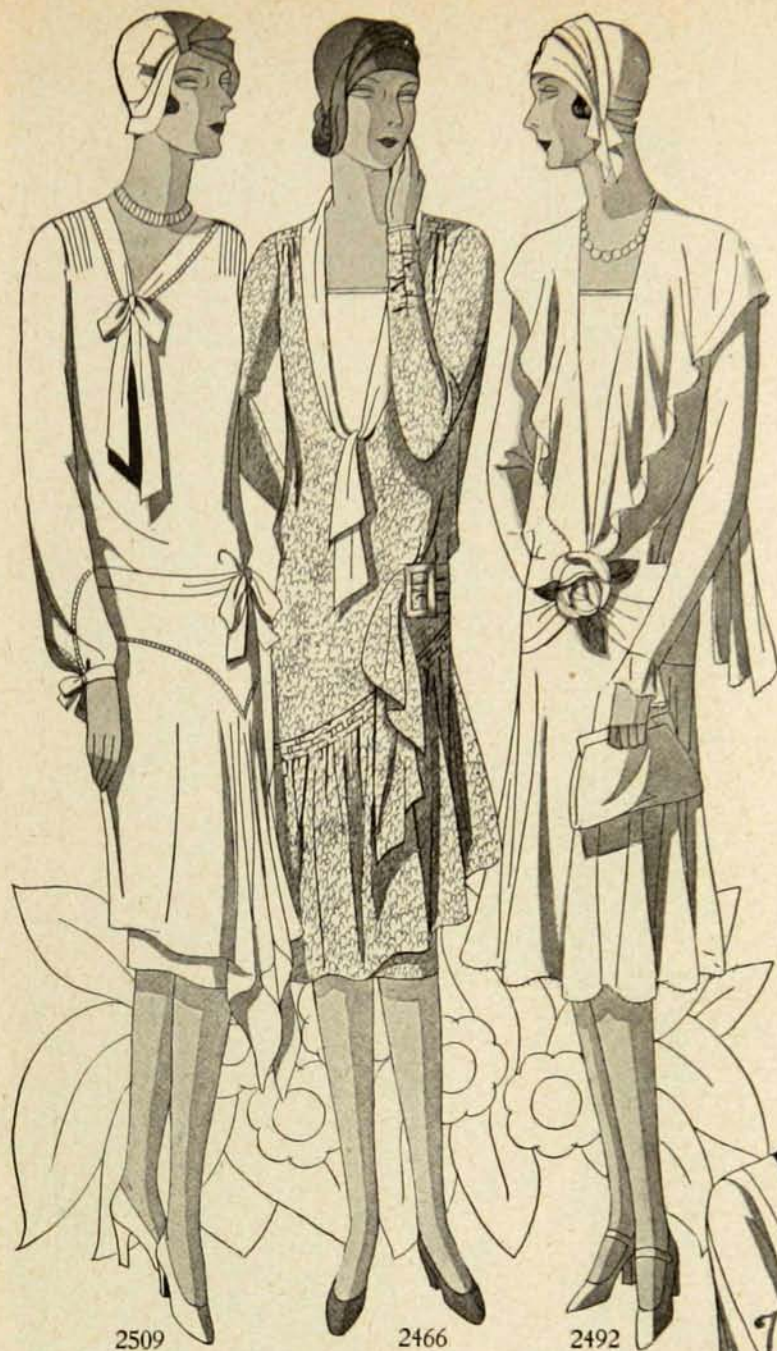
DIAMOND DYES

D'emploi facile — Résultats parfaits

DANS TOUTES LES PHARMACIES

15¢

La femme d'un certain âge et la ligne élégante et digne



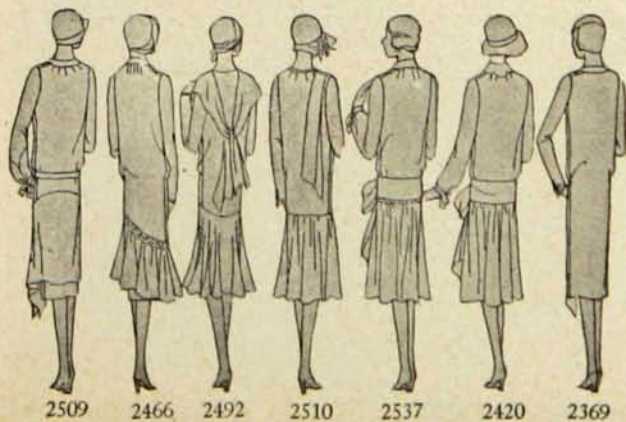
2509

2466

2492

2509.—Robe d'une seule pièce, à tunique. Les noeuds, la garniture et la tunique cascading plus bas même que la ligne d'ourlet, lui donnent un charme appréciable (toutes les instructions seront trouvées au *Deltor*). Largeur du bas 50 1/2 pouces. Le 40 requiert 4 1/4 verges en 39 pouces de crêpe de soie. 34 à 48 de buste. Prix: 50 sous.

2466.—Robe d'une seule pièce à jupe droite et froncée. Veste détachable. Les fronces sur l'épaule et la manche longue étroitement fermée lui donnent un cachet particulier. Largeur du bas 52 pouces. Le 40 requiert 4 3/4 verges en 35 pouces de coton imprimé, plus 3/4 de verges en 35 pouces de coton uni. 34 à 48 de buste. Prix: 50 sous.



2509

2466

2492

2510

2537

2420

2369

2492.—La ligne parfaitement seyante s'affirme dans cette jupe flottante, deux-pièces; le jabot tombe avec grâce en avant et se noue au dos. Ce patron donne aussi les instructions nécessaires pour confectionner la fleur. Largeur du bas 3 3/4 verges. Le 40 requiert: (taillé sur le biais pour éviter les morceaux), 4 1/2 verges en 39 pouces de chiffon 34 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

2510.—Cette robe élégante habillera avec charme une vieille dame. Une nouveauté ces petits plis en avant. Largeur du bas 2 3/4 verges. Le 40 requiert 3 1/2 verges en 39 pouces de crêpe de Chine, plus une demi-verge en 35 pouces de contrastant de couleur claire, plus 3/4 en 35 pouces également de contrastant de couleur foncée. 34 à 48 de buste. Prix: 50 sous.

2537.—Robe à jupe droite froncée et attachée à une large ceinture. Col et manchettes détachables. (Conve-

nant aux étoffes larges ou autres). Largeur du bas 1 1/4 verge. Le 40 requiert 3 3/4 verges en 39 pouces de voile de coton imprimé. Plus 3/4 de verge en 35 pouces de largeur de tissu uni pour le col et les manches. 34 à 48 de buste. Prix: 45 sous.

2420.—Robe surplis à jupe droite froncée et attachée à une large ceinture. Largeur du bas 2 verges. Le 40 requiert 4 verges en 35 pouces de Célanese imprimé, plus 3/4 de verge en 39 pouces de tissu uni. 34 à 48 de buste. Prix: 45 sous.

2369.—Cette robe sans ceinture, aspect manteau à flottant au côté donnera une jolie ligne à la maman. Largeur du bas 1 1/4 verge. Le 40 requiert 3 3/4 verges en 39 pouces de crêpe de soie. Les célanese, les satins, les crêpes lourds et bien étoffés la réussiront aussi. Pour dames de 34 à 48 de buste. Prix: 45 sous.



2510

2537

2420

2369

Les jolis cols ajoutent au charme des boléros.

2577.—Le chiffon, frais et exclusif nous donne une robe d'après-midi, genre "Jardin". Draperies mouchoirs attachées à une large ceinture, flottent et pendent, donnant cette ligne brisée et indéfinie si jolie dans les matériels légers. Le 36 requiert 5 $\frac{1}{2}$ en 39 pouces de chiffon imprimé. 32 à 36 de buste. Prix: 50 sous.

2571.—La robe sans ceinture est très élégante et plaît à tous et à toutes avec ses plis, ses noeuds et ses flottants. Les plis en arrière du cou donnent un bel ajustement. Le 36 requiert 3 $\frac{1}{4}$ verges en 39 pouces de soie imprimée et $\frac{1}{2}$ verge en 35 pouces de contrastant. 32 à 35 (15 à 18 ans) 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

2557.—Robe sans ceinture ayant une pince au côté; donnant de la souplesse à l'empiècement qui entoure les hanches. Les flottants et le jabot qui est une écharpe au dos sont une innovation fort nouvelle. Le 36 requiert 4 $\frac{1}{4}$ verges en 35 pouces de dentelle couvre-tout (jupe taillée sur le biais). 32 à 35 (15 à 18 ans) 36 et 48 de buste. Prix: 50 sous.

2579.—Ce petit costume à jaquette courte s'orne d'un col frise retombant sur le boléro à effet tout nouveau. La jupe à volants est jointe à une ceinture plate sur les hanches, et le corsage est sans manches. Le 33 (16 ans) requiert 3 $\frac{1}{2}$ verges en 35 pouces de taffetas, plus 1 $\frac{1}{2}$ verge en 39 pouces de Georgette imprimé pour le corsage. 32 à 37 (15 à 20 ans) et 38 de buste. Prix: 50 sous.

2550.—Volants flottants à festons profonds ornent cette robe d'après-midi d'un si joli effet en célanese imprimée. La jolie Berthe se termine en pointe en avant et se noue en écharpe au dos. Le 33 (16 ans) requiert 3 $\frac{1}{2}$ verges en 36 pouces de célanese et $\frac{1}{2}$ de verges en 35 pouces de contrastant pour la bordure. 32 à 37 (15 à 20 ans) et 38 à 40 de buste. Prix: 50 sous.

2476.—L'effet un peu naïf du plaid est relevé par le col et les manches du petit boléro séparé. Sans manches et à jupe flottante deux-pièces attachée à une large ceinture. Le 33 (16 ans) requiert 3 verges en 35 pouces de coton imprimé (la jupe taillée sur le biais) et 1 $\frac{1}{2}$ verge en 35 pouces de batiste pour le corsage. 32 à 37 (15 à 20 ans) et 38 de buste. Prix: 50 sous.



La ligne princesse et les hanches amincies sont une marque d'élégance

2567.—Les carreaux berger et surtout en soie sont de grand goût. Quand l'étoffe est à bordure on fait courir cette bordure le long du bas de la jupe. Ici la jupe est attachée en avant de la robe. L'empiècement et la cravate sont en un seul morceau, ainsi que le dos. Taille 36 requiert 2 $\frac{3}{4}$ verges en 50 pouces de crêpe de soie à bordure. 32 à 35 (15 à 18 ans) 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

2581.—Volants en diagonale, flottant inattendu, bord inégal font l'attrait de cette robe sans ceinture. La ligne de la hanche est bien marquée par les pinces du côté. Le 36 requiert 3 $\frac{1}{2}$ verges en 39 pouces de crêpe de Chine fleuri, plus $\frac{1}{2}$ de verges en 3 pouces de largeur de dentelle pour le jabot. 32 à 35 (15 à 18 ans) 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

2536-1716.—Ce costume "Cardigan" a sa blouse élégante fixée à l'intérieur de la jupe deux-pièces. Le 36 requiert 4 $\frac{1}{2}$ verges en 32 pouces de coton imprimé, pour le costume et 2 verges et $\frac{1}{2}$ en 35 pouces de tissu uni pour la blouse. 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Blouse 34 à 52 de buste. Prix: le costume, 50 sous, la blouse: 35 sous; le décalque 16022: 30 sous.

2545-2529.—Ce manteau court à col droit et très seyant et très nouveau. Il est ici illustré sur une robe à jupe droite et à plis. Le 36 requiert 3 $\frac{1}{4}$ verges en 39 pouces de crêpe de soie imprimé et $\frac{1}{2}$ en 35 pouces de tissu uni pour la robe. 1 $\frac{1}{2}$ verge en 39 pouces de crêpe de soie pour le manteau. Tailles 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

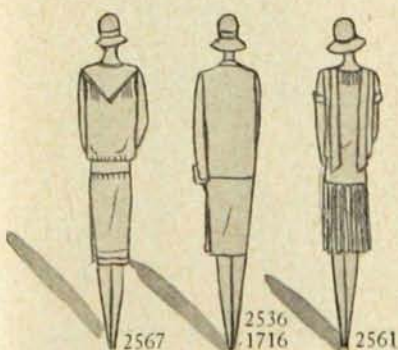
2561.—Cette robe en trois couleurs contrastante est vraiment chic. La jupe d'une seule pièce est droite et peut être à plis de divers styles au côté. Le 36 requiert 3 verges en 39 pouces de crêpe de soie, et $\frac{1}{2}$ de 32 à 39 pouces de contrastant de trois couleurs différentes. 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 48 de buste. Prix: 45 sous. Le décalque 16031: 40 sous.

2554.—Cette robe moulant la silhouette, est un modèle important et nouveau du prochain été. La jupe à volants flottants donnant l'aspect cloche et les jolis noeuds en sont la marque distinctive. Le 36 (16 ans) requiert 2 $\frac{1}{2}$ verges en 39 pouces de crêpe de Chine pour la robe. 32 à 37 (15 à 20 ans) 38 et 40 de buste. Prix: 50 sous.

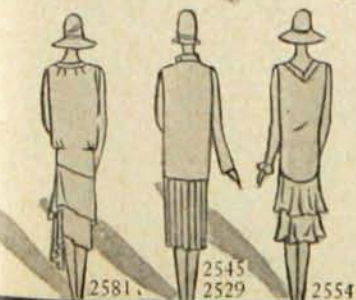


2567

2536-1716
Décalque
16022



2561
Décalque
16031



2581



2545
2529

2554

J.W.



Les petites soeurs qu'on habille de la même manière.

2564.—La robe de réception de la fillette peut être à volants ou à plis. (Les indications pour faire les fleurs sont au Deltor). Le 24½ requiert 1½ verges en 39 pouces de Georgette imprimé pour la robe à plis; ou 1¾ en 39 pouces de crêpe de Chine pour la robe à volants. 24 à 27 de buste (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

2548.—Robe à basque avec volants superposés attachés à un sous-corsage. Les indications pour faire les fleurs sont au Deltor). Le 24½ de buste requiert 2¼ verges en 35 pouces de taffetas plus 2¼ verges en ¼ pouces de largeur de ruban. 23 à 27 de buste (4 à 10 ans). Prix: 35 sous.

2574.—Costume à jaquette. Robe sans manches et haut à bretelles. Le 29 requiert 3 verges en 39 pouces de soie imprimée pour la jaquette etc. Plus 1¼ verges en 39 pouces de soie unie pour le corsage, etc. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix: 40 sous.

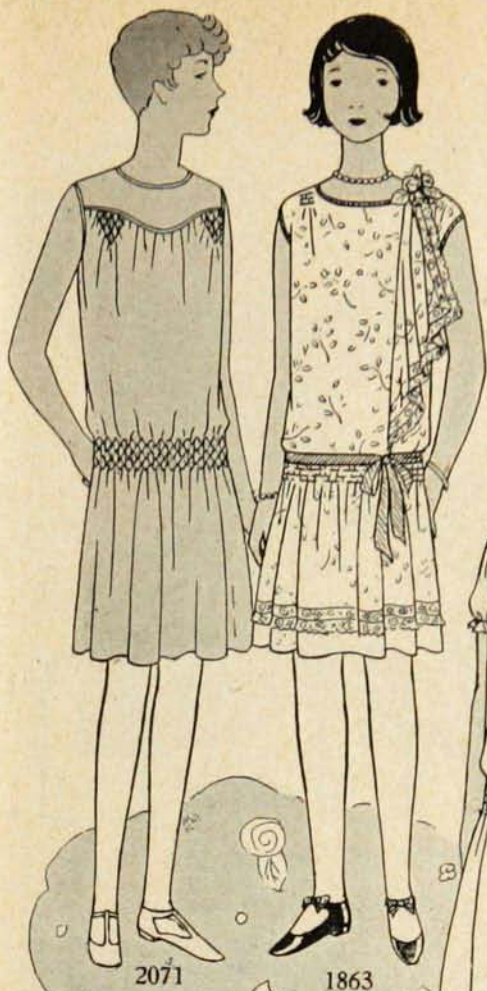
2552.—Même les robes de réception des grandes fillettes peuvent aussi être à volants ou à plis. (Indications pour les fleurs au Deltor). Le 29 requiert 2 verges en 39 pouces de crêpe de Chine pour la robe à volants ou 2¼ en 39 pouces pour la robe à plis en Georgette imprimé. 25 à 34 (8 à 17 ans). Prix: 35 sous.

2532.—Le point d'abeille ou les fronces peuvent être employés pour cette robe à bord droit et à pantalons français séparés. (Le modèle renferme les indications pour le point d'abeille). Le 23 requiert pour la robe et le pantalon 2¼ verges en 35 pouces de taffetas. Pour petites filles de 1 à 6 ans (20 à 24 de buste). Prix: 30 sous.

2578.—Un élégant petit ensemble. 2240.—Chapeau. Le 23 requiert 1½ verge en 35 pouces de soie pour le manteau et 1¾ verge en 35 pouces de soie imprimée pour la robe. Pour petites filles de 21 à 24½ de buste (2 à 7 ans). Chapeau 19 à 19¼ tour de tête. Prix: Ensemble, 35 sous. Chapeau 25 sous.

2578 Hat 2240

Points d'abeille . . . et noeuds . . .



2071.—Robe d'une seule pièce: point d'abeille ou fronces, (décalque compris). Le 29 requiert 2½ verges en 39 pouces de crêpe de Chine. Pour fillettes de 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

1863.—Robe à dos d'une seule pièce et jupe droite froncée attachée en avant. Le 29 requiert 2½ verges en 39 pouces de Georgette imprimée. Plus ½ verge en 35 pouces de contrastant pour la ceinture et la bordure. Pour petites et grandes fillettes 25 à 33 de buste (8 à 16 ans). Prix: 35 sous.

2388.—Robe à volants droits et froncés. Le 29 requiert 2½ verges en 39 pouces de Georgette. 25 à 33 de buste (8 à 16 ans). Prix: 35 sous.

2374.—Petite toilette genre "Paysan" (point d'abeille inclus). Le 29 requiert 2½ verges en 39 pouces de crêpe de Chine. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

2041.—Robe d'une seule pièce à points d'abeille ou à fronces. Le 29 requiert 2 verges en 39 pouces de crêpe de Chine. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix 35 sous.

2544.—Robe à jupe droite froncée (modèle des fleurs inclus). Le 29 requiert 2½ verges en 35 pouces de taffetas. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.



2079.—Robe à plis fins ou à fronces attachée à un long corsage. Le 29 requiert 2½ verges en 35 pouces de soie imprimée. Plus 1½ verge de contrastant. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

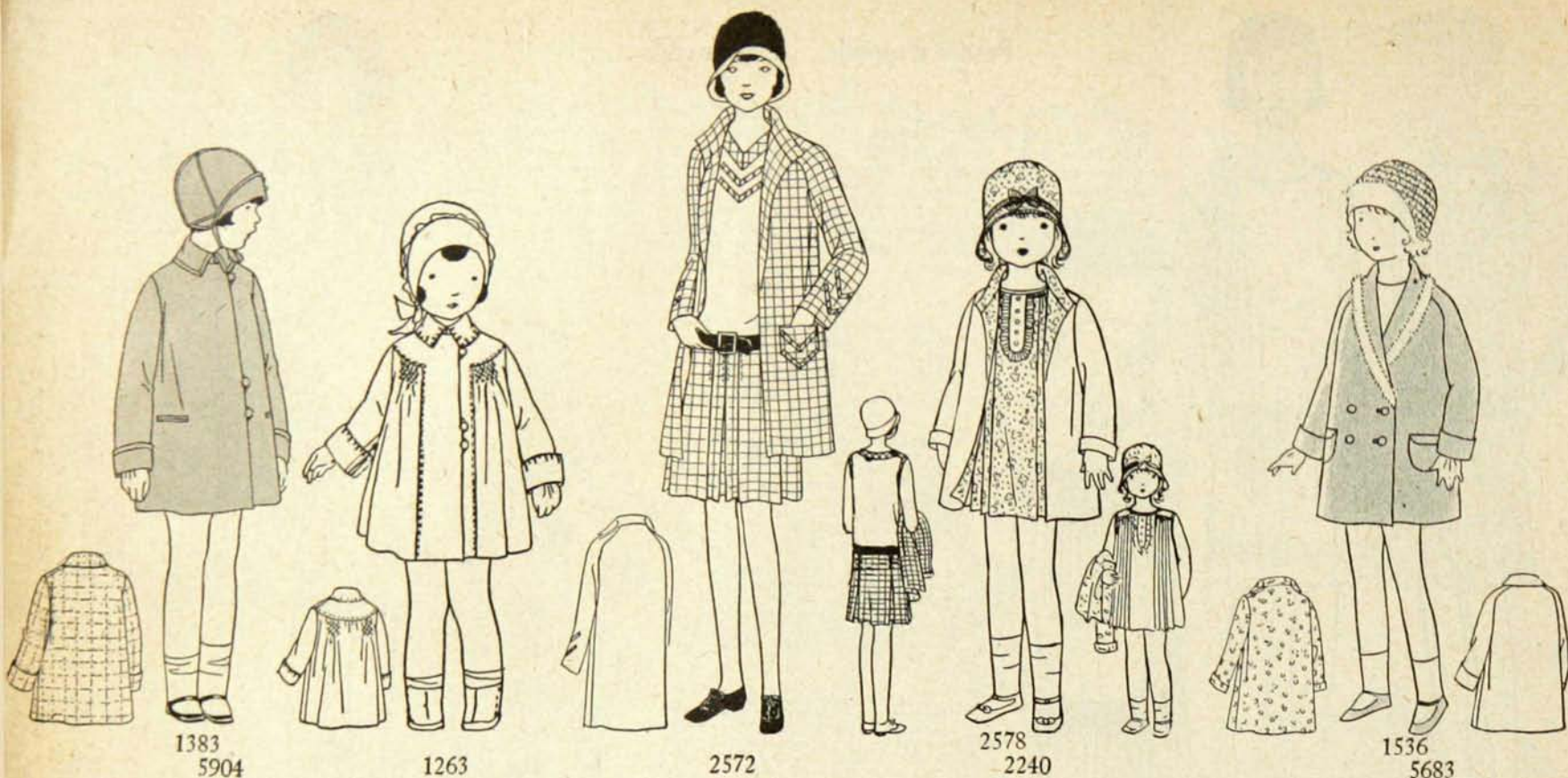


2294. — Robe à basque. Jupe à deux volants circulaires terminés en feston ou unis. Le 29 requiert 3 verges en 35 pouces de taffetas fleuri, plus 2½ verges de ruban de 1¼ pouces pour garnir. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.



2300. — Robe à jupe droite. Les plis fins au cou et les noeuds lui donnent un cachet particulier. Le 29 requiert 2½ verges en 35 pouces de soie imprimée. Les radium, pongée, etc. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.





L'ensemble est aussi très gentil pour les fillettes

1383.—Manteau flottant. 5904.—Chapeau. Le 23 requiert $1\frac{3}{4}$ verge en 48 pouces d'un lainage souple. Pour le chapeau $19\frac{3}{4}$ tour de tête il faut $\frac{1}{2}$ verge en 27 pouces. 20 à $24\frac{1}{2}$ de buste (1 à 7 ans). Chapeau 19 à $21\frac{1}{4}$ tour de tête. Le manteau: 30 sous; le chapeau: 25 sous.

4245.—Cette mante pratique est circulaire et peut se faire avec ou sans le bonnet. Le 29 requiert $2\frac{1}{4}$ verges en 54 pouces d'un lainage souple. 21 à 31 de buste (2 à 14 ans). Prix: 35 sous.



1263.—Petit manteau à point d'abeille ou à fronces (décalque compris). Le 21 requiert $1\frac{1}{4}$ verge en 39 pouces de crêpe de Chine, 19 à $23\frac{1}{2}$ de buste (six mois à 5 ans). Prix: 35 sous.

2572.—Ensemble: manteau et robe sans manches. Jupe à plis en avant et en arrière. Le 29 requiert $3\frac{3}{4}$ verges en 32 pouces de gingham, $\frac{3}{4}$ de verge en 39 pouces de linon. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix: 40 sous.

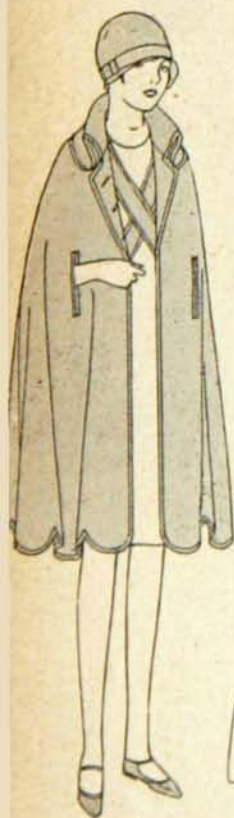
2578.—Ensemble. 2240.—Chapeau. Le 23 requiert $1\frac{1}{4}$ verge en 35 pouces pour le manteau, plus $1\frac{3}{4}$ verge en 35 pouces et $\frac{1}{4}$ de verge de contrastant en 32 pouces pour la robe. Ensemble 21 à $24\frac{1}{2}$ de buste (2 à 7 ans). Chapeau 19 à $21\frac{1}{4}$ tour de tête. Ensemble: 35 sous. Chapeau: 25 sous.

2431.—Manteau à fermeture simple. Le 29 requiert $2\frac{1}{4}$ verges en 54 pouces 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix: 35 sous. Le No 2394 est un modèle similaire, pour petites filles, 21 à $24\frac{1}{2}$ de buste (2 à 7 ans). Prix: 30 sous.

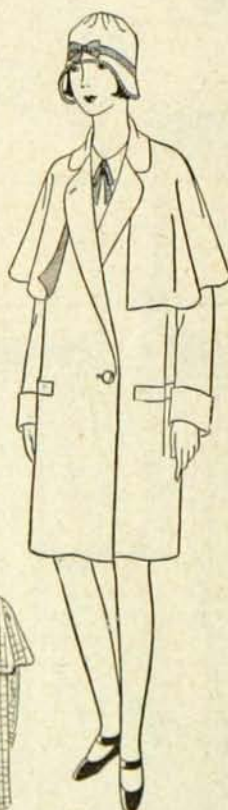


1536.—Manteau à fermeture double. 1564.—Béret. Le 29 requiert $1\frac{1}{4}$ verge en 54 pouces de tweed et pour le béret 21 de tête $\frac{3}{4}$ de verge en 27 pouces. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans); béret 20 à 22 tour de tête. Prix: 35 sous; le béret: 25 sous.

2401.—Manteau à fermeture double. 1564.—Béret. Le 29 requiert $1\frac{1}{4}$ verge en 54 pouces de tweed et pour le béret 21 de tête $\frac{3}{4}$ de verge en 27 pouces. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans); béret 20 à 22 tour de tête. Prix: 35 sous; le béret: 25 sous.



2574.—Costume à jaquette et robe sans manches. Jupe reliée dans les côtés avec ou sans le haut à bretelles. Le 29 requiert $3\frac{3}{4}$ verges en 35 pouces de piqué imprimé plus $1\frac{3}{4}$ verge en 35 pouces de tissu uni. 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Prix: 40 sous.



1927.—Manteau. 1678.—Chapeau. Le 29 requiert $2\frac{1}{4}$ en 54 pouces pour le manteau et pour le chapeau $21\frac{1}{4}$ tour de tête $\frac{3}{4}$ verge en 35 pouces de largeur, 25 à 32 de buste (8 à 15 ans). Chapeau 19 à $21\frac{1}{4}$. Le manteau: 35 sous. Le chapeau: 25 sous.



4245

4245

2574

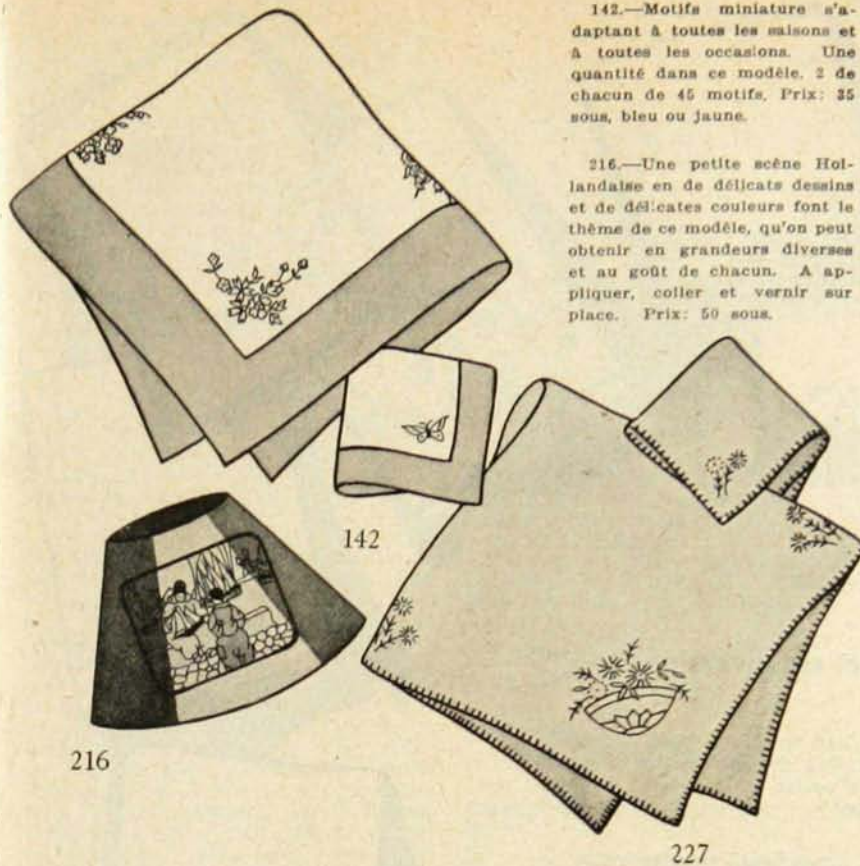
2431-2394

2431-2394
2240

1927

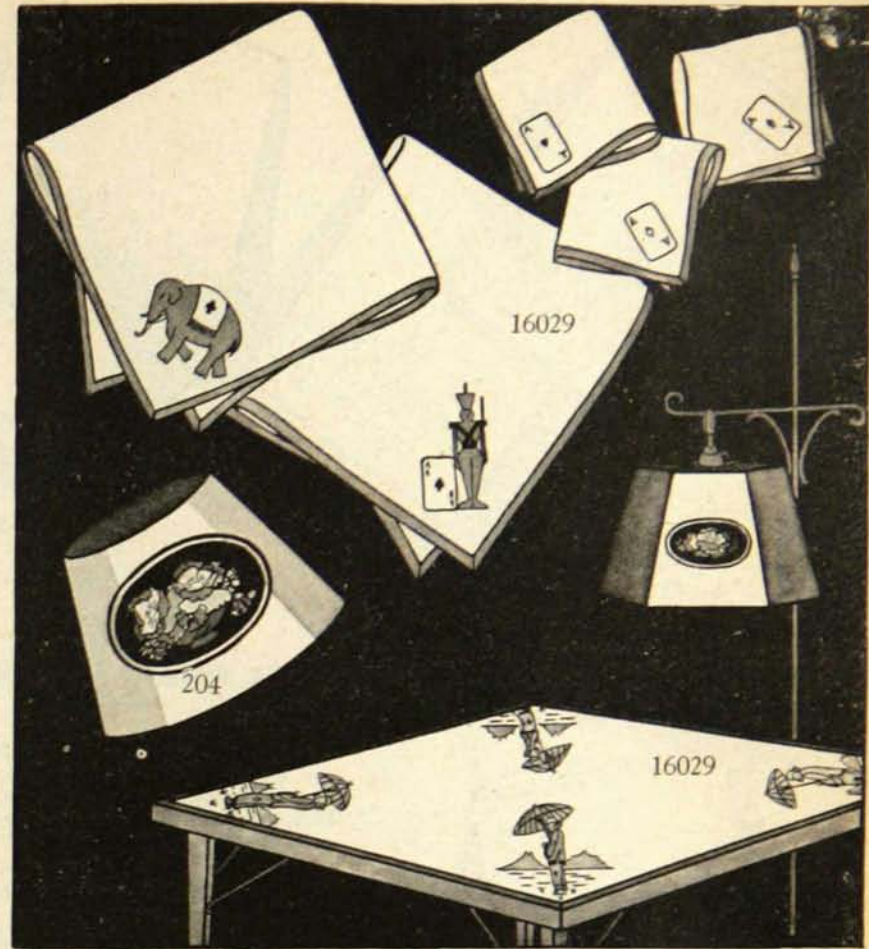
2401

2401
1564



142.—Motifs miniature s'adaptant à toutes les saisons et à toutes les occasions. Une quantité dans ce modèle. 2 de chacun de 45 motifs. Prix: 35 sous, bleu ou jaune.

216.—Une petite scène Hollandaise en de délicats dessins et de délicates couleurs font le thème de ce modèle, qu'on peut obtenir en grandeurs diverses et au goût de chacun. A appliquer, coller et vernir sur place. Prix: 50 sous.



16029

204

16029

176.—Oiseaux du printemps, fleurs d'été en pleine floraison et de jolis esquifs voguant sur les eaux . . . font un bien joli choix de motifs d'abat-jour, de paravent, panneaux ou de brise-bise. 3¼ par 11¼ pouces. On peut tout aussi bien les peindre que les broder, et la charte des couleurs incluse, est d'une grande utilité. Prix: 35 sous, bleu ou jaune.

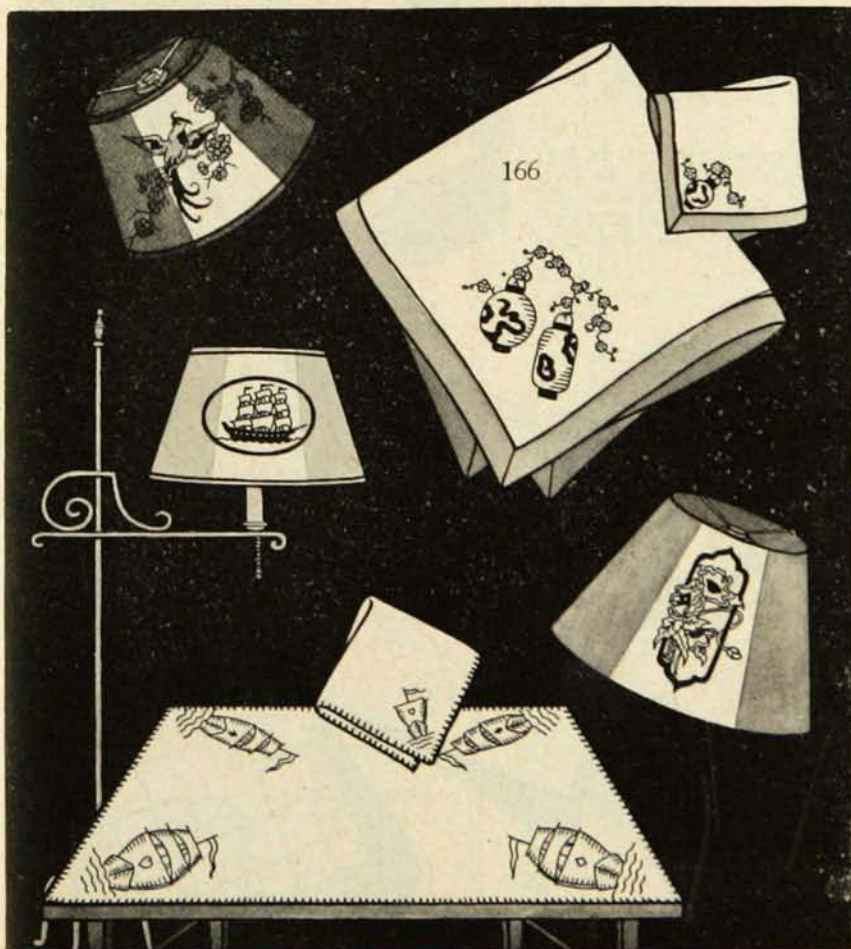
Bridge et thé . . . au point de vue pratique

166.—Ajoutons à l'intérêt de notre partie de cartes par des accessoires appropriés et bien décorés, tels que moulins à vent, bateaux à voiles, etc., motifs de 2 à 6½ pouces. Prix: 40 sous, bleu ou jaune.

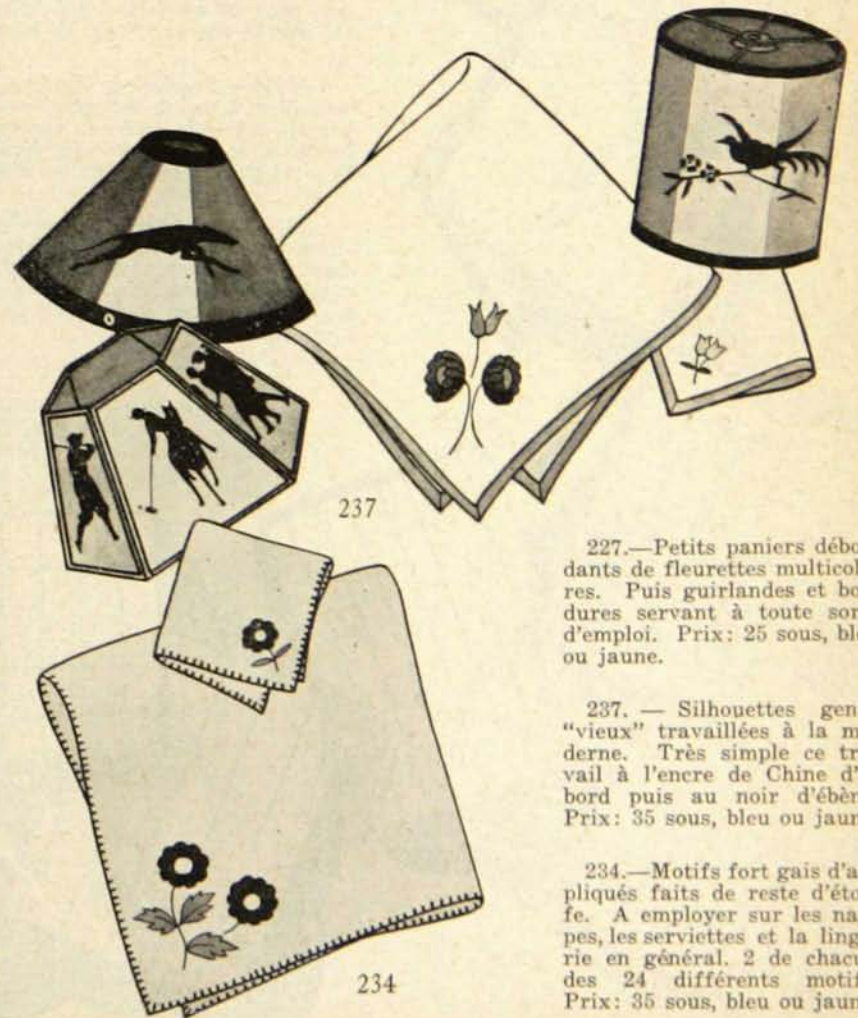
204.—Un motif aisé à travailler et à utiliser, il suffit de l'appliquer, de le coller en place et de le vernir pour avoir aussitôt un effet de peinture à la main. Dimensions variées: 7¾, 5¼, 4½ pouces. Prix: 50 sous.

16029.—Les petits soldats de bois montent la garde tandis que des petites poupées japonaises regardent languissamment et que le gros éléphant promène lourdement au moins un des honneurs du Bridge. 4 de chacun des différents motifs pour nappes et 16 autres motifs pour les serviettes. Prix: 40 sous, bleu ou jaune.

176



166



237

234

227.—Petits paniers débordants de fleurettes multicolores. Puis guirlandes et bordures servant à toute sorte d'emploi. Prix: 25 sous, bleu ou jaune.

237.—Silhouettes genre "vieux" travaillées à la moderne. Très simple ce travail à l'encre de Chine d'abord puis au noir d'ébène. Prix: 35 sous, bleu ou jaune.

234.—Motifs fort gais d'appliqués faits de reste d'étoffe. A employer sur les nappes, les serviettes et la lingerie en général. 2 de chacun des 24 différents motifs. Prix: 35 sous, bleu ou jaune.

229

16007

16026

La serviette à la mode et ses divers points

16026.—Si vous tenez à être "Up to date", vous introduirez de la couleur dans votre chambre de bain, votre cuisine, etc. Les bords seront ici à point d'ourlet et les points en couleurs assorties. Prix: 40 sous, bleu.

229.—Les serviettes qui nous rappellent constamment le printemps avec leurs jolis effets de fleurs. On jouira de leur effet décoratif tout le long des jours.

Ce décalque renferme: 2 de chacun des six motifs... de 12 à 13 pouces de large et de 3 à 4 $\frac{1}{4}$ pouces de haut. On trouvera aussi une charte des couleurs. Prix: 30 sous, bleu.

162.—Une note décorative pleine de goût est le monogramme. Une seule initiale ou plusieurs tout est bien. On peut s'en servir sur toute la lingerie de maison. Ce décalque en renferme de plusieurs dimensions de 1 à 5 pouces. Prix: 30 sous, bleu ou jaune.

16007.—Pas besoin d'une bien grande expérience pour accomplir le travail de ce dessin de décalque. Le simple et primitif point de croix ornera agréablement les serviettes, à la façon si simplette de Grand'Mère. Un nombre de motifs suffisant pour 12 serviettes, 2 de chacun des six modèles différents, 3 $\frac{1}{4}$ par 13 pouces. Prix: 30 sous, bleu ou jaune.

16019.—Dessins de fleurs... souvenir d'un vieux jardin à travailler à point marguerite ou noeud français avec de la soie six-brins de couleurs gaies. Une charte des couleurs est donnée avec ce modèle. Le décalque renferme des motifs pour 12 serviettes ou pour 6 paires d'oreillers. Prix: 40 sous, bleu.

191.—Aucune liste de serviettes n'est complète sans la serviette de cuisine. Tels qu'illustrés ces articles sortent de l'ordinaire et donneront à toute cuisine une note d'originalité. Ce décalque contient 2 de chacun des 15 différents motifs et 3 verges en 16 pouces de largeur de bordure à tablettes. Prix: 15 sous, bleu.

Mlle Jeanne Lytle répondra avec plaisir à toutes les questions qui lui seront posées concernant les travaux à l'aiguille.

191

191

EAUX PRINTANIERES

(Suite de la page 42)

qu'il eut franchi ce seuil sacré... Il jeta autour de lui un regard attendri, tomba aux pieds de la charmante fille et se cacha le visage dans les plis de sa robe...

— Tu es à moi? murmura-t-elle. Tu reviendras bientôt?

— Je suis à toi, je reviendrai... répéta-t-il tout palpitant.

— Je t'attendrai, mon bien-aimé.

Quelques instants après Sanine courait le long de la rue pour rentrer chez lui. Il ne remarqua même pas que Pantaléone, plus ébouriffé que jamais, s'était précipité à sa suite sur le seuil de la confiserie, lui criait quelque chose et semblait le menacer de son bras levé.

* *

Juste à une heure moins le quart, Sanine entra chez Polozoff. Sa voiture, attelée de quatre chevaux, était déjà à la porte de l'hôtel. En voyant Sanine, Polozoff se contenta de dire:

— Ah! tu t'es décidé?

Il mit ensuite son chapeau, son manteau et ses galoches, se fourra de la ouate dans les oreilles, bien qu'on fût en plein été, et se rendit sur le perron. Obéissant à ses ordres, les garçons d'hôtel disposèrent ses nombreuses emplettes à l'intérieur de la voiture, entourèrent de petits coussins, de petits sacs et de paquets la place qu'il devait occuper, placèrent sous les pieds une corbeille pleine de provisions, et attachèrent une valise au siège du cocher. Polozoff les paya largement, et, soutenu par derrière, mais respectueusement, par l'officier concierge, il entra enfin dans la voiture en geignant, s'assit, foudra, tassa bien commodément tout ce qui l'entourait, choisit et alluma un cigare. Alors seulement il fit un signe du doigt à Sanine:

— Allons, monte, toi aussi!

Sanine se plaça auprès de lui. Par l'intermédiaire du concierge, Polozoff ordonna au postillon d'aller bien, s'il tenait à avoir un pourboire; le marchepied retentit en se repliant, la portière se referma avec fracas, et la voiture se mit à rouler.

XXXIII

De nos jours, entre Francfort et Wiesbaden, il n'y a pas une heure de chemin de fer; mais, dans ce temps-là, la malle-poste restait trois heures en route; on changeait cinq fois de chevaux. Polozoff, à moitié assoupi, se balançait doucement, un cigare aux lèvres; il parlait très peu et ne regarda pas une seule fois par la portière; les points de vue pittoresques n'avaient rien d'intéressant pour lui, et même il déclara que "la nature l'ennuyait à périr"! Sanine non plus ne disait rien et n'admirait pas le paysage: il avait autre chose en tête. Il était tout absorbé dans ses pensées, ses souvenirs. A chaque station, Polozoff réglait ses comptes, vérifiait le temps écoulé et récompensait les postillons, peu ou beaucoup, suivant leur zèle. A mi-chemin, il tira deux oranges de la corbeille aux provisions, choisit la meilleure et offrit l'autre à Sanine. Celui-ci regarda fixement son compagnon de route et partit tout à coup d'un éclat de rire.

— De quoi ris-tu? lui demanda Polozoff en épluchant soigneusement son orange à l'aide de ses ongles blancs et courts.

— De quoi? répéta Sanine; de ce voyage que nous faisons ensemble.

— Eh bien! après? insista Polozoff en mettant un quartier d'orange dans sa bouche.

— Ce voyage n'est-il pas singulier! Hier, je l'avoue, je ne pensais pas plus à toi qu'à l'empereur de Chine; aujourd'hui, voilà que je vais avec toi vendre ma terre à ta femme, que je ne connais pas le moins du monde.

— Tout arrive dans la vie, répondit Polozoff. En prenant de l'âge, tu en verras bien d'autres. Par exemple, me vois-tu d'ici en ordonnance? Et pourtant je l'étais; j'étais à cheval, et voilà que le grand-duc Michel Pavlovitch commande: "Au trot, au trot, ce gros cornette! allongez le trot!"

Sanine se grattait l'oreille.

— Dis-moi, s'il te plaît, Hippolyte Sidorovitch, quelle personne est-elle, ta femme? Quelles sont ses idées? C'est qu'il faut que je le sache...

— Cela ne lui coûtait rien, à lui, de commander: "Au trot!" continua Polozoff

avec une explosion subite; mais à moi! à moi!... Je me dis alors: "Reprennez vos grades et vos épaulettes... Au diable tout cela!" Oui... tu me parlais de ma femme? Eh bien! ma femme, c'est une femme, comme toutes les autres. Tu sais le proverbe: "Ne lui fourre pas les doigts dans la bouche." L'essentiel, c'est que tu parles beaucoup... pour qu'il y ait au moins de quoi rire un brin. Raconte-lui tes amours, quoi!... mais d'une façon un peu drôle, tu sais?

— Comment, un peu drôle?

— Eh oui! Ne m'as-tu pas dit que tu es amoureux et que tu veux te marier?

Eh bien! raconte-lui cela.

Sanine se sentit blessé.

— Que trouves-tu là de drôle?

Polozoff tourna un peu les yeux pour toute réponse. Le jus de l'orange décollait de son menton.

— C'est ta femme qui t'a envoyé à Francfort pour faire des emplettes?

dit Sanine après un instant de silence.

— En personne.

— Quel genre d'emplètes?

— Parbleu! des joujoux.

— Des joujoux? Est-ce que tu as des enfants?

Polozoff se recula tout étonné.

— Voilà une idée! A quel propos aurais-je des enfants?... Des colifichets de femme... des parures, des objets de toilette.

— Est-ce que tu t'y entends!

— Certainement.

— Mais tu m'as dit que tu ne te mêles en rien des affaires de ta femme?

— Je ne me mêle pas de ses autres affaires; mais cela... cela va tout seul.

Quand on n'a rien à faire, pourquoi pas?

Et ma femme se fie à mon goût; et puis je sais marchander comme il faut.

Polozoff commençait à parler par saccades: il était déjà fatigué.

— Et ta femme est très riche?

— Pour riche, elle l'est; mais c'est surtout pour elle-même.

— Cependant il me semble que tu n'as pas à te plaindre?

— Ne suis-je pas son mari? Il ne manquerait plus que de ne pas en profiter!

Et je lui suis très utile; elle a tout profit avec moi: je suis bien commode!

Polozoff s'essuya le visage avec un foulard et souffla péniblement. "Fais-moi grâce, semblait-il dire; ne me force pas à prononcer un mot de plus. Tu vois la peine que cela me coûte!"

Sanine le laissa en repos et se replongea dans ses réflexions.

L'hôtel devant lequel s'arrêta la voiture, à Wiesbaden, était un vrai palais. Sur-le-champ des sonnettes se mirent à carillonner à l'intérieur. Tout fut en émoi et en mouvement; d'élégants messieurs en frac noir se précipitèrent vers l'entrée principale; un suisse cousu d'or ouvrit toute grande la porte de la voiture. Polozoff en descendit comme un triomphateur, et se mit en devoir de monter l'escalier parfumé, couvert de tapis. Un domestique tout aussi irréprochablement vêtu, mais à la physionomie russe, son valet de chambre, s'élança au-devant de lui. Polozoff lui annonça que dorénavant il l'emmènerait toujours, car la veille, à Francfort, on avait négligé de lui apporter de l'eau chaude pour la nuit! Le visage du valet de chambre exprima une consternation profonde, et il se hâta de se baisser pour retirer les galoches à son maître.

— Marie Nicolaïevna est-elle à la maison? demanda Polozoff.

— Oui, monsieur... Madame s'habille... Madame dîne chez la comtesse Lassouska.

— Ah! chez celle-là!... Attends...

Il y a des paquets dans la voiture; retire-les et apporte-les toi-même... Et toi, Dmitri Pavlovitch, ajouta Polozoff, prends une chambre et reviens dans trois-quarts d'heure... Nous dînerons ensemble.

Polozoff continua majestueusement son chemin. Sanine se fit donner une chambre modeste, et, après avoir réparé le désordre de sa toilette et s'être reposé un peu, il se dirigea vers l'immense appartement qu'occupait Son Altesse le prince von Polozoff.

Il trouva ce "prince" étalé sur le plus luxueux des fauteuils en velours, au milieu d'un salon splendide. Le flegmatique ami de Sanine avait eu le temps de prendre un bain et de revêtir une somptueuse robe de chambre en satin; un fez grossier recouvrait sa tête. Sanine s'approcha de lui et l'examina pendant quelque temps. Polozoff restait immobile, comme une idole; il ne tourna même pas le visage de son côté; il ne sourcilla pas, ne fit pas entendre un son: c'était véritablement un spectacle plein de solennité. Après l'avoir admiré pendant deux minutes à peu près, Sanine allait parler, rompre ce silence fatidique, quand tout à coup la porte de la pièce voisine s'ouvrit, et sur le seuil parut une dame jeune et jolie, en robe de soie blanche ornée de dentelles noires, des diamants au bras et au cou: c'était Marie Nicolaïevna, en personne. Ses épais cheveux châtains tombaient des deux côtés de sa tête, tressés, mais non relevés.

XXXIV

— Ah! fit-elle avec un sourire demi-confus, demi-railleur, en saisissant vivement le bout d'une de ses tresses et en fixant sur Sanine ses grands yeux d'un gris lumineux; pardon! je ne savais pas que vous fussiez déjà là.

— Sanine, Dmitri Pavlovitch, mon ami d'enfance, dit Polozoff sans se lever, en continuant à ne pas regarder Sanine, qu'il se borna à indiquer du doigt.

— Oui... je sais... tu m'avais déjà parlé de monsieur. Charmée de faire votre connaissance... Mais écoute, Hippolyte Sidorovitch, je voulais te prier... Ma femme de chambre est d'une maladresse...

— Tu veux que je te coiffe?

— Oui, oui, je t'en prie... Pardon, répéta-t-elle avec le même sourire, en adressant à Sanine un léger signe de tête.

Elle tourna vivement sur elle-même et disparut, laissant après elle l'impression harmonieuse et fugitive d'un cou charmant, d'admirables épaules et d'une taille ravissante.

Polozoff se leva et sortit par la même porte de son pas lourd et balancé.

Sanine ne douta pas une minute que la dame ne fût parfaitement informée de sa présence dans le salon du "prince Polozoff". Ce petit manège n'avait eu qu'un but, celui d'exhiber ses cheveux, qu'elle avait très beaux en effet. Sanine se réjouit même intérieurement de cette sortie de Mme Polozoff:

— On a voulu me frapper, m'émouvoir... Qui sait? peut-être aussi sera-t-on de bonne composition pour le prix de ma terre.

Son âme était si bien remplie de Gemma que les autres femmes n'avaient plus aucun intérêt pour lui; il s'apercevait à peine de leur existence. Pour

COURRIER POETIQUE

BERNARD N. — *Gisèle* — Le soir — Séjour bocager. — Poésies toutes simples, pleines de fraîcheur et de naturel. Continuez à cultiver ces belles qualités. L'expérience vous fera éviter des rimes et des expressions peu poétiques comme *faire le sabbat et panatella* dans *Séjour bocager*. Le soir me paraît la meilleure pièce. Sauf ce *miroir qui s'irise* à la première strophe, c'est très bien. *Gisèle*: cette vilanelle toute courte est très simple dans sa naïveté et sa grâce. Refaites la dernière strophe qui est plutôt obscure. Continuez à cultiver ce genre léger qui vous acheminera vers la poésie plus forte et plus grande. Merci pour votre bonne lettre.

M. M. — *Eloiles*. — Bonne inspiration, sens de la poésie et de l'harmonie. Un peu de travail vous donnera plus de *métier* et de connaissance de la technique. Evitez en général les clichés comme: *la veuve et l'orphelin*. — Les mots *cimelière, cierge, lumière* se scandent ci-me-tiè-re, cier-ge et lu-miè-re, et non pas ci-me-ti-è-re. Ce qui fait que les trois vers où vous employez ces mots n'ont que onze syllabes. Le dictionnaire de rimes vous renseignerait dans ces cas (c'est le seul service qu'il doit rendre à un poète!). Votre dernière strophe est obscure et un peu outrée: vous savez faire mieux.

B. D. — *Bleus, Peinture lascive*. Originalité. Morbidesse à la Ivan Gilkin. Naturalisme et... satanisme à la Baudelaire. N'abusez pas du genre. *Bleus* est la meilleure, à tous points de vue, dans ce genre (je me répète). *Barbeaux* est un canadianisme dans le sens où vous l'employez. "Les araignées qui font grincer les gravières" est une figure un peu... outrée, trouvez-vous? *Peinture lascive*: lascive, peu claire et pleine de négligences. V.g.: le début obscur de la première strophe.

Remarquez en passant que le vers décasyllabique que vous employez, exige un repos ou césure après la quatrième syllabe. Le 3^e vers de votre 3^e strophe boite; *expressions* se scandent *ex-pres-si-ons* (4 syllabes et non 3). La quatrième strophe, en outre d'être faite de quatre rimes masculines, contient deux vers, surtout, sans poésie: "Je suis fou..." Et puis, *jouir* se scande *jou-ir* (2 syllabes). Même remarque pour *vision* qui doit se scander *vi-si-on* (3 syllabes). Je vous conseillerais de tout retravailler et de revenir au courrier.

STRENNA. — *Le Devoir*. — Transcrivez vos vers comme si vous écriviez de la prose et lisez-vous: "Le bonheur de mon cœur se résume: la coutume de remplir sans faiblir ce que j'aime de toute âme, le devoir" ... etc. Pour vos débuts, essayez plutôt des vers de mesure plus longue et partant plus facile. Puis, cherchez des idées neuves.

A. G. — *Désirs de printemps*. — Vous avez du "métier". Méfiez-vous des expressions grandiloquentes comme celles du 5^{ème} vers, et des expressions plus osées que justes et poétiques: "Je suis un ros-signal épris de poésie" ... "La sérénité blanche du ciel étoilé". Vous aussi, cherchez des idées neuves en traitant un vieux sujet.

ROSARIO J. P. — *Demain*. — Idée bonne, expression obscure et défectueuse. Lisez v. g. votre 8^{ème} vers. Il n'est ni clair ni harmonieux. Le premier vers de la seconde strophe a 13 syllabes et manque de césure à l'hémistiche. — "Leurre" et "bonheur" ne peuvent rimer ensemble; "Leurre" est une rime féminine, l'autre masculine. "Contenté" et "passé" sont des assonances et non des rimes. Pour juger de l'harmonie, je vous conseille le procédé de Gustave Flaubert pour sa prose: Relisez-vous à haute voix, lentement.

NOTA. — *Nous nous efforçons d'être impartial et franc sans vouloir décourager personne. Les envois sont considérés comme confidentiels, et tout le monde sera traité sur le même pied. Les correspondants peuvent nous soumettre leurs vers aussi souvent qu'il leur plaira.*

EMILE CODERRE

EAUX PRINTANIERES

cette fois, il se contenta de penser en lui-même :

— On ne m'avait pas trompé sur le compte de cette dame; elle n'est pas mal du tout!

S'il n'avait pas été dans une disposition d'esprit si exceptionnelle, sa remarque aurait pris sans doute une autre forme: Marie Nicolaïevna Polozoff, née Kalychkine, était réellement une personne très digne d'exciter l'attention. Ce n'est pas qu'elle fût d'une beauté achevée: les traces peu équivoques de son origine plébéienne se laissaient assez voir. Elle avait le front bas, le nez un peu charnu et retroussé; elle ne pouvait vanter ni la finesse de sa peau, ni l'élégance de ses extrémités; mais qu'importait cela? Tout homme en la rencontrant se serait arrêté, non devant la majesté sacrée de la beauté, pour parler comme Pouchkine, mais devant la force et la grâce d'un corps de femme épanoui dans sa fleur, au type moitié russe et moitié bohémien; et cet hommage d'admiration n'eût pas été "involontaire".

Mais l'image de Gemma protégeait Sanine comme le "triple airain" d'Horace.

Au bout de dix minutes, Maria Nicolaïevna reparut accompagnée de son mari. Elle s'avança vers Sanine avec cette démarche dont le charme avait suffi pour faire perdre la tête à plusieurs originaux de ce temps-là, si lointain, hélas! aujourd'hui.

Elle s'avança vers Sanine en lui tendant la main, et lui dit en russe d'une voix caressante et contenue en même temps:

— Vous m'attendrez, n'est-il pas vrai? Je reviendrai bientôt.

Sanine s'inclina respectueusement; mais déjà Marie Nicolaïevna disparaissait derrière la portière. Elle tourna encore une fois la tête par-dessus son épaule avec un rapide sourire, et disparut, laissant après elle la même impression d'harmonie.

Quand elle souriait, ce n'était pas une fossette ni deux, mais trois fossettes qui se creusaient sur chacune de ses joues, et ses yeux souriaient plus encore que ses lèvres, ses lèvres vermeilles, pleines et savoureuses, que rehaussaient au coin gauche deux grains de beauté.

Le dîner que Polozoff offrit à son hôte, et qui aurait, cela va sans dire, satisfait le gourmet le plus difficile, parut à Sanine d'une longueur insupportable. Polozoff mangeait lentement, avec réflexion et connaissance de cause; il se penchait d'un air attentif sur son assiette et flairait pour ainsi dire chaque morceau. Quand il buvait, il se rinçait la bouche avec le vin avant de l'avaler; puis il faisait claquer ses lèvres... Après le rôti, il entama soudain un long discours; mais sur quel sujet! sur les mérinos, dont il comptait faire venir un troupeau entier; et il en parla avec des détails infinis, en employant les diminutifs les plus tendres. Il absorba son café brûlant, non sans répéter plusieurs fois au garçon, d'une voix irritée et larmoyante, que la veille on lui avait servi du café froid, froid comme de la glace! Puis, de ses dents jaunes et mal rangées, il mordit le bout d'un cigare de la Havane et s'endormit selon sa coutume, à la grande joie de Sanine, qui se mit à se promener d'un pas silencieux sur le moelleux tapis, en rêvant au genre de vie qu'il mènerait avec Gemma et aux nouvelles qu'il lui apporterait. Polozoff s'éveilla cependant, comme il le fit remarquer lui-même, plus tôt que d'habitude: il n'avait pas dormi plus d'une petite heure et demie. Il but un verre d'eau de Seltz à la glace et avala sept ou huit bonnes cuillerées de confitures, de confitures russes, que son valet de chambre lui apporta dans un véritable bocal de Kiev, en verre vert foncé, et sans lesquelles, disait-il, il n'aurait pas pu vivre; après quoi, il fixa ses petits yeux gonflés sur Sanine et lui demanda s'il ne voulait pas jouer avec lui au *douraki*. Sanine y consentit volontiers; il avait peur que Polozoff ne se reprenne à parler des petits agneaux et des petites brebis, et des petites queues grasses de trente livres.

L'amphitryon et son hôte retournèrent ensemble dans le salon; un domestique leur apporta des cartes, et la partie commença, sans enjeu naturellement.

En revenant de chez la comtesse Lassounska, Mme Polozoff les trouva livrés à cette innocente distraction.

Dès son entrée, en apercevant les cartes, elle éclata d'un rire bruyant.

Sanine se leva vivement; mais elle lui dit:

— Restez et jouez! Je ne fais que changer de toilette et je reviens.

Puis elle disparut, tout en ôtant ses gants, et se retira avec un frou-frou soyeux.

Elle revint, en effet, presque sur-le-champ. Sa toilette élégante avait fait place à une ample robe de chambre en soie lilas aux manches ouvertes et flottantes; une grosse cordelière tordue lui serrait la taille. Elle s'assit près de son mari, il attendit qu'il eût perdu la partie pour lui dire:

— Allons, mon gros boulot, en voilà assez (à cette expression de "boulot", Sanine la regarda avec étonnement, et elle lui rendit regard pour regard avec un gai sourire, qui fit apparaître toutes ses fossettes); c'est assez, continua-t-elle, je vois que tu as envie de dormir. Baise-moi la main et va-t'en; nous allons causer, M. Sanine et moi.

— Je n'ai pas envie de dormir, dit Polozoff en se soulevant péniblement de son fauteuil; mais quant à m'en aller et à te baiser la main, je ne dis pas non.

Elle lui présenta la paume de la main, sans cesser de sourire et de regarder Sanine.

Polozoff aussi le regarda et sortit sans lui dire bonsoir.

— Maintenant, parlez, racontez-moi, dit Mme Polozoff avec vivacité en posant à la fois sur la table ses deux coudes nus, et heurtant ses ongles les uns contre les autres d'un air d'impatience. Est-ce vrai? on dit que vous vous mariez?

Après cette question, Marie Nicolaïevna inclina la tête un peu de côté pour plonger dans les yeux de Sanine un regard plus fixe et plus pénétrant.

XXXV

La désinvolture des manières de Mme Polozoff aurait probablement troublé Sanine au premier abord, bien qu'il ne fût pas tout à fait novice et qu'il se fût déjà un peu frotté au monde, s'il n'avait pas cru voir dans cette aisance et cette familiarité un heureux augure pour la réussite de ses projets. "Flattons les caprices de cette millionnaire", se dit-il résolument; et, avec le même air dégagé dont elle avait fait la question, il répondit:

— Oui, je me marie.

— Avec qui? avec une étrangère?

— Oui, madame.

— Vous la connaissez depuis peu?

Elle habite Francfort?

— Justement.

— Et qui est-elle? Peut-on le savoir?

— Sans doute... C'est la fille d'un confiseur.

Mme Polozoff releva les sourcils en faisant de grands yeux.

— Mais c'est charmant! dit-elle lentement; c'est admirable! Moi qui croyais qu'on ne trouvait plus de jeunes gens comme vous sur la terre! La fille d'un confiseur?

— Cela vous étonne, je le vois, dit Sanine d'un air digne; mais, d'abord, je n'ai pas ces préjugés...

— D'abord, interrompit Mme Polozoff, cela ne m'étonne nullement, et je n'ai pas les moindres préjugés... Je suis moi-même la fille d'un paysan. Ah! que direz-vous à cela? Ce qui m'étonne et m'enchanté, c'est de voir un homme qui ne craint pas d'aimer; car vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Oui.

— Elle est très jolie, sans doute?

Cette dernière question embarrassa un peu Sanine; mais il n'était plus temps de reculer.

— Mon Dieu, madame, chacun, vous le savez, préfère à tous les autres le visage de celle qu'il aime; mais ma fiancée est véritablement très belle.

— Vraiment? Quel est son type? italien? antique?

— Oui, elle a les traits d'une régularité parfaite.

— Vous n'avez pas son portrait?

— Non.

A cette époque il n'était pas encore question de photographie; le daguerréotype commençait à peine à se répandre.

— Quel est son prénom?

— Gemma.

— Et le vôtre?

— Dmitri.

— Et puis?

— Pavlovitch

— Savez-vous une chose? dit Mme Polozoff toujours avec la même lenteur, vous me plaisez beaucoup, Dmitri Pavlovitch. Vous devez être un galant homme. Donnez-moi votre main. Soyons amis.

Ses jolis doigts, blancs et robustes, étreignirent vigoureusement les doigts de Sanine. Sa main n'était pas beaucoup plus petite que celle du jeune homme, mais elle était plus tiède, plus souple et pour ainsi dire plus vivante.

— Savez-vous, dit-elle, l'idée qui me passe par la tête?

— Quoi donc?

— Vous ne vous fâchez pas? Non? Elle est votre fiancée, dites-vous? Mais est-ce que... est-ce que cela était absolument nécessaire?

Sanine fronça le sourcil.

— Je vous comprends pas, madame.

Marie Nicolaïevna se mit à rire tout doucement et rejeta en arrière, d'un mouvement de tête, ses cheveux qui lui tombaient sur les joues.

— Décidément, il est charmant, dit-elle d'un air à la fois rêveur et distrait. Un vrai chevalier! Allez croire après cela aux gens qui vous soutiennent qu'il n'y a plus d'idéalistes!

Mme Polozoff parlait russe avec une pureté parfaite, le véritable russe de Moscou, la langue du peuple, et non celle des salons.

— Je suis sûre que vous avez été élevé à la maison, dans une famille pieuse et patriarcale. De quel gouvernement êtes-vous?

— De celui de Toula.

— Ah! en ce cas, nous sommes pays. Mon père... Vous savez, n'est-ce pas, ce qu'était mon père?

— Oui, je le sais.

— Il était né à Toula... C'était un *Touliak*. Allons, bien. (Elle prononça tout à fait à la façon du peuple, et cela avec intention, le mot russe qui signifie: bien.) Et maintenant, mettons-nous à l'œuvre!

— A l'œuvre!... Que dois-je entendre par ce mot?

Mme Polozoff ferma les yeux à demi.

— Mais qu'êtes-vous venu faire ici? Quand elle fermait ainsi les yeux à demi, leur expression devenait très caressante, avec une légère nuance de raillerie; quand elle les ouvrait tout grands, leur éclat lumineux, presque froid, laissait percer je ne sais quoi de mauvais, de menaçant. Ce qui donnait à ses yeux une beauté particulière, c'étaient des sourcils épais, un peu proéminents et doux comme la fourrure de la marte zibeline.

— Vous voulez, continua-t-elle, que je vous achète votre bien! Il vous faut de l'argent pour votre mariage? N'est-il pas vrai?

— En effet.

— Vous en faut-il beaucoup?

— Quelques milliers de francs pour les dépenses premières. Votre mari connaît mes intentions. Vous pourriez vous consulter avec lui... Je demanderais un prix très modéré.

Mme Polozoff fit de la tête un geste négatif.

— D'abord, commença-t-elle avec une petite pause, en frappant du bout des doigts sur la manche de Sanine, je n'ai pas l'habitude de me consulter avec mon mari, si ce n'est pour ma toilette, — là-dessus il est passé maître; — ensuite, pourquoi me dites-vous que vous me demanderez un prix très modéré? Je ne veux pas profiter de ce que maintenant vous êtes amoureux et disposé à tous les sacrifices... Je n'accepte aucun sacrifice de vous. Quoi! au lieu de vous encourager dans... comment pourrais-je bien dire cela?... dans vos nobles sentiments, j'irais vous dépouiller comme on ôte l'écorce à un tilleul pour faire des *laptis*? Ce n'est pas dans mes habitudes. Il m'arrive, à l'occasion, de ne pas épargner les gens, mais ce n'est pas de cette façon-là.

Sanine ne pouvait deviner si elle raillait ou parlait sérieusement; mais il disait en lui-même:

— Oh! c'est ici qu'il faut dresser l'oreille!

Un domestique entra, apportant sur un grand plateau un samovar russe, un



M. Jean LEER

Chef sur le S. S. France

Dans la corporation des chefs cuisiniers des grands Hôtels, Restaurants, Compagnies de Navigation du monde entier, parmi ces professionnels de l'art culinaire chez qui la coutellerie est considérée à juste titre comme un outil de travail, les couteaux à la marque **La Trompette** jouissent d'une réputation enviable et inégalée, comme possédant au plus haut degré les qualités de coupe, de durabilité requises à un usage professionnel.

Voilà la coutellerie qu'il vous faut employer à la maison, elle vous rendra les plus grands services dans les travaux de cuisine.

Tous les couteaux portant notre marque **La Trompette** sont garantis sans restriction.



No 1101. Couteau de cuisine du type adopté par les cuisiniers professionnels; se fait depuis 3" à 14". Recommandé lame de 8 pouces \$0.95

No 1333. Couteau à pain et à découper, lame de 9 1/2" \$0.75

No 1334. Le même en acier inoxydable \$1.25

No 802. Lame droite ou 800, lame française. Couteaux de table en acier garanti inoxydable. Manche en ébène véritable, solidement fixé par 3 rivets en cuivre. La boîte de 6 couteaux \$1.85

No 802F. Fourchette Nickelée, 4 fourchettes, manche ébène, assortie aux couteaux. Les 6 \$1.15

No 1337. Couteau d'office, en acier inoxydable 0.25 pièce

La coutellerie à la marque

LA TROMPETTE

est en vente dans tous les magasins réputés pour les articles de qualité.

Sabatier Père & Fils

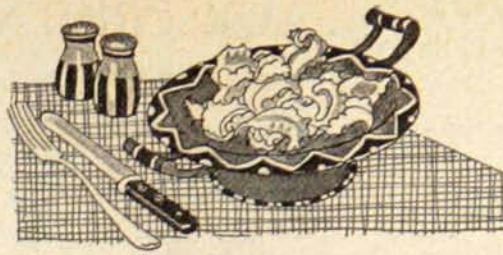
PARIS - - - - - FRANCE

(Suite à la page 54)



LES CHOSES FEMMININES

Par SOEUR MARTHE



Les Menus de la Revue Moderne

(Les dîners d'une semaine entière)

- 1 -

Consommé de volaille
(à la royale)
Blanquette de poulet
Pommes de terre
(à la parisienne)
Asperges à l'étuvée
Gelatiné à l'orange
Gâteau marbré

Duchesses.— 12 pommes de terre, 4 œufs, $\frac{1}{2}$ de livre de beurre, persil haché, sel et poivre, farine. Faites cuire les pommes de terre au four, pelez et écrasez-les, passez ensuite à la passoire; mêlez-y le $\frac{1}{2}$ du beurre, les œufs; formez-en une boule, que vous aplatissez en galette si vous le préférez; roulez dans la farine et faites dorer avec le reste du beurre, mis dans une sauteuse, et bien chaud. Étant dorées, retournez-les, servez-les brûlantes, seules ou accompagnant une viande rôtie.

Pieds de veau à la camargo.— 4 pieds de veau, $\frac{1}{2}$ de livre de beurre, 1 citron, 1 anchois, sel, gros poivre, une échalote hachée, 1 verre de bouillon, 2 carottes, 2 oignons, persil. Faire cuire les pieds parés dans de l'eau salée, avec les oignons et les carottes, les queues du persil, quand ils sont cuits, les égoutter et les mettre dans une casserole avec le jus du citron, le beurre manié de farine, sel, poivre, échalote et bouillon; laisser mijoter à petit feu 30 minutes.

Omelette au blé d'Inde.— Deux œufs, 6 c. à table de blé-d'Inde, 2 c. à table de lait, 1 c. à table de beurre, persil, sel et poivre.

Casser les œufs dans un bol, les battre et ajouter le lait, le blé-d'Inde, le sel et le poivre. Fondre le beurre dans une poêle et y verser la préparation. Cuire à feu doux. Servir avec du persil.

Oeufs farcis au gratin.— Coupez des œufs durs un peu au-dessus de la moitié pour en retirer les jaunes. Faites avec ces jaunes un hachis mélangé de beurre, de persil et de mie de pain; salez, poivrez et liez le tout d'un jaune d'œuf cru. Remplissez de cette farce les parties les plus grandes des blancs d'œufs; ajoutez dessus les parties les plus petites pour rendre leur forme aux œufs. Foncez du restant de la farce un plat à gratin, mettez les œufs, arrosez de beurre et faites gratiner au four un quart d'heure, servez dans le plat de cuisson.

Vous pouvez couper les œufs durs en deux, simplement, et les garnir de farce, dans le vide laissé par le jaune.

Pommes de terre "Grande Dame"— Faire cuire des pommes de terre en robe de chambre; quand elles seront cuites, ajoutez deux œufs, de la farine de manière à en faire une pâte; étendre au rouleau, couper en dés, mettre dans l'eau bouillante dix minutes, laissez égoutter, saler, et les faire sauter au beurre.

Soupe aux légumes.— Deux tasses de carottes, 2 tasses de navet, 1 tasse de céleri, 1 petit oignon, 4 c. à table de graisse de rôt, 3 pintes d'eau bouillante et du persil.

Laver les légumes et les couper en dés. Hacher l'oignon finement. Faire fondre la graisse, y faire revenir l'oignon et les légumes, ajouter l'eau bouillante, et au bout de dix minutes, le persil et les assaisonnements. Laisser cuire à petit feu et servir.

Soufflé aux pruneaux.— Quatre tasses de purée de pruneaux, sucre, quatre blancs d'œufs, un zeste d'orange. Faire une purée très épaisse, la couler et la sucrer; y ajouter le zeste d'orange; remettre sur le feu pour que le reste de l'eau s'évapore et ajouter les blancs d'œufs montés en neige; déposez dans un moule beurré et faites cuire à feu modéré. Servez aussitôt retiré du feu.

Consommé de volaille à la royale.— 1o Préparez, selon la méthode accoutumée, un succulent consommé de volaille, passez-le au linge et conservez-le au chaud; 2o Préparez ainsi la royale de garniture: pilez finement 2 $\frac{1}{2}$ onces de filets de volaille (poids net pris dans la volaille du consommé) avec deux fortes cuillerées de béchamelle. Diluez cette purée avec un demi-décilitre de crème; assaisonnez de sel, poivre, muscade; Passez à l'étamine (ou au tamis de crin). liez cette composition de trois jaunes d'œufs; mélangez bien; ajoutez, si c'est nécessaire, un peu de crème. Mettez dans des petits moules beurrés; faites pocher au bain-marie (cinq minutes environ); faites refroidir, détaillez en rondelles festonnées.

Mettez ces rondelles de royale dans le consommé au moment de servir seulement; ajoutez des peluches de cerfeuil.

- 2 -

Soupe aux légumes
(en gras ou maigre)
Darnes de saumon
(à la béarnaise)
Selle d'agneau aux laitues braisées
Duchesses
Epinards au lait
Soufflé aux pruneaux

Macaroni à la viande.— Un paquet de macaroni, 4 livres de viande cuite, 1 chopine de bouillon, 1 pincée de cannelle moulue, sel et poivre.

Faire cuire le macaroni. Hacher la viande bien fine et la mêler au macaroni. Ajouter les assaisonnements, le bouillon, et laisser mijoter. Servir chaud.

Selle d'agneau aux laitues braisées.— Faites rôtir les selles selon la méthode habituelle; dressez-les sur un grand plat long; garnissez-les de demi-laitues braisées au jus. Servez avec le fond des selles déglacé avec vin blanc et jus de viande.

- 3 -

Crème d'asperges
Macaroni à la viande
Pieds de veau à la camargo
Fonds d'artichauts, gratinés à la reine
Crêpes roulées
Compote d'abricots

Darnes de saumon à la béarnaise.— 1o Cuisez doucement au beurre six darnes (ou tranches) de saumon (prises dans le milieu du poisson), chacune de 3 $\frac{1}{2}$ onces.

2o Avant de faire cuire le saumon, préparez ainsi la sauce béarnaise: dans une casserole où vous aurez fait réduire aux deux-tiers 2 décilitres de vinaigre et 2 décilitres de vin blanc avec deux cuillerées d'échalotes hachées, une poignée d'estragon et de cerfeuil concassés, sel et poivre, mettez six jaunes d'œufs dilués avec un peu d'eau. Cuisez ce mélange sur le coin du fourneau en le fouettant sans discontinuer. Lorsqu'il commence à prendre corps, ajoutez 1 livre de beurre fondu. Moulez la sauce comme une hollandaise; assaisonnez-la de bon goût; passez-la à l'étamine; ajoutez-lui une cuillerée d'estragon et de cerfeuil hachés; 3o Dressez les darnes sur un plat long. Garnissez-les, aux deux bouts du plat, avec du persil frit et, sur les côtés, de petites pommes de terre rissolées au beurre. Arrosez avec le beurre de cuisson. Servez avec la béarnaise à part.

Canard sauvage à l'orange.— La sauce à l'orange convient très bien à tous les gibiers d'eau rôtis. On la prépare ainsi:

1o Faites cuire au caramel; dans une petite casserole, 20 grammes de sucre mouillé de deux cuillerées à bouche de vinaigre. Lorsque ce canard est bien blond, mouillez-le de 4 décilitres de bon jus de viande. Faites réduire d'un tiers. Ajoutez à cette sauce le jus de déglacage des canards sauvages rôtis (deux canards pour six personnes). Passez cette sauce, qui doit être un peu épaisse, et ajoutez-lui, au dernier moment, le jus de deux oranges, passé à la mousseline et le zeste de ces fruits, détaillé en julienne fine et blanchi.

2o Dressez sur un plat ovale les canards sauvages cuits au four ou à la broche, de vingt à vingt-deux minutes. Entourez de tranches d'oranges parées à vif. Versez sur les canards quelques cuillerées de

sauce orange et servez avec le restant de cette sauce, à part en saucière.

Fond d'artichauts gratinés à la reine.— 1o Cuisez au blanc douze beaux fonds d'artichauts (parés à cru) en les tenant peu cuits; égouttez-les, épongez-les et achevez de les cuire en les faisant étuver au beurre; 2o Farcissez les fonds à une purée de volaille (préparée avec le restant de la volaille ayant servi pour faire le consommé), liée de sauce béchamel réduite avec de la crème. Rangez les fonds sur un plat à gratin beurré; nappez de sauce crème; saupoudrez de parmesan râpé; arrosez de beurre fondu; faites gratiner au four.

Crêpes roulées.— Trois œufs, même poids de sucre en poudre, de farine de froment, de beurre frais. Mélangez sucre et farine, cassez les œufs, remuez en ajoutant le beurre tiède, faites tiédir du lait. Ajoutez-le peu à peu en évitant de faire des grumeaux. Parfumez à la vanille ou au rhum. Dès que la crêpe est bien dorée des deux côtés, détachez-la, enroulez-la autour de la lame d'un couteau, déposez-la sur un plat.

Beignets de céleris.— Deux pieds de céleris, citron, farine, pâte à frire, un œuf, chapelure, friture.

Choisissez de beaux céleris aux tiges bien blanches et bien pleines. Coupez-les en morceaux que vous faites blanchir à l'eau bouillante salée. Vous les mettez cuire dans de l'eau acidulée de citron et épaissie par une cuillerée de farine. Après trente minutes de cuisson, mettez les morceaux de céleri, faites égoutter et refroidir. Tournez-les dans une pâte à

Quand
la recette
exige du
LAIT
et du
SUCRE
les bonnes
cuisinières
emploient le

LAIT CONDENSÉ
EAGLE BRAND
SUCRÉ

Il enrichit la saveur
et adoucit la texture
des mets.

Et dans De plus en plus on
le Café remplace la Crème et
le Sucre par le **LAIT**
EAGLE.

ESSAYEZ - LE !

LA CIE. BORDEN LIMITÉE, Dept R.M.,
140, ouest rue St-Paul, Montréal.

Veuillez m'expédier gratis le livre de
recettes Eagle Brand

NOM.....

ADRESSE.....

48P

Les Cuisines CLARK

Vous Aideront

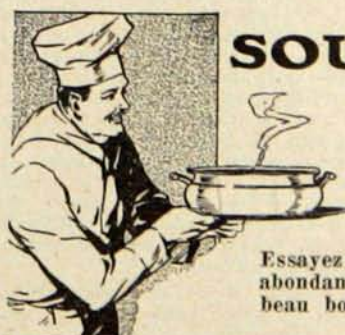


SOUPES CLARK

Comme elles sont bonnes !

et elles sont toutes prêtes à servir.
Ajoutez simplement quantité égale
d'eau, faites mijoter et tout est dit.

Essayez la Soupe aux Légumes CLARK — une
abondance de bons légumes canadiens dans un
beau bouillon de bœuf — c'est un vrai repas.



W. CLARK, Ltée

Etablissements à Montréal, P. Q.
St-Rémi, P. Q., et Harrow, Ont.

Les Vitamines précieuses des légumes sont
conservées par le procédé CLARK.

EN VENTE PARTOUT

12A-29

frir ou, si vous le préférez, dans de l'œuf battu et de la très fine chapelure tamisée et plongez-les dans la friture bouillante.

Pommes de terre à la Parisienne. — Mettez dans une casserole un morceau de beurre avec un gros oignon coupé en petits morceaux; faites revenir l'oignon,



4 Tartes pour 15¢

Assez de garniture exquise dans chaque boîte à 15c pour remplir quatre grosses tartes.

La ménagère les aime parce qu'avec ces garnitures elle peut faire des tartes délicieuses en peu de temps et elle réussit toujours. Ecrivez pour livret de recettes éprouvées.

Garniture de Tartes (PIE FILLING)

"Meadow-Sweet"

CITRON ANANAS FRAISES
FRAMBOISES ORANGES CERISES, ETC

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co., Limited
Montreal



Prenez-vous du Levain pour votre santé?

Si vous tenez à cette bonne habitude, prenez les galettes de Levain Royal — la qualité la plus élevée depuis plus de 50 ans. Trempez une galette de Levain Royal avec un peu de sucre, dans de l'eau tiède pour toute une nuit. Remuez bien, filtrez et buvez le liquide. Pour rendre ce liquide plus agréable au goût, ajoutez-y le jus d'un orange.

LES GAULETTES DE LEVAIN ROYAL

EAUX PRINTANIERES

(Suite de la page 52)

service à thé, de la crème, des biscuits, etc., posa tout cela sur la table, entre Sanine et Mme Polozoff et se retira.

Mme Polozoff versa à son hôte une tasse de thé.

— Cela ne vous fait rien? dit-elle en lui mettant du sucre avec les doigts... et cependant les pincées à sucre étaient sur la table.

— Comment donc! d'une si belle main.

Il n'acheva pas sa phrase et faillit s'étouffer avec une gorgée de thé. Elle le tenait sous son regard clair et attentif.

— Si je vous ai parlé de bon marché, continua-t-il, c'est que, comme vous êtes en ce moment à l'étranger, je ne puis supposer que vous ayez beaucoup d'argent disponible; et puis je sens bien que la vente... ou l'achat d'un domaine, dans de telles conditions, est quelque chose d'anormal, et que je dois prendre cela en considération.

Sanine s'embrouillait et s'empêtrait dans ses phrases, pendant que Mme Polozoff, qui s'était doucement renversée sur le dos du fauteuil, le regardait, les mains croisées, de ce même regard attentif et clair. Il finit par s'arrêter.

— Allez, allez toujours, dit-elle comme pour venir à son aide; je vous écoute, j'ai du plaisir à vous écouter; continuez.

mouillez avec un peu de bouillon, dans lequel vous aurez délayé un peu d'arôme Patrelle, et mettez-y vos pommes de terre avec sel, poivre et bouquet garni. Laissez cuire doucement et servez.

Asperges à l'étuvée. — Prenez une botte d'asperges vertes; coupez la partie tendre en tronçons de 3 centimètres de ong. Faites-les cuire à l'eau bouillante salée. Retirez-les quand elles sont tendres et faites égoutter. Pendant ce temps, préparez une bonne sauce blanche avec lait, beurre et farine. Mettes les tronçons dans cette sauce, laissez-les mijoter quelques minutes; au moment de servir, ajoutez un peu d'estragon finement haché.

Epinards au lait. — Deux kilos d'épinards, une tasse de lait, sel, muscade, une cuillerée à café de farine, 3 onces de très bon beurre, croûtons frits, une laitue.

Epluchez et lavez avec soin les épinards à cause des pailles qui s'y attachent. Faites-les cuire à l'eau bouillante avec une laitue pour les rendre plus doux; retirez-les dans l'eau fraîche et pressez-les pour en faire sortir l'eau; hachez-les et mettez-les dans la casserole avec le beurre, faites bouillir à très petit feu un quart d'heure; ajoutez la farine et du sel, la muscade, mouillez avec le lait, faites mijoter encore un quart d'heure et servez. Pour les faire au gras, au lieu de lait, mettez du bon bouillon ou du jus. Servez garnis de croûtons frits réguliers, en triangles piqués dans les épinards. Quelques personnes les préfèrent au sucre. La chicorée se prépare de même.

Aux amateurs de bon café. — En faisant le café avec de l'eau distillée, on est surpris de la différence avec les résultats que donne l'eau ordinaire. Le café ainsi obtenu a une finesse de goût incontestablement supérieure; ses qualités, alors très développées, deviennent complètes. C'est que les carbonates terreux que renferment les eaux réputées potables détruisent une partie du tanin du café, avec lequel ils forment un produit insoluble et sans saveur, tandis que l'eau distillée laisse le tanin intact et conserve au café toute sa suavité et ses propriétés toniques. Dont l'action est si remarquable sur l'estomac. Voilà assurément une expérience facile à faire. On se procure l'eau distillée chez le pharmacien.

Bouillon aigri. — Il est utile d'avoir, toujours prête, une certaine quantité de bouillon que l'on peut ajouter à ses sauces avec profit.

Mais une température chaude ou orageuse le fait aigrir rapidement. Si cette mésaventure vous arrive, mettez vite votre bouillon sur le feu et jetez-y une bonne pincée de bicarbonate de soude. Votre bouillon retrouvera aussitôt son excellente saveur.

Sanine se mit à décrire sa propriété, en indiqua la superficie, la position géographique, les dépendances; il calcula le revenu qu'on pouvait en tirer... Il parla même de la situation pittoresque de la maison, et Mme Polozoff tenait toujours fixé sur lui son regard de plus en plus clair et pénétrant, et ses lèvres avaient de légers frémissements, mais sans sourire: elle les mordait. Sanine finit par se sentir mal à l'aise et s'interrompit une seconde fois.

— Dmitri Pavlovitch... dit Mme Polozoff. (Elle réfléchit un instant.) Dmitri Pavlovitch... répéta-t-elle, savez-vous une chose? Je suis persuadée que l'achat de votre terre sera pour moi une affaire très avantageuse et que nous nous entendrions; mais il faut que vous m'accordiez... deux jours, oui, deux jours de réflexion. Voyons, vous êtes bien capable de rester deux jours séparé de votre fiancée? Je ne vous retiendrai pas plus longtemps si vous ne désirez pas rester, je vous en donne ma parole. Mais s'il vous faut de l'argent aujourd'hui même, cinq ou six mille francs, je vous les prêterai avec plaisir; et nous compterons plus tard.

Sanine se leva.

— Je ne saurais assez vous remercier, Marie Nicolaïevna, pour la cordiale bienveillance que vous me témoignez, à moi qui suis presque un inconnu pour vous... Néanmoins, si vous le désirez absolument, j'aime mieux attendre votre décision au sujet de mon bien, et je resterai ici deux jours.

— Oui, je le désire, Dmitri Pavlovitch. Et cela vous coûtera beaucoup? Beaucoup, dites?

— J'aime ma fiancée, et je vous avoue que la séparation me sera un peu dure.

— Ah! vous êtes un homme comme il n'y en a pas, dit Mme Polozoff avec un soupir. Je vous promets de ne pas trop vous faire languir. Vous partez?

— Il est déjà tard, fit observer Sanine.

— Et vous avez besoin de repos après ce voyage, après cette partie de cartes avec mon mari. Dites-moi, est-ce que vous êtes lié avec Hippolyte Sidorovitch, mon mari.

— Nous avons été élevés dans la même pension.

— Etait-il déjà comme ça à la pension?

— Comment, comme ça?

Mme Polozoff se mit à rire si fort que tout son visage devint vermeil; elle porta son mouchoir à ses lèvres, puis elle se leva de son fauteuil, s'avança vers Sanine en chancelant un peu, comme une personne fatiguée, et lui tendit la main.

Sanine prit congé d'elle et se dirigea vers la porte.

— Tâchez de venir demain de bonne heure, entendez-vous? lui cria-t-elle au moment où il franchissait le seuil.

Il jeta un coup d'œil en arrière, et la vit étendue dans son fauteuil, les deux mains jetées derrière la tête. Les larges manches de sa robe avaient glissé jusqu'à la naissance des épaules, et il était impossible de ne pas se dire que la pose de ces bras, que tout cet ensemble était d'une admirable beauté.

XXXVI

Longtemps après minuit, la lampe brûlait encore dans la chambre de Sanine. Assis devant son bureau, il écrivait à Gemma. Il lui raconta tout; il lui décrivit les Polozoff, mari et femme; décrivit surtout, cela va sans dire, ses propres sentiments, et finit en disant: Au revoir, dans trois jours!!! (avec trois points d'exclamation). Le lendemain matin, de bonne heure, il porta la lettre à la poste et alla se promener dans le jardin du Kursaal, où l'orchestre jouait déjà. Il y avait encore peu de monde. Il s'arrêta devant le pavillon où se tenait l'orchestre, écouta un pot-pourri de *Robert le Diable* en prenant son café, puis chercha une allée solitaire et se mit à rêver, assis sur un banc.

Le manche d'une ombrelle frappa vivement, et même assez fort, sur son épaule. Il tressaillait...

Vêtue d'une robe de barège, d'un gris tirant sur le vert, coiffée d'un chapeau de tulle blanc, les mains serrées dans des

gants de Suède, fraîche et rose comme une matinée d'été et offrant encore, dans ses mouvements et dans ses regards, les vestiges d'un sommeil calme et rafraîchissant, Mme Polozoff était devant lui.

— Bonjour, dit-elle. Je vous ai envoyé chercher aujourd'hui, mais vous étiez déjà sorti. Je viens de boire mon second verre... Figurez-vous qu'on m'ordonne de prendre les eaux... Dieu sait pourquoi! Ai-je l'air d'une malade? Et il faut que je me promène pendant une heure entière. Voulez-vous être mon compagnon? Nous prendrons ensemble le café.

— Je l'ai déjà pris, dit Sanine en se levant, mais je serais enchanté de faire une promenade avec vous.

— Alors, donnez-moi le bras... Ne craignez rien, votre fiancée n'est pas ici, elle ne vous verra pas.

Sanine répondit par un sourire contrainct. Il éprouvait une impression désagréable toutes les fois que Mme Polozoff lui parlait de sa fiancée. Cependant il s'inclina d'un air soumis... Le bras de Marie Nicolaïevna se posa mollement, lentement sur le sien. Il y glissa et sembla s'y coller.

— Allons par ici, lui dit-elle en jetant son ombrelle ouverte sur son épaule. Je suis comme chez moi dans ce parc; je vais vous en montrer les beaux endroits. Et, savez-vous une chose (elle employait souvent cette expression)... nous ne parlerons pas de votre affaire à présent; nous nous en occuperons comme il faut après le déjeuner; pour le moment, vous allez me parler de vous... afin que je sache à qui j'ai affaire. Et puis, si vous voulez, je vous parlerai de moi. Voulez-vous?

— Mais, Marie Nicolaïevna, que peut-il y avoir d'intéressant...

— Attendez, attendez. Vous ne m'avez pas bien comprise. Ne croyez pas que je veuille faire la coquette avec vous (Mme Polozoff haussa les épaules, se disant: "Voilà un homme dont la fiancée est une véritable statue antique, et je ferais la coquette avec lui?") Mais vous vendez; moi, j'achète. Et je veux connaître votre marchandise. Eh bien, faites-la voir! Je veux savoir non seulement ce que j'achète, mais encore de qui je l'achète. C'était la règle de conduite de mon père. Voyons, commencez... ne remontons pas à votre enfance; mais, par exemple, y a-t-il longtemps que vous êtes à l'étranger? Où avez-vous été jusqu'à présent? Seulement, ne marchez pas si vite, nous ne sommes pas pressés.

— J'arrive d'Italie, où j'ai passé quelques mois.

— Vous avez un goût particulier pour tout ce qui est italien, à ce que je vois? Il est singulier que vous n'ayez pas trouvé là-bas l'objet de vos vœux. Vous aimez les arts? les tableaux? ou préférez-vous la musique?

— J'aime l'art en général. J'aime tout ce qui est beau.

— Et la musique?

— La musique aussi.

— Moi, je ne l'aime pas du tout. Je n'aime que les chansons russes, — et encore à la campagne, — et au printemps seulement, quand on danse, vous savez... Les coiffures en perles de verre, les chemises rouges, l'herbe jeune dans la prairie, la bonne petite odeur de fumée qui vient des isbas... C'est délicieux! Mais il ne s'agit pas de moi. Parlez donc! racontez!

Mme Polozoff, tout en marchant, regardait constamment Sanine. Elle était grande de taille, et son visage arrivait presque à la hauteur de celui de son cavalier.

Il se mit à raconter d'abord tant bien que mal et presque à regret, puis il s'abandonna et finit par en dire très long. Mme Polozoff lui prêtait une oreille intelligente... et puis elle avait un tel air de franchise qu'elle forçait la franchise chez les autres. Elle possédait ce "terrible don de la familiarité" dont parle le cardinal de Retz. Sanine parla de ses voyages, de sa vie à Pétersbourg, de sa jeunesse. Si Marie Nicolaïevna eût été une femme du monde, aux manières raffinées, il ne se serait jamais livré ainsi; mais elle s'était posée elle-même vis-à-vis de lui comme un bon garçon ennemi de toute cérémonie. Cependant ce "bon garçon" marchait à côté de lui avec une allure féline, pesant légèrement sur son bras et étudiant à la dérobée l'expression de son visage; il marchait à côté de lui sous la

EAUX PRINTANIERES

figure d'une jeune femme qui respirait cet attrait brûlant et doux, plein de langueur et d'ivresse, que possèdent — pour notre perte, à nous autres pauvres pêcheurs — certaines natures slaves, certaines natures seulement, et encore après un croisement de races convenable.

Cette causerie se prolongea pendant plus d'une heure. Ils ne s'arrêtaient pas un instant: ils allaient, allaient toujours dans les interminables allées du parc, tantôt gravissant la montagne et admirant le paysage, tantôt redescendant et se cachant dans l'ombre impénétrable de la vallée, — et toujours se donnant le bras. Sanine en avait même des accès de dépit: il ne s'était jamais promené si longtemps avec Gemma, avec son adorée Gemma... Et voilà que cette femme l'avait accaparé!

— N'êtes-vous pas fatiguée? lui demanda-t-il plus d'une fois.

— Je ne suis jamais fatiguée, répondait-elle.

Ils croisèrent quelques rares promeneurs; presque tous la saluaient, les uns avec respect, les autres avec un air obséquieux. A l'un d'eux, jeune homme brun, très joli garçon et élégamment vêtu, elle cria de loin avec le plus pur accent parisien:

— Comte, vous savez, il ne faut pas venir me voir... ni aujourd'hui, ni demain.

Le comte ôta silencieusement son chapeau et fit un profond salut.

— Qui est-ce? demanda Sanine, cédant à cette mauvaise habitude de curiosité questionneuse propre à tous les Russes.

— Ça? C'est un petit Français... Il y en a beaucoup qui papillonnent par ici... Il me fait la cour, lui aussi. Mais voici l'heure de prendre le café, rentrons à la maison, l'appétit a eu le temps de vous venir, je pense. A l'heure qu'il est, mon féal époux doit avoir ouvert ses lucarnes.

— Mon féal époux! ses lucarnes!... répéta Sanine en lui-même. Et dire qu'elle parle si élégamment le français!... Quelle drôle de femme!

..

Mme Polozoff avait raison. Quand ils arrivèrent, elle et Sanine, à l'hôtel, "son féal époux", autrement dit "son boulot", était déjà installé devant une table servie, avec son immuable fez groseille sur la tête.

— Je ne t'attendais plus! s'écria-t-il en grimaçant d'un air aigre. J'étais décidé à prendre mon café sans toi.

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien, dit-elle gaiement. Tu t'es mis en colère? C'est excellent pour ta santé. Sans cela tu courrais risque de te figer complètement. Tu vois, je t'ai amené un hôte. Sonne vite! Allons, prenons du café, du café et du meilleur, dans des tasses de porcelaine de Saxe, et sur nappe blanche comme la neige!

Elle ôta son chapeau, ses gants et frappa ses mains l'une contre l'autre.

Polozoff la regardait du coin de l'œil. — Que diable avez-vous à tant vous remuer aujourd'hui, Marie Nicolaïevna? dit-il à demi-voix.

— Ça ne vous regarde pas, Hippolyte Sidorovitch! Sonne! Asseyez-vous, Dmitri Pavlovitch, et prenez une seconde tasse de café. Ah! comme c'est amusant d'ordonner! Je ne connais pas de plus grand plaisir au monde!

— Quand on vous obéit! grommela le mari.

— Justement, quand on obéit! C'est précisément cela qui m'amuse. Surtout avec toi, n'est-ce pas, boulot? Ah! voilà le café.

Il y avait une affiche de théâtre sur l'énorme plateau qu'apportait le domestique. Mme Polozoff s'en empara aussitôt.

— Un drame! lut-elle d'un air mécontent, un drame allemand! Enfin, c'est toujours moins mauvais qu'une comédie allemande. Faites-moi prendre une loge, dit-elle au domestique, une baignoire, ou plutôt, non... la loge des étrangers, la *Fremden-Loge*.

— Mais si la *Fremden-Loge* est déjà retenue par Son Excellence Monsieur le gouverneur de la ville? hasarda le domestique.

— Donnez dix thalers à Son Excellence, mais il faut la loge. Entendez-vous?

Le domestique baissa la tête d'un air soumis.

— Dmitri Pavlovitch, vous viendrez avec moi au théâtre. Les acteurs allemands sont détestables, — mais vous viendrez?... oui? Oui! Que vous êtes aimable! Et toi, boulot, tu ne viendras pas?

— Comme tu voudras, répondit Polozoff en parlant dans sa tasse qu'il avait portée à sa bouche.

— Sais-tu une chose? Ne viens pas. Tu ne fais que dormir au théâtre; et puis, tu n'entends pas grand-chose à l'allemand. Voici plutôt ce que tu devrais faire: écris à l'intendant, tu sais, à propos de notre moulin, à propos de la mouture des paysans... Dis-lui que je ne veux pas, que je ne veux pas, et que je ne veux pas! Voilà de l'occupation pour toute la soirée.

— Bon, bon, répondit Polozoff.

— Allons, c'est parfait, tu es bien gentil. Et maintenant, messieurs, puisque nous avons parlé d'intendant, occupons-nous de notre grande affaire! Dmitri Pavlovitch, dès que le garçon aura desservi vous nous direz tout ce qui concerne votre bien, en quoi il consiste, quel prix vous en demandez, combien vous voulez d'arrhes, — en un mot, tout, tout. (Enfin, pensa Sanine, Dieu merci!) Vous m'en avez déjà touché un mot, je me le rappelle; vous m'avez admirablement décrit votre jardin; mais "boulot" n'était pas là... Qu'il écoute: il dira toujours bien quelque chose! Il m'est très agréable de penser que je puis faciliter votre mariage... Je vous avais promis de m'occuper de vous après le déjeuner, et je tiens toujours mes promesses... N'est-ce pas, Hippolyte Sidorovitch?

Polozoff se frotta le visage de la paume de la main.

— Ce qui est vrai est vrai, dit-il; vous ne trompez personne.

— Jamais! et je ne tromperai jamais personne. Allons, Dmitri Pavlovitch, exposez votre affaire, comme nous disons au sénat.

XXXVII

Sanine se mit à exposer son affaire, c'est-à-dire à faire une nouvelle description de sa propriété; mais cette fois, il ne parla plus de la beauté du paysage et se borna à citer "des faits et des chiffres", en invoquant de temps en temps le témoignage de Polozoff pour confirmer son dire. Mais Polozoff ne répondait que par des grognements et des signes de tête. Approuvait-il ou désapprouvait-il? Mme Polozoff, du reste, se passait fort bien de l'aide de son mari. Elle fit preuve de telles aptitudes commerciales et administratives qu'il y avait de quoi en être ébahi! Tous les secrets de la gestion d'un domaine lui étaient parfaitement familiers; elle s'informait soigneusement de tout, entrait dans tous les détails; chacune de ses questions allait droit au but et mettait un point sur les i. Sanine ne s'attendait pas à un semblable examen: il ne s'y était pas préparé. Et cet examen dura une heure et demie. Sanine éprouva toutes les émotions d'un accusé assis sur une étroite sellette, devant un juge sévère et perspicace.

— Mais c'est un interrogatoire! se disait-il avec angoisse.

Tout en le questionnant, Mme Polozoff riait, comme pour dire que c'était un jeu; mais Sanine n'était pas plus à son aise pour cela, et la sueur lui perlait au front, quand, dans le cours de cet interrogatoire, il était forcé de laisser voir qu'il comprenait assez vaguement les termes techniques russes qui signifient "partage" à nouveau ou "terrain de labour".

— Très bien! dit enfin Mme Polozoff. Maintenant je connais votre propriété... tout aussi bien que vous. Combien demandez-vous par âme?

A cette époque, comme on le sait, la valeur d'une propriété se basait sur le nombre de paysans qu'elle renfermait.

— Mais... je pense... qu'on ne peut pas demander moins de 500 roubles, dit Sanine avec effort.

O Pantaleone! Pantaleone! où étaistu? C'eût été là le vrai moment de t'écrier: *Barbari!*

macaroni

Une douzaine de plats délicieux

Rapidement et facilement préparés avec du

MACARONI ou SPAGHETTI
HIRONDELLE CATELLI

Macaroni ou Spaghetti au gratin
Macaroni aux asperges
Macaroni ou coquilles au poisson
Macaroni ou Spaghetti à la crème
Macaroni ou Spaghetti à l'italienne
Macaroni au poulet
Tomates farcies au macaroni
Spaghetti ou Macaroni aux oeufs
Spaghetti aux hûtres
Spaghetti au Maïs (blé-d'Inde)
Coquilles à la sauce blanche
Croquettes au macaroni
Spaghetti ou macaroni à la sauce aux tomates

Pour avoir l'équivalent de la force de la viande, de l'énergie alimentaire du blé

Mangez du Macaroni
Hirondelle

qui est considéré comme le beefsteak des champs de blé. Un heureux changement à faire avec les pommes de terre. Voici deux recettes: Essayez-en une aujourd'hui.

"ROUND" STEAK AU MACARONI OU AUX
COQUILLES

½ paquet de Macaroni Hirondelle Catelli,
3 cuillerées à soupe de graisse, 2 oignons, sel et poivre au goût.
½ tasse de fromage râpé, ½ tasse de miettes de pain.

Cassez le macaroni *Hirondelle Catelli* ou servez-vous des Coquilles *Hirondelle Catelli* et préparez d'après la méthode ordinaire. Ajoutez à l'eau bouillante une cuillerée de graisse et égouttez. Passez le steak et les oignons au hachoir. Mettez dans un plat à l'épreuve du feu, le macaroni, la viande, les oignons, les tomates, le fromage, les miettes de pain et le reste de la graisse fondue, et assaisonnez. Faites cuire dans un fourneau à feu modéré, durant une heure.

Nous publions une recette de saison, différente chaque mois. Voyez celle du mois prochain.

Un régal pour les enfants

½ paquet de Coquilles Hirondelle Catelli.
Sirop d'érable ou mélasse.

Faites bouillir les Coudes ou Coquilles de mer environ 15 minutes, jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Egouttez dans une passoire et servez avec un sirop quelconque.

Le Macaroni Hirondelle Catelli est un aliment Canadien fabriqué dans une manufacture Canadienne avec du blé Canadien.

Macaroni-Spaghetti
Nouilles -Vermicelle
Hirondelle

CATELLI

EAUX PRINTANIERES

Marie Nicolaïevna leva les yeux au ciel pour réfléchir.

— Ma foi, dit-elle enfin, le prix ne me paraît pas exagéré. Mais je me suis donné deux jours de délai, et il faudra que vous attendiez jusqu'à demain. Je crois que nous nous entendrons... et alors vous me direz combien vous voulez d'arrhes. Et maintenant, *basta così!* dit-elle vivement en voyant que Sanine allait parler. C'est assez s'occuper du vil métal. A demain les affaires! Savez-vous: maintenant je vous laisse aller... (Elle regarda l'heure à une petite montre émaillée qui était passée à sa ceinture)... jusqu'à trois heures. Il faut bien vous donner le temps de respirer... Allez jouer à la roulette.

— Je ne joue à aucun jeu de hasard, fit observer Sanine.

— Pas possible! Mais vous êtes décidément une perfection! Du reste, je ne joue pas non plus. Je trouve absurde qu'on aille perdre son argent à coup sûr. Mais allez dans la salle de jeu et regardez les physionomies. On en voit de tout à fait réjouissantes: il y a là une vieille, ornée d'une féronnière et d'une paire de moustaches... elle est magnifique. Il y a aussi un prince de chez nous... qui n'est pas mal non plus. Il a une tête majestueuse, un nez d'aigle, et quand il pose un thaler, il fait à la dérobée un signe de croix sous son gilet. Lisez les journaux, promenez-vous, en un mot, faites ce que vous voudrez. Et à trois heures, je vous attends... *de pied ferme*. Il faudra que nous dinions de meilleure heure. Chez ces drôles d'Allemands, les théâtres s'ouvrent à six heures et demie. (Elle lui tendit les deux mains.) *Sans rancune, n'est-ce pas?*

— Oh! Marie Nicolaïevna, de quoi vous en voudrais-je?

— De ce que je vous ai martyrisé. Attendez, vous en verrez bien d'autres, ajouta-t-elle en fermant les yeux à demi, et toutes ses fossettes parurent à la fois sur ses joues devenues vermeilles. Au revoir!

Sanine s'inclina et sortit. Un rire joyeux retentit derrière lui, et voici la scène qu'il vit reflétée dans une glace devant laquelle il passait en ce moment: Mme Polozoff avait enfoncé le nez grosseil sur les yeux de son mari, qui résistait en battant l'air faiblement de ses deux mains.

XXXVIII

Oh! quel profond soupir de joie Sanine poussa en se retrouvant dans sa chambre! Oui, Marie Nicolaïevna avait dit vrai: il avait besoin de respirer, de se reposer de toutes ces nouvelles connaissances, de ces rencontres, de ces conversations, de cette vapeur étrange qui lui montait au cerveau et au cœur... de cette demi-intimité avec une femme qui lui était complètement étrangère! Et à

(Suite de la page 7)

ajoutant toutefois que la Muse canadienne a plus d'imagination que la poétesse française. Quand Mlle Lemieux pêche, c'est presque toujours par mièvrerie. Pêché de jeunesse. Elle a, par contre, de la sentimentale, cette belle lumière qui ne vient que du cœur.

Souhaitons qu'elle demeure telle que nous la révèle "Poèmes"; souhaitons qu'elle progresse dans ce sens. L'on ne voudrait pas que chez cette Muse gracieuse, si féminine, l'imagination se développât aux dépens du cœur, ce qui arrive tant de fois. Il ne faudrait point que sa vision des choses matérielles devint si abondante, si riche, que leur présentation fût perdue de vue la pensée ou le sentiment. Qu'il y ait toujours chez elle plus de rêve que d'observation, qu'elle garde toujours, entre la nature et la phrase écrite, son cœur, fontaine de mélodie. Qu'elle ne perde pas cette facilité du chant, celle même qui faisait dire à Lamartine:

"Je chantaïs, mes amis, comme
l'homme respire."

Mademoiselle Alice Lemieux chante comme elle respire. Ses vers donnent une impression de fraîcheur. On y rencontre beaucoup de fleurs, beaucoup d'oiseaux, et qui parlent. On lit cette poésie comme l'on marche dans la rosée.

Robert CHOQUETTE

quel moment cela se passait-il? Presque au lendemain du jour où Gemma lui avait fait l'aveu de son amour, où il était devenu son fiancé! Mais c'était un sacrilège! Au fond de son âme, il demanda mille fois pardon à sa chaste et pure colombe, bien qu'il ne pût formuler contre lui-même aucune accusation précise; mille fois il baisa la petite croix qu'elle lui avait donnée. S'il n'avait eu l'espérance de terminer promptement et heureusement l'affaire pour laquelle il était venu à Wiesbaden, il se serait enfui à toutes jambes vers son doux Francfort, vers cette chère maison qui était devenue la sienne, vers sa Gemma, pour se jeter à ses pieds adorés... Mais que faire? Il fallait boire le calice jusqu'à la lie, faire toilette, aller dîner, et puis de là aller au théâtre... Pourvu que le lendemain il pût être libre de bonne heure!

Une chose encore le troublait et l'irritait: il pensait avec amour, avec attendrissement, avec des transports de reconnaissance à sa chère Gemma, à leur existence à deux, au bonheur qui l'attendait dans l'avenir; et pendant tout ce temps-là cette étrange femme, cette Mme Polozoff se dressait sans relâche... que dis-je, se dressait! — se fourrait (c'est ainsi que s'exprimait Sanine dans son dépit, dans sa colère) — se fourrait incessamment devant ses yeux; et il ne pouvait se débarrasser de son image, ni cesser d'entendre sa voix et ses discours, ni même chasser l'impression du parfum qui s'exhalait de ses vêtements, parfum tout particulier, frais, subtil et pénétrant comme l'odeur de l'iris. Cette femme, évidemment, visait à le mystifier, à se moquer de lui... Mais dans quel but? Que voulait-elle? Était-ce un simple caprice d'enfant gâté, de femme riche... et peut-être dépravée? Et ce mari, quelle espèce d'homme était-ce? Dans quels termes était-il avec sa femme? Et à propos de quoi ces questions lui venaient-elles dans la tête, à lui, Sanine, qui n'avait nulle raison de s'intéresser à M. Polozoff ni à sa femme? Et pourquoi ne pouvait-il pas parvenir à chasser cette image importune, même dans les moments où il dirigeait toutes les aspirations de son âme vers une autre image lumineuse et pure comme la clarté du jour? A travers ses traits divins, comment ceux de cette femme osaient-ils paraître et non seulement paraître, mais encore sourire d'un air insolent? Ces yeux hardis, aux prunelles grises, ces fossettes sur les joues, ces tresses serpentineuses, — est-ce que vraiment tout cela s'était si bien attaché à lui qu'il n'avait plus la force de le secouer, de le jeter au loin?

— Sottises! se dit-il. Tout cela disparaîtra sans laisser de traces... Mais me laissera-t-elle partir demain?

Pendant qu'il se posait toutes ces questions, trois heures approchaient. Il endossa son habit noir, après un tour de promenade dans le parc, se dirigea vers l'appartement des Polozoff.

...

Il trouva dans leur salon un secrétaire d'ambassade allemand, long comme une asperge, blond, à profil de cheval, orné d'une raie derrière la tête (ce qui était encore une nouveauté dans ce temps-là),

(Suite de la page 10)

gorge serrée:

— Mon cher ami, j'ai un service à vous demander, un grand service que je ne peux demander qu'à vous... Vous savez que ma femme n'a plus pour longtemps à vivre. Je veux lui faire plaisir, avant sa mort. Vous savez qu'elle ne m'a jamais approuvé d'acheter des livres. Elle prétendait que c'était de l'argent jeté à l'eau. Je veux qu'elle parte rassurée, en paix. Si vous voulez, mon ami, vous allez acheter tous mes livres, vous allez les emporter soigneusement chez vous et même vous allez me donner votre chèque pour cinq mille piastres. Quand ma femme sera morte, je reprendrai mes livres et je vous remettrai votre chèque.

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent en silence.

Olivier CARIGNAN

et... ô surprise!... son Donhof, l'officier avec lequel il s'était battu quelques jours auparavant. Il ne s'attendait guère à le rencontrer justement dans ce salon; toutefois, réprimant un trouble involontaire, il échangea un salut avec lui.

— Vous vous connaissez? demanda Mme Polozoff, à qui le trouble de Sanine n'avait pas échappé.

— Oui, j'ai déjà eu l'honneur..., dit Donhof.

Et, se penchant légèrement vers Marie Nicolaïevna, il ajouta à demi-voix avec un sourire:

— C'est lui-même... votre compatriote... le Russe dont je vous ai parlé.

— Pas possible! dit-elle du même ton en le menaçant du doigt.

Et aussitôt elle se mit en devoir de le congédier, ainsi que le long secrétaire, qui, selon toutes les apparences, était amoureux d'elle à en mourir, car il ouvrait la bouche toute grande chaque fois qu'il la regardait. Donhof se retira incontinent avec l'aimable soumission d'un ami de la maison qui comprend à demi-mot ce qu'on veut de lui. Quant au secrétaire, il avait envie de faire le rétif; mais Marie Nicolaïevna l'expédia sans la moindre cérémonie.

— Allez-vous-en chez votre souveraine, lui dit-elle (il y avait en ce moment-là à Wiesbaden une certaine *principessa di Monaco* qui ressemblait prodigieusement à une lorette de bas étage). Qu'avez-vous à rester chez une plébéienne comme moi?

— Permettez, madame, répliqua le malencontreux secrétaire, toutes les princesses du monde...

Mais Mme Polozoff fut sans pitié. Le secrétaire s'en alla, et sa raie avec lui.

Marie Nicolaïevna était mise ce jour-là tout à fait "à son avantage", comme disaient nos grand-mères. Elle avait une robe en taffetas rose glacé, avec des manches à la Fontanges, et un gros brillant à chaque oreille. Ses yeux ne brillaient pas moins que ses diamants; elle semblait être de bonne humeur et dans un jour de chance.

Elle fit asseoir Sanine auprès d'elle et se mit à lui parler de Paris, où elle irait dans quelques jours; des Allemands, qui l'ennuyaient, et qui, disait-elle, sont bêtes quand ils veulent avoir de l'esprit, et ont de l'esprit à contre-temps quand ils veulent être bêtes. Puis tout à coup elle lui demanda à brûle-pourpoint:

— Est-ce vrai que vous vous soyez battu dernièrement pour une dame avec cet officier qui était là tout à l'heure?

— Comment le savez-vous? demanda Sanine stupéfait.

— Il n'est chose qu'on ne sache, Dmitri Pavlovitch; mais je sais aussi

(Suite de la page 13)

Car c'est la science qui libérera l'humanité du cauchemar du surpeuplement. Evidemment, elle ne permettra pas une humanité illimitée, mais du moment où chaque homme disposera d'un mètre carré pour s'y tenir, tout ira bien. Et comment cela? Grâce à la chimie, qui aura élaboré l'aliment synthétique. Déjà elle est en route, mais du chemin reste à faire; elle le fera. Au moyen de la lumière solaire et des éléments de l'air et de l'eau, au moyen du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène et de l'azote, elle créera des aliments. Sans doute ils ne seront pas aussi savoureux que ceux dont l'humanité dispose aujourd'hui; mais peut-être sera-ce préférable. L'homme, abusant moins de la bonne chère, se portera mieux et tout un chapitre de la pathologie sera effacé. Une trentaine d'hommes travaillant dans une usine de quelques milliers de mètres de superficie produira autant d'aliments sous forme de levure que le peuvent 1,000 agriculteurs travaillant 30,000 hectares, selon les méthodes agricoles actuelles. Ayez confiance en la chimie, dit le chimiste; il vous tirera d'affaire. L'humanité peut s'accroître longtemps encore... A coup sûr on ne peut refuser d'ouvrir quelque crédit à la science. Il serait toutefois dangereux de trop compter sur des promesses.

La Science Moderne

que vous aviez raison, mille fois raison, et que vous vous êtes conduit comme un vrai chevalier. Dites-moi, cette dame, c'est votre fiancée?

Sanine fronça légèrement le sourcil. — Je ne dis plus rien, je ne dis plus rien, se hâta d'ajouter Mme Polozoff. Cela vous est désagréable, pardonnez-moi, je ne le ferai plus! Ne vous fâchez pas!

Allons dîner. Les vivants doivent penser à vivre. Dmitri Pavlovitch, votre bras.

...

Le dîner fut splendide, comme la veille, et très animé. Mme Polozoff savait bien raconter, don rare chez les femmes, chez les femmes russes surtout. Elle ne se gênait pas pour exprimer sa pensée; ses compatriotes surtout furent peu ménagés. Plus d'un mot hardi et bien lancé provoqua le rire de Sanine.

Polozoff, lui, mangeait avec réflexion, buvait avec attention et se contentait de lever de temps en temps sur Sanine et sur sa femme un regard de ses prunelles blanchâtres, en apparence aveugles et en réalité fort perçantes.

— Que tu es gentil! s'écria Mme Polozoff en se tournant vers lui. Que tu as bien fait toutes mes commissions à Francfort! Je t'aurais embrassé au front en récompense... mais tu n'y tiens pas hein?

— Je n'y tiens pas, répondit Polozoff en coupant un ananas avec un couteau d'argent.

Marie Nicolaïevna le regarda en tambourinant du bout des doigts sur la table.

— Alors notre pari tient? dit-elle d'un air significatif.

— Il tient.

— Parfait. Tu perdras.

Polozoff avança la mâchoire inférieure.

— Hum, pour cette fois, tu as beau compter sur tes ressources, Marie Nicolaïevna, je me figure que c'est toi qui perdras.

— A quel propos, ce pari? Peut-on savoir? demanda Sanine.

— Non... pas encore, répondit Mme Polozoff en éclatant de rire.

Sept heures sonnèrent. Le domestique annonça que la voiture était avancée. Polozoff fit quelques pas pour reconduire sa femme et retourna immédiatement dans son fauteuil.

— Prends garde, n'oublie pas la lettre à l'intendant! lui cria Mme Polozoff de l'antichambre.

— J'écrirai, sois tranquille. Je suis un homme d'ordre.

XXXIX

En arrière de la loge louée par "Son Altesse Mme von Polozoff" (Dieu sait comment le domestique s'y était pris pour l'obtenir; il ne l'avait pourtant pas pu acheter au *Stadt-Director!*), en arrière de cette loge il y avait une petite pièce entourée de canapés. Avant d'y entrer, Mme Polozoff pria Sanine de relever les écrans qui séparaient la loge du théâtre.

— Je ne veux pas qu'on me voie, dit-elle, sans cela ils vont arriver tous.

Elle le fit placer près d'elle en tournant le dos à la salle, de manière à ce que la loge semblât vide.

L'orchestre joua l'ouverture des *Noces de Figaro*. Le rideau se leva, la pièce commença.

C'était une de ces innombrables élucubrations dramatiques, où des auteurs érudits, mais sans talent, développaient avec application, mais avec maladresse, dans une langue châtiée, mais privée de vie, quelque idée "profonde" ou "palpitante d'intérêt", et où, en présentant ce qu'ils appelaient un conflit tragique, ils produisaient un ennui... qu'on nommerait volontiers asiatique, — comme il y a un choléra de ce nom. Mme Polozoff écouta patiemment la moitié de l'acte; mais quand le jeune premier, ayant appris la trahison de sa bien-aimée (il portait une redingote cannelle à manches bouffantes et à col en peluche, un gilet rayé à boutons de nacre, des pantalons verts avec des sous-pieds de cuir verni et des gants en peau de daim), quand le jeune premier, posant ses deux mains sur sa poitrine, avançant ses coudes en angle aigu, se mit à hurler exactement comme un chien, Mme Polozoff n'y tint plus.

— Le dernier acteur français dans la dernière des petites villes de province joue mieux et plus naturellement que la

première des célébrités allemandes, s'écria-t-elle d'un air indigné, et elle se retira dans l'arrière-loge. Venez vous asseoir ici, dit-elle à Sanine, en frappant de la main la place vide à côté d'elle sur le canapé. Bavardons un peu.

Sanine obéit.

Mme Polozoff le regarda en dessous : — Vous êtes docile, à ce que je vois; votre femme vous trouvera facile à vivre. Ce forcené, continua-t-elle en montrant de son éventail l'acteur qui hurlait toujours (il jouait un rôle de précepteur), me rappelle ma jeunesse. Moi aussi, j'ai été amoureuse d'un précepteur. C'était ma première, non, ma seconde passion. La première fois, j'ai aimé un frère servant du monastère de Donskoi. J'avais douze ans, je ne le voyais que le dimanche. Il portait une soutanelle en velours, se parfumaient d'eau de lavande, et quand il traversait la foule un encensoir à la main, il disait en français aux dames : "Pardonn, exkousez." Il ne levait jamais les yeux et il avait des cils, tenez, longs comme ça! (Mme Polozoff mesura avec l'ongle du pouce la moitié de son petit doigt.) Mon précepteur s'appelait M. Gaston!

Mme Polozoff le regarda, selon son habitude, un peu de côté et de bas en haut.

— N'allez pas pourtant vous imaginer que je sois très savante. Oh! mon Dieu, non. Je ne suis pas savante, et je ne possède aucun talent. Je sais à peine écrire. Vrai! Je ne sais pas lire à haute voix; je ne sais ni jouer du piano, ni dessiner, ni coudre, — rien! Maintenant, vous me connaissez. Voilà fit-elle en écartant les bras.

— Je vous raconte tout cela, d'abord pour ne pas entendre ces butors, continua-t-elle en montrant la scène où l'acteur avait cédé sa place à une actrice qui hurlait de même, les coudes de même en avant, et ensuite parce que j'étais en reste avec vous: ne m'avez-vous pas parlé de vous hier matin!

— Vous aviez bien voulu me le demander, fit observer Sanine.

Marie Nicolaïevna se tourna brusquement vers lui.

— Et vous ne tenez pas à savoir quelle femme je suis? Du reste, cela ne m'étonne pas, ajouta-t-elle en se laissant retomber sur les coussins du canapé. Un homme qui va se marier, et par amour encore, et après un duel, comment aurait-il le temps de penser à autre chose!

Mme Polozoff, d'un air pensif, se mit à mordre le manche de son éventail avec ses dents un peu grandes, mais régulières et blanches comme du lait; et Sanine sentait encore lui monter au cerveau cette vapeur dont il se savait enveloppé depuis la veille. La conversation avec Mme Polozoff se faisait à demi-voix, presque en chuchotant, et cela le troublait et l'agitait encore davantage...

Quand tout cela finirait-il?

Les caractères faibles ne finissent jamais rien eux-mêmes, ils attendent toujours que la fin vienne toute seule.

En ce moment, quelqu'un éternua sur la scène: c'était l'auteur lui-même qui avait introduit cet éternuement dans sa pièce, en guise "d'élément ou de moment comique". Il va sans dire que c'était là le seul élément comique de la pièce; et les spectateurs, que "ce moment" contentait, se mirent à rire.

Ce rire, lui aussi, exaspéra Sanine.

A certains moments, il ne savait positivement pas s'il était joyeux ou furieux, s'il s'ennuyait ou s'il s'amusait. Ah! si Gemma l'avait vu!

..

— Vraiment, c'est très étrange! dit tout à coup Marie Nicolaïevna. Un homme vous dit le plus tranquillement du monde: "J'ai l'intention de me marier", et personne ne vous dit tranquillement: "J'ai l'intention de me jeter à l'eau." Et pourtant quelle différence y a-t-il? C'est étrange, vraiment!

Sanine eut un mouvement d'impatience.

— Mais, madame, la différence est grande! Il y a des gens qui ne craignent pas du tout de se jeter à l'eau: ceux qui savent nager. Et quant à l'étrangeté de certains mariages... puisque nous en sommes venus à parler de cela...

Il s'arrêta et se mordit la langue.

Mme Polozoff frappa de son éventail dans la paume de sa main.

EAUX PRINTANIERES

— Continuez, Dmitri Pavlovitch, continuez. Je sais ce que vous vouliez dire: "Puisque nous en sommes venus à parler de cela, madame, voulez-vous me dire, on ne peut rien imaginer de plus étrange que votre mariage, car je connais votre mari depuis son enfance." Voilà ce que vous vouliez me dire, vous qui savez nager.

— Permettez.

— Eh quoi! n'est-ce pas cela? N'est-ce pas cela? répéta-t-elle avec insistance. Voyons, regardez-moi en face, et dites-moi que je me suis trompée.

Sanine ne savait plus où fourrer ses yeux.

— Eh bien, oui! dit-il enfin. C'est vrai, puisque vous l'exigez absolument. Marie Nicolaïevna hochait la tête.

— Oui... oui... Et vous ne vous demandez pas, vous qui savez si bien nager, quel a pu être le motif d'une aussi étrange... action de la part d'une femme qui n'est ni pauvre... ni sotte... ni laide? Cela ne vous intéresse peut-être pas; n'importe. Je vous dirai ce motif pas maintenant, mais tout à l'heure, dès que l'entr'acte sera fini. J'ai toujours peur que quelqu'un n'entre...

L'orchestre joua une valse, le rideau se releva... Les contorsions et les hurlements recommencèrent de plus en plus belle sur la scène.

— Allons, dit Mme Polozoff en se laissant aller de nouveau sur les coussins du canapé, puisque vous êtes pris et que vous devez me tenir compagnie au lieu de jouer de la société de votre fiancée... ne roulez pas ainsi les yeux et ne vous mettez pas en colère; — je vous comprends, et je vous ai déjà promis de vous rendre votre liberté pleine et entière; — mais pour le moment écoutez ma confession. Voulez-vous savoir ce que j'aime par-dessus tout?

— La liberté!

A cette réponse, Mme Polozoff posa sa main sur la main de Sanine.

— Oui, Dmitri Pavlovitch, dit-elle avec un accent particulier d'une voix grave empreinte d'une évidente franchise, — la liberté, par-dessus tout et avant tout. Et ne pensez pas que je m'en vante, — il n'y a pas de quoi se vanter; — seulement c'est ainsi, et il en sera toujours ainsi pour moi jusqu'au jour de ma mort. Dans mon enfance j'ai vu la servitude de trop près, et j'en ai trop souffert. C'est M. Gaston, mon précepteur, qui m'a ouvert les yeux. Maintenant, vous comprenez peut-être pourquoi j'ai épousé Hippolyte Sidorovitch: avec lui je suis libre, complètement libre, comme l'air, comme le vent!... Et je savais cela avant le mariage; je savais qu'avec lui je serais libre comme un franc Cosaque!

Mme Polozoff garda un instant le silence et jeta de côté son éventail.

— Je vous dirai encore une chose: je ne déteste pas de réfléchir... c'est amusant, et puis c'est pour cela que l'esprit nous a été donné mais quant à réfléchir aux suites de mes actions, je ne le fais jamais; et je ne m'épargne pas moi-même, pas un brin; et je ne me plains pas: à quoi bon? J'ai un proverbe à mon usage: "Cela ne tire pas à conséquence." Je ne sais pas comment traduire cela en russe. Et en vérité, qu'est-ce qui "tire à conséquence"? M'écoutez-vous? Cela ne vous ennuie pas?

Sanine écoutait incliné. Il releva la tête.

— Cela ne m'ennuie pas du tout, Marie Nicolaïevna, et je vous écoute avec curiosité. Seulement, je... je vous l'avoue... je me demande pourquoi vous me dites tout cela?

Mme Polozoff se rapprocha imperceptiblement.

— Vous vous demandez... Etes-vous si peu clairvoyant... ou si modeste?

Sanine releva encore un peu la tête.

— Je vous dis tout cela, continua Marie Nicolaïevna d'un ton calme qui ne s'accordait pas tout à fait avec l'expression de son visage, parce que vous me plaisez beaucoup: oui, ne vous étonnez pas, ce n'est pas une plaisanterie; parce que, après vous avoir rencontré, il me serait désagréable de penser que vous conserviez de moi une impression défavorable... pas même défavorable, cela me serait égal, mais fausse... Voilà pourquoi je vous ai amené ici, voilà pour-

quoi je reste en tête à tête avec vous et je vous parle si franchement... Oui, oui, franchement. Je ne mens pas. Et remarquez bien, Dmitri Pavlovitch, je sais que vous êtes amoureux d'une autre, que vous allez l'épouser... Rendez donc justice à mon désintéressement! Et, tenez voilà une belle occasion de dire à votre tour: "Cela ne tire pas à conséquence!"

Elle se mit à rire, mais son rire s'arrêta court, — et elle resta immobile comme saisie de ses propres paroles. Ses yeux, ordinairement si joyeux et si jolis, eurent, pour un moment, une expression comme de timidité, même de tristesse.

— Serpent! Ah! quel serpent! se dit Sanine. Mais, quel joli serpent!

— Donnez-moi ma lorgnette, dit tout à coup Mme Polozoff. J'ai envie de voir si cette jeune première est réellement si laide. Vraiment, c'est à croire que le gouvernement l'a choisie dans un but de moralité, afin de modérer les entraînements des jeunes gens.

Sanine lui donna la lorgnette. En la prenant, elle enveloppa de ses deux mains les doigts du jeune homme avec une passion fugitive et presque insensible.

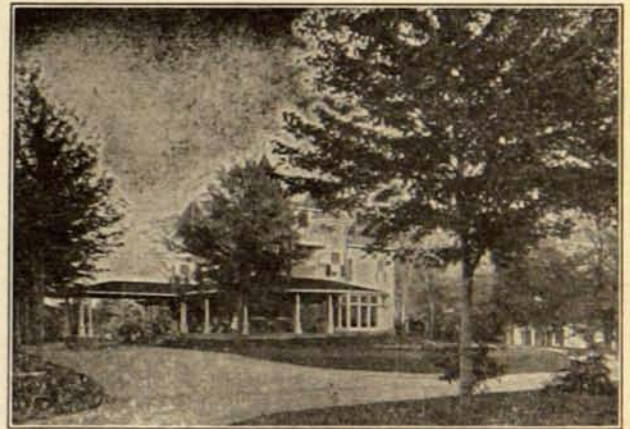
— N'ayez pas l'air si sérieux, murmura-t-elle avec un sourire. Écoutez, on ne peut pas m'imposer de chaînes, mais aussi je ne veux pas en charger les autres.

J'aime la liberté... et je repousse les liens... mais pas pour moi seule. Et maintenant, écoutez-vous un peu, et écoutons la pièce.

Mme Polozoff braqua sa lorgnette sur la scène, et Sanine fit de même, assis auprès d'elle dans la pénombre de la loge, aspirant involontairement le tiède parfum de ce corps charmant, et retournant tout aussi involontairement dans sa tête tout ce que cette femme lui avait dit dans le courant de la soirée, dans les dernières minutes surtout.

XL

La pièce continua encore pendant plus d'une heure, mais Sanine et Mme Polozoff ne tardèrent pas à détourner les yeux de la scène. La conversation se renoua entre eux, toujours sur le même sujet; mais, cette fois, Sanine fut moins silencieux. Intérieurement, il se sentait vexé contre lui-même et contre Mme Polozoff; il s'efforçait de lui prouver le peu de solidité de sa "théorie", comme si elle s'était souciee de théories! Il se mit à discuter avec elle, ce qui la réjouit intérieurement: quand on discute, on fait des concessions, où l'on va en faire! Il ne s'éloignait plus de l'appât, il s'approchait, ou du moins il n'était plus aussi farouche. Elle faisait des objections, riait, cédait, se mettait à rêver, attaquait de nouveau... et, pendant ce temps, ils rapprochaient par degrés leurs visages, et Sanine ne détournait plus les yeux quand elle le regardait. Les yeux de



Sanatorium PRÉVOST, Inc.

Institution unique située à

CARTIERVILLE, P.Q.

(à quelques minutes de Montréal)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le

Docteur ALBERT PREVOST

Ex-médecin légiste de l'Université de Paris et ex-professeur de Neurologie de l'Université de Montréal.

Médecin en charge:

Docteur EDGAR LANGLOIS

Spécialiste des Maladies Nerveuses, assistant à la clinique de Neurologie de l'Hôpital Notre-Dame.

Médecin-adjoint:

Dr CHAS. A. LANGLOIS

Radiologiste.

Ecole de gardes-malades dirigée par

Mlle CHARLOTTE TASSE
Garde-malade en chef.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES
Téléphone: BYwater 1240

Ecrivez pour prospectus.

EAUX PRINTANIERES

Mme Polozoff semblaient errer lentement sur tous les traits de son visage, et, en réponse, il lui souriait... poliment, à la vérité, mais il lui souriait. Elle l'avait déjà amené à se lancer dans les thèmes abstraits, à raisonner sur la sincérité dans les relations, sur les devoirs sacrés de l'amour et du mariage... Ces thèmes abstraits sont une excellente chose dans les commencements... comme point de départ...

Ceux qui connaissaient bien Mme Polozoff disaient que quand sa ferme et puissante nature semblait tout à coup s'empêtrer d'une sorte de tendresse réservée et presque d'une pudeur virginale, — où la prenait-elle, on n'en savait rien, — alors... oh! alors, l'affaire prenait une tournure dangereuse.

C'était évidemment le cas, ce soir-là, avec Sanine... Comme il se serait méprisé s'il avait pu faire un retour sur lui-même! Mais il n'avait le temps ni de faire un retour sur lui-même, ni de se mépriser.

Elle, de son côté, ne perdait pas une seconde. Et tout cela, uniquement parce que Sanine était très joli garçon! On est bien forcé quelquefois de se dire: "A quoi tient la perte ou le salut?"

..

La pièce finit. Mme Polozoff pria Sanine de lui mettre son chapeau, et resta immobile pendant qu'il entourait du moelleux tissu ses épaules véritablement royales. Puis elle lui prit le bras, sortit dans le corridor, et faillit pousser un cri; à la porte même de la loge, Donhof surgit comme un fantôme.

— Ne désirez-vous pas, madame, que je fasse approcher votre voiture? dit le jeune officier avec un tremblement de rage mal contenue dans la voix.

— Non, je vous remercie..., répondit-elle. Mon domestique s'en occupe. Laissez-moi! ajouta-t-elle à voix basse d'un ton impérieux, — et elle s'éloigna vivement en entraînant Sanine.

Le valet de pied qui attendait dans le vestibule fit avancer la voiture en un clin d'œil. Mme Polozoff y monta rapidement et Sanine s'élança après elle. La porte se referma avec bruit et Marie Nicolaïevna éclata de rire.

— De quoi riez-vous?

— Ah! pardonnez-moi, je vous en prie... mais l'idée m'est venue que si Donhof se battait une seconde fois avec vous, et à cause de moi... ce serait bien drôle, n'est-ce pas?

— Etes-vous très liée avec lui? demanda Sanine.

— Avec lui? avec ce gamin? C'est mon saute-ruisseau. Soyez tranquille...

— Mais je suis parfaitement tranquille!

Mme Polozoff poussa un soupir.

— Oui, je sais que vous êtes tranquille.

Mais je vais vous dire une chose... Vous si gentil, vous ne pouvez pas repousser ma dernière prière. N'oubliez pas que je pars dans trois jours pour Paris et que vous retournerez à Francfort. Qui sait quand nous nous reverrons!

— Quelle demande voulez-vous me faire?

— Vous savez certainement monter à cheval?

— Oui.

— Eh bien, voici. Demain matin je vous emmène et nous allons faire une promenade hors de la ville. Nous aurons des chevaux excellents. Puis nous reviendrons et nous terminerons l'affaire et... Amen! Ne vous récriez pas, ne me dites pas que c'est un caprice, que je suis folle. Tout cela est peut-être vrai, mais dites seulement: "J'y consens".

Mme Polozoff avait tourné vers lui son visage. L'intérieur de la voiture

était sombre, mais ses yeux brillaient dans cette obscurité même.

— Eh bien, j'y consens, dit Sanine avec un soupir.

— Ah! vous avez soupiré! dit Mme Polozoff en le contrefaisant. Ce soupir veut dire: le vin est tiré, il faut le boire. Mais non, non... Vous êtes gentil, vous êtes charmant, et moi je tiendrai ma promesse. Voici ma main dégantée, la main droite, la main qui signe. Prenez-la et croyez à son étreinte. Quelle femme je suis, je n'en sais rien; mais je suis un honnête homme, et on peut faire affaire avec moi.

Sans se rendre un compte bien exact de ce qu'il faisait, Sanine porta cette main à ses lèvres. Mme Polozoff la retira tout doucement, et ne dit plus rien jusqu'à ce que la voiture s'arrêtât.

Elle se leva pour descendre... Mais quoi! fut-ce une hallucination de Sanine, ou bien un attouchement rapide et brûlant qui effleura sa joue?...

— A demain! murmura Marie Nicolaïevna déjà sur l'escalier, tout illuminé par les quatre bougies d'un candélabre qu'un suisse tout chamarré d'or avait saisi à son arrivée. (Elle tenait ses yeux baissés.) A demain!

Rentré dans sa chambre, Sanine trouva sur la table une lettre de Gemma. Il eut un mouvement d'effroi, aussitôt suivi d'un mouvement de joie, à l'aide duquel il se cacha à lui-même l'effroi qu'il venait d'éprouver. La lettre ne contenait que quelques lignes. Gemma se félicitait de voir l'affaire si bien commencée, lui conseillait la patience, en ajoutant que tout le monde se portait bien et se réjouissait d'avance à l'idée de son retour. Sanine trouva cette lettre un peu sèche; pourtant il prit une plume et du papier... qu'il repoussa aussitôt.

— A quoi bon écrire? Je m'en retourne demain... Il est temps! Il est temps!

Il se mit au lit sans plus tarder et fit tous ses efforts pour s'endormir bien vite. S'il fût resté debout et éveillé, il aurait certainement pensé à Gemma, — et il éprouvait à penser à elle, à évoquer son image, une sorte de honte. Sa conscience que tout serait complètement fini le lendemain, qu'il s'éloignerait pour toujours de cette fantasque personne, et qu'il oublierait toutes ces stupidités.

Les gens faibles, quand ils causent avec eux-mêmes, se plaisent à employer des expressions énergiques.

Et puis... "cela ne tire pas à conséquence!"

XLI

Voilà ce que pensait Sanine à l'heure du coucher. Mais les réflexions qu'il fit le lendemain, quand Mme Polozoff, frappant à sa porte quelques petits coups impatients avec la poignée en corail de sa cravache, apparut sur le seuil de la chambre, la queue de son amazone, en drap bleu foncé, relevée sur son bras, un petit chapeau d'homme posé sur les grosses boucles de sa chevelure, son voile rejeté en arrière, et les lèvres, les yeux et tout le visage éclairés par un sourire provocant, — les réflexions qu'il fit alors, l'histoire n'en dit absolument rien.

— Eh bien! êtes-vous prêt? dit-elle d'une voix joyeuse.

Sanine pour toute réponse, boutonna sa redingote et prit son chapeau. Mme Polozoff lui jeta un regard clair et vif, fit un signe de tête et descendit rapidement l'escalier. Il s'élança après elle.

Les chevaux attendaient déjà devant le perron. Il y en avait trois: l'un, alezan doré, jument pur sang, à la tête sèche, aux yeux noirs à fleur de tête, aux jambes de cerf, quelque peu maigre, mais élégante de formes et ardente comme le feu, était destiné à Mme Polozoff; le second, large, puissant, d'un noir sans tache, à la lèvre mince et découvrant les dents, était pour Sanine; le troisième, pour le groom. Marie Nicolaïevna s'élança légèrement sur sa bête, qui trépigna et caracola sur place, relevant la queue et se ramassant sur sa croupe; mais Mme Polozoff, excellente écuyère, la maîtrisa. Il fallait encore prendre congé de Polozoff, qui, avec son fez immuable et sa robe de chambre flottante, était apparu sur le balcon; il agita un mouchoir de batiset

d'un air, il faut le dire, peu souriant et même renfrogné. Sanine se mit en selle; Marie Nicolaïevna salua Polozoff du bout de sa cravache et cingla vivement l'encolure cambrée et plate de son cheval. Celui-ci se cabra, bondit en avant, puis, dompté, tout frémissant, se rassemblant sous le mors, mâchant l'air et soufflant par saccades, se mit à marcher à pas menus et serrés. Sanine suivit, regardant Marie Nicolaïevna, dont la taille fine et souple, moulée dans un corset qui la dessinait sans la comprimer, se balançait, avec assurance et grâce. Elle tourna la tête et l'appela du regard. Il la rejoignit.

— Voyez-vous comme c'est gentil, dit-elle. Je vous le dis pour la dernière fois, avant de nous quitter: Vous êtes adorable, et vous ne vous repentirez pas.

Elle appuya ces dernières paroles d'un hochement de tête affirmatif plusieurs fois répété comme pour lui en faire mieux sentir la signification.

Elle semblait à tel point heureuse que Sanine en fut tout surpris. Son visage avait même pris cette expression sérieuse qu'on remarque chez les enfants quand ils sont au comble de la satisfaction.

Ils allèrent au pas jusqu'à la prochaine barrière, puis se lancèrent au grand trot sur la route. La journée était splendide, une vraie journée d'été. Un vent léger et gai leur soufflait au visage, murmurant et bruisant à leurs oreilles. Une sensation de jeunesse et de vie énergique, de libre et impétueux élan, les envahissait de minute en minute; ils la savouraient avec délices.

Marie Nicolaïevna arrêta court son cheval et le remit au pas. Sanine l'imita.

— Voilà, dit-elle avec un profond soupir de béatitude, la seule chose qui vaille que l'on vive. Avoir réussi à faire ce qu'on désirait, ce qu'on croyait impossible, et s'en donner jusque là! (Son doigt, rapidement passé sur son cou, acheva sa pensée.) Et comme on se sent bon alors! Moi, par exemple, dans ce moment-ci, comme je suis bonne! Je crois que j'embrasserais le monde entier. C'est-à-dire... non, pas tout le monde! Tenez, celui-là, par exemple, je ne l'embrasserais pas! (Elle montra du bout de sa cravache un vieillard misérablement vêtu qui suivait le bord de la route.) Mais je suis prête à le rendre heureux. Tenez, prenez, lui cria-t-elle en allemand.

Et elle jeta une bourse à ses pieds. Le lourd petit sac (on ne connaissait pas encore les porte-monnaie) tomba brusquement sur le chemin. Le passant s'arrêta, étonné. Mme Polozoff éclata de rire et lança son cheval au galop.

— Vous aimez donc bien les promenades à cheval? lui demanda Sanine en la rejoignant.

Marie Nicolaïevna de nouveau arrêta son cheval tout court. Elle n'avait pas d'autre manière de l'arrêter.

— Je ne voulais qu'éviter les remerciements. Ceux qui me remercient me gênent mon plaisir. Ce n'est pas pour eux, c'est pour moi que je le fais. Comment osent-ils se permettre de me remercier? Vous me demandiez quelque chose tout à l'heure? Je n'ai pas entendu.

— Je vous ai demandé... je voulais savoir pourquoi vous êtes si heureuse aujourd'hui.

— Savez-vous une chose? dit Marie Nicolaïevna qui n'entendait pas la nouvelle question de Sanine, ou qui peut-être ne jugea pas nécessaire d'y répondre. Je suis terriblement ennuyée de voir trotter ce groom derrière nous. Il ne pense probablement qu'à l'heure où ses maîtres retourneront à la maison. Comment nous débarrasser de lui? (Elle tira lestement de sa poche un carnet.) Si je l'envoyais porter un billet en ville? Non... mauvais moyen. Ah! voilà! Qu'est-ce que j'aperçois là-bas, devant nous? une auberge?

Sanine regarda dans la direction indiquée.

— Oui, je crois.

— Très bien. Je vais lui ordonner de s'arrêter là et de boire de la bière en attendant notre retour.

— Mais... que va-t-il penser.

— Qu'est-ce que ça nous fait? Mais bah! il ne pensera absolument rien: il boira de la bière, et voilà tout. Allons,

Sanine (c'était la première fois qu'elle l'appela ainsi familièrement), en avant! au trot!

Arrivés devant l'auberge, Mme Polozoff appela le groom et lui donna ses instructions. Le groom, Anglais d'origine et de tempérament, porta la main sans dire un mot, à la visière de sa casquette, et sauta à bas de son cheval, qu'il emmena par la bride.

— Nous voilà libres comme les oiseaux, s'écria Marie Nicolaïevna. De quel côté nous diriger maintenant? Au nord, au midi, à l'ouest, à l'est? Regardez... je suis comme le roi de Hongrie à son couronnement (elle montrait du bout de sa cravache les quatre points cardinaux). Tout nous appartient. Non... savez-vous une chose? voyez-vous les belles montagnes là-bas... et quelle forêt! Allons-y, là-haut, là-haut... Sur les hauteurs où la liberté règne.

Elle quitta la grande route et s'engagea au galop dans un étroit chemin à peine battu, qui semblait en effet se diriger vers la montagne. Sanine galopa derrière elle.

XVII

Le chemin devint bientôt un sentier et disparut tout à fait, coupé par un fossé. Sanine parla de retourner en arrière.

— Non! dit Mme Polozoff, je veux aller à la montagne. Avançons tout droit, à vol d'oiseau!

Elle fit bondir son cheval par-dessus le fossé. Sanine l'imita. Derrière la tranchée s'étendait une prairie, sèche d'abord, puis humide, qui plus loin se transformait en marais: l'eau filtrait partout et formait de petites flaques à travers lesquelles Mme Polozoff prenait plaisir à pousser son cheval.

— Faisons l'école buissonnière! disait-elle avec de joyeux éclats de rire.

Tout, dans le visage de Mme Polozoff était ouvert: les yeux lumineux et voraces qui brillaient d'une ardeur sauvage, la bouche et les narines dilatées qui buvaient avidement le vent qui la frappait en plein. Elle regardait droit devant elle, et tout ce qu'elle voyait, la terre, le ciel, le soleil et l'air même, on eût dit que son âme voulait tout engloutir, tout conquérir; et elle semblait n'éprouver qu'un regret, c'est que les dangers fussent si peu de chose, car elle les aurait tous vaincus.

Tout ce qu'il y avait en elle d'audace, de fougue et de force était déchaîné. Ce n'était plus une amazone lançant son cheval au triple galop, c'était une jeune centauresse qui bondissait, — moitié bête fauve et moitié déesse, — et la contrée honnête et paisible qu'elle foulaient aux pieds, dans son impétuosité effrénée, la regardait passer avec stupéfaction.

Elle arrêta enfin son cheval couvert d'écume et d'éclaboussures, qui fléchissait sous elle. Le puissant mais lourd étalon de Sanine respirait par saccades.

— Eh bien! cela vous plaît-il? murmura-t-elle tout bas, tout bas.

— Si cela me plaît!... répondit Sanine avec un transport d'exaltation.

Le sang commençait à brûler dans ses veines.

— Attendez, ce n'est pas fini! Elle étendit sa main, dont le gant était en lanières.

— Je vous ai dit que je vous conduirais dans la forêt, sur la montagne... La voilà, la montagne!

En effet, à deux cents pas de l'endroit où s'étaient arrêtés les hardis cavaliers, de hautes collines, couvertes de grands bois, commençaient à s'élever.

— Regardez, continua-t-elle, voilà un chemin. Rajustons-nous... et en avant! mais au pas: il faut laisser respirer nos chevaux.

Ils se mirent en marche. D'un seul geste de la main, Maria Nicolaïevna rejeta vigoureusement ses cheveux en arrière. Puis elle regarda ses gants et les ôta.

— Mes mains vont sentir le cuir, dit-elle; mais cela vous est égal, n'est-ce pas?

Mme Polozoff souriait, et Sanine sourit aussi. Cette course furibonde semblait avoir achevé de les rapprocher.

— Quel âge avez-vous! lui demanda-t-elle tout à coup?

— Vingt-deux ans.

— Tiens, tiens! moi! aussi, j'ai vingt-deux ans. C'est un bel âge! En mettant

(Suite à la page 60)

Donnez de la couleur à votre visage

Ne vous contentez pas de vous faire un teint standardisé. Ramenez de la vie à votre épiderme et rendez-lui sa beauté avec les soins voulus. Ce teint de pétales de rose que toutes envient signifie simplement que les cellules actives et les tissus de la peau sont exempts de poisons par une libre circulation du sang. Pour vaincre cet état huileux et pour embellir et clarifier un teint blême, essayez ceci trois fois par semaine. Prenez quelques onces de Poudre de Peroxide chez n'importe quel chimiste. Appliquez des linges chauds sur la figure, puis frottez doucement avec la poudre par un mouvement rotatif; faites suivre d'un lavage à eau chaude et froide et appliquez une bonne crème (nous recommandons la crème Cerol). Ceci aide à refaire un fini velouté sec à votre peau, améliore sa texture et ramène la couleur naturelle aux joues.

DECIDEMENT "MANETTE" PARLE DE PLUS EN PLUS..... MODE — BEAUTE — BIEN- SEANCE

Le matin, les sacs-enveloppes en crocodile et en box-calf assortis aux souliers se portent avec les costumes mi-sports. L'après-midi, c'est aux sacs de drap, de satin piqué et de cuir souple montés sur des fermoirs d'écaillé, que nous ferons appel.

Pour les jours de pluie, il importe d'être bien vêtu et bien à l'abri. Choisissez un imperméable de satin ciré noir ou marine doublé d'un bon lainage moelleux. Veillez à ce que le col et la parementure ferment bien. Aux manches, une double doublure dans laquelle vous passerez un élastique vous isolera complètement de l'humidité.

Le noir et le blanc voient leur succès s'affirmer chaque jour. Tissus et fourrures se prêtent aux plus jolis effets. L'hermine et le velours noir se mettent en valeur comme le satin brillant et le crêpe de soie mat. Usez et abusez des unions de blanc et de noir et des oppositions d'étoffes. C'est la note classique de la saison.

Dans la lingerie, les chemises de nuit ont une place de choix, et les façons et étoffes sont d'un raffinement inimaginable. Beaucoup d'entre elles s'apparentent à des robes du soir tant les crêpes de soie et les satins sont beaux et les façons soignées. La dentelle, les jours et la broderie turque entrent en compétition. Quant aux précieuses incrustations, elles n'ont de secret pour personne. Souvent une liseuse assortie à la chemise l'accompagne.

Les gants lavables se lavent dans une mousse de savon tiède. Pressez-les comme une éponge sans les froter et rincez-les dans plusieurs eaux tièdes. Les suspendre sans les tordre et les assouplir quand ils sont secs, en les frottant dans les mains. Il est des formes spéciales sur lesquelles on peut les faire sécher sans les déformer.

Nos filles grandissent. Que faire pour allonger leurs robes? Les mélanges d'étoffe, l'écosse et l'uni, et les camaïeux faciliteront la tâche. Ajoutez à la robe trop courte un empiècement, une bande droit fil à l'ourlet, un biais incrusté dans la jupe ou des petits volants de couleurs alternées.

Quand des enfants ont à peu près le même âge, il est une coutume charmante, celle d'habiller pareillement le frère et la sœur. Les idées de cols et de jabots de lingerie sont favorables à l'enfance et le costume de velours est aussi seyant pour le petit garçon que l'est la robe pour la petite fille. Les vareuses croisées sont également féminines et masculines.

Le lavage des nappes et serviettes. — Le linge de table de couleur demande des soins particuliers que nous avons indiqués précédemment; pour le linge blanc, le détachage est fait plus aisément; mais il est toujours préférable de procéder à l'enlèvement des taches de vin, café, rouille ou encre avant le lessivage.

Le vin s'enlève à l'aide d'un enduit de savon ramolli à l'eau chaude; le café, le thé et le chocolat dégorgeés à l'eau froide; s'ils laissent des taches brunâtres, seront définitivement effacés par un arrosage d'eau bouillante additionnée d'une cuillère à café d'eau de Javel par litre d'eau. Bien remuer, puis faire bouillir.

L'encre, si elle a résisté à l'enduit de jus de citron laissé douze à vingt-quatre heures, sera traitée comme la rouille au moyen d'une poudre spéciale à base d'acide oxalique.

Mouiller le tissu, poser une fine couche de poudre, prendre une théière d'eau bouillante, tendre au-dessus d'un récipient, et faire couler de haut un filet d'eau sur la tache. Si celle-ci est bien effacée, rincer abondamment à l'eau chaude; si elle n'est qu'atténuée, recommencer l'opération.

LES CONSEILS DE MANETTE

Il peut être nécessaire de laver la nappe et les serviettes sans les lessiver. Pour obtenir du linge parfaitement blanc, faire une lessive à froid, c'est-à-dire laisser une nuit le linge à tremper, après détachage, dans la solution suivante: savon, une livre; eau, 15 pintes; essence térébenthine, 1 cuillère à bouche; ammoniac, 3 cuillères à bouche.

Dissoudre le savon à l'eau bouillante, laisser tiédir, verser l'essence de térébenthine et l'ammoniac, remuer avec un bâton, mettre le linge préalablement détaché et trempé, remuer à nouveau, fermer soigneusement. On peut, lorsque le linge n'est pas très sale, ne le laisser que trois ou quatre heures.

Pour obtenir un linge souple et brillant, certaines professionnelles trempent le linge bien humide dans de l'amidon cru (délayé à l'eau froide) puis, lorsqu'il est bon à repasser, l'étendent sur la planche et l'enduisent sur les deux faces d'une légère couche d'empois cuit (amidon délayé à l'eau froide, puis mis à bouillir jusqu'à ce que le mélange devienne translucide, y faire fondre un morceau de bougie, filtrer ensuite chaud à travers un linge fin). Passer cet empois à l'aide d'une éponge fine et repasser sur une planche tendue de molleton, mais dont la garniture ne soit pas trop épaisse.

Plus le support est dur et lisse, plus le linge est brillant.

Pour le linge damassé, il suffit pour lui donner du brillant de le tremper dans une gomme obtenue en faisant dissoudre 1 feuille de gélatine pour 4 ou 5 serviettes.

Mettre la gélatine à gonfler dans l'eau froide la veille; lorsqu'elle est amollie et fondue, battre au fouet et ajouter l'eau nécessaire pour que le linge trempe bien et ne puisse imprégner de l'empois; filtrer avec soin.

Repasser toujours bien humide, en faisant ressortir les chiffres ou broderies, en les repassant à l'envers sur une laine supplémentaire pliée double.

L'apprêt et le repassage du linge de couleur se font de même.

Une nouvelle fantaisie. — Depuis quel ques années, le mouchoir joue un grand rôle dans la toilette féminine.

Petit objet d'utilité jadis, il est aujourd'hui passé au rang de garniture. Déjà nous l'avons porté de toutes les couleurs, de toutes les tailles — même de tous les tissus. Sa vogue commença sous la forme de grands mouchoirs normands que nous jetâmes sur nos épaules frileuses, avec le costume tailleur. Puis, empruntant les crêpes de Chine et les foulards, il se porta, en pointe, négligemment noué sur les robes sportives. Nous en voulûmes alors, posséder toujours deux, du même modèle, de manière à ceinturer nos hanches du second. Les robes du soir envieraient bientôt cette frivolité aux toilettes de jour. C'est alors qu'apparurent dans les collections les grands mouchoirs de mousseline de soie que bordait une haute dentelle. Tenu du bout des doigts ou noué autour du poignet, cet aimable colifichet avait une grâce très dix-huitième.

Enfin, le mouchoir est devenu petit. Il se fait en tons unis et très clairs. Son emploi?... Il cravate étroitement le cou, dégageant ainsi joliment le visage!

Napperons. — L'usage de la nappe se perd de plus en plus; de nos jours, il est uniquement réservé aux diners intimes. Pour les diners de cérémonie, il est de bon ton d'avoir des napperons individuels (carrés, ronds, en fine broderie, dentelle ou tapisserie) ou bien encore des napperons allongés (genre chemins de table) sur lesquels on dispose deux couverts se faisant vis-à-vis.

Couleur disparue. — Souvent la moiteur altère les corsages. Pour rendre la couleur primitive aux étoffes, il suffit d'employer une dissolution de sel d'étain. On s'en sert pour toucher la partie tachée à l'aide d'un pinceau. La seule précaution à prendre est de ne pas dépasser le but et ne toucher que l'endroit décoloré, afin de ne pas altérer la couleur du tissu.

LE DOCTEUR PASSE

CEINTURE ET SOUTIEN-GORGE

Une correspondante m'écrit pour me demander ceci: "Le port des ceintures et soutien-gorge en caoutchouc spécial est-il sans mouvements pour l'état général de l'organisme?"

Voilà une correspondante qui est évidemment une femme prudente, car elle ne veut pas laisser sa ligne s'empâter et, d'autre part, elle ne s'engage pas sans renseignements dans les aventures orthopédiques!

Elle propose un sujet qui est d'ailleurs plein d'intérêt.

A mon avis, ni la ceinture, ni le soutien-gorge ne peuvent faire maigrir. Comment cela! Mais puisque c'est un caoutchouc spécial. Il est de fait que lorsque le caoutchouc se met à être spécial on peut tout attendre de lui!

Peut-être pourrait-on soutenir que le soutien-gorge et la ceinture empêchent de grossir localement. Opinion défendable, à la rigueur, jusqu'à un certain point, j'allais dire jusqu'à un certain embonpoint.

Je pense que l'incontestable utilité de la ceinture et du soutien-gorge est ailleurs. Leur action est surtout une action de maintien et non pas une action amaigrissante. Tous deux s'opposent à la débâcle musculaire. Ainsi, par exemple, ce n'est pas la glande mammaire qui s'affaïsse. C'est la résistance des muscles qui faiblit. Le soutien-gorge, qui peut avoir de légitime orgueil de contenir les forts et de ramener les égarés, agit surtout en aidant le muscle qui se fatigue moins, et, conséquemment, conserve plus longtemps ses qualités de vigueur.

Le cas de la ceinture est le même, mais ici c'est beaucoup plus net, car le bon fonctionnement de la cavité abdominale est en jeu. Le port de la ceinture n'a donc pas de danger. Bien au contraire! Ce qui est grave, c'est de ne rien porter du tout. Car, alors, le muscle, quand il perd de sa tonicité (influence de l'âge, de l'embonpoint, etc.) laisse s'affaïsser la paroi abdominale qui cesse de remplir, comme il faut, son rôle de compresseur.

Ce qui arrive alors est grave. L'estomac, affranchi de la tutelle musculaire, s'évade de sa loge et descend dans la cavité abdominale. Il se trouve réaliser alors, plus ou moins gravement, une ptose de cet organe. J'ai déjà dit, d'autres fois, que la mode actuelle des petites ceintures insignifiantes était néfaste pour la santé des femmes, quatre-vingt sur cent des dyspeptiques étant des ptosées de l'estomac. Il faudra revenir à la ceinture large, montante, compressive, à la ceinture qui double la force de la paroi abdominale.

Seule la jeune fille, d'abord parce qu'elle est jeune fille, ensuite parce qu'elle est dans toute la plénitude de la santé musculaire, peut se permettre de suivre cette mode si dangereuse pour ses aînées.

Dr A. THIBAUT

Traiter les taches de rousseur. — Mélangez une cuillerée à thé de soufre avec un jaune d'œuf et le jus d'un citron; battez bien le tout ensemble, conservez dans un pot bide bouché, dans un endroit frais et appliquez le soir au moment du coucher. Cela ne se conserve que trois ou quatre jours seulement.

Ceux qui n'aiment qu'une fois dans leur vie sont les véritables futilités. Ce qu'ils appellent leur loyauté et leur fidélité, je l'appelle ou le sommeil de l'habitude ou leur défaut d'imagination. La fidélité est à la vie sentimentale ce que la stabilité est à la vie intellectuelle, simplement un aveu d'impuissance.

SAVOIR VIVRE

Dans la belle saison, la grande fraîcheur d'un beefsteack lui donne de la fermeté, parfois. Asperger alors légèrement la viande, avec de l'huile de table, la mettre entre deux assiettes et, quelques heures après, l'en retirer et la faire cuire. Elle sera tout à fait tendre.

Pour conserver la souplesse et la blancheur de la peau, mettez dans un flacon: eau de rose, eau de fleur d'oranger, 1 chopine, ajoutez 1 cuillerée à dessert de borax en poudre et laissez fondre. Ensuite ajoutez un verre d'alcool camphré, autant de teinture de benjoin, puis un grand verre d'huile d'amande douce. On agit bien avant de s'en servir. Lotion tous les soirs.

Une décoction très forte de thé, ou de feuilles de noyer, brunira les sourcils.

Pour faire disparaître les rides, expérimenté et inoffensif. Prenez un jaune d'œuf, le fouetter avec 1 cuillerée d'eau chaude, ajouter le jus d'un citron, et mélanger. Mettre sur la figure et garder la nuit. Le lendemain, se laver avec de l'eau chaude à laquelle on ajoute quelques gouttes de teinture de benjoin.

Un simple moyen pour ouvrir une boîte à cirage ou toute autre boîte de ferblanc, est de placer la boîte sur le côté, et de la faire rouler, en appuyant modérément dessus.

Tout comme il a été fait une loi contre l'abus de l'alcool, nous aurons bientôt, cela ne me paraît pas douteux, une loi qui nous défendra contre quelques produits dangereux qui entrent dans la composition de certaines teintures pour cheveux et qui occasionnent si souvent des accidents de l'épiderme, quelquefois très graves. D'ailleurs, pourquoi le public, qui est bien renseigné maintenant, ne s'en tient-il pas exclusivement au "henné", dont la réputation n'est plus à faire, et qui jouit en Orient d'une réputation séculaire, tant par sa grande richesse que par ses qualités thérapeutiques considérables?

Vous connaissez toutes certaine eau de toilette, vieille et célèbre, qui embaume et dont l'usage est vraiment exquis. On en verse une lampée dans l'eau de ses ablutions, matin et soir, on en verse dans son bain. Partout l'effet produit, rafraîchissant et délicieux, est le même.

Vous serez certainement ravies de connaître le secret de sa fabrication.

Cette vieille eau est à base d'eau de Cologne, une eau de Cologne excellente, cela va sans dire. A celle-ci s'ajoutent de la teinture d'iris, de la teinture de musc, de la teinture de benjoin, quelques gouttes d'acide acétique et un peu d'essence de bergamote. Le tout vous donne un liquide embaumé, revigorant, le même qui fait la joie des coquettes depuis plusieurs générations.

Voici les proportions qu'il convient d'employer.

380 grammes d'eau de Cologne à 90°.
40 grammes de teinture d'iris.
20 grammes de teinture de benjoin.
10 grammes d'essence de bergamote.
4 grammes de teinture de musc.
20 gouttes d'acide acétique.

Pensez à ce que vos invités puissent, entre l'escalier et le salon, jeter un coup d'œil à un miroir, afin s'il y a lieu, de pouvoir arranger un détail de toilette et faire, après, une entrée en "bonne humeur".

N'ennuyez pas les gens chez lesquels vous êtes invitée à un repas, en leur demandant à vous laver les mains; arrangez-vous pour procéder à ce soin de toilette avant d'être en leur maison.

Toutefois, si une intimité assez grande vous lie avec vos hôtes et que vous soyez sûre de ne pas les déranger, vous pouvez agir à votre guise.

EAUX PRINTANIERES

(Suite de la page 58)

nos années ensemble, on serait encore loin de la vieillesse. Mais il fait bien chaud. Est-ce que je suis rouge ?

— Comme un coquelicot.

Les cavaliers franchirent la lisière et entrèrent dans la forêt, qui les enveloppa de son ombre moite et profonde.

— Oh! mais, c'est le paradis! s'écria Marie Nicolaïevna. Enfonçons-nous plus avant dans cette ombre, Sanine!

Leurs chevaux, lentement "s'enfonçaient dans cette ombre", balançant la tête et renâclant à petit bruit. Le petit chemin qu'ils suivaient fit un brucque détour et les conduisit dans un défilé assez étroit, où les fougères et les bruyères, la résine des pins et les feuilles à demi moissies de l'année précédente remplissaient l'air d'un parfum intense et assoupissant. De grandes roches brunes exhalaient par leurs crevasses une fraîcheur profonde. Des deux côtés du chemin s'élevaient çà et là des tertres arrondis couverts de mousse verte.

— Halte! s'écria Mme Polozoff. Je veux m'asseoir et me reposer sur ce velours. Aidez-moi à descendre.

Sanine s'élança de son cheval et accourut. Elle s'appuya sur ses épaules, sauta légèrement à terre et alla s'asseoir sur un des tertres moussus. Sanine, debout devant elle, tenait les rênes des deux chevaux.

— Quel est ce bruit là-bas?... un bûcheron?...

Sanine regarda dans le fourré.

— Oui... il y a quelqu'un là-bas qui coupe des branches sèches.

— Il faut que je mette mes cheveux en ordre. S'il me voyait ainsi, il pourrait faire des remarques...

Elle ôta son chapeau et se mit à natter ses longues tresses, d'un air sérieux et sans mot dire. Sanine était toujours debout devant elle. Les lignes harmonieuses de son corps se dessinaient sous les sombres plis du drap, auquel s'étaient attachés par-ci par-là de petits brins de mousse.

Tout à coup un des chevaux s'ébroua derrière Sanine, qui frissonna involontairement de la tête aux pieds. Tout était bouleversé en lui: ses nerfs étaient tendus comme des cordes. Il n'avait pas eu tort de dire: "Je ne me reconnais plus." Il était réellement ensorcelé. Tout son être était concentré dans une seule pensée, dans un seul désir. Marie Nicolaïevna lui jeta un regard pénétrant.

— Allons, maintenant tout est comme il faut que cela soit, dit-elle en remettant son chapeau. Vous ne vous asseyez pas? Là, tenez. Non, attendez... ne vous asseyez pas. Qu'est-ce que j'entends?

Une vibration sourde et prolongée passait sur les cimes des arbres et dans l'air de la forêt.

— Serait-ce le tonnerre?

— Je crois que oui, répondit Sanine.

— Ah! mais, c'est une fête, alors, une vraie fête! Il n'y avait que cela qui manquait.

Le sourd grondement se fit entendre une seconde fois, grandit et éclata avec fracas.

— Bravo! Bis! Vous rappelez-vous? Hier je vous parlais de l'Enéide. Eux aussi furent surpris par l'orage dans un bois. Mais il faut nous mettre à l'abri.

Elle se leva rapidement.

— Amenez-moi mon cheval. Tendez votre main... comme cela. Je ne suis pas lourde.

Elle s'élança sur la selle comme un oiseau. Sanine se mit aussi à cheval.

— Vous... voulez rentrer? demandait-il d'une voix mal assurée.

— Rentrer!... répondit-elle après une petite pause, en rassemblant les rênes. Suivez-moi! ajouta-t-elle d'un ton dur, presque brutal.

Elle se remit dans le chemin, descendit la pente jusqu'à un carrefour, tourna à droite et remonta la colline... Elle savait évidemment où menait ce chemin, et ce chemin s'enfonçait de plus en plus profondément dans l'épaisseur du bois. Sans prononcer une parole, sans tourner la tête, elle avançait d'un air impérieux tout droit devant elle; et lui, humble et soumis, il la suivait, sans une étincelle de volonté, dans son cœur défaillant. La pluie commença à tomber en gouttes encore rares. Enfin, à travers la sombre verdure d'une forêt de jeunes sapins, il aperçut, appuyée contre une roche grise, une misérable hutte en claie d'osier, où s'ouvrait une porte étroite et basse. Marie Nicolaïevna poussa à travers le hallier, sauta à terre, s'arrêta sur le seuil de la hutte et tourna la tête vers Sanine en murmurant:

— Enée!

Quelques heures plus tard, Marie Nicolaïevna et Sanine reentraient à Wiesbaden, suivis de leur groom endormi sur sa selle. M. Polozoff, tenant à la main la lettre à l'intendant, reçut sa femme avec un regard légèrement inquisiteur: son visage s'assombrit tant soit peu, et il dit même entre ses dents:

— Est-ce que j'aurais perdu mon pari?

Marie Nicolaïevna se contenta de hausser les épaules.

Et le même jour, deux heures après, Sanine éperdu, abîmé, était debout devant Mme Polozoff.

— Où vas-tu? lui dit-elle. A Paris... ou à Francfort?

— J'irai où tu iras, et je ne te quitterai que quand tu me chasseras, répondit-il désespérément.

Puis il tomba à genoux en saisissant les mains de celle dont il était désormais l'esclave. Celle-ci les dégagea, les lui posa sur la tête, et lui plongea ses dix doigts dans les cheveux. Roulant et déroulant autour de ses doigts ces boucles dociles, elle se redressa de toute sa hauteur; un sourire de triomphe vint serpenter sur ses lèvres, et dans ses yeux dilatés, devenus clairs jusqu'à en paraître blancs, on ne lisait que la satiété et l'implacable immobilité de la victoire. L'épervier, quand il enfonce ses serres dans les flancs de sa victime, doit avoir ces yeux-là.

XLIII

Voilà ce qui revint à la mémoire de Dmitri Sanine, lorsque, dans le silence du cabinet, fouillant parmi ses vieux papiers, il rencontra sous sa main la petite croix de grenats. Les événements que nous venons de raconter se dessinèrent nettement et se succédèrent devant l'œil de sa pensée. Mais, arrivé à l'heure où il avait adressé à Mme Polozoff cette humiliante supplication, où il s'était mis sous les pieds de cette femme, où son esclavage avait commencé, il se détournait de ces images évoquées et ne voulut plus se souvenir davantage. Ce n'est pas que sa mémoire le trahit: non, il savait bien, il savait trop bien ce qui avait suivi cette heure fatale; mais la honte l'étouffait, même alors, après tant d'années écoulées. Il redoutait ce sentiment d'irrésistible mépris envers lui-même qui l'envahirait, il n'en était que trop sûr, et qui, semblable à une vague, submergerait en lui tout autre sentiment s'il n'imposait pas silence à sa mémoire. Mais il avait beau lutter contre les souvenirs qui se dressaient devant lui, il ne pouvait les étouffer complètement. Il se rappelait cette pitoyable et lamentable lettre, pleine de mensonge et de larmes viles, qu'il avait écrite à Gemma et qui était restée sans aucune réponse... Quant à se présenter devant elle, revenir à elle après une telle tromperie, après une semblable trahison, non! non! tout ce qui restait encore en lui de conscience et d'honnêteté s'y était opposé. Et puis, n'avait-il pas perdu toute confiance en lui, toute estime de lui-même? Comment oserait-il désormais s'engager?

Sanine se rappelait encore, ô honte! comment il avait envoyé un des laquais

de Polozoff chercher ses effets à Francfort; comment, dans sa lâche inquiétude, il ne pensait qu'à une chose, partir au plus vite, partir pour Paris; comment, sur l'ordre de Marie Nicolaïevna, il s'était efforcé de gagner les bonnes grâces d'Hippolyte Sidorovitch, et il avait fait l'aimable avec Donhof, au doigt duquel il avait remarqué un anneau de fer tout à fait pareil à celui qu'il avait reçu de Mme Polozoff!!! Puis vinrent les souvenirs plus douloureux, plus honteux encore... Un domestique lui apporte une carte de visite sur laquelle est écrit: *Pantaleone, chanteur à la cour de Son Altesse le duc de Modène*. Il refuse de recevoir le vieillard, mais ne peut éviter de le rencontrer dans le corridor; il voit paraître devant lui ce visage irrité dont la huppe grise se dresse, indignée et flamboyante, dont les yeux entourés de rides brillent comme des tisons ardents; il entend gronder des exclamations menaçantes, des imprécations: *Maledizione! des paroles terribles: Codardo! Infame traditore*.

Sanine ferme les yeux et secoue la tête pour essayer encore de se soustraire à ses souvenirs; mais en vain: il se revoit assis dans une riche dormeuse sur l'étroite banquette de devant... pendant que Marie Nicolaïevna et Hippolyte Sidorovitch s'étendent sur les moelleux coussins du fond, et quatre chevaux, trotant d'un pas égal sur le pavé de Wiesbaden, les emportent vers Paris! Paris! Hippolyte Sidorovitch mange une poire que lui, Sanine, avait pelée; et Marie Nicolaïevna, en regardant cet homme qui était devenu sa chose, sourit de ce sourire qu'il connaît déjà, sourire de maître et seigneur...

Puis, la vie à Paris, et tous les abaissements, toutes les honteuses tortures de l'esclave à qui il n'est pas même permis d'être jaloux ni de se plaindre, et que l'on rejette à la fin comme un vêtement usé!

Puis, le retour dans la patrie, une existence empoisonnée et vide, des soucis et des agitations mesquines, un repentir amer et stérile, un oubli non moins stérile et non moins amer, un châtement vague, mais incessant et éternel, semblable à une souffrance peu aiguë, mais inguérissable, à une dette que l'on paye sou par sou, sans pouvoir jamais en faire le compte.

Le calice était plein jusqu'au bord... Assez!

Par quel hasard la petite croix donnée à Sanine était-elle restée en sa possession? Pourquoi ne l'avait-il pas renvoyée? Comment, jusqu'à ce jour, ne lui était-elle jamais tombée sous les yeux? Il resta longtemps absorbé dans ses pensées, et, quoique instruit par l'expérience de tant d'années écoulées depuis, il ne put venir à bout de comprendre comment il avait abandonné Gemma, si tendrement, si passionnément aimée, pour une femme qu'il n'aimait pas le moins du monde...

Le lendemain, il causa un grand étonnement à ses amis et connaissances en leur annonçant qu'il partait pour l'étranger. Cet étonnement se répandit bientôt dans toute la société. Sanine abandonnait Pétersbourg au cœur de l'hiver, au moment où il venait de louer et de meubler un appartement magnifique, et qui plus est, il renonçait à son abonnement à l'Opéra-Italien, aux représentations de Mme Patti, oui, de Mme Patti, en personne, cet idéal, ce dernier mot de la tabatière à musique! Ses amis et ses connaissances n'y comprenaient rien; mais les hommes n'ont pas l'habitude de s'occuper bien longtemps des affaires des autres, et quand Sanine partit pour l'étranger, la seule personne qui lui fit la conduite au chemin de fer fut son tailleur français, dans l'espérance de faire régler un petit compte "pour un saute-en-barque en velours noir tout à fait chic."

XLIV

Sanine, en disant à ses amis qu'il partait pour l'étranger, n'avait pas désigné le lieu de sa destination... Les lecteurs devineront sans peine qu'il roula droit vers Francfort. Grâce aux chemins de fer qui sillonnent toute l'Europe, il y était déjà arrivé trois jours après son départ. C'était sa première visite à Francfort depuis 1840. L'hôtel du *Cygne blanc* n'avait pas changé de place et florissait toujours, bien qu'il ne

(Suite à la page 62)

EMPLOYÉES D'USINE SOULAGÉES



VIOLET SEDGWICK
636 rue Dundas, London, Ontario



EVELYN BOURQUE
132 rue Alma, Moncton, N.B.

"Je suis une emballeuse de biscuits et tous les mois, j'avais des douleurs qui me faisaient quitter l'ouvrage une journée ou deux, et je me sentais lourde et insouciante. Le Composé Végétal m'a soulagée de ces ennuis et je suis beaucoup mieux. Depuis que j'en prends, je reste à l'ouvrage et suis bien. Je le recommande à l'occasion, et je serai heureuse de répondre aux lettres de femmes à ce sujet."

—Violet Sedgwick.

"J'ai pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, parce que tous les mois, j'étais si malade que je restais couchée deux jours, et je souffrais tellement que j'étais misérable. J'avais travaillé dans une usine, mais pendant longtemps, je fus incapable de travailler, tant j'étais nerveuse et déprimée. Mes amies m'ont parlé du Composé Végétal et je suis maintenant parfaitement bien; bon appétit; bonnes couleurs et bonne humeur."

—Evelyn Bourque.

Composé Végétal
de Lydia E. Pinkham

Lydia E. Pinkham Medicine Co., Lynn, Mass., E.-U.A.
et Cobourg, Ont., Canada.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES: — Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre sur papier non rayé, pas de copie, la lettre, tout simplement. Cinquante sous par "mandat-poste", plus une enveloppe adressée et affranchie, si on désire conserver le manuscrit. Etudes particulières adressées directement, \$1.00, plus l'enveloppe adressée et affranchie. Le Courrier Graphologique est fermé le 12 du mois courant pour l'édition du mois suivant. Adresser: "Pierre Lumen" Courrier Graphologique La Revue Moderne, 320, Notre-Dame Est, Montréal.

SKIEUSE. — Esprit clair, pratique, sensé, facile à exercer dans le sens des affaires. Bonne, compatissante et tendre; elle a des aspirations et des ambitions qui lui sont suggérées par le sentiment de sa personnalité qui est très développé. Ce n'est pas une égoïste, loin de là, mais son MOI ne lui est pas indifférent. Son dévouement sage et éclairé, appliqué sous toute réserve, ne va pas jusqu'à l'oubli de soi. Créature de goût... capable non seulement d'apprécier mais aussi de créer de la beauté. Sa volonté est faite de patience et fort résistante, parfois jusqu'à l'obstination. Belle persévérance. Sensibilité délicatement féminine et qui la porte à sympathiser aux malheurs des autres. Toujours simple et naturelle, réservée. Jugement droit et sûr. Ménagère avisée et adroite. Courage, énergie, quelque chose d'un peu masculin dans sa manière d'envisager la vie. Virile.

FILLE D'EVE. — Volonté extrêmement variable dans ses manifestations. Pleine d'initiative, elle est tour à tour: vive, séductrice, impatiente, ferme et opiniâtre (cette nuance plus forte de l'entêtement qui alors devient défaut). Caractère vif, animé, paraissant parfois léger; mais il n'en est rien, cette Fille d'Eve a beaucoup de bon sens, en dépit d'une imagination vive. En cultivant la réflexion elle promet une femme sérieuse. Délicate, sensible, d'une bonté généreuse quand elle n'est pas entravée par un brin de timidité. Enthousiaste, facilement illusionnée. Elle est constante dans ses affections. Jolie nature rayonnante. Humeur aimable, peu égoïste, réservée, droite et sincère, elle attire la sympathie. Un peu de vanité, confiance en elle-même et en ce qu'elle peut réaliser, supporte difficilement la critique. Ordre, méthode, conscience délicate et parfois inquiète. Goût, adresse, habileté, une fine mouche et enjouée en vraie fille d'Eve.

COUSINETTE. — Sens personnel extraordinaire. Esprit réfléchi, raisonneur et juste. Imagination qui dispose aux enthousiasmes. Nature en général très fermée quoique droite et sincère. Conscience inquiète presque jusqu'au scrupule. Sensibilité contenue comme tous les autres sentiments d'ailleurs et même les sensations. Peu d'idéalité pourtant et pas d'avantage d'ambitions. Caractère d'une virilité qui étonne chez une si jeune femme. Positive, pratique et... un peu plus qu'économe. Sa volonté est une force: ferme, résolue, vive, décidée à briser tous les obstacles, souhaitons qu'elle ne l'emploie que pour le bien. Ce qu'elle sait vouloir et ce qu'elle est autoritaire en droit et en fait. Son JE VEUX n'est pas sans raideur. Elle n'en est pas moins franchement aimable, parce qu'elle le VEUT. Intelligente et sans mollesse, elle a toutes les dispositions qui font les bonnes éducatrices.

MAUVAIS CALLIGRAPHE. — Faut-il encore répéter que la composition ne vaut pas la lettre intime pour une bonne analyse? Tant pis pour ceux qui ne se soumettent pas aux conditions énoncées, si ce n'est pas tout à fait ça. Le graphologue tient à dégager sa responsabilité. Orgueil ostentatoire, un mélange de vanité et de personnalité, de présomption et d'amour-propre. Idéaliste, peu ou pas de besoins matériels. Imagination gracieuse mais qui plane un peu. Esprit entreprenant. Volonté d'initiative et malgré l'orgueil pas du tout autoritaire. C'est donc la vanité qui domine. Calme, posée, réfléchie, idées claires et nettes. Fi... de l'économie! il y a tendance à dépasser le budget: prodigalité plutôt que générosité. Superbe sentiment du devoir qu'on accomplit envers et contre tout. Un peu de sans-gêne, aime discuter des idées. Nature influençable. Adore la forme et les formalités.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Par PIERRE LUMEN

GHISLAINE. — Un brin vaniteuse et coquette... c'est si féminin. Mais ce qu'elle est gentille, aimable et bonne. Dose égale de matérialité et d'idéalité. Volonté douce et calme, faite d'endurance. Une toute petite pointe de personnalité, juste ce qu'il en faut pour sortir de la banalité. Goût, ordre et méthode. Respect des conventions. Courage, énergie et bonne volonté. Cœur excellent, capable d'accomplir en souriant le devoir le plus austère. Ennemie de la routine et de la contrainte. Un peu timide. Ceci réprime certains élans qui auraient tout à gagner en se manifestant. Droite, loyale, mais garde jalousement l'intimité de son sanctuaire. Sensible, compatissante et tendre. Hautes aspirations. Humeur agréable. Esprit sensé et bien personnel. Il lui faut apprendre l'économie, car ici aussi il y a tendance à dépasser le budget.

INTEMPESTIVE. — Elle ne doit jamais l'être... Son graphisme porte robe de dentelle dont peu de points sont des défauts... et encore ils sont mignons et susceptibles de plaire. Une intuition qui sait fort bien que son charme, son entrain, sa belle humeur, sa gaieté douce et ses petites manières pleines de grâce coquette lui gagneront les cœurs et même celui du vieux Graphologue. Voilà mes moyens de vieux Critique tout à fait paralysés. Rieuse imaginative, elle a un esprit enjoué, vif, mais le bon sens est le fidèle gardien de toute cette fantaisie qu'il atténue et de l'imagination qu'il bride. En attendant que l'âge ait mûri la réflexion et l'ait faite sage, elle restera ravissante de spontanéité, de naturel et de charme. Modeste, un brin coquette, si femme. Ne déteste pas l'argumentation, mais discute avec tant de courtoisie. La volonté est trop variable pour être forte mais elle est suffisante et ne manque pas d'initiative, quant à l'esprit? il mousse et grise... le Graphologue en... titube, et l'espace est bien restreint...

SEULE. — Délicate, impressionnable, et elle est sensible et nerveuse, de sorte que l'humeur et l'activité sont très inégales. Généreuse, bonne et sincère; elle pourrait être dévouée, mais il semble que jusqu'ici l'occasion lui en ait manqué. Très versatile, brûle aujourd'hui ce qu'elle adorait hier. Nature un peu mélancolique portée à se créer des chagrins... facilement déprimée. Il faut dire que sa volonté est vraiment trop timide. Cette scriptrice ne sait pas profiter de l'occasion; c'est d'ailleurs une modeste et qui de plus manque de confiance en elle-même. C'est dommage, car elle est douée et fort intelligente, bien au-dessus de la bonne moyenne. Sa nature ne s'épanouit pas assez. Elle est franchement secrétive et seule. Jugement clair et juste qu'on n'exprime pas assez. Sa devise pourrait être: "A quoi bon?" Toujours elle s'efface. Est-ce une malade ou une désabusée? La lassitude suit de si près l'activité? Tant de tristesse voisine la gaieté. Le rire semble se perdre dans des sanglots. Bien intéressante... mais l'espace?

COEUR AIMANT. — Activité grande qui dégénère en précipitation. Cause de tout, sans se raconter beaucoup. A, très prononcé, le culte du souvenir: ceux qu'elle aime ne quittent guère sa pensée... vivants ou morts... les autres ne comptent guère, car ses affections sont exclusives. Imagination vive, un peu romanesque, elle est cependant capable de devenir pratique car elle est assez sérieuse. Elle est adroite, un peu dépensière. Assez indépendante mais loyale et très franche. Expansive, mais se livrant peu tout de même malgré le flot des paroles. Très personnelle mais pas du tout égoïste. Assez satisfaite d'elle-même. Pas toujours douce, et si elle n'attaque pas, elle sait fort bien se défendre. Volonté variable surtout de patience. Ne cède pas souvent à sa sensibilité, comme si elle avait un peu honte de cela, mais ne triomphe pas toujours de son cœur aimant.

FLEUR DE MAI. — Elle fleurit bon, le printemps cette scriptrice... car elle est gentille, délicate, fine et d'une simplicité d'enfant, dont elle a aussi la douce gaieté. Bonne, généreuse, sans l'ombre d'égoïsme. Toujours prête à se dépenser pour les autres, capable de s'oublier; d'ailleurs il lui faut le bonheur de ceux qu'elle aime pour se sentir heureuse. Petite femme raisonnable, modeste, sans autre vanité ou coquetterie que le goût des jolies choses et le désir et le plaisir d'être jolie et elle doit l'être puisqu'elle a ce charme qui tient à la fois de la femme et de l'enfant, et qui attire plus que la beauté. Volonté toujours égale. Ordre et parfois un peu de minutie. C'est avant tout une attentive, elle s'applique; n'est-ce pas la clef du succès? Tendance à dépenser largement, mais pas de gaspillage. Bienveillante et optimiste, patiente et d'une amabilité gracieuse et très personnelle. Aime, pour s'amuser, à discuter et critiquer, sans malice.

DISTRAITE. — Pourquoi distraite? — Peut-on l'être vraiment? Quand on a comme cette scriptrice le respect des traditions, le goût des usages et l'amour de la tenue... quand tout est clair, net, dans le cœur et dans l'esprit. Elle sait voir, observer, raisonner et juger. Elle ne se fie pas à l'intuition féminine, car elle sait que sa déductivité ne la trompera pas. Nature toute simple, spontanée et naturelle; ce qui n'exclut pas la réserve ni la discrétion. Elle a également l'esprit pratique et l'imagination pour assurer un bon équilibre de toutes les facultés et qualités féminines. Délicatement sensible, elle est accessible à tous les bons sentiments. Une pointe d'amour-propre, et autre autre de vanité la font un peu susceptible, mais elle ne connaît pas la rancune, elle est trop généreuse vraiment. Humeur égale et douce, patience. Courage et bonne volonté. Elle subit sans résistance la volonté de ceux qu'elle aime.

TOUJOURS PLUS. — Imagination gracieuse. Vivacité, activité, semble parfois un peu étourdie, parce qu'elle paraît effleurer un peu de tout à la fois. Mais elle a beaucoup de bon sens. Gaie, enjouée elle voit tout en rose. Simple, spontanée, modeste, bonne. Bienveillante, elle croit en la vie et à la fois dans le bonheur présent et... futur. Très fine, très intelligente et capable d'être sérieuse. Un sérieux de commande, mais un sérieux quand même. Aucune prétention et une de ces générosités efficaces: science de la dépense, donc économie. Loyale, droite, elle ne déteste pas quand même voiler ses sentiments... son expansivité à des réticences, un peu taquine. Volonté d'initiative, modérée et capable d'obéissance. Douce, délicate, aimable, toujours prête à rendre service. Mais, où donc sont les défauts? Légers caprices... et subit toutes les influences... bonnes ou mauvaises. Un vrai danger cela!

REVE D'AMOUR. — Ne trouvera pas ici son étude et pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'il n'y a pas assez d'écriture. La seconde, c'est qu'elle ne s'est pas renseignée et n'a pas sûrement lu les conditions imposées au haut des colonnes graphologiques. Si elle désire toujours son étude, elle est priée de s'acquiescer envers le Graphologue, et puis si possible d'envoyer un peu plus d'écriture (lettre 'intime', sur papier non réglé), etc.

Pierre LUMEN

N. B. — On est prié, encore une fois de prendre note que tous les courriers se ferment impitoyablement le 12 de chaque mois, à midi. Une lettre datée du 12 ne nous parvient que le 13 ou le 14 et est naturellement remise pour la réponse, à deux mois. Il en est ainsi pour les Courriers de Pierre LUMEN, de ROSEMON-DE et LA PETITE POSTE.

La Secrétaire de la Rédaction

CONSEIL DU DOCTEUR

La Femme Arthritique

Chez la femme, l'arthritisme se signale sous une apparence moins tragiquement précoce que chez l'homme; cela vient probablement de ce qu'elle est plus sobre dans son alimentation, bien que nombre de femmes aient un bon coup de fourchette. Cependant, des petits signes révélateurs apparaissent. Souvent même, un embonpoint naissant est un des premiers symptômes donnant au sujet un aspect tout à la fois floride, réjouissant et trompeur. George Sand se vantait d'être arthritique. Il n'y avait vraiment pas de quoi!

Souvenez-vous, mesdames, que les deux grands amis de l'arthritisme sont le sédentarisme et la suralimentation, et l'équilibre de la santé chez une arthritique résulte d'un rapport harmonieux entre l'action physique et l'alimentation. L'organisme absorbe des matériaux, les transforme et rejette les déchets toxiques. L'arthritique a toujours une tendance à éliminer insuffisamment et, par conséquent, elle est candidate à la petite intoxication alimentaire.

Une conclusion s'impose. Les femmes arthritiques doivent être modérées dans leur alimentation. Elles aiguilleront plutôt leurs menus vers le sens végétarien parce que cette méthode alimentaire est moins toxique que le régime carné. Manger peu et agir beaucoup, voilà la meilleure ordonnance que doit faire un médecin à une femme arthritique.

Agir beaucoup, qu'est-ce que cela veut dire? Avoir une vie active! Ne confondons pas. Certes, l'activité de la vie est déjà quelque chose, mais il faut aller plus loin; c'est à la pratique des sports en plein air qu'il faut demander cette dépense musculaire dont l'organisme de l'arthritique a grand besoin. Je vois bien que nombre de femmes, prises par la vie de leur intérieur, par l'éducation des enfants et aussi par le travail, n'ont guère le temps de se livrer aux bienfaits du canotage, de la natation ou du tennis. Laissez-moi vous dire, mesdames, qu'il y a un sport que vous pouvez toujours pratiquer. Il y a la marche à pied et c'est peut-être le meilleur de tous les exercices. Faites vos quatre kilomètres par jour et, croyez-le, aucun médicament ne remplacera cette promenade qui mettra en jeu tout votre système musculaire et vous fera éliminer.

Les gens ont toujours la rage de boire des "dépuratifs". Eh bien! le voilà le vrai dépuratif! La marche à pied!... Et il n'est pas dans une bouteille!

Dr A. THIBAUT

PETIT DICTIONNAIRE

DE VACANCES

Montagne. — Enorme amas de terre qui vous empêche de voir le paysage.

Mort. — Brusque cessation de la vie, qui se produit presque toujours quand le touriste jette les yeux sur sa note d'hôtel.

Mouche. — Diptère de palace de la famille des compotiers.

Moule. — Mollusque comestible, qui paie l'addition sans la vérifier.

Nager. — Action de se réjouir d'avoir enfin quitté la plage sur laquelle on marinait depuis deux mois: Nager dans la joie.

Navire. — Balançoire hydraulique.

Note. — Caractères de solfège composés par les hôteliers pour permettre à leurs clients de faire de la musique: Ex.: Une note élevée, une fausse note, etc. . . .

Océan. — Vaste étendue de baigneurs, avec de l'eau tout autour.

Oxygène. — Partie de l'air, très coûteuse à respirer entre juillet et octobre.

Panorama. — Vaste paysage qui s'étend jusque sur la note d'hôtel.

Pêcheur. — Touriste qui se fiche pas mal du paysage.

Pension (de famille). — Sorte d'hôtel établi dans un lieu de villégiature, et dans lequel on a l'illusion parfaite d'être en famille: enfants insupportables, mauvaise cuisine, lits jamais faits, disputes, etc. . . .

fût plus au premier rang; la Zeile, cette grande artère de Francfort, avait éprouvé peu de changements; mais il ne restait plus trace de la maison Roselli, ni même de la rue où se trouvait la confiserie. Sanine erra comme un fou dans ces endroits jadis si familiers, sans parvenir à se reconnaître: les anciennes constructions avaient disparu; de nouvelles rues les remplaçaient, bordées d'une file non interrompue d'énormes maisons et d'élégantes villas; et dans le jardin public même où avait eu lieu son explication décisive avec Gemma, les arbres avaient tellement grandi, tout s'était si bien transformé, que Sanine se demandait si c'était bien ce jardin-là.

Comment faire? quelle marche suivre dans ses recherches? Trente années s'étaient écoulées depuis lors... Que de difficultés! Pas un de ceux auxquels il s'adressa n'avait même entendu prononcer le nom de Roselli. Le maître de l'hôtel lui conseilla de s'informer à la Bibliothèque publique.

— Vous trouverez là, lui dit-il, tous les vieux journaux.

Mais il fut fort en peine de lui expliquer à quoi pourraient servir ces mêmes vieux journaux.

En désespoir de cause, Sanine s'informa de M. Kluber. Nouvelle déception... quoique ce nom fût bien connu du maître de l'hôtel. L'élégant commis avait d'abord mené grand train et s'était élevé au rang de capitaliste; puis ayant fait de mauvaises affaires, il avait fini par la banqueroute et était mort en prison... Cette nouvelle ne causa d'ailleurs aucun chagrin à Sanine.

Il commençait à se dire que son voyage avait été entrepris bien à la légère, lorsqu'un jour, en parcourant l'almanach des adresses, il tomba sur le nom de von Donhof, major en retraite (major a. D.). Il prit sur-le-champ une voiture pour se rendre à la maison indiquée. — Rien ne lui prouvait que ce Donhof dût être nécessairement celui qu'il avait connu; et d'ailleurs, en supposant que ce fût celui-là, comment aurait-il pu lui donner des nouvelles de la famille Roselli? N'importe: un homme en train de se noyer se raccroche au moindre brin d'herbe.

Sanine trouva le major von Donhof chez lui, et, dans l'homme aux cheveux gris qui le reçut, il reconnut son ancien adversaire. Celui-ci le reconnut aussi et fut même très content de le revoir, car cela lui rappelait sa jeunesse et ses fredaines d'autrefois. Il apprit à Sanine que depuis bien longtemps la famille Roselli avait émigré en Amérique et s'était établie à New-York; que, du reste, lui, Donhof, avait un ami, négociant aussi, qui savait probablement l'adresse du mari de Gemma, car il faisait beaucoup d'affaires avec l'Amérique.

Sanine supplia Donhof d'aller voir ce monsieur, et, ô bonheur! Donhof lui rapporta l'adresse: M. J. Slocum, New-York, Broadway, No 501.

Seulement cette adresse remontait à 1863.

— Espérons, s'écria Donhof, que notre ancienne beauté francfortoise vit encore et qu'elle n'a pas quitté New-York! A propos, ajouta-t-il en baissant la voix, et cette dame russe, vous savez? qui demeurait à Wiesbaden dans ce temps-là, Mme Von Bo... von Bozloff... vit-elle encore?

— Non, répondit Sanine, elle est morte depuis longtemps.

Donhof leva les yeux; mais, voyant que Sanine s'était détourné d'un air sombre, il se retira sans ajouter un mot.

..

Ce jour-là même, Sanine écrivit à Mme Gemma Slocum, à New-York. Il lui dit, dans sa lettre, qu'il lui écrivait de Francfort, où il était venu uniquement pour chercher ses traces; qu'il savait très bien jusqu'à quel point il avait perdu le droit de demander une réponse; qu'il n'avait mérité en rien son pardon, et qu'il n'avait qu'un espoir, c'est qu'au milieu du bonheur dont elle jouissait, elle eût perdu depuis longtemps le souvenir même de son existence. Pour-

EAUX PRINTANIERES

(Suite de la page 60)

tant il ajouta qu'il s'était décidé à se rappeler à elle par suite d'une circonstance fortuite qui avait vivement réveillé en lui le souvenir du passé; il lui parla de sa vie solitaire, sans famille, sans joies; il la supplia de comprendre les motifs qui l'avaient amené à s'adresser à elle, de ne pas lui laisser emporter dans la tombe l'amère conscience d'une faute expiée depuis longtemps, mais non encore pardonnée... et de lui accorder un pauvre petit mot pour lui dire quelle était sa vie dans ce nouveau monde où elle s'était fixée. "En écrivant ce seul mot, terminait Sanine, vous ferez une bonne action, digne de votre belle âme, et je vous en remercierai jusqu'à mon dernier soupir. Je resterai ici, à l'hôtel du Cygne blanc (il souligna ces deux mots), et j'y attendrai votre réponse jusqu'au printemps prochain."

Il expédia cette lettre et se mit à attendre. Il passa six grandes semaines à l'hôtel, presque sans sortir de sa chambre et sans voir qui que ce fût. Personne ne pouvait lui écrire de Russie ni d'autre part, et cela lui plaisait. Quant une lettre à son adresse arriverait, il savait d'avance que ce serait celle qu'il attendait. Il lisait du matin au soir, non des journaux, mais des livres sérieux, des ouvrages historiques. Ces lectures prolongées, ce silence, cette existence retirée, cette vie de colimaçon, tout cela était bien d'accord avec la disposition de son âme. Pour cela seul il eût remercié Gemma; mais vivait-elle encore? Lui répondrait-elle?

Enfin, il reçut une lettre affranchie avec un timbre-poste américain, une lettre de New-York. L'écriture de l'adresse était anglaise... Il ne la reconnut pas, et son cœur se serra. Il hésita avant de rompre le cachet, puis son regard courut à la signature: Gemma! Les larmes jaillirent de ses yeux. Ce prénom seul, sans nom de famille, était pour lui un gage de pardon et de réconciliation. Il déplaça la feuille de papier fine et azurée, une photographie en tomba. Il la ramassa bien vite et resta stupéfait: Gemma, Gemma elle-même, jeune, telle qu'il l'avait connue trente ans auparavant! Les mêmes yeux, les mêmes lèvres, le même type de visage! Sur le dos de la carte photographique, il lut: "Ma fille Marianne."

Toute la lettre était très simple et très bonne. Gemma remerciait Sanine de n'avoir pas hésité à s'adresser à elle, d'avoir eu confiance; elle ne lui cachait pas qu'en effet, après cette brusque rupture, elle avait passé des moments bien pénibles; mais elle ajoutait que, malgré tout, elle considérait et avait toujours considéré sa rencontre avec lui comme une chose heureuse, car c'était ce qui l'avait empêchée d'épouser M. Kluber, et par conséquent, d'une manière indirecte, il est vrai, cette rencontre avait été cause de son mariage avec son mari actuel, dont elle était depuis vingt-huit ans la compagne parfaitement heureuse. Leur maison était riche et bien connue dans tout New-York. Gemma ajoutait qu'elle avait quatre garçons et une fille de dix-huit ans, déjà fiancée, dont elle lui envoyait le portrait, puisque d'après l'opinion générale, elle ressemblait beaucoup à sa mère. Gemma avait gardé les nouvelles affligeantes pour la fin de sa lettre. Frau Lenore était morte à New-York, où elle était venue avec sa fille et son gendre; mais, avant de mourir, elle avait eu le temps de jouir du bonheur de ses enfants et des caresses de ses petits-enfants. Pantaleone avait aussi voulu partir pour l'Amérique, mais il était mort avant d'avoir pu quitter Francfort. "Et Emilio, notre cher, notre incomparable Emilio, est mort glorieusement en Sicile, pour l'indépendance de la patrie. Il était au nombre des "mille" que commandait le grand Garibaldi. Nous avons amèrement pleuré la mort de notre adorable frère; mais, en le pleurant, nous étions fiers de lui, et nous serons toujours fiers de conserver sa mémoire, qui nous est sacrée. Son âme noble et désintéressée était digne de la couronne du martyre!" Puis Gemma exprimait son regret de ce que la vie de Sanine, d'après ce qu'il lui en disait, s'était si tristement arrangée; elle lui souhaitait avant tout le repos et la paix de l'âme, et lui disait qu'elle aurait été bien contente de le voir... quoiqu'elle s'avouât qu'une semblable entrevue avait peu de chances de réalisation...

Nous ne décrivons pas les sentiments que la lecture de cette lettre fit éprouver à Sanine. Aucune expression ne pourrait rendre d'une façon suffisante ces sentiments profonds et puissants, mais trop

distincts pour être exprimés par des mots; la musique seule pourrait les traduire. Sanine répondit immédiatement, et, pour cadeau à la jeune fiancée, il envoya à Marianne Slocum, de la part d'un ami inconnu, la petite croix de grenats attachée à un magnifique collier de perles fines. Ce cadeau, bien que fort précieux, ne le ruina pas. Pendant les trente années qui s'étaient écoulées depuis son premier séjour à Francfort, il s'était amassé une assez belle fortune. Il est revenu à Pétersbourg dans les premiers jours de mai, pas pour longtemps. On dit qu'il vend toutes ses propriétés et qu'il se prépare à partir pour l'Amérique.

F I N

LES ADRESSES PRECIEUSES

(Par Mélisande)

Ford Motor Company of Canada, Ford, Ontario.

Cigarettes "Players", qualité reconnue.

Chas Desjardins & Cie, 1170, rue Saint-Denis, Montréal.

Sedan Peerless, Modern Motor Sales, Ltd, 1400, Dorchester-ouest, Montréal.

J. Donat Langelier, 510, rue Ste-Catherine-est, Montréal. (La Paix par l'Harmonie!)

Poudre à pâtisseries "Magic". La Cie E.-W. Gillett, Ltée, Toronto.

Les magasins Singer. (La couture chez soi; culture du goût et de l'épargne)

Clark, Limitée. Montréal. (Soupes, fèves au lard, etc.).

Kerhulu & Odiau, 1284, rue Saint-Denis, Montréal. Tél: HArbour 7104. (Le palais des gourmets!)

Gin "Croix d'Or". Melcher's Distillery Co., Ltd, Montréal.

Carrière & Sénécal, 271, Ste-Catherine-est. (Conservez vos yeux!)

Charbon Rogers, édifice Canada Ciment, Montréal.

Sanatorium Prévost, Cartierville. (On s'y repose du surmenage!)

Allen Nouveautés, St-Zacharie, Qué.

Société coopérative des Frais funéraires, 302, Ste-Catherine-est, Montréal.

Le traitement Marlatt. — Pharmacies ou magasins à rayons.

M. le docteur Prévost, 3440, rue Hutchison, Montréal. (Voies génito-urinaires.)

Sirop de maïs Benson. Canada Starch Co. Ltd, Montréal.

La Science Moderne (Radio, bibliographie, etc.) B. P. 132, station N, Montréal.

"Salada", le thé du Japon.

Meadow Sweet Cheese Mfg. Co., Ltd, Montréal. (Fromages et desserts.)

Conservatoire de Musique hawaïenne, 74c, rue St-Joseph, Québec.

"Bovril". — Harold-F. Ritchie Co., Ltd, Toronto, Ont.

Macaroni "Hirondelle". — Catelli, de Montréal.

LE COURRIER DES COQUETTES

(Par Mélisande)

Palmers, Ltée, Montréal. (Evan Williams Henne Shampoo.)

La Parisienne. — (Le soulier de l'élégante!)

L.-T. Piver, Ltée, 1030, St-Alexandre, Montréal. (Rêve d'or et la Séduction féminine!)

Les Parfums, les Fards, les Savons "Bourjois". — Dans les meilleurs magasins et notamment chez Palmers, Ltée.

Teintures "Diamond". — Dans toutes les pharmacies.

Verres taillés... George Philips & Co., 2085, St-Timothé, Montréal.

Parfums d'Orsay... J.-B. Renaud & Cie, Québec.

LE GUIDE DE LA MAMAN

(Par Mélisande)

Fletcher's Castoria.

Bayer's Aspirin.

"Joint-Ease". — (Voyez votre Revue d'avril, page 44).

Orange Lily. — (Soignez vos fillettes). Dans toutes les pharmacies.

Huile Emerald de Moone. — Chez le pharmacien du coin. (Plus de varices!)

Lait St-Charles, Borden, Ltée, 140, rue St-Paul-ouest, Montréal.

Les livres

LES MONOLOGUES COMIQUES

Aux soirées d'amateurs, dans les veillées canadiennes, à la ville comme à la campagne, où l'on se plaît à écouter de la musique et des récitations, c'est encore les monologues comiques qui répondent le mieux au goût que nous avons gardé du folk-lore, des joyeux récits de nos ancêtres. Peu d'auteurs nous en fournissent, et c'est bien pourquoi les recueils de monologues sont si recherchés de tout le monde. Régis Roy, auteur des "Joyeux Propos de Gros-Jean", qu'il vient de publier dans la jolie collection des Cahiers Populaires, contient de nombreux monologues comiques très faciles à apprendre et à réciter. Comme l'auteur écrit dans sa préface: "Il est bon de rire de temps à autre. L'esprit français est suprême dans le domaine des historiettes gaies, amusantes, et nous retrouvons cette caractéristique chez nos bons Canadiens."

Chaque monologue est illustré d'un dessin de Bourgeois, le créateur du type de Ladébauche. Le volume, sous sa couverture illustrée en couleur, est particulièrement soigné.

..

Nous apprenons avec plaisir que Mlle Eva Sénécal nous présentera dans quelques jours son volume de vers: "La course dans l'Aurore" dont le manuscrit fut couronné au dernier concours des prix d'Action Intellectuelle.

Parait également dans quelques jours le volume de vers de Mlle Jovette Bernier: "Tout n'est pas dit".

La Revue Moderne

est éditée par Noël E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 320 Est, rue Notre-Dame, Montréal.

PIERRETTE.— Vous avez manqué le Courrier et la Revue d'avril ne venait pas vous rassurer et vous donner confiance. Rosemonde en est désolée, ma chère petite fille, il faut écrire au plus tard le 10 du mois pour avoir une réponse dans l'édition du mois suivant, car nous allons sous presse de manière à pouvoir sortir notre édition un peu avant le premier du mois. Dites, vous ne le manquerez plus, n'est-ce pas? et pour nous consoler toutes deux, ma mignonne, je vous mets en tête du Courrier, je viens à vous la toute première, souriez-moi. Puis si vous le préférez, vue votre timidité, nous allons mettre de grands abat-jour sombres sur nos lampes, et une sourdine à nos voix et nous allons entamer le chapitre "Confidences", comme une petite fille mise en confiance avec sa grand'maman. On ne peut pas s'appeler Pierrette et avoir peur de la vie... ce prénom est d'une vaillance et d'une force; il marque la stabilité comme un roc. "Tu es Pierre... etc." répétez-vous cela, et venez à moi avec votre cœur d'enfant. C'est ainsi que je vous aime.

SUZEL.— Petite fille adorable, vous avez des mots qui font s'ouvrir les cœurs d'émblée. Après mille choses aimables vous écrivez cette phrase si touchante dans sa simplicité d'enfant: "Alors, je suis venue". Ce que vous avez bien fait de venir, il me semble que cette amitié toute pure devait me manquer, même si je devais l'ignorer. Comme votre maman doit vous aimer; voilà un juge... pas trop sévère, puisqu'il trouve en son cœur des trésors d'indulgence pour votre vieille amie Rosemonde. Voulez-vous remercier pour moi dans un grand élan de tendresse cette si gentille maman? L'effet de vos douces prières s'est fait sentir et vous pouvez, ma mignonne amie, commencer à remercier le Ciel qui veut bien encore nous sourire un peu. Espérons qu'il vous sera clément à vous aussi et que la grande sœur chantera bientôt son hymne au printemps. Vous avez, Suzel, une façon délicieuse d'exhaler vos plaintes, je sens que j'aurai un faible pour vous, la benjamine de mon Courrier; ramenez-moi votre belle humeur; elle fait sourire mes rides.

BOIS-BLANC.— Il était écrit que nous serions deux amies un jour. Etes-vous un peu fataliste?... moi... sans honte, j'avoue que je le suis et que c'est d'avoir vécu que je le suis devenue. Plusieurs causes nous devaient réunir. Le lieu de votre naissance, cette adorable petite ville où naquirent mes amours, où s'éveilla mon cœur; car ma meilleure moitié est de Sherbrooke comme vous. Peut-être l'avez-vous connu? ou du moins ses sœurs qui y sont encore, puis une autre phrase de votre lettre m'attire vers vous, car Rosemonde est une sensitive, c'est quand vous dites, en parlant des Sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie: "Ces splendides Educatrices". C'est tout juste, si je ne suis pas née dans leur maison de fondation, dans ce cher vieux Longueuil: mon Couvent. A trois ans, je leur étais confiée et je leur garde à ces chères Sœurs autant de reconnaissance que d'amour. Bois-Blanc nos cœurs sont faits pour s'entendre, et je vous remercie de toutes ces choses aimables que vous puisez dans votre si beau cœur de femme. Si vous me donnez de votre amitié, la femme que je suis en sera émue et Rosemonde très fière. Notre malheureuse Amie est dans un deuil bien cruel, prions pour elle autant que pour la chère petite disparue. Encore merci de vos tendres paroles, mon sourire le plus câlin à la grande fillette de seize ans.

LEVRES CLOSES.— Je ne me plains pas de vos lèvres silencieuses, car je suis de force à deviner tout ce qu'elles taisent... les mots qu'on ne prononce pas sont souvent les plus éloquentes. Autour de nous, ma petite amie pour vous être agréable nous créons du silence. Si je vous ai fait plaisir vraiment, que vos doux yeux me remercient et j'en aurai beaucoup de joie. A mon âge et avec les régimes... on est en carême toute l'année, cela n'empêche pas d'arriver à Pâques avec joie, ne fut-ce que pour voir sourire le printemps. Mon amitié vous reste fidèle toujours.

JANICK FRANCE.— Ma chère petite amie, il faut le croire que vous allez guérir. Oh, comme je voudrais pouvoir vous donner le don de Foi; l'épreuve ne dure

LE COURRIER DU MOIS

Par ROSEMONDE

Les anciennes Elèves des Sœurs des SS. Noms de Jésus-Marie — maison de fondation à Longueuil — sont priées de communiquer avec la Supérieure.

ROSEMONDE

pas toujours... Mais Dieu la permet, parce que c'est au creuset de la souffrance que s'épure vraiment une âme. Je n'ai eu à cause de vous qu'un regret, c'est que vous soyez venue en retard pour le courrier d'avril; votre lettre était datée du 18 mars et le Courrier se ferme le 12, il faudra maintenant venir me raconter vos peines, vos ennuis, vos douleurs, au plus tard le 10 du mois. Etre gâtée par qui nous aime, quelle douceur, tant de souffrances n'ont aucune compensation. Le secret de l'acceptation reste dans la comparaison; il y a toujours plus malheureux que nous. Si vous voulez, malgré mon vif désir de vous faire plaisir, nous passerons sous silence ce que vous savez... Je serais désolée de vous faire involontairement un

nécessité, des amours de petits tyrans, il y a donc encore dans son état actuel des hauts et des bas, je vous remercie de votre délicat intérêt. Il y aura deux ans le 21 mai que cet Ange est là-haut, et mes yeux de grand'maman ne se détachent guère de la voûte étoilée, et mon vieux cœur ne se détachera jamais de son doux souvenir. Pierre... il me semble qu'il ne peut exister un plus joli nom. J'adore vos délicieux bavardages, pas méchants pour deux sous et présentés de façon si originale, venez causer avec moi souvent, je vous en prie, vous créez du sourire. Je m'incline devant cette "Humeur des dimanches" et je souris à votre sagesse de vieux psychologue, quand vous me dites: "Une seule a de l'instruction... et c'est

matin, et si le blanc n'est plus, la belle couleur d'espérance dure toujours. Merci, petite amie chère, votre pensée me frôle avec la douceur des ailes de papillons, et votre chanson que vous croyez monotone m'est d'une douceur indéfinissable. A quand ce grand plaisir auquel j'aspire plus que vous, à quand la fin de semaine dont je rêve, petit Grillon plus qu'aimable. Celle dont vous me parlez ne m'est jamais partie de la mémoire, elle m'intéressait vraiment, et dans mon intérêt il entraînait une amitié faite d'admiration et de pitié. Il m'a toujours semblé qu'elle n'avait pas eu d'enfance, qu'on ne lui avait pas permis d'être petite... Est-il heureux l'enfant qui n'a jamais déchiré sa culotte ou sa robe?... Ne riez pas, il entre un amour profond pour l'enfance, dans ce que je viens d'énoncer... profond comme l'amitié que je vous garde. Un coup de téléphone à la Revue et tout sera arrangé. Encore le plus affectueux des mercis...

CLAIRE DES OMBRES.— Avez-vous reçu la jolie pensée européenne et surtout toute française? Je parie que vous en êtes heureuse. Cette P'tite Anne, mienne est une créature de grâce et de charme... Mais n'allez pas le lui dire, je compte sur votre discrétion. Je m'excuse du retard dans l'envoi, mais savez-vous ce qu'est une semaine d'emballage et une autre de déballage? à travers tous les devoirs quotidiens à remplir? Je n'en puis plus, tant je me sens lasse. Je compte sur le printemps pour me remettre un peu, je ne suis pas malade, mais je pourrais me mieux porter. Oh! farnienter avec vous sous le soleil et l'ombre douce, ce serait le rêve. Voilà un plaisir que j'ignore: "aller aux sucres"... mais il en est tant qu'on ne saurait effleurer. Si on pouvait ainsi se laisser ignorer les chagrins, la vie serait d'une douceur qui ressemblerait à votre bonne amitié. Mon affection pour vous, pour se manifester dans l'ombre, n'en est pas moins claire et toute baignée de soleil.

CASCADE FLEURIE.— Je transmets à P'tite Anne votre affectueux merci et la pensée amicale qui l'accompagne. Elle en sera ravie. Puis à cette chère Rachel si éprouvée votre sympathie affectueuse et douce, et l'assurance que dans les moments de piété vous penserez à Fabienne. Le chant de votre Cascade est un chant d'amour: joyeux avec ceux qui chantent la vie, et dolent comme un "De Profundis" avec ceux qui la pleurent. Pour les deux, Rosemonde vous remercie. Cette vieille bague vous sera remontée admirablement par la maison Bousquet, et vous verrez qu'on appareillera votre diamant avec soin et succès. Mais parfaitement, on y fait à ordre un anneau d'épousée et on le sertit de diamants à volonté. On en a même de très beaux à la montre. Une visite vous convaincra. Parmi les adresses précieuses celles-là est à noter. Revenez bercer mon oreille de votre chant suave, ma mie en fleurs.

NEIGE.— N'enviez rien, petite neige blanche, vous aurez ici quand vous le voudrez votre mot tendre. Puis ne vous excusez pas, le bleu est ma couleur favorite; il y entre du ciel... et beaucoup de douceur et quand on écrit comme vous avec son cœur, on est tout près de la perfection littéraire. Dans tout écrit c'est la sincérité qui est le réel mérite, et on vous sent si sincère. Vos compliments iront tout droit au cœur de notre Directeur littéraire comme ils ont pris le chemin de celui de Rosemonde, n'ayez crainte, ils ne s'égareront pas; pas plus que notre merci à tous deux. Ainsi vous désirez d'autres documentations sur la musique par M. Rod. Mathieu, alors nous prions notre Directeur d'en prendre note, petite fille harmonique et gracieuse. Nous vous fournirons encore l'occasion de vous renseigner, chapitre musique. Votre plume chante une mélodie très douce et qui me plaît infiniment. Veuillez-vous le rappeler.

FRIVOLETTE.— Ma mie gentille, je me rendrai à votre désir ces jours-ci. Ce mot-là est toujours nouveau, c'est un délice renouvelé... voilà. Et puis vous le dites, vous, si gentiment, avec toute la grâce qui est votre apanage, de sorte qu'il a un parfum de printemps au bout de votre plume. Oui comme c'est triste. J'adorais cette enfant qui avait un charme

LARMES ET PRIERES

A la douce mémoire de la petite Madeleine Huguenin

Si belle elle n'a fait que passer au milieu de nous. "Elle aimait tant la vie..." disent en pleurant ses jeunes amies. Pauvre petite Morte, plus belle que jamais dans son dernier sommeil, avec au coin de sa bouche, l'ébauche d'un sourire un peu las.

Ses beaux cheveux, couleur d'automne, font tache sombre sur la blancheur du dernier oreiller. "Elle aimait tant la vie..." et elle part à l'heure où tout parle de renouveau; elle s'endort à jamais, quand tout s'éveille... quand tout sourit... quand tout chante... Heureuse petite Morte qui commence son éternel sommeil dans une moisson embaumée: belle fleur, parmi les plus belles, elle n'aura pas vu s'effeuiller sa beauté comme s'effeuillent les pétales des roses au souffle mortel des ans.

De la vie, elle a pris les joies, les sourires, les caresses, les murmures d'admiration qui s'élevaient sur son passage. "Elle aimait tant la vie..." et la vie lui rendait cet amour en hommage d'admiration. Mais le sourire un peu las de la dernière heure semble dire: C'est ça... la vie? J'aime mieux planer dans les sphères immatérielles et pures et participer aux concerts des printemps éternels; laissez-moi dormir. Et les larges paupières, ailes de papillons en repos ne se lèveront plus.

"Elle aimait tant la vie" et les pleurs coulent aux calices des fleurs qui la couvrent.

Rien n'a pu la retenir, ni la tendresse ardente de sa mère, ni l'admiration, ni l'amitié, ni l'amour. C'est donc la Vie éternelle qu'aimait ma petite amie "Madeleine"?

A sa pauvre maman, Madeleine, ancienne directrice et fondatrice de "La Revue Moderne", où elle prodigua si longtemps son talent et surtout son cœur, la Direction de "La Revue Moderne" et tout son personnel offrent l'expression sincère de leur plus profonde et plus vive sympathie.

Aux croyantes du Courrier, Rosemonde demande une prière pour la délicieuse enfant qui d'un sourire prenait tous les cœurs.

Georgine-C. LEMAIRE,

Secrétaire de la Rédaction.

nouveau chagrin. Pour vous consoler un peu, je vous fais une étreinte de maman, et je souhaite que la vie vous garde encore de ses sourires. Heureux mai, petite Janick France, c'est le mois des renouveaux!

VIOLETTE.— Jolie fleur de mai, je vous salue, avec enthousiasme, et vous donne spontanément votre part d'amitié. Je vous prouverai qu'il y a du bonheur à donner, et à donner sans espoir de retour. Le don de soi... de son cœur, de son âme, de ses pensées; mais c'est ça le bonheur. Ne soyez pas fermée... prodiguez les miettes de votre âme, et vous serez étonnée de la provision de joie que vous en tirez. Les mamans ont un don naturel de compréhension, en fait c'est de l'intuition ou de l'instinct, comme vous voudrez, ici vous serez, comme vous le désirez. N'oubliez pas que je vous aime déjà.

CHAPERON ROUGE.— Vous avez raison, si on ne se plaisait pas à compliquer la vie, elle ne serait pas si difficile à vivre. Je suis de l'avis de votre grand-mère... ce sont les satisfactions morales qui sont le premier élément du bonheur. Ma P'tite est sauvée... enfin, mais la convalescence sera longue, et il est difficile à une petite maman de ne pas abuser de ses forces... les bambins sont, de par

la plus méchante". Tant d'esprit me garderait près de vous et j'ai le regret de vous quitter. Merci de vos vœux de Pâques, merci tendrement.

CRICQUET LAURENTIEN.— Le chant de votre "Alleluia" m'a réjoui le cœur; il y a de la poésie dans l'air quand m'arrive vos délicieux billets. Ce sera charmant quand nous pourrions causer entre quatre yeux, nous laisserons nos cœurs monter à nos lèvres et ce sera tout profit pour notre déjà presque vieille amitié. Un bonjour plein de sourires d'avril vous rejoint dans votre thébaïde.

PETIT BOUT DE RUBAN.— Oh les jolis vœux liés d'un si doux lien que m'adresse ce Petit Bout de Ruban. Comme je l'en remercie de tout mon vieux cœur. Les tiges fragiles de la gerbe n'ont sûrement pas souffert de l'étreinte, et j'en eus tous les parfums; de cette gentillesse qui vous est si personnelle, Rosemonde vous remercie affectueusement.

GRILLON.— Qui dira toute l'éloquence et la pure élégance des jolies plantes pascals. Vos lis immaculés m'ont rejointe dans mon nouveau nid... et ont mis leur note pure et leur blancheur dans mon boudoir. Votre pensée depuis ne m'a guère quittée, car j'arrose soir et

(Suite à la page 65)

T'a'pas ?

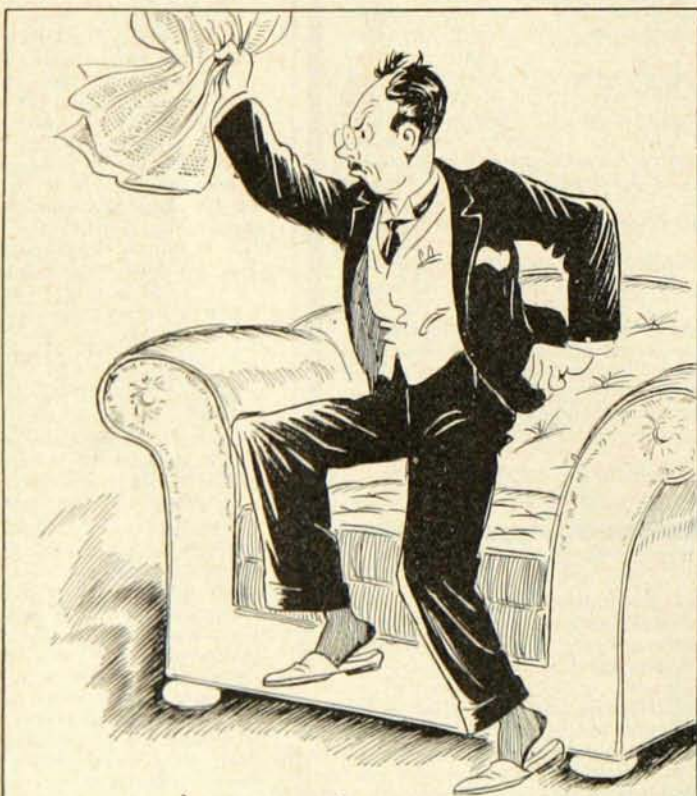
par RACEY



T'AS-PAS DÉJÀ RECUEILLI UN "TUYAU"
SÉRIEUX SUR UN CERTAIN STOCK —
SI SÉRIEUX QUE TU RISQUES LA PLONGÉE —



ET LE MÊME SOIR, EN PARCOURANT TON JOURNAL,
TU TE FÉLICITES DE TA VEINE EN CONSTATANT QUE
TES PARTS ONT GAGNÉ UNE VINGTAINE DE POINTS —



QUAND TOUT-À-COUP TU T'APERÇOIS QUE TU T'ES FAIT
PASSER LE JOURNAL DE LA SEMAINE PRÉCÉDENTE —



T'AS-PAS ALORS ESSAYÉ UNE BLACK HORSE?
C'EST TOUJOURS UN BON ACHAT.

48F

dites simplement —

"Bièrè

Black Horse

Dawes

s.v.p.!"

COURRIER DU MOIS

si personnel et si prenant. Pensez à elle en union avec moi, à l'heure de la prière. Voulez-vous ?

COUCOU.— Les saisons au Canada ont autant de caprices que les jolies femmes... Ce sont de franches coquettes. Le poisson d'avril n'est pas seul responsable, n'en déplaise à votre savant mari... Elles font des grâces... elles minaudent voilà. Pierre Lumen n'a pas dû vous abîmer beaucoup... Il doit rester de bien beaux morceaux intacts. Je ne lui pardonnerais pas la casse de mon Coucou. Le mien sonne dix heures en ce moment, j'aime sa chanson qu'il me répète depuis plus de vingt-cinq ans, sa voix a gardé tout le charme que lui prêtait ma jeunesse d'alors. Je vous ferai tenir ce que vous désirez ces jours-ci et j'y joindrai l'adresse que vous convoitez. Peut-être en serez-vous en possession avant que ne vous parvienne ce Courrier. Ecrivain... Ce mot me semble bien pompeux, si on me l'applique, à peine suis-je une "écrivaine" comme dirait l'autre... Je vous remercie quand même de tout ce qu'il a de flatteur dans votre bouche... J'aurais deviné votre petite sœur par sa grâce et son charme qui est un peu votre aussi; partagez-vous ma tendresse toutes deux.

LY-ERRE.— Comment aurai-je pu vous deviner, quand vous n'êtes jamais venue vers moi? Tout ce que je sais, c'est qu'un accueil amical vous attendait ici vous n'aviez qu'à en user... L'autre Lierre qui écrit d'ailleurs son nom différemment ne fera peut-être pas objection à en changer, mais elle fut à ce Courrier la première... je ne doute pas de sa gentillesse ni de sa complaisance, mais en supposant qu'elle veuille rester Lierre. On ne saurait vous confondre... la subtilité de l'orthographe s'y oppose. Elle lira ici votre désir, et personne plus que Rosemonde ne se réjouira, si vous parvenez à vous entendre. Je m'acquitterai de votre message avec plaisir, car il ne faut pas perdre l'occasion de se rapprocher de la bonté et de la grâce accueillante de Marjolaine. Je suis sûre que son souvenir vous est fidèle comme le mien vous le sera à l'avenir. Usez de l'accueil amical qu'on vous réserve ici.

FRAGILE.— Que devient mon petit Saxe? Une main maladroite l'aurait-elle effleuré? A-t-on fait un accroc aux volants de sa jupe pompadour? Aurait-on dérobé une fleur de cristal à son chapeau bergère? Son silence me navre. Goutte d'eau m'est venue dans une brochure dont je veux et vais parler, cela rapprochera nos pensées fragiles... et prouvera la solidité de notre amitié.

ALPHA CENTAURE.— Il vient un moment où les mamans se sentent si lassées... La vie a parfois pesé si lourdement sur leurs frères épaules... Elles sentent qu'il faut qu'on les aide et même qu'on les supplée... Mais avec une fille comme vous, sérieuse et aimante, une maman peut se reposer et retremper ses forces. On accomplit des miracles quand on aime, et on est tout de suite sacré: Cordon bleu. De la lecture dont vous me parlez, j'ai à peu près la même opinion que vous... elle m'a laissée sur une drôle d'impression. Certes! le livre a de réelles qualités... des trouvailles, des métaphores hardies, mais pleine d'imprévue et d'intérêt. L'auteur est au Canada. Mon Dieu, je puis appeler un chef-d'œuvre ce que vous trouvez peut-être quelconque, et vice versa... tous les goûts sont dans la nature... mais certains livres ne valent pas cher au point de vue jeunesse de vingt ans... et de certaines inspirations littéraires, je me méfierais un peu si j'étais votre amie... ou sa conseillère. Le beau est le beau, mais on est catholique ou on ne l'est pas, et il reste tant de beautés à regarder et qui nous sont permises. Merci du doux rayon chaud qui se glisse dans vos lettres et croyez en mon amitié sincère.

COLIBRI.— Petit oiseau au cœur battant si tendrement sous l'aile mignonne merci de votre sympathie pour cette pauvre Rachel et des souvenirs pieux pour la douce maman envolée du nid. Votre pensée affectueuse ne laissera pas notre amie Rachel indifférente, croyez-m'en, mais pour

le moment on la sent tellement désemparée la pauvre; elle ne sait que pleurer sa peine et presque pas la dire. Espérons du temps le grand apaisement, et prions aussi pour cette amie tant affligée. Ce que vous désirez n'est pas bien difficile, il n'est pas si rigoureusement gardé; notre première page le livre à tous. Que vos petits yeux si fins de Colibri sachent seulement regarder. Oh! j'ai peur, vite descendez-moi de ce parnasse. Je ne suis qu'une humble femme d'intérieur, et c'est cela qui va vous étonner et couper les ailes de votre rêve. C'est honteux, mais je sais faire de la bonne cuisine et entretenir mon ménage... puis le reste du temps je passe à travers la vie en aimant, oh! mais là, de tout mon cœur les gentils Colibris.

PAPILLON ROSE.— Tout le monde sait qu'un papillon pour être fidèle à son destin doit folâtrer... et s'attarder à tous les buissons. On ne peut donc jamais avoir droit de le taxer d'être en retard... la fantaisie n'ayant pas de loi. Quelle que soit l'heure que vous choisissiez, avec Rosemonde c'est toujours la bonne. Mon amitié est trop vive, pour être un tant soit peu égoïste. L'amitié qui a des exigences est une tyrannie. Quand sonne l'heure de votre choix, il se trouve que c'est aussi la mienne. Vos souhaits de Pâques empreints d'une chaude amitié furent accueillis avec une joie intense. Toute ma reconnaissance pour vos bonnes pensées se pose sur vos ailes diaprées. Pour me rapprocher de vous, je demande une petite place dans votre bercail; parmi les jolies têtes blondes ou brunes, permettez-vous aux fils d'argent de s'égayer? Ils sont jolis, n'est-ce pas, ces services à thé? J'en ai vu un chez une amie, et sa table en était coquettement illuminée. Mon bonjour tendre traverse une trouée de soleil pour parvenir jusqu'à vous.

CORINE.— Oui... dormir... dormir enfin, cette pensée du poète chante aussi sa musique de paix à mon oreille. Oui, ceux qui partent sont les plus heureux car ils en sont venus à l'aboutissement de la vie... et à la période de grand repos, de paix immuable. Mais ceux qui restent, les anéantis, les souffrants, les assommés, par la rudesse du choc? Oh! ceux-là comme je les plains. Que reste-t-il de la beauté qu'ils aimaient? un peu de cendre, que reste-t-il de leur amour?... un vide immense. Ils ont bien besoin de la force d'en-haut les pauvres, car livrés à leurs seuls moyens, ce serait le désespoir. Voyez-vous cet oiseau tombé dans un nid sans chansons? Les mamans ne devraient pas mourir. Oui, chacun porte son bonheur en soi, comme on porte le bien et le mal. On peut se créer du bonheur de mille manières, au fil des jours des heures et des minutes. Et je me dis souvent que le pire est peut-être encore à venir et je cultive en moi de la bravoure pour y faire face. La vie m'a un peu malmenée ces derniers mois, mais elle s'en est tenue aux menaces, ne lui dois-je pas un "Alleluia" de reconnaissance?... Je lis dans votre lettre un mot que je sens indigne de vous, il est long comme un jour sans pain, et ne devrait pas habiter votre vocabulaire; voulez-vous que nous essayions de l'en chasser? Nous allons regarder vivre de plus malheureux que nous. Les mamans qui viennent de perdre leur unique amour... par exemple, et celles qui n'ont pas de pain dans leurs mansardes ou se pressent de jolies frimousses d'enfants. Enfin les malades, les déshérités, ceux que la vie oublie de gâter. Voulez-vous que nous regardions par-dessus les murs des prisons... des sanatoria, des maisons de santé. Nous qui sommes à l'air libre, comment osons-nous ne pas sourire? Nos larmes n'ont pas à couler sur nous, mais sur toutes ces misères humaines et surtout... oh sur-tout de notre impuissance à les soulager! Votre heure de théâtre? mais voilà déjà un des fils joyeux qui entre dans le tissage d'une heure bonne, je voudrais la partager avec vous. Je vous quitte cependant, vous ne saurez jamais avec quel intense regret. J'ai envie de parodier Gervais, et de vous dire: Comme votre amitié me manquerait si elle me manquait.

RACHEL.— Quand paraîtra ce courrier, chère et malheureuse amie, j'aurai ré-

LA PETITE POSTE

ATTENTION — A l'avenir, nous n'accepterons plus de formules fantaisistes pour les colonnes de la Petite Poste. La Direction espère ainsi enrayer des abus. Nous aurons donc un prix fixe pour chaque annonce. Il suffira de nous adresser la somme de 50 sous (Bon postal ou timbres), accompagnée d'un pseudonyme et du nom véritable, ou de ce dernier seulement, suivi de l'adresse en détail. C'est-à-dire Rue, Numéro, ou Casier postal, Ville et comté. La rédaction sera la même pour tous.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la REVUE.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à la Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours, sera détruit.

On devra adresser comme par le passé: La Petite Poste,

La Revue Moderne,
320, Notre-Dame Est
Montréal.

Désirent des Correspondantes les messieurs dont les noms suivent:

Messieurs —

MAURICE TRUDEL.— (Corr. 18 ans) casier H, Amos, Abitibi.

GEM RITE, E.E.M.— Corr: Inst., Dist.), 25, rue d'Aiguillon, Québec.

EDDIE HOWARD.— (Corr. Ang. ou Franç.). Kapuskising, Ont.

DESMOND LEBLANC.— (Ang. ou Franç.). Kapuskising, Ont.

LEANDRE.— Veuf de 45 ans (Corr. Montréal ou env.), 8327, St-Dominique, Montréal.

J. LEDUC.— (Veuf). But: Conn. Sér., non Corr. frivole, fille âgée ou veuve (39 ans), 320, Notre-Dame-est, Montréal.

Désirent des Correspondantes les jeunes filles dont les noms suivent:

Mesdemoiselles —

ARMANDINE VERTLOIS.— St-Pascal, Cte Kamouraska, Qué.

MARQUISE D'ARRAY.— (Corr. Inst. Dist.). Casier postal 42, Amqui, Cte Matapédia, Qué.

FLEUR DES BOIS.— (Corr. Inst., Dist.) Amqui, Cte Matapédia, Qué.

ALICE TREMBLAY.— (19 ans) casier 28, Beauport-est, Qué.

NINON DE L'ENCLOS.— 320 Notre-Dame Est.

pondu à votre si touchante lettre, mieux et plus que je ne puis le faire ici où le courrier se fait si long chaque mois, mais comme je veux que votre Revue vous apporte toute la sympathie des cœurs affectueux qui s'unissent au courrier du mois; je viens vous dire combien ce grand malheur... votre, a suscité de larmes et de prières. Le souvenir de Fabienne ne s'effacera pas dans nos cœurs, et votre neveu sera un peu le neveu du Courrier, vous devrez nous en donner des nouvelles que je transmettrai fidèlement. Ce petit Germain aura beaucoup de tantes pour l'aimer. Tout le meilleur de moi va vers vous et votre chère maman.

GOUTTE D'EAU.— "Si je dirai" un mot de votre modeste livre? comme vous dites. J'en voudrais dire plusieurs... car votre mosaïque est délicate. Je voudrais voir votre volume aux mains de toutes nos Courrières, elles y trouveraient de quoi glaner avantageusement. Le Pique-Nique m'a fait sourire tant c'est frais de jeunesse et de gaieté. Ce sont des gouttes joyeuses et pures. C'est le Vent... et sa teinte de mélancolie, une larme au calice d'une fleur. Vive sa Vie et sa douce philosophie. La Bénédiction Paternelle. Et dans les poésies: Notre vieille Maison... toutes, sources d'eau vive, où les jeunes

MARJOLAINE DE LA HARPE.— St-Guillaume d'Upton, Cte Yamaska, Qué.

CHRISTIANE DULAC.— (Corr., Dist. St-Antoine-Tilly, Cte Lotbinière, Qué.

PETIT LUTIN.— St-Gédéon, casier 20, Lac-St-Jean, Qué.

FRANCINE DE LA JOIE.— (Corr. Inst., Dist.) 4646, Christophe-Colomb, Montréal.

LISE AVRIL.— (Rép. ass.) St-Hilaire, Cte Rouville, Qué.

PIERRETTE LAUZON.— Corr. ou Corr'tes Dist.) 4297, Christophe-Colomb, Montréal.

RITA POULIOT.— (Corr. idéalistes) Noéville, Ont.

MARCELLE PRINTEMPS.— (Corr. Sér.) Poste restante, Longueuil, Qué.

MARIETTE B.— 522, avenue Victoria, Westmount, Montréal.

LENA CARRIER.— (Corr. ou Corr'tes Vallée-Jonction, poste restante, Cte Beauce.

MADELEINE DE VERCHERES.— (Corr: 30 à 40 ans, Dist.) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

SOLITAIRE DES CHAMPS.— Boîte 7, Waterville, Cte Compton (près Station), Qué.

ISO BRISCO.— (Brunette, Corr. Dist., 28 à 35 ans) C. P. 51, station M, Montréal.

CRIVETTE.— (20 à 35 ans), 320, Notre-Dame-est, Montréal.

BERTHE DUVAL.— (Dist. Sér: 30 à 40 ans) Poste restante, Montréal.

ESTHER PAQUET.— (Proffs 25 à 30 ans, Rép. ass.) Kénogami, Cte Chicoutimi, Qué.

Mme Vve MIREILLE.— (Veufs ou célibataires, 40 à 50 ans, Dist.) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

MARIETTE REED.— (Corr. Sér., Dist., 30 à 35 ans) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

ALICE.— (Jeune, Dist., Dem. Corr. Sér., 33 à 40 ans). Rép. assurée, 1030, rue St-Denis, Montréal.

LUCE MARIEN.— (Corr. 25 à 30 ans) casier 213, L'Assomption, Qué.

PETITE SOURCE.— (Corr. Inst. Dist. 25 à 40 ans) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

CHI LO SA.— (Corr. Inst., Dist., 20 à 30 ans) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

JEANNINE.— (23 ans, Corr. gentils) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

IRENE DES BOIS.— 320, Notre-Dame-est, Montréal.

REINE DES COEURS.— (Corr. Etds, Drs ou autres Proff ou Pers., Dist. 25 à 29 ans) Angl. ou Franc., Rép. assurée. 320, Notre-Dame-est, Montréal.

ELIANE DUPRE.— (Corr. 25 à 30 ans, préférés) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

peuvent s'abreuver. Ce sont des Gouttes de raison, de foi et d'espérance. C'est un petit livre qui sera tout à fait à sa place sur la table de chevet de nos grandes fillettes. Je suis moi, contente de me dire, l'amie de cette Goutte d'Eau, et heureuse de parler de son livre qu'on peut se procurer à la librairie Henri Grisé & Fils, à St-Césaire, Cte Rouville. Prix: 60 et sous l'exemplaire ou 65 sous expédié franco.

RAOUL.— Je vous garde toujours et votre place au Courrier et mon souvenir fidèle. Quand vous serez tout à fait bien et dispos, vous viendrez me donner des nouvelles de mon précieux ami... de son livre... et du meilleur de lui: sa Mère. En attendant ma pensée vous suit, et elle est d'humeur voyageuse.

ORPHELINE PARDONNANT — **BRUYERE** — **CENDRILLON** — **COLOMBE PLAINTIVE** — **LIERRE** — **FLEUR DES NEIGES** — **UNE FEMME** — **IFS** — **UNE AUTRE FEMME** — **CASSE-COU** — **VETO** — **C. VERT.** — Je vous réunis tous dans une même pensée fidèle et pleine d'intérêt affectueux.

Dans ses marchés avec les hommes, la Destinée ne ferme jamais ses comptes.

Contes et Légendes



La Chasse-Galerie

En ce temps-là, un groupe de bûcherons de la Gatineau, désireux d'aller voir leurs blondes, la veille du jour de l'An, jurèrent de vendre leur âme à Satan, si celui-ci leur fournissait un moyen rapide de franchir l'énorme distance qui séparait le village natal du chantier où ils passaient l'hiver.

La légende veut qu'ayant pris place dans un canot d'écorce, nos intrépides voyageurs prêtèrent le serment convenu, et qu'aussitôt, le canot, enlevé dans les airs par une force mystérieuse, prit à une allure vertigineuse la direction de Lavaltrie, où il atterrissait deux heures plus tard.

Le retour s'effectua sans encombre, sauf, qu'à l'arrivée, nos astucieux canayens, ayant manqué de parole à Satan, furent précipités par terre, du haut des airs, la violence de leur chute étant atténuée par les branches d'un gros pin.

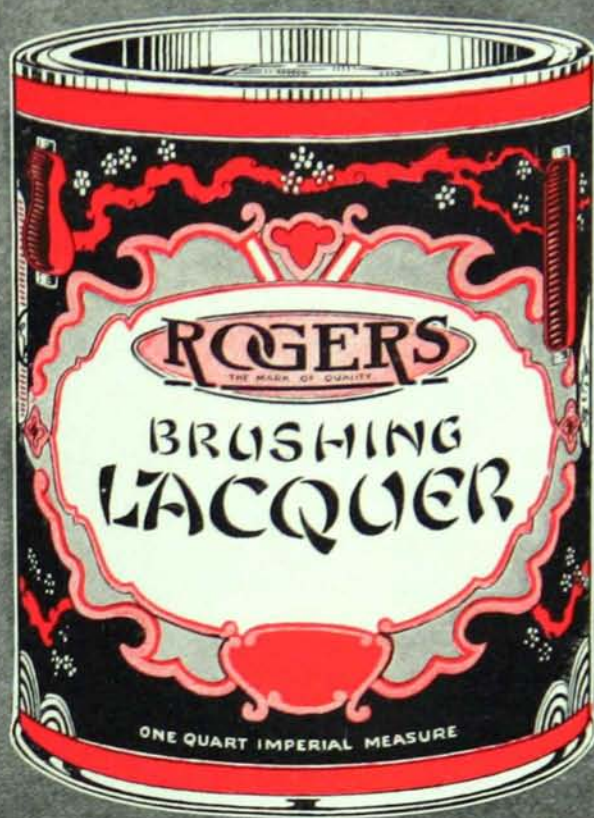
Cette légende sera reconstituée lors de la parade de la Saint-Jean Baptiste, le 24 juin, à Montréal, par un char allégorique dont nous publions ici le tableau. Les propriétaires de la célèbre bière DOW OLD STOCK ALE sont heureux de coopérer par cette publication, au succès de cette grande et patriotique démonstration canadienne française qui dépassera en éclat tout ce qui a été fait jusqu'ici.

Surveillez le prochain tableau.

DOW

Old Stock Ale
mûrie à point

Prime par la force et par la qualité !



Un Superbe Cadeau

avec
le

ROGERS

Remplissez le bon ci-dessous; présentez-le à votre marchand avec 50 centins. Cela l'autorise à vous présenter un cadeau de la part de ROGERS—un superbe porte-bouquet (valant plus d'un dollar dans n'importe quel magasin). - - - - -

Le porte-bouquet a 7" de hauteur, fait du plus beau bois franc, contenant un tube de verre pour l'eau. Donnez-lui sa première couche de ROGERS — avec votre couleur favorite. Voyez comme le ROGERS s'étend bien — comme il sèche rapidement — le magnifique lustre et l'éclat brillant qu'il revêt. Ces vases font des décorations utiles et d'un goût ravissant, dans n'importe quelle maison. - - - - -

Et certain matin, quand vous serez seule à la maison, refinez vos meubles et quelques bibelots avec ce laque perfectionné, applicable au pinceau. Le tout sera sec quand ils retourneront à la maison pour le goûter. - - - - -

Servez-vous du ROGERS LIQUID POLISH pour nettoyer et polir votre automobile et vos meubles. Promptement et avec peu d'efforts, le ROGERS LIQUID POLISH produit un éclat brillant et étincelant.

Fabrique sous brevet par
les Compagnies suivantes:

THE CANADA PAINT CO.

INTERNATIONAL VARNISH CO. Limited

THE MARTIN-SENOUR Co.

THE SHERWIN-WILLIAMS Co.



Ce bon donne droit au porteur à un bidon de 50c. du Laque Rogers applicable au pinceau (d'aucune couleur) et un porte-bouquet pour le prix inclusif de 50c.



La marque **RED INDIAN**

**accroît la force,
permet une accélération
plus prompte et une
performance plus uniforme**

LA joie de sentir vibrer toute une puissance en réserve, prompte à la commande, souple dans l'action, sûre dans sa performance sera votre, si vous vous servez des huiles et essences McColl-Frontenac. A quelque endroit que vous soyez, cherchez l'enseigne du "Red Indian" symbole du service McColl-Frontenac; alerte, sûr, commode, invariablement supérieur. Vous obtiendrez pleine valeur pour chaque dollar dépensé et vous connaîtrez un confort et des plaisirs nouveaux.

PÉTROLE À MOTEUR

Cyclo (NO-KNOCK)

LE CYCLO est un nouveau pétrole à moteur, qui n'empoisonne pas et ne contient pas de produits chimiques. Il nettoie le moteur de toutes saletés et de toutes poussières, éliminant de ce fait les à-coups et le cognage. Cyclo est naturellement blanc, sa couleur ambre ne lui est donnée que pour vous protéger contre les imitations.

HUILE À MOTEUR

RED INDIAN

UNE huile qui résiste à la chaleur et s'étend en une mince couche sur toutes les pièces mécaniques de votre moteur. Une huile raffinée pour résister à la haute pression et à la grande vitesse des moteurs modernes.

ESSENCE

MARATHON HI-TEST

UN pétrole à moteur, raffiné avec soin, libre de toutes impuretés, permettant une accélération rapide, régulière, sans à-coups. D'une combustion lente, entière et uniformément propre, il élimine toute vibration et permet une course plus uniforme.

MCCOLL-FRONTENAC

MCCOLL-FRONTENAC OIL COMPANY LIMITED

Bureaux et usines à Winnipeg, Regina, Calgary, Vancouver, Toronto et Montréal.
Entrepôts à d'autres endroits commodes.

